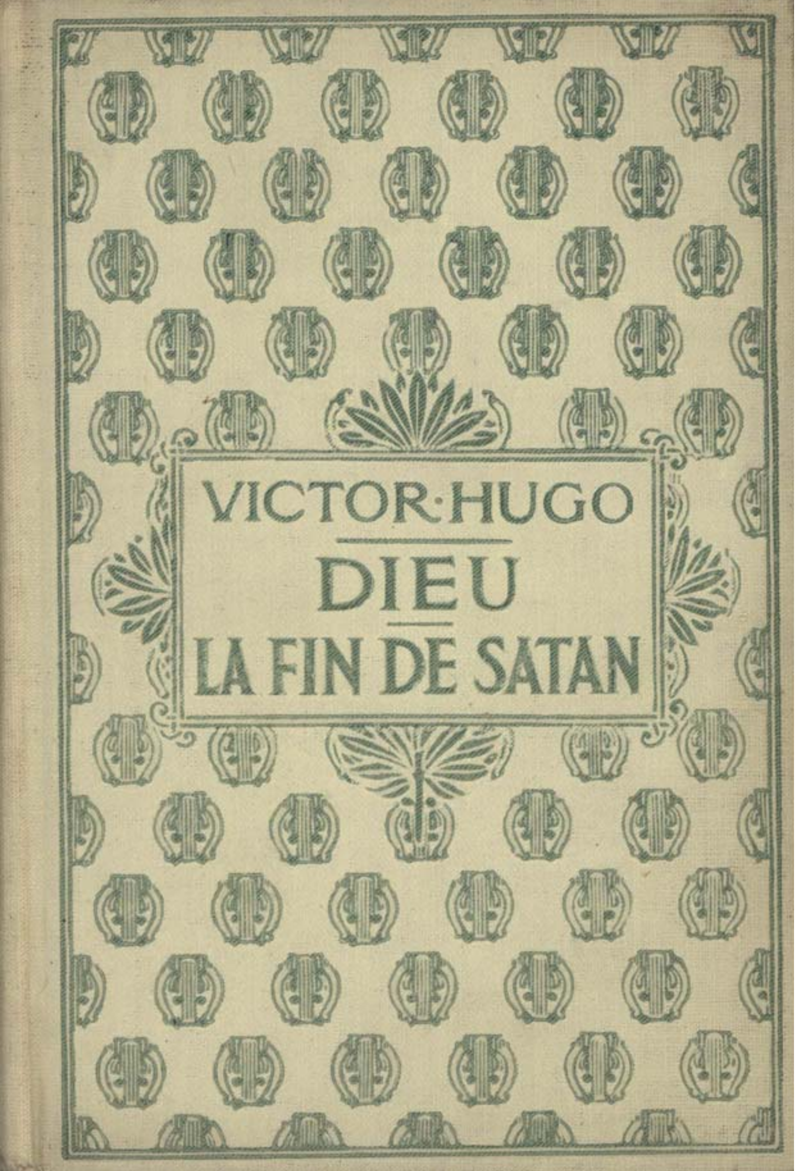

VICTOR·HUGO
DIEU
LA FIN DE SATAN

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

DIEU

LA FIN DE SATAN



N N

Dieu

La Fin de Satan

Par

Victor Hugo

Paris

Nelson, Éditeurs

189, rue Saint-Jacques

Londres, Édimbourg et New-York

N N

COLLECTION NELSON

Publiée sous la direction littéraire de
CHARLES SAROLEA,
Docteur ès lettres : Directeur de la Section française à l'Université d'Édimbourg.



TABLE

DIEU

I
ASCENSION DANS LES TÉNÈBRES

II
DIEU

III
LE JOUR

LA FIN DE SATAN

HORS DE LA TERRE

I

LA PREMIÈRE PAGE

LIVRE PREMIER

LE GLAIVE

HORS DE LA TERRE

II

LIVRE DEUXIÈME

LE GIBET

I

LA JUDÉE

II

JÉSUS-CHRIST

III

LE CRUCIFIX

HORS DE LA TERRE
III

I

SATAN DANS LA NUIT

II

L'ANGE LIBERTÉ

LIVRE TROISIÈME

LA PRISON

HORS DE LA TERRE

IV

DIEU

Que ce poëme au vol de feu
Effleure le siècle où nous sommes,
Qu'il passe vite et brille peu,
Et qu'à travers l'oubli des hommes,
Sombre, il s'en retourne vers Dieu.

I

ASCENSION DANS LES TÉNÈBRES

I

L'ESPRIT HUMAIN

....
....

Et je voyais au loin sur ma tête un point noir.

Comme on voit une mouche au plafond se mouvoir,
Ce point allait, venait, et l'ombre était sublime.

Et l'homme, quand il pense, étant ailé, l'abîme
M'attirant dans sa nuit toujours de plus en plus,
Comme une algue qu'entraîne un ténébreux reflux,
Vers ce point noir, planant dans la profondeur blême,
Je me sentais déjà m'envoler de moi-même
Quand je fus arrêté par quelqu'un qui me dit :

— Demeure. —

En même temps une main s'étendit.

J'étais déjà très haut dans la nuée obscure.

Et je vis apparaître une étrange figure ;
Un être tout semé de bouches, d'ailes, d'yeux,

Vivant, presque lugubre et presque radieux.
Vaste, il volait ; plusieurs des ailes étaient chauves.
En s'agitant, les cils de ses prunelles fauves
Jetaient plus de rumeur qu'une troupe d'oiseaux,
Et ses plumes faisaient un bruit de grandes eaux.
Cauchemar de la chair ou vision d'apôtre,
Selon qu'il se montrait d'une face ou de l'autre,
Il semblait une bête ou semblait un esprit.
Il paraissait, dans l'air où mon vol le surprit,
Faire de la lumière et faire des ténèbres.

Calme, il me regardait dans les brouillards funèbres.

Et je sentais en lui quelque chose d'humain.

— Qu'es-tu donc, toi qui viens me barrer le chemin,
Être obscur, frissonnant au souffle de ces brumes ?—
Lui dis-je.

Il répondit : — Je suis une des plumes
De la nuit, sombre oiseau d'ombres et de rayons,
Noir paon épanoui des constellations.

—Ton nom? dis-je.

Il reprit :

—Pour toi qui, loin des causes,
Vas flottant, et ne peux voir qu'un côté des choses,
Je suis l'Esprit Humain.

Mon nom est Légion.
Je suis l'essaim des bruits et la contagion
Des mots vivants allant et venant d'âme en âme.

Je suis souffle. Je suis cendre, fumée et flamme.
Tantôt l'instinct brutal, tantôt l'élan divin.
Je suis ce grand passant, vaste, invincible et vain,
Qu'on nomme vent ; et j'ai l'étoile et l'étincelle
Dans ma parole, étant l'haleine universelle ;
L'haleine et non la bouche ; un zéphir me grandit
Et m'abat ; et quand j'ai respiré, j'ai tout dit.
Je suis géant et nain, faux, vrai, sourd et sonore,
Populace dans l'ombre et peuple dans l'aurore ;
Je dis moi, je dis nous ; j'affirme, nous nions.
Je suis le flux des voix et des opinions,
Le fantôme de l'an, du mois, de la semaine,
Fait du groupe fuyant de la nuée humaine.
Homme, toujours en moi la contradiction
Tourne sa roue obscure et j'en suis l'Ixion.
Démos, c'est moi. C'est moi ce qui marche, attend, roule,
Pleure et rit, nie et croit ; je suis le démon Foule.

Je suis, comme la trombe, ouragan et pilier.

En même temps je vis dans l'âtre familier.
Oui, j'arrache au tison la soudaine étincelle
Qui heurte un germe obscur que le crâne recèle,
Et qui, des fronts courbés perçant les épaisseurs,
Fait faire explosion à l'esprit des penseurs.
Je vis près d'eux, veilleur intime ; je combine
Le vieux houblon de Flandre et la vigne sabine,
La franche joie attique et le rire gaulois ;
L'antique insouciance avec ses douces lois,
Paix, liberté, gaîté, bon sens, est mon breuvage ;
J'en grise Érasme et Sterne, et même mon sauvage
Diderot ; et j'en fais couler quelques filets
De l'amphore d'Horace au broc de Rabelais. —

Il poursuivit :

— Je crie à quiconque commence :
— Assez. Finis. — Je suis le médiocre immense.
Toutes les fois qu'on parle et qu'on dit : mitoyen,
Mode, médiateur, méridien, moyen,
Par chacun de ces mots on m'évoque, on m'adjure,
Et tantôt c'est louange, et tantôt c'est injure.
Je suis l'esprit Milieu ; l'être neutre qui va
Bas sans trouver Iblis, haut sans voir Jéhovah ;
Dans le nombre, je suis Multitude ; dans l'être,
Borne. Je m'oppose, homme, à l'excès de connaître,
De chercher, de trouver, d'errer, d'aller au bout ;
Je suis Tous, l'ennemi mystérieux de Tout.
Je suis la loi d'arrêt, d'enceinte, de ceinture
Et d'horizon, qui sort de toute la nature ;
L'éther irrespirable et bleu sur la hauteur,
Dans le gouffre implacable et sourd, la pesanteur.
C'est moi qui dis : — Voici ta sphère. Attends. Arrête.
Tout être a sa frontière, homme ou pierre, ange ou bête,
Et doit, sans dilater sa forme d'aujourd'hui,
Subir le nœud des lois qui se croisent en lui.
Je me nomme Limite et je me nomme Centre.
Je garde tous les seuils de tous les mondes. Rentre. —
Tout est par moi saisi, pris, circonscrit, dompté.
Je me défie, ayant peur de l'extrémité,
De la folie un peu, beaucoup de la sagesse.
Je tiens l'enthousiasme et l'appétit en laisse ;
Pour qu'il aille au réel sans s'écarter du bien,
J'attelle au genre humain ce lion et ce chien ;
Et, comme je suis souffle et poids, nul ne m'évite,
Car tout, comme esprit, flotte, et, comme corps, gravite.

Et l'explication, je te l'ai dit, vivant,
C'est que je suis l'esprit matériel, le vent ;
Et je suis la matière impalpable, la force.
Je contrains toute sève à couler sous l'écorce.

Tout miroir, étant piège, à mon souffle est terni.

Contre l'enivrement du splendide infini
Je garde les penseurs, ces pauvres mouches frêles.
Je tiens les pieds de ceux dont l'azur prend les ailes.
Je suis parfum, poison, bien, mal, silence, bruit.
Je suis en haut midi, je suis en bas minuit ;
Je vais, je viens ; je suis l'alternative sombre ;
Je suis l'heure qui fait sortir, en frappant l'ombre,
Douze apôtres le jour, la nuit douze césars.
Du beau donnant sa forme au grand je fais les arts.

Dans les milieux humains, dans les brumes charnelles,
J'erre et je vois ; je suis le troupeau des prunelles.
Je suis l'universel, je suis le partiel.
Je nais de la vapeur ainsi que l'eau du ciel,
Et j'éclos du rocher comme le saxifrage.
Je sors du sentier vert, du foyer, du naufrage,
Du pavé du chemin, de la borne du champ,
Des haillons du noyé sur la grève séchant,
Du flambeau qui s'éteint, de la fleur qui se fane.
Je me suis appelé Pyrrhon, Aristophane,
Démocrite, Aristote, Ésope, Lucien,
Diogène, Timon, Plaute, Pline l'Ancien,
Cervantes, Bacon, Swift, Locke, Rousseau, Voltaire.
Je suis la résultante énorme de la terre :
La raison. —

*

J'étais là, pensif, troublé, muet ;
Pendant que j'écoutais, l'être continuait :

—Homme, à nous le mystère est ouvert. Nous en sommes.
Pour l'abîme, je suis un spectre ; pour vous, hommes,

Je suis la voix qui dit : allez, mais sachez où.
J'erre près du néant le long du garde-fou.
J'avertis. —

Il reprit :

— Écoute, esprit qui trembles,
Et qui ne peux pas même entrevoir les ensembles :

Hommes, vous m'ignorez, mais je vous connais tous ;
Et je suis encor vous, même en dehors de vous.

Entre les brutes, foule, et les anges, élite,
Il est, sur chaque terre et chaque satellite,
Un être à part, pensée et chair, matière esprit,
Page mixte du livre où la nature écrit,
Dernier feuillet du Monstre et premier du Génie ;
Créature où la fange et l'or font l'harmonie,
Dans la bête à moitié, dans l'idée à demi,
Flamme accouplée avec le corps son ennemi,
Double rayon tordu d'ombre et d'aube ravie,
Mystère ; ayant un pied, dans l'échelle de vie,
Sur une fin, un pied sur un commencement.
Cet être comparant, sentant, voyant, aimant,
C'est l'homme. Que la mort conserve, accroisse ou fauche
Cet à peu près sublime et ce chef-d'œuvre ébauche,
Qu'il ait ce qu'il appelle une âme, en ce moment
Je ne t'en parle pas, je te dis seulement
Que partout l'homme existe, étant un milieu d'êtres.
Il vit près des soleils, foyers, astres ancêtres.
Sur des terres, qui sont plus ou moins loin du feu,
Il vit, domptant son globe ; il est grand, il est peu ;
Par la forme divers, mais un par sa nature ;
Il a l'hydre animal et plante pour ceinture ;
Il est sur le sommet de son visible à lui ;

Et, larve où deux lueurs se croisent, point d'appui
De tout un phénomène, identique à lui-même,
Marque partout le même étage du problème ;
Entre l'aile et le ventre il est l'être debout ;
Il est partout le roi planétaire ; partout
Il possède et régit l'astre intermédiaire
Entre l'ombre et le grand soleil incendiaire.
Car tout globe qui tourne autour d'une clarté
Est planète de loin, de près humanité.

Or, — puisque jusqu'à moi ton œil plonge et pénètre, —
C'est moi qui suis l'esprit collectif de cet être,
Partout, sous toute forme, et dans l'immensité.
Tu n'es qu'homme, ô passant ; je suis humanité.

*

L'être effrayant, planant dans l'ombre inaccessible,
Ajouta :

— Nul ne doit sortir de son possible ;
Nul ne doit transgresser son réel. Cependant
Je veux, puisque tu viens dans cette ombre, imprudent,
Faire une exception pour toi que je rencontre.
Quel que soit ton dessein, je ne ferai rien contre ;
Homme, je consens même à contenter tes vœux.
Étant de l'infini, je peux ce que je veux ;
Ma main peut ouvrir tout puisqu'elle peut tout clore ;
Qui puise de la nuit peut puiser de l'aurore,
Et ce que tu voudras, je te l'accorderai.
Que demandes-tu ? parle. —

Et dans l'effroi sacré
Je me taisais, roseau ployant, vil brin de chaume.

— Tu n'es pas jusqu'ici venu, dit le fantôme,
Pour ne pas demander quelque chose. Voyons,
Parle. Veux-tu des feux, des nimbes, des rayons ?
Que veux-tu de ce gouffre où, lorsque je me penche,
La colombe nuée accourt, farouche et blanche ?
Veux-tu savoir le fond du serpent, ou du ver ?
Veux-tu que je t'emporte avec moi dans l'éther ?
Je t'obéirai. Parle. Ou faut-il qu'on te montre
Comment l'aurore arrive, et vient à la rencontre
Du parfum de la fleur et du chant des oiseaux ?
Veux-tu que nous prenions la tempête aux naseaux,
Et que nous nous roulions tous deux dans la tourmente,
Quand la meute du vent court sur l'onde écumante
Et quand l'archer tonnerre et le chasseur éclair
Percent de traits la peau d'écailles de la mer ?
Veux-tu qu'à pleines mains, tous deux, dans l'invisible,
O passant, nous puisions l'illusion terrible ?
Veux-tu que nous penchions nos yeux sur les secrets,
Et que nous regardions la nature de près
Pendant qu'elle produit dans l'immense pénombre ?
Serais-tu curieux de l'accouchement sombre ?
Veux-tu voir dans le germe, et voir comment éclôt
Le songe ou le rocher, le sommeil ou le flot,
Et prendre sur le fait la création, mère
De la réalité comme de la chimère ?
Veux-tu d'une naissance entendre la rumeur,
Regarder un éden poindre, avoir la primeur
D'une sphère, d'un globe en fleur, d'une lumière ?
Ou voir surgir l'idée, éblouissante, fière,
Cherchant l'époux Génie au fond du ciel lointain ?
Dis, veux-tu dans la nuit, veux-tu dans le destin
Voir quelque lever d'astre ou quelque lever d'âme ?
Tu peux choisir. Demande, interroge, réclame,
Parle. J'attends. Faut-il ressaisir, je le puis,
Une étoile aux cheveux dans la fuite des nuits,

Et te la rapporter splendide et frémissante ?
Que veux-tu ? Veux-tu voir dix soleils, vingt, soixante,
Se lever à la fois dans soixante univers ?
Veux-tu voir, sur le seuil des cieux tout grands ouverts,
Le matin dételant les sept chevaux de l'Ourse ?
Ou veux-tu que, dans l'ombre où le jour a sa source,
Homme, pour te donner le temps d'examiner,
Les mondes, qu'un prodige éternel fait tourner,
S'arrêtent un moment et reprennent haleine ?
Parle. —

L'esprit baissa ses ailes de phalène,
Et se tut. L'air tremblait sous mes pieds hasardeux.
Et l'âpre obscurité, qui nous voyait tous deux
Et s'étoilait au loin de vagues auréoles,
Put entendre ce sombre échange de paroles
Entre l'esprit étrange et moi, l'homme ébloui :

— Non, rien de tout cela.

— Que demandes-tu ?

— LUI.

— Hein ? — dit l'esprit.

Et tout disparut, et l'espèce
De jour qui blêmissait dans la nuée épaisse
Sombra dans l'air plus noir qu'un ciel cimmérien.

J'entendis un éclat de rire, et ne vis rien.

*

Hélas ! n'étant qu'un homme, une chair misérable,
Dans cette obscurité fauve, âpre, impénétrable,

Dans ces brumes sans fond, sans bords, sous ce linceul,
Je songeai qu'il était horrible d'être seul.
Puis mon esprit revint à son but : — voir, connaître,
Savoir ; — pendant que l'ombre affreuse, louche, traître,
Roulant dans ses échos ce noir rire moqueur,
Grandissait dans l'espace ainsi que dans mon cœur.

Et je criai, ployant mes ailes déjà lasses :
— Dites-moi seulement son nom, tristes espaces,
Pour que je le répète à jamais dans la nuit ! —

Et je n'entendis rien que la bise qui fuit.

*

Alors il me sembla qu'en un sombre mirage,
Comme des tourbillons que chasse un vent d'orage,
Je voyais devant moi pêle-mêle passer
Et croître et frissonner et fuir et s'effacer
Ces cryptes du vertige et ces villes du rêve,
Rome, sur ses frontons changeant en croix son glaive,
Thèbes, Jérusalem, Mecque, Médine, Hébron ;
Des figures tenant à la main un clairon,
Et des arbres hagards, des cavernes, des baumes
Où priaient, barbe au vent, de ténébreux Jérômes,
Et, parmi des babels, des tours, des temples grecs,
D'horribles fronts d'écueils aux cheveux de varechs ;
Et tout cela, Ninive, Éphèse, Delphe, Abdère,
Tombeau de saint-Grégoire où veille un lampadaire,
Marches de Bénarès, pagodes de Ceylan,
Monts d'où l'aigle de mer le soir prend son élan,
Minarets, parthénons, wigwams, temple d'Aglaure
Où l'on voit l'aube, fleur vertigineuse, éclore,
Et grotte de Calvin, et chambre de Luther,

Passages d'anges bleus dans le liquide éther,
Trépieds où flamboyaient des âmes, yeux de braise
De la chienne Scylla sur la mer calabraise,
Dodone, Horeb, rochers effarés, bois troublants,
Couvent d'Eschmiadzin aux quatre clochers blancs,
Noir cromlech de Bretagne, affreux cruack d'Irlande,
Pœstum où les rosiers suspendent leur guirlande,
Temples des fils de Cham, temples des fils de Seth,
Tout lentement flottait et s'évanouissait
Dans une sorte d'âpre et vague perspective ;
Et ce n'était, devant ma prunelle attentive,
Que de la vision qui ne fait pas de bruit,
Et de la forme obscure éparse dans la nuit.

Et, pâle et frissonnant, je fis cet appel sombre,
Sans oser élever la voix, de peur de l'ombre :

— Êtres ! lieux ! choses ! nuit ! nuit froide qui te tais !
Cèdres de Salomon, chênes de Teutatès ;
O plongeurs de nuée, ô rapporteurs de tables ;
Devins, mages, voyants, hommes épouvantables ;
Thébaïdes, forêts, solitudes ; ombos
Où les docteurs, vivant dans des creux de tombeaux,
S'emplissent d'infini comme d'eau les éponges ;
O croisements obscurs des gouffres et des songes,
Sommeil, blanc soupirail des apparitions ;
Germes, avatars, nuit des incarnations
Où l'archange s'envole, où le monstre se vautre ;
Mort, noir pont naturel entre une étoile et l'autre,
Communication entre l'homme et le ciel ;
Colosse de Minerve Aptère, aux pieds duquel
Le vent respectueux fait tomber ceux qui passent ;
Flots revenant toujours que les rocs toujours chassent ;
Chauve Apollonius, vieux rêveur sidéral ;
O scribes, qui du bout du bâton augural

Tracez de l'alphabet les ténébreux jambages ;
Époptes grecs, fakirs, voghis, bonzes, eubages ;
O tours d'où se jetaient les circumcellions,
Sanctuaires, trépieds, autels, fosse aux lions ;
Vous qui voyez suer les fronts pâles des sages,
Cimetières, repos, asiles, noirs passages
Où viennent s'essuyer les penseurs, ces vaincus ;
Monstrueux caveau peint du roi Psamméticus ;
François d'Assises, Scot, Bruno, sainte-Rhipsime ;
O marcheurs attirés aux clartés de la cime ;
Sept sages qui parlez dans l'ombre à Cyrselus ;
Du rêve et du désert redoutable reclus
Qui chuchotez avec les bouches invisibles ;
Fronts courbés sous les cieux d'où descendent les bibles ;
Spectres ; effarements de lampe et de flambeau ;
Toi qui vois Chanaan, montagne de Nébo ;
Moines du mont Athos, chantant de sombres proses ;
Libellules d'Asie errant dans les jamroses ;
Isthme de Suez fermant l'Inde comme un verrou ;
O voûtes d'Ellora, croupes du mont Mérou
D'où s'échappe le Gange aux grandes eaux sacrées ;
Ombre, qui n'as pas l'air de savoir que tu crées ;
O vous qui criez : deuil ! vous qui criez : espoir !
Spherus qui, toujours seul dans l'antre toujours noir,
Cherches Dieu par les mille ouvertures funèbres,
Blanches, tristes, que font à l'âme les ténèbres ;
Prêtres qu'en votre nuit suit le doute importun ;
Vous, psalmistes, David, Ethan, grave Idithun,
Jean, interlocuteur de l'oiseau Chéroubime ;
Et vous, poëtes ; Dante, homme effrayant d'abîme,
Grand front tragique ombré de feuilles de laurier,
Qui t'en reviens, laissant l'obscurité crier,
Rapportant sous tes cils la lueur des avernes ;
Dompteurs qui sans pâlir allez dans les cavernes
Forcer le hurlement jusque dans son chenil ;

Pilotes nubiens qui remontez le Nil ;
O prodigieux cerf aux rameaux noirs qui brames
Dans la forêt des djinns, des pandits et des brames ;
Hommes enterrés vifs, songeant dans vos cercueils ;
O pâtres accoudés ; ô bruyères ; écueils
Où rêve au crépuscule une forme sinistre ;
Pythie assise au front du hideux cap Canistre ;
Angles de la syringe où les songeurs entrés
Distinguent vaguement des satrapes mitrés ;
Vous que la lune enivre et trouble, sélénites ;
Vous, bénitiers sanglants des seules eaux bénites,
Yeux en pleurs des martyrs ; vous, savants indécis ;
Merlin, sous l'escarboucle inexprimable assis ;
Job, qui contemples ; toi, Jérôme, qui médites ;
Est-ce qu'on ne peut pas voir un peu de jour, dites ?

*

On éclata de rire une seconde fois.

Et ce rire était plus un rictus qu'une voix ;
Il remua longtemps l'ombre visionnaire,
Et, s'évanouissant, roula comme un tonnerre
Dans ce prodigieux silence où le néant
Semblait vivre, insondable, immobile et béant.

....

*

Cependant par degrés l'ombre devint visible ;
Et l'être qui m'avait parlé précédemment
Reparut, mais grandi jusqu'à l'effarement ;
Il remplissait du haut en bas le sombre dôme

Comme si l'infini dilatait ce fantôme ;
De sorte que l'espace effrayant n'offrait plus
Que des visages, flux vivant, vivant reflux,
Un sourd fourmillement d'hydres, d'hommes, de bêtes,
Et que le fond du ciel me semblait plein de têtes.

Ces têtes par moments semblaient se quereller.
Je voyais tous ces yeux dans l'ombre étinceler.
Le monstre grandissait et grandissait sans cesse.
Et je ne savais plus ce que c'était. Était-ce
Une montagne, une hydre, un gouffre, une cité,
Un nuage, un amas d'ombre, l'immensité ?
Je sentais tous ces yeux sur moi fixés ensemble.
Tout à coup, frissonnant comme un arbre qui tremble,
Le fantôme géant se répandit en voix
Qui sous ses flancs confus murmuraient à la fois ;
Et, comme d'un brasier tombent des étincelles,
Comme on voit des oiseaux épars, pigeons, sarcelles,
D'un grand essaim passant s'écarter quelquefois,
Comme un vert tourbillon de feuilles sort d'un bois,
Comme, dans les hauteurs par les vents remuées,
En avant d'un orage il vole des nuées,
Toutes ces voix, mêlant le cri, l'appel, le chant,
De l'immense être informe et noir se détachant,
Me montrant vaguement des masques et des bouches,
Vinrent sur moi bruire avec des bruits farouches,
Parfois en même temps et souvent tour à tour,
Comme des monts, à l'heure où se lève le jour,
L'un après l'autre, au fond de l'horizon s'éclairent.

Et des formes, sortant du monstre, me parlèrent :

II

LES VOIX

UNE VOIX

LES rudes bûcherons sont venus dans le bois.

— Si tu ne vois pas nie, et doute si tu vois, —
A dit Cratès. Zénon, Gorgias, Pythagore,
Plaute et Sénèque ont dit : — Si tu vois, nie encore. —
Bacon a dit : — Voici l'objet, l'être, le corps,
Le fait. N'en sortez pas ; car tout tremble dehors. —
— Quel est ce monde ? — a dit Thalès. Apollodore
A dit : — C'est de la nuit que de la cendre adore. —
Et Démonax de Chypre, Épicharme de Cos,
Pyrrhon, le grand errant des monts et des échos,
Ont répondu : — Tout est fantôme. Pas de type.
Tout est larve. — Et fumée, a repris Aristippe.
— Rêve ! — a dit Sergius, le fatal syrien.
— Rencontre de l'atome et de l'atome, et rien. —
Ces mots noirs ont été jetés par Démocrite.
Ésope a dit : — A bas, monde ! masque hypocrite ! —
Épicure qui naît au mois Gamélion,
Et Job qui parle au ver, Dan qui parle au lion,

Amos et Jean troublés par les apocalypses,
Ont dit : — On ne le voit qu'à travers les éclipses. —
— L'être est le premier texte et l'homme est le second ;
Lisible dans la fleur et dans l'arbre fécond,
Et dans le calme éther des cieux que rien n'irrite,
La nature est dans l'homme obscure et mal transcrite.—
Voilà ce qu'Alchindé l'arabe a proclamé.
Cardan a dit : — Ce monde est un cercueil fermé ! —
Philotadès a dit : — Miracle, autel, croyance,
Dogme, religion, fondent sous la science ;
Dieu sous l'esprit humain, tas de neige au dégel. —
Et Kant au vaste front, Montaigne, Fichte, Hégel,
Se sont penchés, pendant que le grand rieur maître,
Rabelais, chuchotait sur l'abîme : — Peut-être. —
Diogène a crié : — Des flambeaux ! des flambeaux ! —
Shakspeare a murmuré, courbé sur les tombeaux :
— Fossoyeur, combien Dieu pèse-t-il dans ta pelle ? —
Et Jean-Paul a repris : — Ce qu'ainsi l'homme appelle,
C'est la vague lueur qui tremble sur le sort ;
C'est la phosphorescence impalpable qui sort
De l'incommensurable et lugubre matière ;
Dieu, c'est le feu follet du monde cimetière. —
Dante a levé les bras en s'écriant : — Pourquoi ? —
— O nuit, j'attends que Pan s'affirme et dise : moi.
Quel est le sens des mots : foi, conscience humaine,
Raison, devoir ? — a dit le pâle Anaximène.
Locke a dit : — On voit mal avec ces appareils. —
Reuchlin a demandé : — Qu'est-ce que les soleils ?
Sont-ce des piloris ou des apothéoses ? —
Lucrèce a dit : — Quelle est la nature des choses ? —
Il a dit : — Tout est sourd, faux, muet, décevant.
Sous cette immense mort quelqu'un est-il vivant ?
Sent-on une âme au fond de la substance, et l'être
N'est-il pas tout entier dans ce mot : apparaître ?
L'ombre engendre la nuit. De quoi l'homme est-il sûr ?—

Et le ciel, le destin, l'obscurité, l'azur,
Le mystère, et la vie, et la tombe indignée
Retentissent encor de ces coups de cognée.

Oui, les douteurs, les fiers incrédules, les forts,
Ont appelé Quelqu'un, quoique restés dehors.
Ils ont bravé l'odeur que le sépulcre exhale ;
Le front haut, ils disaient à l'ombre colossale :
— Ose donc nous montrer ton Dieu, que nous voyions
Ce qu'il a de carreaux, ce qu'il a de rayons,
Gouffre horrible, et si c'est avec de la colère
Ou du pardon divin que son visage éclaire ! —
Et, prêts à tout subir, sans peur, prêts à tout voir,
Calmes, ils regardaient en face le ciel noir
Et le sourd firmament que l'obscurité voile,
Farouches, attendant quelque chute d'étoile !
Certes, ces curieux, ces hardis ignorants,
Ces lutteurs, ces esprits, ces hommes étaient grands,
Et c'étaient des penseurs à l'âme ferme et fière
Qui jetaient à la nuit ce défi de lumière.

Chercheur, trouveras-tu ce qu'ils n'ont pas trouvé ?
Songeur, rêveras-tu plus loin qu'ils n'ont rêvé ?

UNE AUTRE VOIX

....

Swedenborg prit un jour la coupe de Platon,
Et, pensif, s'en alla boire à l'azur terrible.
Il entra sous le porche obscur de l'invisible
Et disparut. Où donc alla-t-il ? Qui le sait ?
Peut-être aux lieux sacrés où Socrate pensait,

Où, dans l'ombre, effleuré de l'urne des Homères,
Le vin de l'idéal sort du puits des chimères.
Peut-être égara-t-il ses pas plus haut encor,
Jusqu'au gouffre inconnu, jusqu'aux pléiades d'or,
Jusqu'au ruissellement des fontaines d'aurore,
Jusqu'à l'ombre où l'on voit l'inexprimable éclore.
Là sont les cuves : sève, esprit, immensité ;
Là vit, abonde et croît la vigne de clarté
Où l'on ne trouve pas un seul astre qui dorme,
Où les créations font leur vendange énorme,
Où la grappe de vie à flots ruisselle, ayant
La pierre du tombeau pour pressoir effrayant ;
Là sont les infinis, la cause, le principe,
L'être qui s'évapore en mondes, se dissipe
En astres, et s'épanche en ciel démesuré.

Il revint éperdu, chancelant, effaré,
Ployant sous la lueur farouche des étoiles ;
Voyant l'homme à travers des épaisseurs de voiles
Et de tremblants rideaux de lumière où, sans fin
Multipliés, flottaient l'ange et le séraphin ;
Ayant dans son cerveau l'ombre et tous ses délires,
De ses doigts écartés cherchant de vagues lyres,
Nu, bégayant l'abîme, et balbutiant Dieu ;
Rapportant cette joie étrange du ciel bleu
Qui fait peur à la terre et trouble les fils d'Ève,
Et laissant voir, ainsi que le monde du rêve,
Dans de blêmes rayons tombés on ne sait d'où,
Un paradis sinistre au fond de son œil fou.
La raison l'attendait, grave, et lui dit : Ivrogne !

Esprit, fais ton sillon, homme, fais ta besogne.
Ne va pas au delà. Cherche Dieu. Mais tiens toi,
Pour le voir, dans l'amour et non pas dans l'effroi.

UNE AUTRE VOIX

Qui que tu sois, redoute, au gouffre où tu te plonges,
Le vague coudoiement des vains passants des songes.
Fuyez d'ici, vivants, dont l'esprit, fléchissant
Sous l'incompréhensible et sous l'éblouissant,
Peut à peine porter le poids d'un évangile.
Ce n'est pas sans danger que des hommes d'argile,
Tremblants quand ils sont las, glacés quand ils sont nus,
Dialoguent dans l'ombre avec des inconnus.

A force de songer, ô pâle solitaire,
Tu sentiras de l'air sous toi, tu perdras terre... —
Oh ! les souffles ! craignez les souffles de la nuit !
Où vous emportent-ils ? Ceux qu'un rêve conduit
Deviennent rêve eux-même, et, sans être coupables,
Tombent dans l'essaim noir des faces impalpables.

C'est alors qu'éperdu, terrible, tu tendras
Les mains comme les morts sous leurs lugubres draps.

Mais à quoi bon ? Tout fuit. Un vent qui vous pénètre
Vous roule dans l'espace à jamais... — O deuil ! être
Des espèces d'esprits misérables chassés !
Oh ! n'entendre jamais ce mot céleste : assez !
Un souffle vous apporte, un souffle vous remmène.
On a, sur ce qu'on garde encor de forme humaine,
D'obscurs attouchements et des passages froids ;
Toute l'ombre n'est plus qu'une suite d'effrois ;
On sent les longs frissons des roseaux de l'abîme.
Jamais le jour. Jamais un rayon qui ranime.
Errer ! errer ! errer ! errer ! faire des nœuds
D'ombre, dans l'invisible et le vertigineux !
Monter, tomber, monter, retomber ! sort terrible !

Être à jamais l'informe égaré dans l'horrible,
Le contraire du jour, de l'hymne et de l'encens !
Des témoins de l'énigme, à jamais frémissants
Devant le ténébreux, devant l'inabordable,
Et face à face avec un voile formidable !
Être, en dehors de l'être, en dehors du trépas,
Quelque chose d'obscur qui souffre et ne vit pas !
Être de la clameur dans l'infini semée,
Un vague tourbillon pleurant, une fumée
De larves, de regards, de masques, de rumeurs,
De voix ne pouvant pas même dire : je meurs,
Passant toujours, toujours, toujours, comme un flot sombre,
Sous les arches sans fin du hideux pont de l'ombre !

UNE AUTRE VOIX

As-tu vu les penseurs s'en aller dans les cieux ?
Les as-tu vus partir, hautains, séditieux,
Jetant dans l'inconnu leur voix terrifiante,
Espérant abuser de la nuit confiante,
Méditant des larcins prodigieux, rêvant
D'aller toujours plus loin et toujours plus avant,
Se proposant d'atteindre à la source première,
Au centre, au but, de prendre ou l'ombre ou la lumière
Ou l'être, et de saisir le météore au vol,
Emportés comme Élie, ailés comme saint-Paul,
Et de trouver le fond, dût-on faire le vide,
Dût-on escalader le mystère livide,
L'obscurité, les cieux brumeux, les cieux vermeils,
Avec effraction d'azurs et de soleils ?
Les as-tu vus, fuyants, blanche robe du prêtre,
Bras levés du devin, décroître et disparaître
Dans la profondeur sourde où tout s'évanouit ?
Parle ? et les as-tu vus revenir de la nuit ?

Es-tu resté tremblant, cherchant leur trace vague ?
Puis, regardant l'éther, les ténèbres, le vague,
Passant les jours, les nuits, seul debout sur ta tour,
O songeur, as-tu vu ces hommes au retour ?
Les as-tu vus de l'ombre énorme redescendre ?
Et toi, l'obscur veilleur vêtu du sac de cendre,
Te dressant au-devant de leur vol éperdu,
Leur as-tu dit : Eh bien ? — Et qu'ont-ils répondu,
Ces noirs navigateurs sans navire et sans voiles ?
Et qu'ont-ils rapporté, ces oiseleurs d'étoiles ?

Ils n'ont rien rapporté que des fronts sans couleur
Où rien n'avait grandi, si ce n'est la pâleur.

Tous sont hagards après cette aventure étrange ;
Songeur ! tous ont, empreints au front, des ongles d'ange,
Tous ont dans le regard comme un songe qui fuit,
Tous ont l'air monstrueux en sortant de la nuit !
On en voit quelques-uns dont l'âme saigne et souffre,
Portant de toutes parts les morsures du gouffre !

UNE AUTRE VOIX

....

Prends garde à la recherche effrayante de Dieu !
Heureux qui se limite et sage qui s'enferme !
Ne te hasarde pas dans ce puits !

Le plus ferme
Arrive à je ne sais quelle âpre pamoison
De son entendement par excès d'horizon.
On dit : allons ! on veut lutter, chercher, combattre ;

On se décide ; on entre ; on fait deux pas, trois, quatre.
On songe ; on s'aperçoit qu'on est dans l'inconnu,
On frémit ; on voudrait ne pas être venu ;
Mais comment reculer ? le précipice pousse.
On sent la profondeur vertigineuse et douce,
Le formidable amour de l'abîme, et l'aimant
Du ciel épouvantable, impossible et charmant ;
C'est fini. L'on se jette au sans fond, au sans bornes ;
On franchit des milieux mystérieux et mornes ;
On traverse la nue et l'énigme et l'horreur
De l'incommensurable et monstrueuse erreur,
Et la création dans l'étendue, à l'aise,
Astre, dans cet azur, mer, sous cette falaise.
On rencontre Rousseau, de Maistre qui vous mord,
Platon évanoui, Pascal fou, Bacon mort ;
On rencontre le bien, le mal, la conscience,
Un brouillard, la sagesse, une nuit, la science ;
On tâche d'abriter sa raison sous sa main ;
Le vent de ce voyage étrange et surhumain
Renverse de l'esprit la flamme aventurière ;
Le flambeau frissonnant voudrait fuir en arrière ;
Et la lampe pâlit, quel qu'en soit le porteur ;
Et, quoi qu'il ait d'essor, d'audace et de hauteur,
Le chercheur quel qu'il soit, cerveau fier, raison sûre,
S'effraie, et cependant va toujours... — A mesure
Qu'il prend plus de réel et de vie, et qu'il tient
Plus d'idéal, il tremble, et, sentant qu'il devient
De plus en plus néant et de plus en plus cendre,
Aveugle de trop voir et sourd de trop entendre,
Dans l'éblouissement du ciel toujours plus blanc,
Effaré, désormais plus emporté qu'allant,
Ivre de tout ce sombre azur qui le pénètre,
Sentant l'écrasement de l'abîme sous l'être,
Respirant mal l'air vierge et fatal du zénith,
Il avance, et blanchit, et s'efface ; et finit

Par se dissoudre, avec son doute ou sa prière,
Dans une énormité de foudre et de lumière.

UNE AUTRE VOIX

Quelle chimère as-tu l'audace de couver ?
Pourquoi viens-tu rôder ici ? Crois-tu trouver
Quelque part un Olympe, un Ararat, un Pinde,
Et refaire une Égypte, une Chaldée, une Inde ?
Es-tu de ceux qui font commerce habituel
Avec un bréviaire, avec un rituel ?
Dis-tu : — le voile saint, le rideau des idées
Doit être en telle étoffe, avoir tant de coudées ;
L'ange chante tel psaume en rallumant le soir
La lampe de l'étoile accrochée au ciel noir — ?
Dis, réponds. Te faut-il des religions faites
De livres, de docteurs, de dimanches et fêtes,
Ayant leur baïram, leur pâque, leur avent ?
Crois-tu que le nuage et la foudre et le vent
Sont des diacres servant la messe des tempêtes ?
Crois-tu qu'un météore, un astre sur nos têtes,
Soit un prélat de l'ombre ou bien un chambellan
Accomplissant, aux jours marqués, tant de fois l'an,
Le cérémonial énorme du prodige ?
Crois-tu qu'il faut à Dieu l'étiquette qu'exige
Bronzini pour le pape ou Dangeau pour le roi ?
Est-ce ce livre-là que tu viens dans l'effroi
Chercher, ô vain passant qu'un jour d'en bas éclaire ?
Espères-tu trouver dans l'ombre un formulaire
Du gouffre, contenant l'heure, le temps, le lieu,
A telle page l'âme, à telle page Dieu ?
Crois-tu dans notre nuit rencontrer des mêlées
De dogmes, de rayons, de choses révélées ?
Es-tu, parle, un croyant de bibles ? un de ceux

Qui cherchent l'éternel dans un sanscrit chanceux ?
Supposes-tu que Dieu passe son temps à faire
Des testaments qu'il jette ensuite à votre sphère ?
Des règlements disant : — Vis de cette façon.
Tel jour, mange la chair, et, tel jour, le poisson.
L'Amérique n'est pas, n'étant point révélée.
Qu'à jamais Josué rature Galilée ! —
Dis, te figures-tu l'esprit humain ancré
Dans quelque texte au fond d'un papyrus sacré ?
Bible, ou koran ? prends-tu Dieu pour un bouquiniste
Qui, pour ces fureteurs livides, Manès triste,
Moïse, Orphée errant de sommet en sommet,
Pythagore, Thalès, Socrate, Mahomet,
Étale dans un coin quelques vieux exemplaires
De l'infini, tombés des profondeurs stellaires,
Et les expose ouverts à qui veut lire, au bord
Du mystère, du ciel, du destin, de la mort,
S'informant peu, tandis qu'aux soleils il s'adosse,
Si quelque page vole et tombe dans la fosse,
Et laissant feuilleter tous ces livres, eddas,
Lévitiques, phédons, pentateuques, védas,
Sur le quai du néant par le vent de l'abîme ?
Ou serais-tu quelqu'un de ces menteurs qu'anime
L'imposture, lugubre et redoutable esprit,
Qui tâchent de trouver le divin manuscrit,
Ou du moins d'en saisir au vol quelque passage,
Pour en faire, plus tard, prétextant un message,
Quelque impur code humain, dur, inique, inégal ;
Et qui, selon qu'ils sont Omar ou bien Fingal,
Forgent un ciel sérail, un paradis d'épées,
Rêvant la femme nue ou les têtes coupées,
Compliquant l'infini d'un vice ou d'un climat,
Et réduisant la bible énorme à leur format ?
Qui que tu sois, prends garde aux formules écrites.
Sache que les autels, les cultes et les rites,

Les korans, les talmuds, ont besoin pour durer
Que nul principe faux ne les vienne altérer.
La superstition qui leur tend sa mamelle,
Les infecte et les tue ; et quand l'homme se mêle
A ces religions que vous avez en bas,
Elles pourrissent vite et ne se gardent pas.

UNE AUTRE VOIX

Les monts sont vieux ; cent fois et cent fois séculaires,
Muets, drapés de nuit sous leurs manteaux polaires,
Leur âge monstrueux épouvante l'esprit ;
Sur leur front ténébreux tout un monde est écrit ;
L'âpre neige des jours a neigé sur leur tête ;
Le temps est un morceau de leur masse ; leur faîte,
De loin morne profil qui s'efface de près,
Livre au vent une barbe épaisse de forêts ;
Ils ont vu tous les deuils, toutes les défaillances,
Toutes les morts passer autour de leurs silences ;
Ils ont vu s'écrouler des astres dans le puits
De l'horreur infinie et sourde ; ils ont depuis
Bien des millions d'ans la lassitude d'être ;
Eh bien, sur leurs noirs flancs décrépits, le vent traître,
L'orage furieux, l'éclair fauve, ce ver
Qui serpente dans l'ombre immense de l'hiver,
L'ouragan qui, farouche, aux grands sommets essuie
Sa chevelure d'air, de tempête et de pluie,
L'aquilon qui revient quand on croit qu'il s'enfuit,
La grêle, et l'avalanche, et la trombe, et le bruit,
Toutes les visions des affreuses nuées,
La tourmente et ses chocs, la bise et ses huées,
S'acharnent, et ne font, sous leurs dais de brouillards,
Pas même remuer ces effrayants vieillards.

Sois comme eux : si tu vas dans l'espace terrible,
Ne chancelle pas, homme ; et garde un calme horrible.

UNE AUTRE VOIX

....

Le fond de l'être est clos par un nuage obscur,
Traversé de lueurs, aux prodiges semblable,
Voile de l'insondable et de l'incalculable,
Sans limite, sans fin, sans contour, sans milieu ;
C'est ce nuage noir que l'homme appelle Dieu.
Un lugubre aquilon qui souffle en ce mystère,
Et qui vient par moments jusque sur votre terre
Des chercheurs inquiets éteindre les flambeaux,
A ce sombre nuage arrache des lambeaux,
Et ces lambeaux, épars sous les nocturnes dômes,
Flottent dans l'ombre avec des formes de fantômes ;
Et Jupiter chassé par le vent, et Vénus,
Moloch, Mithra, Brahma, Cybèle aux huit seins nus,
Odin, Isis, des sphynx de Thèbes saluée,
Sont les vagues flocons de l'énorme nuée.

Oui, ces spectres, de feux rougis, d'aube dorés,
Ces aspects vains, voilà ce que vous adorez ;
Oui, vos religions naissent de ces passages
De vents et de brouillards dans l'esprit de vos sages ;
Oui, ces arrachements du nuage sacré,
Ces fragments monstrueux du grand Tout ignoré,
Qui dans le crépuscule errent, et se déforment,
Sinistres, sur le front des hommes qui s'endorment,
Ces haillons d'infini, vus des pâles mortels,
Sont rêves dans vos nuits et dieux sur vos autels.

UNE AUTRE VOIX

Ne nous demande pas, ô songeur, qui nous sommes.
S'ils nous entrevoyaient, nous ferions peur aux hommes.
Soit en bien, soit en mal, nous avons conseillé
Quiconque a médité, cherché, pensé, veillé ;
Tous les grands insensés, tous les sages célèbres.
Nous volons d'arbre en arbre aux forêts de ténèbres ;
Tout ce que l'homme appelle Énigme, Doute, Mort,
Brume, Silence, Effroi, Hasard, Mystère. Sort,
Est pour nous, sous l'horreur des voûtes éternelles,
Comme un taillis obscur par où passent nos ailes ;
Nous sommes les flottants de l'immense azur noir ;
Si quelque mage osait essayer de nous voir,
De saisir un de nous, de compter notre nombre,
Nous nous dissiperions comme des oiseaux d'ombre.

C'est nous que vous nommez démons ; homme, tu sens
Sous des souffles confus tes cheveux frémissants,
C'est nous. Nous versons l'ombre aux jours que tu consommes ;
Nous jetons des lueurs dans ton sommeil ; nous sommes
Pris dans l'obscurité comme vous dans la chair.
Nous sommes les passants sinistres de l'éclair,
Les méduses du rêve aux robes dénouées,
Les visages d'abîme épars dans les nuées.
Tout ce que vous voyez, nous ne le voyons pas.
Nous ne distinguons point votre terre, vos pas,
Vos faces, d'un soleil invisible inondées,
Mais dans votre cerveau nous voyons vos idées ;
Votre pensée est nue à nos regards moqueurs ;
Nous voyons le dedans vertigineux des cœurs.
L'haleine de la nuit nous chasse et nous oublie,
Et fait flotter le fil mystérieux qui lie
Vos sciences, vos plans, vos travaux, vos desseins,

Vos efforts, vos projets, vos vœux, à nos essaims.
Nous mêlons notre nuit avec votre ignorance ;
Vous appelez cela savoir. La transparence
De l'Être parfois laisse apercevoir nos fronts.
Parfois jusqu'à vos cœurs, la nuit, nous pénétrons,
En rêve, et vous sentez comme une vague étreinte.
Sans cesse des courants d'espérance ou de crainte,
Des flux et des reflux de sentiments divers
Vont, dans les profondeurs de l'espace, à travers
Le vide, l'aquilon, le tombeau, le décombre,
De vous le peuple aveugle à nous le peuple sombre.
L'Inconnu nous tient tous dans ses fatals filets.
Nous sommes vos échos, vous êtes nos reflets ;
Car tout est l'unité. Forme joyeuse ou triste,
Tout se confond dans Tout, et rien à part n'existe,
O vivant ! Et sais-tu ce que dit l'abîme : Un.
Sans que vous le sachiez, nous pensons en commun ;
Nous tremblons au-dessus de vous, livide armée,
Et de votre feu noir nous sommes la fumée.
Nos formes de la nuit sont le lugubre jeu ;
Nous allons, nous flottons. — Et toi, tu cherches Dieu ?

UNE AUTRE VOIX

Et d'abord, de quel Dieu veux-tu parler ? Précise.
Quel est celui qui tient ta pensée indécise ?

Dis, est-ce du Dieu peint en jaune, en rouge, en bleu,
Habitant d'un triangle où flambe un mot hébreu ;
Face dorée au fond d'une nuée épaisse ;
Portant couronne, étole, épée, et sceptre, espèce
D'empereur, habillé d'un manteau de soleil,
Ayant au poing le globe et Satan sous l'orteil,
Assis dans une chaire, et dictant la sentence

D'Arius à Nicée et de Huss à Constance ;
Niant le genre humain, concile universel ;
Servant de majuscule aux versets du missel ;
Dieu qui met Galilée en prison, et de Maistre
En sentinelle au seuil du paradis terrestre ;
Dieu qu'une vieille, en rêve, au bruit qu'en se choquant
Font dans l'immensité des foudres de clinquant,
Sous un grand dais d'azur que l'astre damasquine,
Aperçoit lui montrant les numéros d'un quine ;
Dieu gothique, irritable, intolérant, tueur,
Noir vitrail effrayant qu'empourpre la lueur
Du bûcher qui flamboie et pétille derrière ?

Est-ce du Dieu qui veut la chanson pour prière,
Qu'on invoque en trinquant, Dieu bon vivant, qui rit,
Comprend, sait que la chair est faible, a de l'esprit ;
Dieu point fâcheux, qui vit en bonne intelligence
Avec les passions de votre pauvre engeance,
Excusant le péché, l'expliquant au besoin,
Clignant de l'œil avec le diable dans un coin,
Flânant, regardant l'homme en sa fainéantise,
Mais jamais du côté qui fait une sottise,
Et pas très sûr au fond lui-même d'exister ?

Est-ce du Dieu qu'on voit à Versailles monter
Aux carrosses du roi, bien né, suivant les modes,
Rendant aux Montespans les Bossuets commodes,
Dieu de cour, Dieu de ville, avec soin expurgé
De toute humeur brutale et de tout préjugé ;
Complaisant ; paternel aux morales mondaines ;
Avec les Massillons émoussant les Bridaines ;
Dieu que Dubois coudoie avec tranquillité ;
Dieu par la politique et le siècle accepté ;
Lâchant son ciel ; disant : Paris vaut une messe ;
Souple et doux, dispensant les rois de leur promesse,

Point janséniste, point pédant, point monacal ;
Permettant à Sanchez d'effaroucher Pascal,
Au banquier d'encoffrer cent pour cent, à la femme,
Laide, d'être méchante, et, belle, d'être infâme ;
Passant l'épice au juge, au marchand le faux poids ;
Habile ; à Notre-Dame accouplant Quincampoix ;
Sévère seulement aux têtes raisonnantes,
Tuant un peu Ramus, biffant l'édit de Nantes,
Mais qui, pourvu qu'on soit, dans les grands jours, pilier
A l'église, et qu'on soit cousin d'un marguillier,
Et qu'on veuille que Rome en tout règne et s'accroisse,
Et qu'on rende le pain bénit à sa paroisse,
Vous prend en amitié, vous soutient chaudement,
Vous épouse, travaille à votre avancement,
Parle à son excellence, et vous pousse, et procure
Un grade aux fils aînés, aux cadets une cure,
En attendant la mitre ou les canonicats ;
Dieu facile, logeable, aimable, utile en-cas
Qui se contente, ayant d'indulgence boutique,
D'un peu d'hypocrisie et d'un peu de pratique ;
Dogme et religion des dévôts positifs
Qui font de temps en temps des voyages furtifs,
Courts, dans l'éternité, l'abîme, le mystère,
Et l'insondable, avec ce Dieu pour pied-à-terre ?

Ou parlons-nous du Dieu militaire, sanglant,
Qui s'inquiète peu que vous mangiez du gland
Ou du pain, mais qui veut pour rites et pour cultes
Glaives, piques, corbeaux, scorpions, catapultes,
Grappin horrible où pend un vaisseau tout entier,
Tortue avec sa claie enduite de mortier,
Béliers fixes, heurtant les murs comme des proues,
Telenos enlevant des soldats, tours à roues
Recouvertes de mousse et de crin de cheval ;
Plus tard, pierriers broyant quelque donjon rival

Jusqu'à ce qu'il s'en aille en cendre et se dissoude,
Mangonneaux, fauconneaux, bat-murs, pièces à coude,
Renversant les cités dans leur fossé bourbeux,
Volcans grégeois traînés par trente jougs de bœufs,
Canons vénitiens, serpentines lombardes ;
Dieu qui dit à Coglione : Attelle les bombardes ;
Qui rit, pauvre blessé, du grabat où tu geins,
Que la bataille enivre avec tous ses engins,
Chaudrons à poix bouillante et fours à boulets rouges ;
Qui chasse les manants éperdus de leurs bouges ;
Qui rêve Te-Deum ; qui s'endort aux accents
De l'obusier Lancastre et du mortier Paixhans ;
Qui prête, quand la mine est faite sous la brèche,
Son tonnerre au besoin pour allumer la mèche,
Et, quand la terre s'ouvre avec un large éclair,
S'épanouit de voir les gens sauter en l'air ?
Vision du passé par le présent subie !

Ou parles-tu du Dieu jugeur ? rare lubie !
Dieu chancelier, portant perruque in-folio,
Vidant le procès Homme et l'Être imbroglio !
Dieu président, siégeant dans l'univers grand'chambre,
Jugeant l'âme, et bâillant, sous un ciel de décembre,
Entre l'avocat ange et l'avocat démon ?

Dis, est-ce le Dieu guèbre, est-ce le Dieu mormon
Qu'il te faut ? Ou le Dieu qui fit rouer Labarre ?
Vois. Choisis. Ou le Dieu qui donne au turc barbare
Des femmes plein la tombe et plein le firmament ?
Ou bien est-ce le Dieu qui fait lugubrement
Chanter, sous les rideaux semés de croix latines,
L'homme qui n'est plus homme aux chapelles sixtines,
Et qui, lui créateur, se plaît à l'écouter ?

Ou parles-tu du Dieu qu'il faudrait inventer,

Que dans l'ombre la peur concède au phénomène,
Par les sages bâti sur la sagesse humaine,
Utile à ton valet, bon pour ton cuisinier,
Modérateur des sauts de l'anse du panier,
Dieu de raison qu'au fond de son spectre solaire
Le bourgeois bienveillant raille, exile et tolère,
Dieu consenti par Locke et que Grimm refusa,
Très-Haut à qui d'Holbach a donné son visa,
Éternel maçonné par le vivant qui passe,
Entre-colonnement du temps et de l'espace,
Pièce d'architecture ajoutée après coup
A la vie, au destin, au bien, au mal, à tout,
Tour tremblante du vide et hors-d'œuvre de l'homme ?

Tous ces dieux, quel que soit le nom dont on les nomme,
Sont tout, excepté Dieu.

L'homme abject a besoin,
Étant méchant, d'un juge, et, hideux, d'un témoin ;
Il veut un Dieu. C'est bien. L'homme prend de la brique,
De la pierre, du plomb, du bois, et le fabrique ;
Chaque peuple a le sien ; et la religion
A l'Unité pour masque et pour nom Légion.
Un temple voit la nuit où l'autre voit l'aurore ;
Chéos adore Ammon que Jagrenat ignore ;
Pour Delphe Odin n'est pas ; la solimanieh
Affirme Mahomet par le dolmen nié.
La terre crée un monstre et se met sous sa garde ;
Et c'est avec stupeur que le grand ciel regarde
Croître sur vos fumiers ce misérable Dieu.

Nous ne nous mettons pas en peine de si peu,
Nous autres les esprits errant dans l'étendue ;
Et, sans nous acharner à la lueur perdue,
Sans poursuivre l'obscure et pâle vision,

Sans exiger de l'ombre une solution,
Nous raillons dans la nuit votre Brahma fétiche,
Dieu qui mêle à sa barbe un infini postiche,
Dieu singe pour le nègre et Dieu peste au Thibet,
Bourreau dressant sur l'homme un colossal gibet,
Bœuf à Memphis, dragon à Tyr, hydre en Chaldée,
Chimère et non raison, idole et non idée.

Ton globe, vieil enfant, joue avec ce hochet.
Homme, esprit fou qu'en vain Diogène cherchait,
Homme, tu fais pitié même aux êtres du gouffre,
Même à l'obscurité qui frissonne et qui souffre ;
Car ton monde étroit rêve un rêve limité ;
Il se compose un Dieu de son infirmité,
Et, dans l'abjection de ses passions vaines,
Instinct, science, amour, colère, guerres, haines,
Il se fait de sa fange une divinité !
Il pétrit de la terre avec l'éternité !
Et quand dans sa furie, ou bien dans sa débauche,
Inepte, il a forgé cette effroyable ébauche,
Ce géant muet, sourd, aveugle, dur, fatal,
Ce spectre d'ombre ayant l'horreur pour piédestal,
Il achève ce Dieu de laideur, d'imposture,
De nuit, avec la peur qu'il a de la nature.
O toi qui passes là, que veux-tu donc ?

*

Et moi :

— Je veux le nom du vrai, criai-je plein d'effroi,
Pour que je le redise à la terre inquiète. —

UNE AUTRE VOIX

Est-ce que tu serais par hasard un poëte ?
Qui te rend si hardi ? réponds, questionneur.
Viens-tu comme Shakspeare à la tour d'Elseneur ?
Pour entrer dans la brume où s'éteint la science,
Pour tenter le mystère, aurais-tu confiance,
Homme dont l'ombre fuit les pas trop approchants,
Dans le pouvoir suave et sinistre des chants ?

Oui, c'est vrai, le poëte est puissant. Qui l'ignore ?
L'esprit, force et clarté, sort de sa voix sonore.
Trophonius est seul dans son caveau divin ;
L'homme lui dit : poëte ! et l'abîme : devin !
Amphion chante et met en mouvement les pierres ;
Linus errant du tigre éblouit les paupières ;
Homère est dans la tombe, et son âme, à travers,
Pousse au Gange Alexandre enivré de ses vers ;
Prenant forme au plus noir de l'antre, les fantômes
Blanchissent à l'appel des blêmes Chrysostomes ;
Isaïe en criant : Deuil ! malheur ! fait hennir
L'affreux Sennachérib qui dit : je vais venir !
Euripide, Sophocle, Eschyle qu'un dieu mine,
Sont comme le trépied d'où jaillit Salamine ;
Élie à son gré vide et lance au peuple hébreu
Les flèches de la pluie ou le carquois du feu ;
L'âpre Archiloque avec le marteau de l'ïambe
Enfonce le clou sombre où se pendra Lycambe ;
Dante dit, l'œil fixé sur un homme passant :
— Je t'ai vu dans l'enfer ! — L'homme, pâle, y descend.
La Marseillaise énorme est un bruit de mêlée ;
Tyrtée est une lyre effrayante, envolée
Au-devant des combats et des drapeaux mouvants,
Et traînant après elle un peuple dans les vents.

Les poëtes profonds, hommes de la stature
Des éléments, du bien, du mal, de la nature,
Vivaient jadis, géants, en familiarité
Avec le jour, la nuit, l'ombre et l'éternité ;
Ils méditaient, ayant, dans l'horreur solennelle,
Toujours devant leur âme et devant leur prunelle
La contemplation, ce mur vertigineux ;
Ils avaient la science et l'ignorance en eux ;
Épars, ils blanchissaient le fond des solitudes ;
Ils rêvaient ; ils avaient diverses attitudes.
Les uns, calmes, restaient, leur menton dans leur main,
Du côté des vivants, sur le rivage humain ;
Ils regardaient passer les foules pêle-mêle,
Homme, femme, vieillard, enfant à la mamelle,
Chocs de glaives, pavois, codes, mœurs, échafauds,
Les cintres pleins d'azur des grands arcs triomphaux,
Le trône avec son roi, le prêtre avec son livre ;
Et, devant tout ce flot, forcené, bruyant, ivre,
Triste, joyeux, confus, violent, inclément,
Sourd, ignorant la chute et l'âpre escarpement,
Ils contemplaient de loin la mort, sombre barrage.
Les autres se tenaient hors du terrestre orage,
Comme s'ils étaient morts, et de l'autre côté ;
Ils regardaient, roulant vers eux, l'humanité
S'engouffrer sous leurs pieds, race à race engloutie ;
De ce faîte, ils étaient présents à la sortie
Des empires, des faits, des grands évènements,
Des princes, de puissance et de guerre écumants,
Et voyaient peuples, rois, tout ce qu'en la nuit noire
Dégorge le sépulcre, immense vomitoire ;
Ils rayonnaient ; leurs yeux sereins étincelaient ;
Ils devenaient eux-même ombre et souffle, et semblaient
Au genre humain, perdu dans ses mornes délires,
Des fantômes chantants passant avec des lyres.
Quelques-uns, murés, sourds, n'avaient plus de regard

Que l'œil intérieur, lumineux et hagard,
Et ces hommes sacrés, semblables à des mânes,
Hors du monde, habitaient dans l'antre de leurs crânes ;
D'autres vivaient aux bois, et leurs esprits songeaient,
Et, laissant là leurs corps, éblouis, voyageaient ;
Ils erraient d'être en être et du fait à la cause,
Voyaient s'épanouir l'arbre en apothéose ;
Ils allaient, pénétrant au delà du réel,
Par la racine au gouffre et par la fleur au ciel,
Dans la création entraient le plus possible,
Tordaient l'insaisissable avec l'inaccessible,
Étudiaient comment se forment les métaux
Dans la forge invisible aux ténébreux marteaux,
Et la sève, et le feu des volcans, et les haltes
Des laves sous l'écorce affreuse des basaltes ;
Le vent chantait pour eux un sublime pæan ;
Ils observaient l'hiver, l'ouragan, l'océan,
L'avalanche, l'écueil, les grêles épaissies,
Les vagues, effarés de ces épilepsies ;
Et, pensifs, saisissant, jusqu'aux plus hauts zéniths,
Les intersections de tous les infinis,
L'endroit où le bien nuit, l'endroit où le mal aime,
Ils tâchaient de trouver le point fatal, suprême,
Terrible, surprenant, caché sous le linceul,
Sombre, où tous les secrets se fondent en un seul !

Dans les grottes de l'Inde ou dans les rocs d'Eubée,
Lieux où l'on croit toujours être à la nuit tombée,
A Glaris où la fleur mandragore chanta,
A Delphe, à Sunium, dans l'île Éléphanta,
Ou dans la Bactriane ou dans la Sogdiane,
Ou dans les monts qu'emplit la funeste Diane,
Dans des déserts où l'être a l'air de se mouvoir
En dégageant un sombre et lugubre pouvoir,
Les pâtres rencontraient un homme dont la face

Semblait une lueur étrange de l'espace,
Dont la bouche parlait, et dont l'égarement
Attirait tout à lui comme un farouche aimant ;
Et tout craignait cet homme, et les brutes fuyantes
S'en allaient de son ombre encor plus effrayantes ;
Et toute chose douce à ses pieds triomphait,
L'agneau, l'aube ; — et c'était le poëte en effet.

Et de quoi vivait-il ? Nul ne le sait. Son âme
Aspirait l'inconnu comme un puissant dictame ;
Sa chair s'oubliait ; l'homme était en lui dissous ;
Du splendide univers il tâtait le dessous ;
Il assistait par l'âme aux blancheurs idéales,
Aux détonations d'aurores boréales,
Aux déluges roulant dans leurs vastes limons
Des hydres qui semblaient des gouffres et des monts,
Aux chaos combattant la vie, aux héroïsmes
Des globes affrontant les rudes cataclysmes,
Au miracle, à l'atome ; et son regard voyait
Des naissances d'édens dans l'abîme inquiet,
Des jets d'étoiles d'or, des chutes de décombres,
Et des explosions de créations sombres.
Et pendant qu'il rêvait, immobile, voyant
L'inouï, l'ignoré, le trouble, l'ondoyant,
Les visions, l'azur indicible, feux, nimbes,
Masques crispés d'enfants sanglotant dans les limbes,
Et la torche de l'astre allant mettre le feu
A des mondes perdus au fond de l'éther bleu,
Et la larve, à travers les brumes décuplantes,
Entre les doigts des pieds il lui poussait des plantes,
Et les feuilles, qui font leur ouvrage sans bruit,
Couvraient cet homme ainsi qu'un chêne dans la nuit.
Et cette intimité formidable avec l'être
Faisait de ce songeur farouche plus qu'un prêtre,
Plus qu'un augure, plus qu'un pontife ; un esprit ;

Un spectre à qui la mort radieuse sourit.
Et c'est de là que vient cette auguste puissance
Faite d'immensité, d'épouvante, d'essence,
Qu'a le poëte saint et qu'on sent dans ses vers ;
Les prodiges au fond du mystère entr'ouverts
Mêlent leur rayon fauve à son âme élargie
Presque jusqu'à l'horreur et jusqu'à la magie,
Et qui parfois côtoie, ainsi qu'un noir plongeur,
Le cercle où de l'enfer commence la rougeur.

Oui, le poëte peut ce qu'il veut ; le poëte
Arrête en lui parlant l'immense gypaëte ;
Il domine la ville et le désert ; il peut
Unir la terre au ciel, et dans le même nœud
L'idéal au réel, et tisser une toile
Avec des fils de chanvre et des rayons d'étoile ;
Il dégage de tout, du fait, vaste ou petit,
De tout ce qu'on apprend, de tout ce qu'on bâtit,
Du progrès, du tombeau, de la matière même,
Une grande Uranie azurée et suprême ;
Il met sur la science un plafond sidéral ;
Il fait tomber la haine et l'épine et le mal
De la ronce hideuse et de l'âme méchante ;
Tendre, il plane au-dessus du cirque horrible, et chante
Pour les martyrs un chant qui fait honte aux lions ;
A la guerre civile il fait dire : oublions !
Il prend les cœurs lointains des peuples et les mêle,
Accouple à la raison la foi, sa sœur jumelle,
Calme la foule, endort le flot, dompte le feu,
Change l'homme ; il peut tout. Hors ceci : nommer Dieu.
Nommer Dieu de façon que l'abîme comprenne.
Il peut tout, hors ceci : faire à l'aube sereine,
Au lys, à l'astre, à l'hydre, à l'éclair enflammé,
Dire dans l'étendue obscure : Il l'a nommé !

Ce nom déborde vaste, inouï, réfractaire,
Quelque être que ce soit, au ciel et sur la terre.
O passant, entends-tu bégayer à la fois
Par toutes les rumeurs et par toutes les voix
De la création ténébreuse et murée,
Par toute l'étendue et toute la durée,
Ce nom mystérieux, énorme, illimité ?
Le printemps et l'automne et l'hiver et l'été
Sont quatre accents divers de ce grand nom qui gronde ;
La syllabe du vent n'est pas celle de l'onde ;
Chaque être dit la sienne et la murmure à part ;
L'antilope en a peur quand c'est le léopard
Qui le proclame au fond de la forêt sonore ;
Et la nuit le prononce autrement que l'aurore.
L'homme à saisir ce mot s'est parfois occupé ;
Mais en vain ; car ce nom ineffable est coupé
En autant de tronçons qu'il est de créatures ;
Il est épars au loin dans les autres natures ;
Personne n'a l'alpha, personne l'oméga ;
Ce nom, qu'en expirant le passé nous légua,
Sera continué par ceux qui sont à naître ;
Et tout l'univers n'a qu'un objet : nommer l'être !

Et des soleils sont morts et des soleils mourront,
Et l'espace où l'étoile éclôt, la flamme au front,
A vu naître et pâlir dans ses profondeurs fauves
Des feux qui ne sont plus que de vieux astres chauves ;
L'heure apporte et reprend les jours, les mois, les ans,
Et la mémoire avorte à compter ces passants,
Et l'ombre épouvantable en ses aveugles ondes
Roule des millions de millions de mondes,
Et le sillon engendre et la fosse enfouit,
Et tout se développe et tout s'évanouit,
Et tout brille et s'éteint, ma lueur et la vôtre,
Et les êtres confus tombent l'un après l'autre,

Et toujours, à jamais, sans qu'il cesse un moment
D'emplir le jour, la nuit, l'éther, le firmament,
Sans qu'aucun autre bruit l'interrompe et s'y mêle,
Le nom infini sort de la bouche éternelle !

UNE AUTRE VOIX

A de certains instants, quand on ne sait quel vent
Tourne vers l'infini l'homme, pâle vivant,
Quand cette énigme : Dieu, sur votre terre sourde
Apparaît, triste, énorme, et pour l'homme trop lourde,
Parmi tous les esprits, philosophes, songeurs,
Savants, de l'horizon épiant les rougeurs,
Entre tous les penseurs, figures inquiètes,
Ceux qu'elle émeut le plus, ce sont les noirs poëtes.
Dieu ! mot fatal ! il luit ; peut-être il va tonner,
Il flamboie, et l'on voit les bardes s'étonner
Ainsi que des lions au seuil de leur tanière,
Les poëtes étant situés de manière
A sentir les premiers tous les souffles qui font
Frissonner des lueurs dans l'abîme sans fond.
Les Lucrèces, les Jobs, les blêmes Jérémies,
La lèvre émue encor de leurs strophes frémies,
Courbés sous l'épouvante, épars dans les courroux,
Ont l'air d'esquifs perdus et de navires fous,
Et l'on voit se dresser, vagues dans les décombres,
Tous ces grands effarés, porteurs des harpes sombres !
Quelques-uns, corps à corps, avec des inconnus
Luttent ; et tout est l'ombre ; et que sont devenus
Tant de systèmes vains, tant de cris, tant de rêves,
Tant d'écume que l'homme a jetée à ses grèves.
Et chacun interroge ou prie avec frayeur ;
Et l'un parle au marin, et l'autre au fossoyeur.

UNE AUTRE VOIX

Hélas, l'homme, jouet de l'élément, en proie
Au sol qui le dévore, au ciel qui le foudroie,
Fatal, débile, et né dans un accablement,
Ayant pour se guider sa raison qui lui ment
Et le peu de clarté que l'instinct lui procure,
Lutte éternellement avec la force obscure !
Vois dans le pli que fait le coude d'un rocher
Ce hameau de pêcheurs, groupant sous son clocher
Quelques vieux toits parmi des barques échouées.
La ceinture sans fin des vagues dénouées
L'enveloppe et le presse et l'étreint, noir serpent.
Il est là, seul, chétif ; et sur lui se répand
L'orage monstrueux, et l'ouragan l'assiège ;
Et l'océan n'est grand que pour lui tendre un piège.
Le colossal nuage où fuit l'aigle chasseur
Et que l'espace emplit de toute sa noirceur,
L'éclair, le bruit, le flot où roule le cadavre,
Toute l'ombre se heurte au mur du petit havre ;
Et c'est l'immensité, c'est la nuit, c'est la mort
Qui se rouille aux anneaux de la chaîne du port.

Ce point imperceptible où, jamais assouvie,
L'onde écume et s'acharne, hommes, c'est votre vie.
Eh bien, étant si peu, quelle folie as-tu
D'escalader ce ciel par tous les vents battu,
D'aller, toi qui, tremblant, as déjà tant de peine
A porter seulement l'aspect du phénomène,
Toi le terrassé, toi l'errant, toi le banni,
Toi, le vaincu du gouffre, attaquer l'infini !

Que veux-tu ? quelle est donc cette audace insensée
De jeter comme une ancre au gouffre, la pensée ?

Le spectre voilé rit de toi, le spectre nu.
Quel besoin l'homme a-t-il de sonder l'inconnu ?
N'a-t-il donc pas assez déjà de se défendre
Contre l'énormité qui le couvre de cendre
Et de brume et de trouble et d'énigme et de deuil !
Naufragé, laisse-toi ruisseler sur l'écueil ;
Cet aquilon, ce choc, cette horreur, cette pluie,
C'est l'ombre qui, terrible, à ton néant s'essuie ;
C'est cet inconnu même, ô songeur, qui sur toi
Tombe avec le frisson, la souffrance et l'effroi !
Pendant que le vent roule et verse sur ta tête
Toute l'obscurité dans toute la tempête,
Toi, jeté dans l'espace et pourtant au cachot,
Recueille-toi, courbé sous ce souffle d'en haut,
Et, sans interroger l'horrible ciel sublime,
Sur tes membres glacés laisse couler l'abîme !

UNE AUTRE VOIX

Quelle pensée as-tu d'allumer ton esprit
Au bord du noir problème où la raison périt ?
Pourquoi ne pas laisser les grandes ailes d'ombre,
Songeur, se déployer sur cet univers sombre ?
Pourquoi vouloir leurrer d'un feu follet qui fuit
L'antique Adam, errant dans l'insondable nuit ?

Sous ces voûtes de brume où tourbillonne l'heure,
Où le temps filtre et coule et, goutte à goutte, pleure,
Où, minute à minute, hier, aujourd'hui, demain,
On entend dans la nuit tomber le genre humain,
Dans cette immensité de l'ombre indivisible,
Toute lampe essayée est un effort risible,
La foi meurt, la science est un sombre embarras.

Que gagneras-tu donc quand tu réussiras
À jeter des clartés farouches dans le vide ?
Quand tu feras blêmir quelque Babel livide,
Où, dans les profondeurs dont tout être est banni,
Le spectre monstrueux du pont de l'infini ?
Quand tu feras glisser des lueurs sur ses arches,
Et quand, triste, au delà de la terre où tu marches,
Songeur, tu blanchiras de ton pâle flambeau
Trois ou quatre degrés du dedans du tombeau ?
Va, renonce. Il n'est plus de lumière possible.
Tous les prodiges sont rentrés dans l'invisible.
L'Ombre est sur tout. Qui donc, fût-il le plus aimant,
Qui donc pourra lever ou faire seulement
Remuer un instant les grands voiles funèbres,
Les plis démesurés du manteau de ténèbres ?
C'est la faute de l'homme, hélas, si tout est noir.
Le jour, cet obstiné qui ressemble à l'espoir,
Ne demandait pas mieux peut-être que d'éclore ;
Mais tout le mal terrestre a soufflé sur l'aurore ;
La blanche aurore est morte, et l'homme est dans la nuit.
Il lui restait encor, dans le temple où Dieu luit,
L'effrayant chandelier dont la flamme constante
Pendant qu'ils écrivaient, éclaira les Septante ;
Mais il n'a même plus ce foyer du vrai jour ;
Les sept vices de l'homme ont, chacun à leur tour,
Éteint un des flambeaux de la lampe à sept branches ;
Maintenant c'est fini. L'abîme où tu te penches,
L'obscurité lugubre aux vagues épaisseurs,
Le firmament formé de toutes les noirceurs,
Cet océan de nuit où l'esprit flotte et sombre,
Rit de te voir risquer ta lanterne en cette ombre
Où dans la main de Dieu s'est éteint le soleil.

....

UNE AUTRE VOIX

Est-ce que, voyageur fatal, tu prémédites
Des actions de rêve étranges et maudites,
D'aller, de forcer l'ombre, et fouillant, et bravant,
De t'enfoncer plus loin que les ailes du vent ?
Dis. Parle. Oh ! les songeurs ont une sombre envie ;
Ils voudraient tous avoir déjà franchi la vie,
Pour connaître, pour être ailleurs, pour voir plus loin.
Pour eux, vivre est l'obstacle et savoir le besoin.
En attendant la tombe, ils s'en vont aux nuées,
Par les rêves de l'homme en bas continuées,
Aux vents, aux monts, aux lieux déserts, aux lieux secrets,
A tout ce qui contient de l'abîme, forêts,
Antres, écueils des mers, nids d'où tombe la plume,
A la fleur qui s'entr'ouvre, à l'astre qui s'allume,
A tout ce qui voit l'ombre et tremble sur le bord,
Désaltérer leur soif lugubre de la mort.
As-tu donc aussi, toi, cette soif surhumaine ?
Veux-tu voir ? Est-ce là, passant, ce qui t'amène ?
Sois tranquille, homme. Attends. Cela finit toujours
Par s'ouvrir devant toi, pauvre ombre aux instants courts.
Le mystère, à présent sans clef, sans déchirure,
Clos, fermé par la nuit, la sinistre serrure,
T'apparaît, recouvrant on ne sait quel écrou,
Barré, farouche, ayant tout l'azur pour verrou ;
Ton cadavre en tombant défonce cette porte.
Le ciel noir plie et s'ouvre au poids de la chair morte.
L'homme entre enfin au gouffre exécrable ou béni
Par la fente que fait la mort à l'infini.
Attends donc cette mort qui fait l'âme complète,
La pénétration de Dieu dans ton squelette,
Les astres, plus nombreux, quand l'homme n'est pas noir,
Dans les plis du linceul que dans les plis du soir ;

Attends l'ascension suprême de la chute ;
Attends la fin du songe, homme, et de la minute
Cette explication qu'on nomme éternité.

Tout ce que tu peux faire en ton humanité,
—Écoute, — dans ta chair, homme, dans ta bassesse,
C'est de chercher partout, de contempler sans cesse,
De loin, de près, avec ton cœur et ta raison,
Le trépas qui jamais ne manque à l'horizon,
C'est d'observer toujours, à travers ta souffrance,
Ce visage sinistre et noir de l'espérance,
Homme, et de ne jamais quitter des yeux la mort,
Et de vivre tourné, comme l'aiguille au nord,
Vers ce but de ta route, ô pauvre âme asservie !

La mort est la veilleuse auguste de la vie,
La lueur allumée au sommet du destin.
Rougeur du soir ayant des blancheurs de matin,
Elle fait apparaître à sa clarté des rives,
Des cieux, toute l'énigme en pâles perspectives,
Les cimes des flots d'ombre au fond des gouffres noirs,
Et le bien et le mal, mystérieux miroirs ;
Vivante, incorruptible, égale, elle prolonge
A travers l'apparence, et la brume, et le songe,
Et tout le faux dont l'être éperdu fait l'essai,
Une lumière intègre et terrible de vrai ;
Elle montre la vie ; elle met en saillie
Tous ces masques, amour, haine, raison, folie,
Qui flottent dans le vent pêle-mêle, et qui vont ;
Elle blêmit le bord du sans fin, du sans fond
D'où l'on ne revient pas avec la même forme ;
Elle jette un rayon sur une entrée énorme,
Effleure ces rondeurs, ciel, globe, crâne nu,
Et, tranquille, avertit, de quoi ? de l'inconnu.

Elle éclaire un port vague où l'on se réfugie.
On voit sur l'infini cette sombre vigie.

Donc, attends.

Autrement, sache, qui que tu sois,
Qu'un voyage en cette ombre est un terrible choix ;
Le vertige saisit les noirs plongeurs tenaces
Qui du grand ciel farouche affrontent les menaces ;
L'immobile infini fait un nain du géant.
Avant d'aller plus loin, regarde ton néant !
Car tu ne pourras pas, quelle que soit ta course,
Aborder l'inconnu, l'origine, la source,
Le lieu suprême où tout s'explique et se rejoint ;
Car tu n'entreras point, car tu n'atteindras point ;
Car, l'océan de nuit, de bitume et de soufre,
Jamais tu ne pourras le franchir ; car, le gouffre,
Tu ne le vaincras pas, quand même tu serais
Une espèce d'esprit des monts et des forêts,
Un cœur sentant en soi la nature bruire,
Un homme traversé par une énorme lyre !
Quand même tu serais une âme aux yeux ardents
Dont la fauve pensée a pris le mors aux dents,
Et qui, dans la caverne où le trépas seul entre,
Fuit, terrible, aspirant tous les souffles de l'antre !
Quand même tu serais un de ces mages fiers
Que nous voyons parfois, blêmes passants des airs,
Se ruer dans le gouffre où, comme eux, tu te plonges,
Pâles, les poings crispés aux rênes de leurs songes,
Se penchant, se dressant, lâchant et retenant
On ne sait quoi d'obscur, d'envolé, de tonnant,
Regardant, dispersant leurs prunelles livides,
Comme s'ils conduisaient dans l'ombre à grandes guides,
A travers l'éther vague et le tourbillon fou,
Dans la brume, au hasard, devant eux, n'importe où,

Peut-être vers la nuit, peut-être vers la cime,
Un char que traîneraient, avec un bruit d'abîme,
Croupes sombres, fuyant, s'abaissant, s'élevant,
Six cents chevaux d'éclair, de nuée et de vent !

UNE AUTRE VOIX

Que ceux qui cherchent Dieu sachent qu'ils cherchent l'ombre.
Étreindre l'infini, c'est le songe du nombre ;
Saisir l'éternité, c'est le songe du temps.
Avec vos grains de sable entasser vos instants,
Faire un monceau de vœux, de systèmes, d'algèbres,
Devant la pyramide immense des ténèbres,
Avec l'esprit humain tâter l'esprit divin,
C'est inutile et fou, c'est imprudent, c'est vain,
C'est triste ; et l'impossible est là qui vous regarde.
Que cherche le devin ? que demande le barde ?
Qu'espère le poëte ? Où vont ces curieux ?
Emplir d'éternité ses yeux mystérieux,
Égarer dans l'obscur son vol enthousiaste,
Être de l'inconnu le sombre Ecclésiaste,
Croire qu'on va dans l'âpre et haute région,
Puiser de quoi bâtir une religion
Qui, pure et sans erreur, sur les autres s'élève,
C'est le plus effrayant précipice du rêve.

Vivants, l'homme pour l'homme est l'être essentiel.
L'homme a la terre ; et bien, qu'il laisse là le ciel.
La terre doit suffire à la race adamite.
Hommes, le limité doit vivre en sa limite ;
Hommes, l'être fini doit vivre dans sa fin ;
Et boire, s'il a soif, et manger, s'il a faim,
Et fuir l'ombre où l'attend la chimère exécrée.
Ce n'est point sans raison que la loi qui vous crée

Arrondit, bornant tout comme avec un compas,
L'horizon sous vos yeux, la terre sous vos pas ;
Vous êtes enfermés dans un cercle, la vie.
Restez-y. Tout effort qui va trop haut, dévie.
La pesanteur vous tient par les pieds ; votre chair
S'essouffle, et ne peut rien respirer hors de l'air.
O vivants, votre race est d'un monde héritière ;
Vous avez à vous seuls une nature entière ;
Contentez-vous-en. L'homme a les larges chemins,
Dans le front la pensée et la semence aux mains.
Ne volez pas, marchez. La charrue à la terre
Laisse un sillon vivant, fécond, solide, austère ;
Le navire en fuyant laisse, déjà moins sûr,
Un sillage sur l'eau ; l'aile, rien, dans l'azur.
Que l'homme creuse donc, force au vrai seul guidée,
Avec le double soc du cœur et de l'idée,
Sur son monde, par lui de moissons d'or vêtu,
Un sillon de science, un sillon de vertu ;
Qu'il fasse de son globe un jardin de lumière.
Le sort vous a donné la matière première,
Cette terre à pétrir, ce bloc d'air, de feu, d'eau,
D'argile, à délivrer de l'horreur, son fardeau ;
Monde, dont vous devez féconder les tempêtes,
Qui, jadis, s'est nommé le monstre, étant aux bêtes,
Et qui, repris par l'homme, apprivoisé, dompté,
Sauvé, doit s'appeler un jour l'Humanité.
Voilà l'œuvre. Restez dans cette sainte tâche.
En voulant saisir Dieu, c'est la terre qu'on lâche ;
Et la terre est le but. Bornez vos pas hardis.
C'est sur terre qu'il faut chercher le paradis.
Laissez le ciel au ciel. L'homme, qui là-haut sombre,
Sur terre est de la vie et dans le ciel de l'ombre ;
Qu'il reste, être réel, dans la réalité.
En marche, argile ! O chair esclave, en liberté !
Debout ! debout ! debout ! Sur la terre engourdie

Allume le progrès comme un grand incendie !
Lave l'or des limons ; tire le mal du bien ;
Impose un rail de fer au sable nubien ;
Révolte-toi ! Réplique au désert par la ville ;
Les fléaux sont tyrans ; fais ta guerre servile !
Les uns sont des lions, les autres sont des porcs,
Combats, nettoie ! Et règne, et vis ! — Creuse des ports,
Perce des rocs, conduis des eaux, bâtis des voûtes,
Sur le vieux monde pris croise un filet de routes ;
Sur le globe à grands pas promène-toi, semeur
De mouvement, de bruit, de foule et de rumeur !
Entre deux coups de bec du vautour, Prométhée
A crié, par-dessus la nuit épouvantée :
Hommes, soyez titans, et remuez les monts,
Secouez la lumière aux yeux des dieux démons !
Levez-vous, levez-vous comme l'aurore blonde,
Hommes, et, dieux vous-même, éblouissez le monde !
C'est-à-dire, allez droit au progrès, marchez-y !
Vous avez sous vos pieds, hommes, peuple choisi,
Sous vous, sous votre esprit, sous votre destinée,
Par l'antique chaos la terre assassinée.
De cette grande morte arrachez les linceuls,
Et ressuscitez-la ! Vous le pouvez, vous seuls.
Sondez la profondeur du flot qui vous submerge ;
Violez la forêt, cette effrayante vierge ;
Peuplez, plantez, greffez, labourez, défrichez,
Éclairez ! Dédaignez, sur le grand but penchés,
La rêverie ingrate, aveuglante, énervante !
La pesanteur est reine ; homme, fais-la servante ;
La matière est le poids ; fais-en le portefaix ;
Réunis l'Atlantique au Pacifique ; fais
Des baisers d'océans sous tes pieds formidables ;
Coupe les isthmes ; rends les neiges fécondables ;
Sois partout, sur la terre et sur la mer, épars ;
Vivifie et transforme ; ouvre de toutes parts

Les sciences sur l'ombre ainsi que des paupières ;
Aux croupes du chaos attache des croupières ;
Sois le vivant ayant l'idéal pour labeur,
Mais l'idéal terrestre et vrai ; sois le courbeur
Terrible et rayonnant des têtes monstrueuses,
Que mordent de côté les gueules tortueuses,
Mais qui, sûr de demain qu'il tient par aujourd'hui,
Dédaigne la morsure, ayant la vie en lui.
Abats l'échafaud ! Romps les fers ! Brise les piques !
Donne aux pôles l'été ! Donne avril aux tropiques !
Sois le libérateur du globe enfin heureux !
Tu ne vois qu'un côté, le côté ténébreux ;
La création noire, âpre, vertigineuse,
Te cache du grand Tout la face lumineuse ;
Tu n'as qu'à faire un signe, et tout change ; et voilà
Que ces moteurs sans nom qu'Archimède attela,
Les gaz, ces ouvriers, les aimants, ces cyclopes,
Les forces soulevant toutes les enveloppes,
Les chevaux Éléments et les Fléaux dragons
Font tourner la nature horrible sur ses gonds !
Sois le dompteur géant par qui tout s'émancipe.
Laisse Dieu. Fais le monde homme. Fais-toi principe.

Laisse Dieu dans son ciel comme il te laisse en bas
Suer tes durs labeurs, saigner tes durs combats.
Laisse l'éternité tranquille. Sois la vie.
Sois l'inquiet désir que le réel convie ;
Sois, sur l'altier chemin du vrai, du bon, du beau,
Le grand coureur humain qui porte le flambeau,
Le crieur, le marcheur par qui les choses vivent,
Et que tous les progrès pêle-mêle poursuivent ;
Sois le fougueux, l'ardent, l'orageux, l'agité,
Et ne t'occupe pas de la sérénité !

L'absolu vous ignore. Ignorez-le. Vous, hommes,

Avancez, travaillez ; après, dormez vos sommes ;
Ne vous égarez pas dans les espaces fous.
Car, s'il est à quelqu'un, le ciel n'est pas à vous.
Il est des visiteurs dont cette solitude,
Redoutable, a fini par prendre l'habitude ;
L'éclair y plonge et fuit ; le pur rayon vermeil,
Le temps qu'on ouvre l'œil, arrive du soleil ;
L'azur a pour passant le pâle météore ;
La comète d'un bond va du soir à l'aurore,
Prompte, ignorée, aveugle, épouvantablement,
Elle franchit de part en part le firmament,
Et retourne, d'un coup de sa lugubre queue,
De l'immensité noire à l'immensité bleue.
Ces farouches oiseaux sont faits pour ce grand vol.
Mais vous, je vous l'ai dit, vous portez le licol
Du globe, de la chair, de la mort, de la vie.
N'ayez donc pas de l'ombre une inutile envie.
Vivez dans ce qui germe et non dans ce qui fuit.
Ne mettez pas le pied sur l'escalier de nuit.
L'énormité, muette, aveugle, continue,
Toujours sinistrement voilée et toujours nue,
Pleine d'un inconnu dont vous ne pouvez point
Distinguer un contour, même quand le jour point,
Toute faite de nuit, de silence, d'abîme,
Sans écho, sans reflet, sans fond, sans bord, sans cime,
Ouvre et ferme sur vous ses gouffres étoilés,
Vit, songe, et ne sait pas ce que vous lui voulez.

UNE AUTRE VOIX

Te figures-tu donc être, par aventure,
Autre chose qu'un point dans l'aveugle nature ?
Toi, l'homme, cendre et chair, te persuades-tu
Que d'une fonction l'ombre t'a revêtu ?

Quel droit te crois-tu donc à chercher, à poursuivre,
A saisir ce qui peut exister, durer, vivre,
A surprendre, à connaître, à savoir, toi qui n'es
Qu'une larve, et qui meurs aussitôt que tu nais ?
J'admire ton néant inouï s'il suppose
Qu'il est par l'infini compté pour quelque chose !
Quelle idée, ô songeur du songe humanité,
As-tu de ton cerveau pour croire, en vérité,
Qu'il peut prendre ou laisser une empreinte à l'abîme ?
Ta pensée est abjecte, étroite, folle, infime ;
L'homme est de la fumée obscure qui descend.
T'imagines-tu donc laisser trace, ô passant ?
Rêves-tu l'absolu comme ton fleuve Seine
Coulant entre les quais de ta ville malsaine,
Recueillant les égouts de toutes tes maisons,
Doctrines, volontés, illusions, raisons,
Ayant dans son courant, si quelqu'un te réclame,
Quelque pont de Saint-Cloud où l'on repêche l'âme ?
Crois-tu que cette eau vaste et sourde, Immensité,
Ne t'enveloppe pas d'oubli, de cécité,
De silence, et sanglote à ta chute, et soit triste ?
Crois-tu que ta chimère en ce gouffre persiste,
Qu'elle y garde sa forme, espoir, rêve, action,
Et qu'on retrouve, après ta disparition,
Quelque chose de toi, ton cadavre ou ton ombre,
Aux noirs filets flottants de l'éternité sombre ?

UNE AUTRE VOIX

Remonte aux premiers jours de ton globe ; voilà
Une muraille ; elle est prodigieuse ; elle a
Dix mille pieds de haut, et de largeur dix lieues.
Falaise, alluvion, dans les profondeurs bleues
Ce haut boulevard monte, altier, froid, surprenant,

Et d'une mer à l'autre il barre un continent.
Vaste géométrie, on dirait que l'équerre,
Assise par assise, a fait ce mont calcaire,
Et que, forgeant l'espace, on ne sait quels marteaux
L'un sur l'autre ont cloué ses plans horizontaux.
L'escarpement à pic monte en bandes étroites,
Ses couches s'allongeant fermes, égales, droites,
Rides profondes, plis de ce front de la nuit.
Contre ce mur se heurte et flotte et roule et fuit
Ce que chaque saison pêle-mêle charrie.
Ce massif colossal de la maçonnerie
Terrible que construit et détruit l'élément
Semble un coffre de pierre immense, renfermant
Les archives d'une âpre et sombre catastrophe,
Et tout un monde mort ployé comme une étoffe,
Avec ses fleurs, ses champs, ses rocs brisés ou nus,
Et ses fourmillements de monstres inconnus.

Dans des millions d'ans, ces pierres ruinées,
Ces moellons croulants, seront les Pyrénées.

En attendant, vois : large, auguste, encombrant l'air,
Il est encor tout neuf, comme bâti d'hier ;
Rien n'ébrèche sa ligne entière et régulière ;
Et son sommet correct semble une seule pierre
Plate comme le toit d'un palais d'orient ;
Le matin et le soir, en se contrariant,
Font de cette muraille épouvantable et sombre
Tantôt un banc d'aurore et tantôt un bloc d'ombre.

Et fais attention à présent : — l'air s'émeut ;
Voici que sur le haut du mur géant, il pleut.
La pluie erre et s'en va, par le vent emportée ;
Mais une goutte d'eau sur le faîte est restée.
Le lendemain, la brume, humide et blanc rideau,

Revient ; il pleut encore ; une autre goutte d'eau
S'ajoute à la première ; et, sous cette rosée,
Une vasque s'ébauche, et la pierre est creusée.

Désormais sur ce point l'eau va s'obstiner. Vois,
Il pleut ; et l'on entend comme une triste voix ;
Peut-être est-ce un démon sous la roche, qui grince
De sentir l'eau plus forte et la pierre plus mince.
Il pleut, il pleut, il pleut. Janvier, livide et mort,
Passe avec l'ombre, il pleut ; la goutte tombe, mord,
Et creuse ; avril arrive et rapporte la nue,
Il pleut ; la goutte d'eau, féroce, continue ;
Et la première assise est percée ; et déjà
La deuxième, qu'en vain le granit protégea,
Est atteinte ; et la goutte, implacable, acharnée,
Qui dépense le siècle aussi bien que l'année,
Revient, et plonge, et troue, et mine, dur foret,
Et le dedans du mont, formidable, apparaît,
Zone à zone, et voilà que, là-haut, l'aube éclaire,
La goutte étant sphérique, un bassin circulaire.
Un étang que le ciel dore, azure, rougit,
Sur le plateau désert s'étale et s'élargit.
La goutte d'eau revient, revient, revient encore,
Et tombe opiniâtre, et se fait dès l'aurore
Rapporter par le vent qui, la nuit, l'enleva,
Et fait ses volontés dans la montagne, et va,
Vient, soumettant le marbre à ses lois triomphantes,
Et passe entre deux plans, et glisse entre deux fentes,
Et démolit et sculpte, infatigable main.
Urne hier, aujourd'hui réservoir, lac demain,
L'œuvre augmente et s'enfonce,et l'œil qui veut la suivre
Croit voir un trou qu'un ver fait aux pages d'un livre.

Penche-toi ; devant nous, comme si nous rêvions,
Forant ce monstrueux monceau d'alluvions,

D'une lame percée allant à l'autre lame,
Obéissant au poids qui d'en bas la réclame,
Hydre outil, vilbrequin, pioche, trompe, suçoir,
Commençant le matin, recommençant le soir,
Descendant l'escalier de l'épaisseur des couches,
Polissant leurs largeurs en murailles farouches,
Élargissant le haut, baissant l'âpre fond noir,
Évasant et fouillant sans cesse l'entonnoir,
Cognant partout, toujours, hiver, printemps, automne,
Son petit marteau sombre, effrayant, monotone,
Usant le mont, coupant le roc, sciant le grès,
Complétant sa ruine et faisant son progrès,
Et profitant d'un creux pour creuser davantage,
Et d'une argile à l'autre, et d'étage en étage,
Du haut en bas, de bloc en bloc, de banc en banc,
Errant, roulant, brisant, sapant, taillant, courbant,
La goutte d'eau travaille, et, terrible ouvrière,
Tord en cercles profonds l'énorme fondrière.
Le vaste mont, battu des aquilons sifflants,
Frémit de voir creuser dans ses ténébreux flancs
Ce puits prodigieux par cette vrille infime,
Et de sentir l'atome en lui créer l'abîme.

Sur ce qui s'édifie et ce qui se détruit,
Laissons rouler du temps, du gouffre et de la nuit.

Et maintenant regarde :

Un cirque ! un hippodrome,
Un théâtre où Stamboul, Tyr, Memphis, Londres, Rome,
Avec leurs millions d'hommes pourraient s'asseoir,
Où Paris flotterait comme un essaim du soir !
Gavarnie ! un miracle ! un rêve !

Architectures

Sans constructeurs connus, sans noms, sans signatures,
Qui dans l'obscurité gardez votre secret,
Arches, temples qu'Aaron ou Moïse sacrait,
O champ clos de Tarquin où trois cent mille têtes
Fourmillaient, où l'Atlas hideux vidait ses bêtes,
Casbahs, at-meïdans, tours, kremlins, rhamséïons,
Où nous, spectres, venons, où nous nous asseyons,
Panthéons, parthénons, cathédrales qu'ont faites
De pauvres charpentiers aux âmes de prophètes,
Monts creusés en pagode où vivent des airains,
Aux plafonds monstrueux, sombres ciels souterrains,
Cirques, stades, Élis, Thèbe, arènes de Nîmes,
Noirs monuments, géants, témoins, grands anonymes,
Vous n'êtes rien, palais, dômes, temples, tombeaux,
Devant ce colisée inouï du chaos !

Vois : l'homme fait ici le bruit de l'éphémère.
C'est l'apparition, l'énigme, la chimère
Taillée à pans coupés et tirée au cordeau.
L'aube est sur le fronton comme un sacré bandeau,
Et cette énormité songe, auguste et tranquille.
Morceau d'Olympe ; reste étrange d'une ville
De l'infini, qu'un être inconnu démembra ;
Cour des lions d'un vague et sinistre Alhambra ;
Gageure de Dédale et de Titan ; démence
Du compas ivre et roi dans la montagne immense ;
Stupeur du voyageur qui suspend son chemin ;
Exagération du monument humain
Jusqu'à la vision, jusqu'à l'apothéose ;
Monde qui n'est pas l'homme et qui n'est plus la chose ;
Entrée inexprimable et sombre du granit
Dans le rêve, où la pierre en prodige finit,
Problème ; précipice édifice ; sculpture
Du mystère ; œuvre d'art de la fauve nature ;
Construction que nie et que voit la raison,

Et qu'achève, au delà du terrestre horizon,
Sur le mur de la nuit, la fresque de l'abîme ;
C'est Vignole à la base et l'éclair sur la cime ;
C'est le spectre de tout ce que l'homme bâtit,
Terrible, raillant l'homme, et le faisant petit.

La grande Pyramide ici serait la borne
Où le taureau courbé vient aiguiser sa corne,
Et tu demanderais : quel est donc ce caillou ?
Plante dans le pavé du cirque d'Arle un clou,
Et ce clou jettera dans l'herbe qui se fane
La même ombre qu'ici la colonne Trajane.
Quel joueur gigantesque a laissé là ce dé ?
Un mort dort dans un angle ; un autre est accoudé,
Et la brume à son cou s'enfle et pend comme un goître.
Vois croître vers la cime et vers le bas décroître,
Écaillant de lichens leurs lourds granits vermeils,
Ces grands cercles de bancs superposés, pareils
A des boas roulés l'un au-dessus de l'autre.
Avec on ne sait quelle attitude d'apôtre,
Un rocher rêve au seuil ; et, le long des degrés,
D'autres blocs stupéfaits, voilés, désespérés,
Semblent des Niobés, des Rachels, des Hécubes.
Vois ces pavés ; le moindre a dix mille pieds cubes.

La forme est simple, c'est le cirque ; mais le mur,
A force de grandeur et de vie, est obscur.
Qu'est-ce que c'est qu'un mur vertical, rouillé, fruste,
Où comme un bas-relief le glacier blanc s'incruste ?
Des albâtres, des gneiss, des porphyres caducs
Mêlent à ses créneaux des arches d'aqueducs,
Et là-bas la vapeur sous des frontons estompe
Des éléphants portant des blocs, baissant leur trompe ;
Ces tours sont les piliers angulaires ; de quoi ?
Du vide, de l'éther, du souffle, de l'effroi.

L'impossible est ici debout ; l'aigle seul brave
Cette incommensurable et farouche architrave.
Comme, lorsque la terre a tremblé, sont confus
Dans l'herbe les claveaux, les chapiteaux, les fûts,
Tout se mêle, l'art grec avec l'art syriaque.
Sous les portes croupit l'ombre hypocondriaque.
Vois : tours où l'on dirait que chante Beethoven,
Pylône, imposte, cippe, obélisque, peulven,
Tout en foule apparaît ; soubassements, balustres
Où l'eau nacrée étale au jour ses vagues lustres ;
Crevasses où pourraient tenir des bataillons ;
Sur les parois, des creux pareils à ces sillons
Qu'aux temps diluviens laissaient aux seuils des antres
Et dans les grands roseaux des passages de ventres ;
Là, des courbes, des arcs, des dômes ; par endroits
Des murs carrés, des plans égaux, des angles droits ;
Partout la symétrie inconcevable et sûre ;
Des gradins dont on semble avoir pris la mesure
Aux angles des genoux des archanges assis ;
Des pinacles géants portent des oasis ;
Ordre et gouffre ; que sont les pins sous les arcades ?
De l'herbe. Et l'arc-en-ciel s'envole des cascades !

Tout est cyclopéen, vaste, stupéfiant ;
Le bord fait reculer le chamois défiant ;
L'édifice, étageant ses marches que l'œil compte,
Blanchit de plus en plus à mesure qu'il monte,
Et, de tous les reflets de l'heure s'empourprant,
Passe du roc calcaire au marbre pur, et prend,
Comme pour consacrer sa forme solennelle,
Sa dernière corniche à la neige éternelle.
Combien a-t-il de haut ? demande au ciel profond,
Au vent, à l'avalanche, aux vols d'oiseaux qui vont,
Aux douze chutes d'eau que l'ombre entend se plaindre
Dans cet épouvantable et tournoyant cylindre,

Aux gaves, épuisés d'écume et de combats,
Qui s'écroulent, torrent en haut, fumée en bas !

Piranèse effaré, maçon d'apocalypses,
Seul comprendrait ce nœud d'angles, d'orbes, d'ellipses ;
Pourtant l'œil peut encore en mesurer, le jour,
La forme inexprimable et l'effrayant contour ;
Mais sitôt qu'effaçant le bord, le fond, le centre,
Le soir dans l'édifice ainsi qu'un brouillard entre,
La forme disparaît ; c'est sous le firmament
Une espèce d'étrange et morne entassement
De brèches, de frontons, de cavernes, de porches
Où les astres hagards tremblent comme des torches,
Et, dans on ne sait quel cintre démesuré,
De l'étoilé qui flotte avec de l'azuré.

Entre encor plus avant dans la chose géante :

Ce cirque, ce bassin, embouchure béante,
Imprime un mouvement de roue à l'aquilon,
Et fait de tout le vent qui passe un tourbillon ;
La bise habite là, traître et battant de l'aile,
Et la trombe y tournoie en spirale éternelle.
Embûche formidable à prendre l'ouragan !
Le précipice s'ouvre en gueule de volcan,
Et malheur au nuage errant qui se hasarde
A venir regarder par quelque âpre lézarde !
Sitôt qu'il y pénètre, il ne peut plus sortir ;
Il a beau reculer, trembler, se repentir,
Le tourbillon le tient. C'est fini. Le nuage
Lutte, et bat le courant comme un homme qui nage ;
Il roule. Il est saisi ! Vois, entends-le gronder.
Il fait de vains efforts, il cherche à s'évader ;
On dirait que le gouffre implacable le raille ;
Il monte, il redescend ; le long de la muraille,

Fauve, il quête une issue, un soupirail, un trou ;
Étreint par la rafale, égaré, fuyant, fou,
Il vomit ses grêlons, crache sa pluie, et crible
D'aveugles coups d'éclair l'escarpement terrible ;
Et le vieux mont s'émeut, car les rocs convulsifs
Tremblent quand, s'accrochant aux pitons, aux récifs
Du haut de l'azur vaste où toujours elle rôde,
Libre et sans soupçonner l'immensité de fraude,
A ce sombre entonnoir trébuchant brusquement,
Et de son épouvante et de son hurlement
Ébranlant la paroi, les tours, la plate-forme,
La tempête, ce loup, tombe en ce piège énorme !

Voisinage effrayant pour les arbres, tordus
Par le vent ou roulés dans l'abîme, éperdus !
Du brin d'herbe au rocher, du chêne à la broussaille,
Tout l'horizon autour du cirque noir tressaille ;
Le gave a peur ; le pic, par l'orage mouillé,
A le frisson dans l'ombre, et le pâtre éveillé,
Pâle, écoute, parmi les sapins centenaires,
Rugir toute la nuit cette fosse aux tonnerres.
Et ce cirque qui met, au lieu de loups et d'ours,
Les ouragans aux fers dans ses cabanons sourds,
Ce large amphithéâtre au mur inaccessible,
Cet édifice fou, redoutable, impossible,
Fait à l'esprit, et même au delà des titans,
Rêver de tels combats et de tels combattants,
Qu'on le croirait bâti, qui sait ? pour la mêlée
Des hydres que d'en bas la terre humble et troublée
Entrevoit dans l'horreur du taillis sidéral ;
Qu'il semble, en ce champ clos étrange et sépulcral,
Que, sous cette splendide et sublime falaise,
Les constellations pourraient se tordre à l'aise ;
Et que, dans cette arène inouïe, on a peur
Parfois d'y voir descendre à travers la vapeur,

Pour s'entre-dévorer, les bêtes des étoiles,
Et d'entendre lutter, là, sous de sombres voiles,
Et hurler et rugir le taureau, monstre ailé,
L'effrayant capricorne aux nuages mêlé,
Le lion flamboyant, tout semé d'yeux funèbres,
Bâillant de la lumière et mâchant des ténèbres,
Le scorpion tenant dans ses pattes le soir,
Et, se ruant sur tous, le sagittaire noir,
Ce chasseur au carquois rempli de météores,
Dont par moments on voit, ainsi que des aurores
Qui passent et s'en vont et qu'un sillon d'or suit,
Les flèches d'astres luire et tomber dans la nuit !

Immensité ! l'esprit frissonne. Quel Vitruve
A bâti ce vertige et creusé cette cuve ?
Quel Scopas, quel Sostrate ou quel Antinopus
A construit cet attique avec des monts rompus ?
Quel Phidias du ciel a fait à sa stature
L'âpre sérénité de cette architecture ?
Qui forgea les crampons ? qui broya les ciments ?
O nature, qui donc à ces escarpements
A lié les torrents, ces chevaux dont les queues
Pendent en crins d'argent dans les cascades bleues ?
Du haut de quel zénith tomba le fil à plomb ?
Qui mesura, toisa, régla, tailla ? le long
De quel mur idéal a-t-on tracé l'épure ?
De quelle région de la vision pure
Est sorti le rêveur de ce rêve inouï ?
Quel cyclope savant de l'âge évanoui,
Quel être monstrueux, plus grand que les idées,
A pris un compas haut de cent mille coudées,
Et, le tournant d'un doigt prodigieux et sûr,
A tracé ce grand cercle au niveau de l'azur,
Rondeur sinistre ayant le gouffre pour fenêtre,
Puits qui, lorsque le soir le noircit, pourrait être

L'énorme coupe d'ombre où vient boire la nuit ?

Aux temps où, rien n'étant complètement construit,
Du chaos encor proche on sentait le mélange,
Quand la montagne était encore un tas de fange,
Quelque étrange géant, fils de Cham ou de Bel,
A-t-il pris brusquement et retourné Babel,
Et l'a-t-il appuyée à ce mont, comme on scelle
Un cachet sur la cire ardente qui ruisselle,
De sorte que, léguant, dans le mont affaissé,
Sa forme renversée au trou qu'elle a laissé,
La tour s'est dans le roc imprimée en citerne,
Avec sa rampe où l'ombre après le jour alterne,
Et ses escaliers noirs et ses étages ronds,
Et ses portails s'ouvrant en bouches de clairons ;
Si bien que maintenant l'œil voit ce moule horrible
Et le creux dont Babel fut le relief terrible !

L'auteur, je te l'ai dit, c'est l'atome ; l'auteur,
C'est ce fil brun rayant l'azur sur la hauteur.
C'est un peu de brouillard d'où tombe un peu de pluie,
C'est le grain de cristal qu'un souffle tiède essuie,
C'est, au jour ou dans l'ombre, au matin comme au soir,
La molécule d'eau qui coule du ciel noir,
C'est la larme échappée aux cils de la nuée ;
C'est ce qui tremble au bout de l'herbe remuée,
Ce qui n'a pas de nom, ce qui ressemble aux pleurs ;
C'est ce que la lumière, en traversant les fleurs,
Prend et roule en son vol sans en être chargée,
Ce qu'un petit oiseau boit dans une gorgée !

Oui, ce cirque et ses tours, édifice sacré
Où le drapeau d'azur du gouffre est arboré,
Ce théâtre où le vent combat la trombe enfuie,
Voilà ce qu'a construit un atome de pluie.

Quel besoin as-tu donc d'un Vichnou, d'un Allah,
D'un Bouddha, d'un Ammon cornu, pour tout cela ?
Pourquoi sortir du cercle où le réel t'enferme ?
A quoi bon détrôner l'élément et le germe ?
Pourquoi donc à la chose ôter sa mission ?
Pourquoi forcer l'atome à l'abdication ?
Pourquoi destituer, homme, le grain de sable ?
Quelqu'un qui dise Moi t'est-il indispensable ?
Tu mets en haut de tout un pronom personnel !
Quelle rage as-tu donc d'un faiseur éternel ?
Ne peux-tu faire un pas sans un Très-Haut quelconque ?
L'océan se va-t-il ruer hors de sa conque,
Tout mordre et tout ronger si ton Zeus n'est pas là
Pour le saisir aux crins et mettre le holà ?
Tout n'est-il qu'une grotte à loger ce druide ?
Crois-tu que le solide étreindra le fluide,
Que la mer manquera d'onde et de gonflement,
Que le soleil fuira, s'éteignant et fumant,
Que le germe oubliera le secret de la vie,
Que la terre prendra la route qui dévie,
Ou que la lune va perdre un de ses quartiers,
Si tu n'as dans un coin, pilant dans les mortiers,
Forgeant, créant, sculptant les os, broyant les poudres,
Un fantôme forgé d'étoiles et de foudres ?
Dis, sans cet arrangeur, vivant, perpétuel,
Soulignant ce qu'il faut changer au rituel,
Dont tu doutes, songeur, même quand tu l'implores,
Les lys pâliront-ils sur les robes des flores ?
Les violettes, dis, perdront-elles la clé
De la boîte aux parfums dans l'herbe et dans le blé ?
Entre l'ombre passée et la flamme future,
Dis, l'homme sera-t-il, en sa sombre aventure,
Englouti par hier ou détruit par demain,
Si tu n'as, pour sauver le triste genre humain,
Quelque Janus bifront, faisant face aux deux hydres ?

La minute va donc figer dans les clepsydres,
Le temps, cet ouvrier mystérieux qui court,
Au cabestan du ciel va donc s'arrêter court,
La lumière, l'aimant, la sève, l'atmosphère,
Vont se déconcerter et ne savoir que faire,
Tout le mouvement va s'interrompre transi
Si ton Brahma ne vient leur crier : par ici !
Avril a-t-il besoin d'un mot d'ordre ? Un tonnerre
Est-il un frissonnant et noir fonctionnaire
Attendant que quelqu'un lui fixe son emploi ?
Faut-il donc un veilleur toujours présent, sans quoi
Les astres manqueraient les heures des aurores ?
Ce monde est une tour pleine de bruits sonores ;
Faut-il un horloger derrière le cadran,
Réglant les poids dans l'ombre et, tant de fois par an,
Mettant de l'ordre au ciel, versant l'huile aux rouages
Des globes, des saisons, des vents et des nuages ;
Disant : Vesper, Vénus, rentrez ! sors, Jupiter !
Donnant à chaque sphère à son tour dans l'éther
Ou la note qui chante ou la note qui prie,
Et remontant la vaste et sombre sonnerie ?
Prends-tu pour des pantins et pour des jacquemarts
Orion, Sirius, Vesta, Saturne et Mars ?
Et la création est-elle une fontaine
A mécanique ainsi que la Samaritaine ?
As-tu donc peur de voir le monde aller tout seul ?
Faut-il que la forêt dise : — Père, un tilleul !
Un chêne ! et maintenant donnez-moi de la mousse
Pour que le bruit du vent dans mes antres s'émousse ! —
Quoi ! cet échange vaste et saint d'attraction,
Ce flux et ce reflux de la création
Qui jette dehors l'être et sans fin le résorbe,
L'univers, ne peut-il rouler, cercle, flamme, orbe,
Sans que ta terreur crie : il nous faut des étais !
Sans que l'homme, appelant à l'aide Teutatès,

Irmensul, Bhagavan, Chronos, Théos, échine
Un travailleur divin à tourner la machine ?

Fais ce rêve, homme ! et marche où l'erreur te conduit.
Quant à moi, qui suis l'ombre et qui vais dans la nuit,
Je n'accepterais pas, pour faire des prodiges,
Pour creuser un puits sombre et l'emplir de vertiges,
Pour soulever un monde, effroyable fardeau,
L'échange de ton Dieu contre ma goutte d'eau.

*

....

— Mais cette goutte d'eau, criai-je, qui l'a faite ? —

UNE AUTRE VOIX

Viens-tu de l'infini feuilleter le dossier ?
Espères-tu trouver la glose d'un Dacier
En marge de la nue et des astres sans nombre,
Et des notes au bas de la page de l'ombre ?
Dis, te figures-tu que les éthers, remplis
De brumes et de feux mêlant leurs larges plis,
Les globes, l'étendue aux livides frontières,
Sont un livre classé par ordre de matières
Où le Très-Haut, voilé par les bleus horizons,
Prouve son existence et donne ses raisons ?
Crois-tu que Dieu,—s'il est,—prévoyant dans sa sphère
Toutes les questions que tu comptes lui faire,
N'a pu se hasarder à créer l'univers,
Les espaces au vol des tourbillons ouverts,

Le vaste monde où rien n'hésite et ne dévie,
Les flots d'êtres roulant sous les souffles de vie,
L'azur reparaissant dès que la brume a fui,
Qu'en bonne forme avec les pièces à l'appui ?
Crois-tu que l'inconnu se hâte de descendre
S'il s'entend appeler par toi, le grain de cendre,
Qu'il va, toi présidant, répondre à l'examen,
Et t'éclaircir, tenant les documents en main,
Le but de tout, du jour, de la nuit, de toi-même ?
Crois-tu que l'éternel va, dans l'azur suprême,
T'expliquer l'infini peuplé sans tes conseils,
Et te justifier les cieux et les soleils ?

UNE AUTRE VOIX

Ah ! c'est l'obscurité, c'est la source profonde
Que ton œil veut scruter, que veut fouiller ta sonde,
Ô songeur dont la nuit hérisse les cheveux !
Ah ! c'est l'énigme Dieu qui t'occupe ! Tu veux
Aller au fond ! tu veux voir clair dans la nuée !
Vider l'ombre ! Il te faut, pauvre âme exténuée,
Cette science-là... —

Voyons, tente, entreprends ;
Avec les papyrus, les missels, les korans,
Les bibles que les sphinx portaient sur leurs poitrines,
Rebâtis la charpente informe des doctrines ;
Des croyances de l'homme écrasé sous le faix,
Échafaude l'amas redoutable, et refais
Un édifice avec ces poutres mal unies
Qu'on nomme vérités, dogmes, théogonies ;
Restaure, démolis, fonde. Fais des essais.
Remets le vieux bahut debout sur ses vieux ais ;

Crois comme Jean Climaque et Jean Catéchumène ;
Ou taille un meuble neuf dans la science humaine
Pour y mettre sous clef l'ombre et l'éternité.
Questionne l'autel d'Horus ou d'Astarté,
Ou les temples payens, peu salués des sages,
Ayant des noirs corbeaux nichés dans leurs bossages,
Ou le blême Irmensul debout sur le menhir ;
Creuse dans le passé, creuse dans l'avenir ;
Regarde fixement le Temps noir qui feuillette
L'homme et la vie avec son pouce de squelette ;
Épelle l'univers que l'inconnu créa,
Texte dont chaque monde est un alinéa ;
Chiffre et déchiffre ; éprouve, interprète, proclame ;
Confronte ce que l'homme a d'ombre dans son âme
Avec ce que le ciel a d'âme dans sa nuit ;
Relance Olympe ermite au fond de son réduit ;
Interroge le ver sur la toile qu'il file ;
Montre et vois ; fais la pâque ainsi que Théophile
Le quatorzième jour de la lune de Mars ;
Visite Ammon ; tiens tête aux colosses camards ;
Conteste, affirme, nie, attends ; dis ton rosaire ;
Sens la terre trembler sous toi comme Césaire ;
Prêche avant d'être prêtre ainsi que Bellarmin ;
Exprime en ton cerveau tout le savoir humain ;
Fais-toi de tout comprendre une étrange prouesse ;
Vois venir au-devant l'un de l'autre Boëce
Et saint-Denis, chacun sa tête dans sa main ;
De la même façon fais le même chemin ;
Hante les profondeurs dont Pythagore est pâle ;
Commente Onuphre, Adon, Glareanus de Bâle ;
Sois druide, fakir, bonze, magicien ;
Installe, si tu veux, sur le modèle ancien,
Au-dessus des brouillards de l'erreur chimérique,
Une sagesse avec entablement dorique ;
Sois le médiateur des aveugles ; Volta

Dément Clairaut ; Cyrille au front du Golgotha
Voit dans l'ombre une croix haute de quinze stades ;
Bossuet de Calvin tance les incartades ;
L'évêque Archelaüs poursuit l'errant Manès ;
Hildebrand dit : MOI SEUL.—Luther dit : HERR OMNES.—
Ce qu'adore Pascal, Diderot le diffame ;
Reuchlin dit : — Vos trois rois, conte de bonne femme ! —
— D'où viennent-ils ? demande Arouet à Calmet ;
De l'Inde ou de l'Afrique ? — Et Paracelse met
Trois pégases de flamme aux ordres des trois mages ;
Salomon sculpte l'arche ; Huss brise les images ;
Pélage veut la lutte ; Augustin veut la foi ;
Interviens ; crée un centre, une règle, une loi ;
Trouve l'axe commun des doctrines contraires ;
A force de raison rends les raisonneurs frères ;
Amalgame Épicure avec Ézéchiel ;
Pour ceux-ci, l'univers n'a que l'enfer pour ciel ;
C'est le cachot du mal dont vous êtes les proies ;
Pour ceux-là, c'est le lieu des fêtes et des joies ;
Les uns vivent chantant : tout est plaisir et jeu !
D'autres lisent le livre à la lueur du feu.
Mets d'accord ce zénith et ce nadir des sages.
Fais pour ton œil, penché sur les faits, sur les âges,
Une lentille avec tout ce que l'homme apprit ;
Cherche ; dis-toi : — Je vais faire dans mon esprit
Converger la clarté pour la changer en flamme,
Condenser Dieu sur moi pour allumer mon âme. —
Fouille Alcuin, saint-Thomas, Gorgias Léontin,
Le ménologe grec, le rituel latin ;
Va de Thèbe Heptapyle à Thèbe Hécatompyle ;
Éblouis-toi d'énigme et d'effroi la pupille ;
Écris et lis ; sois gond du portail ; sois flambeau ;
Sois cardinal avec Sadolet et Bembo ;
Va-t'en dans le désert manger des sauterelles
Comme Jean qui de l'ombre écoutait les querelles ;

Fais une enquête ; prends des informations
Près des vents, près des flots où sont les alcyons ;
Cueille chaque chimère et chaque schisme ; laisse
Novatus pour Eustathe, Arius pour Mélèce ;
Va des juifs aux parsis, va des esprits aux corps,
De la ronde des dieux à la ronde des morts,
De la danse morphasme à la danse macabre.
Veille ; allume ta lampe au sombre candélabre
Que tiennent, près du trône où Septentrion luit,
Persée et Sirius, ces nègres de la nuit.
Interpelle le germe et la cendre ; rédige
Un interrogatoire en forme de prodige ;
Écoute pétiller le feu dans l'encensoir ;
Écoute le cri sourd de la foudre, et, le soir,
Dans le campo santo le bruit que fait la pioche ;
Parle à Domnus premier, évêque d'Antioche ;
Et, sur l'irrémissible et sur le véniel,
Consulte Cassien, Scaliger, Torniel ;
Sois le voyant ! pareil aux tremblants aruspices,
Va regarder la nuit l'horreur des précipices ;
Que tout gouffre pour toi soit un sinistre aimant ;
Observe, spectateur des deux gouffres, comment
L'homme entre dans la mort et l'astre dans l'éclipse ;
Lègue aux vierges ta plume ainsi que Juste Lipse ;
Attends dans l'infini, leur morne promenoir,
Zénon, le sage fou, Gerbert, le pape noir ;
Prie, évoque, bénis, sacre, exorcise, adjure ;
Accoude-toi sur l'être obscur ; fais la gageure
De l'énigme, du sphinx, du gouffre, de demain,
D'hier, de l'avenir ; jauge, la toise en main,
Le ciel par kilomètre ou bien par centiare ;
Drape-toi d'un suaire ou coiffe une tiare ;
Tâte dans le cercueil l'affreux nœud gordien ;
Prends-toi pour unité, fais-toi méridien ;
Ajoute ta raison, ton but, ta conjecture

Et ta pensée ainsi qu'un faîte à la nature ;
Mets sur cette Chéops le pyramidion ;
Sois un convertisseur comme Spiridion ;
Sois un avertisseur comme le coq sonore ;
Monte sur le cheval terrible de Lénore,
Ayant pour t'éclairer le feu de ses naseaux,
Et la clarté qu'auront les spectres sur leurs os ;
Superpose et bâtis comme une tour solide
Wiclef, Leibniz, le diacre Ambroise, Basilide,
Tous les docteurs, vrais, faux, grands, petits, inconnus,
Connus, depuis Sophron jusqu'à Théotechnus,
Les devins, les savants, Paris, Rome, Épidaure,
Les poëtes sereins, ces frères de l'aurore
Faits de la même pourpre et dorés du même or,
La congrégation des pères de saint-Maur,
La grâce, le péché, l'oraison impétrante,
Les vingt-cinq sessions du concile de Trente,
Les feuillets sibyllins tombés on ne sait d'où,
Le livre turc, le livre hébreu, le livre hindou,
Passe les jours, les nuits ; deviens blanc dans les rêves ;
Sois Jérôme ; oui, sois Jean rôdant le long des grèves ;
Sois Dante pour penser et sois Newton pour voir ;
Sois Origène, Euler, Platon ! Veux-tu savoir
Ce que tu construiras sur Dieu ? — De la fumée.

Oui, combine l'Égypte, et Delphe, et l'Idumée ;
Cherche le sens des mots : Zéus, Vichnou, Mithra ;
Fouille le zodiaque obscur de Denderah ;
Espère où Nicomaque et Thalès désespèrent ;
Reprends les chiffres noirs où d'autres se trompèrent ;
Reprends-les tous, reprends ceux où tu te trompas ;
Tous les cercles que peut contenir ton compas,
Trace-les ; songe ; parle aux arbres ; fais-leur signe ;
Compte, compte, recompte ; additionne, aligne,
Devant l'impénétrable et devant le fatal,

Devant ce qui n'a pas de nombre et de total,
Tous tes zéros, anneaux du rideau de la tombe ;
Le sépulcre, c'est là que toujours on retombe,
Se dresse devant toi, regarde tes travaux,
Bons, mauvais, inexacts, exacts, anciens, nouveaux !
Et ce tas de calculs que ta pensée anime,
Et te jette ce cri, le seul mot de l'abîme
Qu'il sache, et le seul nom qu'il se connaisse : Après ?

Question que se font dans l'ombre les cyprès.

UNE AUTRE VOIX

Malheur au curieux lugubre, qui s'acharne
A la vertigineuse et sinistre lucarne !
Malheur aux imprudents penchés sur l'absolu !
Pour avoir trop sondé, pour avoir trop voulu,
Pour s'être trop plongés dans l'abstraction triste
Où rien de saisissable et d'humain ne persiste,
C'est fini ; les voilà sur les fatals sommets,
Égarés en dehors de l'homme désormais,
Sortis du bien, du mal, de l'orgueil, de l'envie,
De l'amour, de la haine, et plus grands que la vie !
Leur esprit, emporté loin de vous, ô vivants,
Prend, dans la vision des groupes décevants,
Dans on ne sait quoi d'âpre et d'horrible et d'immense,
Cette divinité que vous nommez démence.
Ils ne sont plus jamais éveillés ni dormants.
Terrestre et claire encor dans ses commencements,
Leur pensée, obscurcie en s'élevant, achève
D'ouvrir ses vagues yeux dans le monde du rêve.

Oh ! monde redoutable ! oh ! ce que nous voyons !
Des échelles d'esprits dans de pâles rayons ;

Les flamboiements, les feux, les cratères, les soufres,
Les éclairs, gouvernés par les anges des gouffres ;
Des sons de voix qu'on a dans la joie entendus ;
D'affreux escarpements dans des mondes perdus ;
Des astres, dans des mains portés comme des lampes ;
Et là-bas, dans la nue aux tortueuses rampes,
Errent ceux qui vivaient et ne sont plus ; ils vont,
Tous ces crânes à l'œil monstrueux et profond,
Tous ces squelettes blancs sortis des ossuaires ;
Ils vont, tous ces linceuls, tous ces hideux suaires,
Tous ces draps frissonnants, foule effrayante à voir ;
Et, chassant devant lui, dans l'affreux chemin noir,
Leur conscience nue et leur âme sans voiles,
L'ange fouette les morts avec son fouet d'étoiles.
Et l'on voit des lueurs, on entend des appels ;
Les constellations, flamboyants archipels,
Brillent au zénith sombre, et le chaos conspue
Le ciel avec son eau hideuse et corrompue.

Des fantômes sans nom passent. Qui donc sont-ils ?
Sont-ce des esprits morts ? Sont-ce des corps subtils ?
Ils tombent on ne sait de quelle obscure cime,
Tantôt plus noirs, tantôt moins sombres que l'abîme ;
Leur chute flotte au gré de l'air qui les poursuit ;
Ils seraient les flocons, s'il neigeait de la nuit.
Qu'est-ce que ce nuage inexprimable d'êtres,
Phalènes se heurtant à de vagues fenêtres ?
Les uns n'ont qu'un regard et sont comme les yeux
De l'infini glacé, sourd et silencieux ;
D'autres vont droits et blancs dans la profondeur blême ;
D'autres, plus effrayants que les ténèbres même,
Luttent contre la nuit dans les horreurs du vent,
Poussant des cris, mordant l'ombre, n'apercevant
Que la lividité des mornes étendues,
Ne distinguant qu'un flot de formes éperdues,

Et que ce qu'on peut voir de nuée et de cieux
Dans des renversements de torses furieux.

Et ces larves s'en vont. Est-on sûr qu'elles soient ?

Les noirs contemplateurs sont là. Tristes, ils voient.
Quoi ? l'inconnu, muré dans sa muette loi,
Et qui dira jamais ce qu'expriment d'effroi
Ces profils ténébreux, ces figures fatales,
Ces yeux hagards noyés dans des aurores pâles ?
Ils pensent, échoués dans l'immobilité ;
La terreur sans espoir fait leur tranquillité ;
Leur épaule fléchit comme s'ils portaient toute
La charpente du monde avec toute la voûte ;
Et, comme en un caveau, goutte à goutte, la nuit
Filtre sous leur front blême où leur œil fixe luit.
Ils ont pour vision éternelle la Chose
Sans nom, sans jour, sans bruit, sans bord, sans fin, sans cause,
Jamais ne s'arrêtant, jamais ne s'achevant,
Terrible, avec des vols de spectres dans le vent.

Que viens-tu demander à ce monde nocturne ?
Un Dieu ! Pourquoi viens-tu plonger ta main dans l'urne ?
Job en tire Satan et Mahomet Iblis.
Les gouffres ont-ils Dieu dans leurs profonds oublis ?
Ce Dieu sert-il de centre à leurs circonférences ?
Le voit-on à travers leurs sombres transparences ?
Ou bien est-ce ce Tout, cette âpre immensité,
Ce ciel, que vous prenez pour une volonté ?
Sont-ce ces profondeurs, ces vents, ces fondrières,
Ces forêts de nuée aux livides clairières,
Ces éléments, ces nuits, ces mornes régions,
Que vous appelez Dieu dans vos religions ?
Avez-vous pour mirage, ô fils du cimetière,
De voir la chose Dieu sous la chose Matière ?

Est-ce Dieu qui paraît, quand s'enfuit l'alcyon ;
Quand l'hydre de l'écume entre en convulsion ;
Quand partout on entend dans la sombre nature
Comme un bruit d'ouragan brisant une mâture ;
Quand le ciel lamentable éclate en tristes voix ;
Quand le nuage accourt ; quand les bêtes des bois
Tremblent ; quand les lions, hagards, baissent la tête
Sous des écrasements d'éclairs et de tempête ?
Est-ce lui que la mer appelle en sa clameur ?
Homme, est-il quelque part un effrayant semeur
Qui jette, dans l'azur des chiffres et des nombres,
De la graine d'abîme éclose en larves sombres,
Des vivants comme nous qui te semblent des morts,
Des esprits comme toi qui nous semblent des corps,
Et qui voit, dans le champ des espaces sonores,
Ondoyer des épis d'étoiles et d'aurores ?
Qui peut répondre oui ? qui peut répondre non ?
Un geôlier rôde-t-il autour du cabanon ?
Qu'importe ! Vis. Tais-toi. Va-t'en. Aime ton père,
Ta mère et tes enfants. Qui cherche désespère.

*

Et, sombre, j'attendis ; puis je continuai :

— Quoi ! l'homme tomberait, hagard, exténué,
Comme le moucheron qui bat la vitre blême !
Quoi ! tout aboutirait à du néant suprême !
Tout l'effort des chercheurs frémissants se perdrait !
L'homme habiterait l'ombre et serait au secret !
Marcher serait errer ! l'aile serait punie !
L'aurore, ô cieux profonds, serait une ironie ! —

Alors, debout, levant la voix, levant les bras,
Éperdu, je criai :

— Cela ne se peut pas !
Grand Inconnu, méchant ou bon ! grand Invisible !
Je te le dis en face, Être ! c'est impossible ! —

*

Une troisième fois, dans l'effrayant ciel noir
On éclata de rire.

Et morne, sans pouvoir
Deviner d'où venait cette gaîté terrible,
Je regardai, lutteur palpitant, l'ombre horrible.

II

DIEU

I

LA CHAUVE-SOURIS

L'ATHÉISME

Nihil.

ET je vis au-dessus de ma tête un point noir.

Et ce point noir semblait une mouche du soir
Volant à l'heure où l'ombre à prier nous invite.
Et, l'homme, quand il pense, étant ailé, j'eus vite
Franchi l'éther qui s'ouvre à l'essor des esprits.

Et cette mouche était une chauve-souris.

Et ce lugubre oiseau volait seul dans l'espace,
Et disait :

— C'est énorme et hideux. Ce qui passe
Devant mes yeux me fait trembler. C'est effrayant.
Quand donc serai-je hors de l'ombre ?—

Et, me voyant,

Il cria :

*

— Que veux-tu de moi, passant rapide ?
Je regarde, éperdu, la matière stupide.
Homme, écoute : je suis l'oiseau noir que trouva
Démogorgon en Grèce et dans l'Inde Shiva.
Je contemple l'horreur de la sombre nature.
Homme, quel est le sens de l'affreuse aventure
Qu'on appelle univers ? Je le cherche et j'ai peur.
J'interroge ce bloc qui n'est qu'une vapeur ;
J'observe l'infini monstrueux, et je scrute
La taupe et le soleil, l'homme, l'arbre et la brute.
Je suis triste. O passant, comprends-tu ce mot : Rien !
Ce qu'on nomme le mal est peut-être le bien.
Quand un gouffre se comble, un autre puits se creuse.
Tourment, volupté, rire et clameur douloureuse,
Flux et reflux, le juste et l'injuste, le bon,
Le mauvais, blanc et noir, diamant et charbon,
Vrai, faux, pourpre et haillon, le carcan, l'auréole,
Jour et nuit, vie et mort, oui, non ; navette folle
Que pousse le hasard, tisserand de la nuit !

Connaît-on ce qui sert, et sait-on ce qui nuit ?
Tout germe est un fléau, tout choc est un désastre ;
La comète, brûlot des mondes, détruit l'astre ;
Le même être est victime et bourreau tour à tour,
Et pour le moucheron l'hirondelle est vautour.
Les cailloux sont broyés par la bête de somme,
L'âne paît le chardon, l'homme dévore l'homme,
L'agneau broute la fleur, le loup broute l'agneau.
Sombre chaîne éternelle où l'anneau mord l'anneau !

Et ce qu'on voit n'est rien : les fils tuant les pères,
Les requins, les Nérons, les Séjans, les vipères,

Cela n'est que peu d'ombre et que peu de terreur ;
L'infiniment petit contient la grande horreur.
L'atome est un bandit qui dévore l'atome ;
L'araignée a sa toile et le ver son royaume ;
Les fourmilières sont des Babels ; l'animal
En se rapetissant se rapproche du mal ;
Plus la force décroît, plus la bête est difforme ;
Et, quand il les regarde avec son œil énorme,
Homme, les gouttes d'eau font peur à l'océan ;
La rosée en sa perle a Typhon et Satan,
Ils s'y tordent tous deux à jamais ; l'éphémère
Est Moloch ; l'infusoire, effroyable chimère,
Grince, et si le géant pouvait voir l'embryon,
Le béhémoth fuirait devant le vibrion.
Le moindre grain de sable est un globe qui roule
Traînant comme la terre une lugubre foule
Qui s'abhorre et s'acharne et s'exècre, et sans fin
Se dévore ; la haine est au fond de la faim.
La sphère imperceptible à la grande est pareille ;
Et le songeur entend, quand il penche l'oreille,
Une rage tigresse et des cris léonins
Rugir profondément dans ces univers nains.

Toute gueule est un gouffre, et qui mange assassine.
L'animal a sa griffe et l'arbre a sa racine ;
Et la racine affreuse et pareille aux serpents
Fait dans l'obscurité de sombres guets-apens.
Tout se tient et s'embrasse et s'étreint pour se mordre ;
Un crime universel et monstrueux est l'ordre ;
Tout être boit un sang immense, ruisselant
De la création comme d'un vaste flanc.
On lutte, on frappe, on blesse, on saigne, on souffre, on pleure.
Tout ce que vous voyez est larve ; tout vous leurre,
Et tout rapidement fond dans l'ombre ; car tout
Tremble dans le mystère immense et se dissout ;

La nuit reprend le spectre ainsi que l'eau la neige.
La voix s'éteint avant d'avoir crié : Que sais-je ?
Le printemps, le soleil, les bêtes en chaleur,
Sont une chimérique et monstrueuse fleur ;
A travers son sommeil ce monde effaré souffre ;
Avril n'est que le rêve érotique du gouffre,
Une pollution nocturne de ruisseaux,
De rameaux, de parfums, d'aube et de chants d'oiseaux.
L'horreur seule survit, par tout continuée.
Et, par moments, un vent qui sort de la nuée
Dessine des contours, des rayons et des yeux
Dans ce noir tourbillon d'atomes furieux.

O toi qui vas ! l'esprit, le vent, la feuille morte,
Le silence, le bruit, cette aile qui t'emporte,
Le jour que tu crois voir par moments, ce qui luit,
Ce qui tremble, le ciel, l'être, tout est la nuit !
Et la création tout entière avec l'homme,
Avec ce que l'œil voit et ce que la voix nomme,
Ses mondes, ses soleils, ses courants inouïs,
Ses météores fous qui volent éblouis,
Avec ses globes d'or pareils à de grands dômes,
Avec son éternel passage de fantômes,
Le flot, l'essaim, l'oiseau, le lys qu'on croit béni,
N'est qu'un vomissement d'ombre dans l'infini !
La nuit produit le mal, le mal produit le pire.

Écoute maintenant ce que je vais te dire : —

L'oiseau noir s'arrêta, d'épouvante troublé,
Puis, sombre et frémissant, reprit :

— Je suis allé
Jusqu'au fond de cette ombre, et je n'ai vu personne. —

*

Je tressaillis. L'oiseau poursuivit :

— J'en frissonne
A jamais, dans ce gouffre où j'erre plein d'effroi !
Dans cette obscurité, personne ne dit : Moi !
Noire ébauche de rien que personne n'achève !
L'univers est un monstre et le ciel est un rêve ;
Ni volonté, ni loi, ni pôles, ni milieu ;
Un chaos composé de néants ; pas de Dieu.
Dieu, pourquoi ? L'idéal est absent. Dans ce monde,
La naissance est obscène et l'amour est immonde.
D'ailleurs, est-ce qu'on naît ? est-ce qu'on vit ? quel est
Le vivant, le réel, le certain, le complet ?
Les penseurs, dont la nuit je bats les fronts moroses,
Questionnent en vain la surdité des choses ;
L'eau coule, l'arbre croît, l'âne brait, l'oiseau pond,
Le loup hurle, le ver mange. Rien ne répond.
La profondeur sans but, triste, idiote et blême,
Quelque chose d'affreux qui s'ignore soi-même,
C'est tout. Sous mon linceul voilà ce que je sais.
Et l'infini m'écrase, et j'ai beau dire : assez !
C'est horrible. Toujours cette vision morne !
Jamais le fond, jamais la fin, jamais la borne !
Donc je te le redis, puisque tu passes là :
J'entends crier en bas : Jéhovah, Christ, Allah !
Tout n'est qu'un sombre amas d'apparitions folles ;
Rien n'existe ; et comment exprimer en paroles
La stupéfaction immense de la nuit ?
L'invisible s'efface et l'impalpable fuit ;
L'ombre dort ; les fœtus se mêlent aux décombres ;
Les formes, aspects vains, se perdent dans les nombres ;
Rien n'a de sens ; et tout, l'objet, l'espoir, l'effort,

Tout est insensé, vide et faux, même la mort.
L'infini sombre au fond du tombeau déraisonne,
La bière est un grelot où le cadavre sonne.
Si quelque chose vit, ce n'est pas encor né.
Muet, quoique béant, sourd, lugubre, étonné,
Les ténèbres en lui, hors de lui les ténèbres,
Sans qu'un rayon, éclos dans ces brumes funèbres,
Vienne jamais blanchir l'horizon infini,
Pas même criminel, et pas même puni,
Le monde erre au hasard dans la nuit éternelle,
Et, n'ayant pas d'aurore, il n'a pas de prunelle.
Le monde est à tâtons dans son propre néant. —

*

La nuit triste emplissait le ciel comme un géant ;
Et la chauve-souris rentra dans l'ombre horrible ;
Et j'entendis l'oiseau, disparu, mais terrible,
Qui criait :

— Dieu n'est pas ! Dieu n'est pas ! désespoir ! —

II

LE HIBOU

LE SCEPTICISME

Quid?

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

Et rien n'avait de borne et rien n'avait de nombre ;
Et tout se confondait avec tout ; l'aquilon
Et la nuit ne faisaient qu'un même tourbillon.
Quelques formes sans nom, larves exténuées
Ou souffles noirs, passaient dans les sourdes nuées ;
Et tout le reste était immobile et voilé.

Alors, montant, montant, montant, je m'envolai
Vers ce point qui semblait reculer dans la brume,
Car c'est la loi de l'être en qui l'esprit s'allume
D'aller vers ce qui fuit et vers ce qui se tait.
Or ce que j'avais pris pour une mouche était
Un hibou, triste, froid, morne, et de sa prunelle
Il tombait moins de jour que de nuit de son aile.

*

Et ce hibou parlait devant lui, sans rien voir,
Comme s'il se savait écouté dans le noir.
Inquiet, palpitant, il regardait, avide,
Le fond muet de l'ombre inexprimable et vide,
Et, l'œil fixe, attentif, sans louer, sans huer,
Disait :

— Quelqu'un est là. J'ai senti remuer.

Puis il reprit, parlant à la nuée épaisse :

— Quelqu'un est là. Mais qui? Doute! angoisse! énigme! Est-ce
Le Juste ou l'Inégal, le Bon ou le Méchant ?

Son nom est-il un cri ? son nom est-il un chant ?
Est-ce un père qui doit plus tard, chassant la crainte,
Resplendir, éclaireur du profond labyrinthe ?
Est-ce un hermaphrodite, homme et femme, ange et nuit,
Vers qui tout monte et vole, et devant qui tout fuit ?
Est-ce un capricieux qui réprouve ou préfère ?
Est-ce un contemplateur calme qui laisse faire ?
Est-ce un hideux semeur de vrai, de faux, subtil
Et fort, puissant et traître ? Il est là ; mais qu'est-il ? —

Alors je m'approchai de cette silhouette,
Et je lui demandai — Que fais-tu là, chouette ? —
Et le noir chat-huant me dit :

— Je guette Dieu.

*

Je suis la larve affreuse aspirant au ciel bleu ;
Je suis l'œil flamboyant des ténèbres ; j'épie
La grande forme obscure en l'abîme accroupie.
Moi, je ne la vois pas ; mais je crois qu'elle est là.

Un jour dans l'étendue une voix m'appela.
— Hibou ! — me dit Hermès. J'étouffais dans le vide ;
Mais Hermès Ægyptus, le grand songeur livide,
M'a pris, tout en rêvant son sacré pœmander,
Et c'est lui qui m'a fait respirer un peu d'air.
Je suis esprit par l'aile et démon par la griffe.
Dans un long papyrus, informe hiéroglyphe,
Lourd manuscrit de brume humaine submergé,
Hermès avait écrit ce qu'il avait songé.
Un soir Hermès, à l'heure où l'on sent l'être vivre,
Vit passer l'Inconnu qui lisait dans un livre ;
Et l'Ombre s'approcha du blanc magicien,
Prit le livre d'Hermès et lui laissa le sien.
C'est ce livre que l'Inde épelle, et qu'en sa crypte
La bête Sphinx traduit tout bas au monstre Égypte,
Car il est défendu de parler haut ; on sent,
Au silence du monde effrayé, Dieu présent.

*

Dieu ! J'ai dit Dieu. Pourquoi? Qui le voit? Qui le prouve?
C'est le vivant qu'on cherche et le cercueil qu'on trouve.
Qui donc peut adorer ? qui donc peut affirmer ?
Dès qu'on croit ouvrir l'être, on le sent se fermer.
Dieu ! cri sans but peut-être, et nom vide et terrible !
Souhait que fait l'esprit devant l'inaccessible !

Invocation vaine, aventurée au fond
Du précipice aveugle où nos songes s'en vont !
Mot qui te porte, ô monde, et sur lequel tu vogues !
Nom mis en question dans les sourds dialogues
Du spectre avec le rêve, ô nuit, et des douleurs
Avec l'homme, et de l'astre avec les sombres fleurs
Qu'éveillent sur l'étang les froids rayons lunaires !
Sujet de la querelle énorme des tonnerres !
Solution que va nuit et jour poursuivant
La polémique obscure et confuse du vent !
Dieu ! conception folle ou sublime mystère !
Notion que nul crâne, au ciel ou sur la terre,
Fût-il surnaturel, ne saurait contenir !
Quel que soit le passé, quel que soit l'avenir,
Nul ne la saisira, nul ne l'a possédée ;
Et, dans l'urne où l'on veut mettre une telle idée,
On sent de toutes parts des fuites d'infini. —

Le ciel à force d'ombre était comme aplani.
Et l'oiseau, dont l'œil rond jette un reflet de soufre,
Me dit :

— Viens, je vais tout t'apprendre. Il est un gouffre.—

*

Comme s'il eût tout dit dans ce mot, le hibou
S'arrêta ; puis reprit :

— Quand ? pourquoi ? comment ? où ?
Tout se tait, tout est clos, tout est sourd, tout recule.
Tout vit dans l'insondable et fatal crépuscule.
L'être mortel médite et songe avec effroi
En attendant qu'un jour quelqu'un dise : C'est moi.

La taciturnité de l'ombre est formidable.
Il semble qu'au delà du nimbe inabordable
Une sorte de front vaste et mystérieux
Se meuve vaguement au plus obscur des cieux ;
Et Dieu — s'il est un Dieu — fit à sa ressemblance
L'universelle nuit et l'éternel silence.

Moi, j'attends. Qui va naître ? Est-ce l'aube, ou le soir?

Un de mes yeux est foi ; mais l'autre est désespoir.
J'examine et je plane. O brumes éternelles !
La nuit rit du regard, l'infini rit des ailes.
Tout devant moi se perd, se mêle et se confond.
Je tâche de saisir, là-bas, dans le profond,
Un moment de clarté, d'oubli, de transparence,
Ou d'entrevoir du moins le cadavre Espérance,
Afin de pouvoir dire au monde épouvanté :
C'est un tombeau !

Le fond, le fait, la vérité,
Le réel, quel qu'il soit, vide ou source féconde,
Voilà ce qu'il me faut, voilà ce que je sonde.
Je suis le regardeur formidable du puits ;
Je suis celui qui veut savoir pourquoi ; je suis
L'œil que le torturé dans la torture entr'ouvre ;
Je suis, si par hasard dans le deuil qui le couvre
Ce monde est le jouet de quelque infâme esprit,
La curiosité de ceux dont on se rit ;
Devant l'âme de tout, hélas ! peut-être absente,
Je suis l'Anxiété lugubre et grandissante ;
Et je serais géant, si je n'étais hibou.

Ce monde, c'est l'abîme, et l'abîme est mon trou.
Triste, je rêve au creux de l'univers ; et l'ombre
Agite sur mon front son grand branchage sombre.

Je regarde le vide et l'éther fixement,
Et l'ouragan, et l'air, et le sourd firmament,
Et les contorsions sinistres des nuées.
Mes paupières se sont au gouffre habituées.
Toute l'obscurité du ciel vertigineux
Entre en mon crâne, et tient dans mon œil lumineux.
Je sens frémir sur moi le bord vague du cercle ;
L'urne Peut-être ayant l'infini pour couvercle !
J'ai pour spectacle, au fond de ces limbes hagards,
Pour but à mon esprit, pour but à mes regards,
Pour méditation, pour raison, pour démence,
Le cratère inouï de la noirceur immense ;
Et je suis devenu, n'ayant ni jour ni bruit,
Une espèce de vase horrible de la nuit
Qu'emplissent lentement la chimère, le rêve,
Les aspects ténébreux, la profondeur sans grève,
Et, sur le seuil du vide aux vagues entonnoirs,
L'âpre frémissement des escarpements noirs.

*

Homme, il se fait parfois dans cette léthargie,
Dans cette épaisseur triste à jamais élargie,
Comme une déchirure au vent de l'infini.
Alors, moi, le veilleur solitaire et banni,
Je tressaille ; un rayon sort de la plénitude,
Et la création, difforme multitude,
M'apparaît ; et j'entends des bruits, des pas, des voix ;
Et, dans une clarté de vision, je vois
Ce livide univers, vaste danse macabre,
Où l'astre tourbillonne, où la vague se cabre,
Où tout s'enfuit. Je vois les sépulcres, les nids,
Le hallier, la montagne, et les rudes granits,
Du vieux squelette monde informes ankyloses,

La plaine vague ouvrant ses pâles fleurs écloses,
Les flots démesurés poussant de longs abois,
Et les gestes hideux des arbres dans les bois.
Et d'en bas il m'arrive une musique obscure,
L'hymne qu'après Hermès entendit Épicure ;
Tout vibre, et tout devient instrument ; le désert
Chante, et la forêt donne au farouche concert
Son branchage sonore et triste, et le navire
Son gréement, dont le vent fait une sombre lyre.
Tout se transforme et court dans le brouillard trompeur ;
Les morts et les vivants, qui sont une vapeur,
Se mêlent ; le volcan, crête et bouche enflammée,
Vomit un long siphon de cendre et de fumée ;
L'air se tord, sans qu'on sache où l'aquilon conduit
Les miasmes pervers et traîtres de la nuit ;
La marée, immuable et hurlante bascule,
Balance l'océan dans l'affreux crépuscule ;
Et la création n'est qu'un noir tremblement.
On ne sait quelle vie émeut lugubrement
L'homme, l'esquif, le mât, l'onde, l'écueil, le havre ;
Et la lune répand sa lueur de cadavre.

Je cherche un soupirail. Quel sens peut donc avoir
Ce monde aveugle et sourd, cet édifice noir,
Cette création ténébreuse et cloîtrée,
Sans fenêtre, sans toit, sans porte, sans entrée,
Sans issue, ô terreur ! Par moments des blancheurs
Passent ; on aperçoit vaguement des chercheurs,
Sans savoir si ce sont réellement des êtres,
Et si tous ces sondeurs du gouffre, mages, prêtres,
Eux-mêmes ne sont pas de l'ombre à qui les vents
Donnent dans le brouillard des formes de vivants ;
On voit les grands fronts blancs d'Égypte et de Chaldée ;
Et, comme les forçats immenses de l'idée,
On voit passer au loin les esprits hasardeux

Traînant la pesanteur des problèmes hideux,
Savants, prophètes, djinns, démons, devins, poëtes ;
Et l'abîme leur dit : Qu'êtes-vous, si vous êtes ?

Quel est cet univers ? et quel en est l'aïeul ?
Ce qu'on prend pour un ciel est peut-être un linceul.
Qui peut dire où l'on vogue et qui sait où l'on erre ?
Oh ! l'eau terrible ayant des rumeurs de tonnerre !
Les sourds chuchotements du vent sous l'horizon !
Entre le jour et nous quelle épaisse cloison !
Ténèbres. Pourquoi tout parle-t-il à voix basse ?
Tout visage qui rit a, dans l'horrible espace,
Derrière lui pour ombre une tête de mort.
Naître! mourir! — On entre, entrez. — Sortez, on sort.—
Et je songe à jamais ! à jamais mon œil sombre
Voit aller et venir l'onde énorme de l'ombre !
A quoi bon ? Et vous tous, à quoi bon ? Vous vivez ;
Vivez-vous ? Et d'ailleurs, pourquoi ? Pensez, rêvez,
Mourez ! heurtez vos fronts à la sourde clôture !
Qu'est-ce que le destin ? qu'est-ce que la nature ?
N'est-ce qu'un même texte en deux langues traduit ?
N'est-ce qu'un rameau double ayant le même fruit ?
La plaine où le mont pèse ainsi qu'un noir décombre,
La mer par le couchant chauffée au rouge sombre,
Les nuages ayant les cimes pour récifs,
Les tourmentes volant en groupes convulsifs,
La foudre, les Etnas jetant les pierres ponces,
Les crimes s'envoyant les fléaux pour réponses,
L'antre surnaturel, l'étang plein de typhus,
Les prodiges hurlant sous les chênes touffus,
La matière, chaos, profondeur où s'étale
L'air furieux, le feu féroce, l'eau brutale,
La nuit, cette prison, ce noir cachot mouvant
Où l'on entend la sombre évasion du vent,
Tout est morne. On a peur quand l'aube qui s'éveille

Fait une plaie au bas des cieux, rouge et vermeille ;
On a peur quand la bise épand son long frisson ;
On a peur quand on voit, vague, à fleur d'horizon,
Montrant, dans l'étendue au crépuscule ouverte,
Son dos mystérieux d'or et de nacre verte,
Ramper le scarabée effroyable du soir ;
On a peur quand minuit sur les monts vient s'asseoir.
Pourtant, dans cette masse informe et frémissante,
Il semble par moments qu'on saisisse et qu'on sente
Comme un besoin d'hymen et de paix, émouvant
Toutes ces profondeurs de nuée et de vent ;
Tout cherche à se parler et tout cherche à s'entendre ;
La terre, à l'océan jetant un regard tendre,
Attire à son flanc vert ce sombre apprivoisé ;
Mais l'eau quitte le bord après l'avoir baisé,
Et retombe, et s'enfonce, et redevient tourmente ;
Il n'est rien qui n'hésite et qui ne se démente ;
Le bien prête son voile au mal qui vient s'offrir ;
Hélas ! l'autre côté de savoir, c'est souffrir ;
Aube et soir, vie et deuil ont les mêmes racines ;
Le sort fait la recherche et l'angoisse voisines ;
D'où jaillit le regard on voit sortir le pleur ;
Et, si l'œil dit Lumière, il dit aussi Douleur.
Tout est morne. Il n'est pas d'objet qui ne paraisse
Faire dans l'infini des signes de détresse.
Et, pendant que, lugubre et vague, autour de lui,
Dans la blême fumée et dans le vaste ennui,
Le tourbillon des faits et des choses s'engouffre,
Ce spectre de la vie appelé l'homme, souffre.
Ces deux tragiques voix, Nature, Humanité,
Se font écho, chacune en son extrémité ;
La tristesse de l'un sur l'autre se replie ;
La pâle angoisse humaine a la mélancolie
Du plaintif univers pour explication ;
Et les gémissements de la création

Sont pleins de la misère insondable de l'homme.

Pourtant vous n'êtes rien que des larves, en somme !
Vous marchez l'un sur l'autre, obscurs, troubles, dormants,
Fuyants, et tous vos pas sont des effacements.
Il ne reste de vous, s'il reste quelque chose,
Que l'embryon, peut-être effet, peut-être cause,
Que les rudiments sourds, muets, primordiaux.
L'être éternel est fait d'atomes idiots.

Lui-même est-il ? Voilà le sinistre problème.
O semeur, montre-nous du moins la main qui sème !

Hermès — mais qui peut voir ce qu'a vu l'œil d'Hermès ? —
M'a dit qu'il avait vu, du haut des grands sommets,
Au delà du réel, au delà du possible,
Une clarté, reflet du visage invisible ;
Elle éclairait la brume où nous nous abîmons ;
Tout le bloc frissonnant des êtres, arbres, monts,
Ailes, regards, rameaux, était penché sur elle ;
Et, jetant des éclairs soudains, surnaturelle,
Cette lueur sans fond, qu'on n'osait approcher,
Épouvantait parfois le chêne et le rocher
Même le plus terrible et le plus intrépide.

*

Comme c'est immobile, et comme c'est rapide !
Comme cela s'échappe à de certains moments !
Comme l'abîme fait d'étranges mouvements !
Oh ! j'ai beau vouloir fuir, et fuir, et fuir encore,
La contemplation du gouffre me dévore.
Oui, je te l'ai dit, oui, sur les sombres hauteurs
Je vois la vie !

Aimants, fluides, pesanteurs,
Axes, pôles, chaleur, gaz, rayons, feu sublime,
Toutes les forces sont les chevaux de l'abîme ;
Chevaux prodigieux dont le pied toujours fuit,
Et qui tirent le monde à travers l'âpre nuit ;
Et jamais de sommeil à leur fauve prunelle,
Et jamais d'écurie à leur course éternelle !
Ils vont, ils vont, ils vont, fatals alérions,
Franchissant les zéniths et les septentrions,
Traînant tous les soleils dans toutes les ténèbres.
L'homme sent la terreur lui glacer les vertèbres
Quand d'en bas il entend leur pas mystérieux.
Il dit : — Comme l'orage est profond dans les cieux !
Comme les vents d'ouest soufflent là-bas au large !
Comme les bâtiments doivent jeter leur charge,
Et comme l'océan doit être affreux à voir !
Comme il pleut cette nuit ! comme il tonne ce soir ! —
O vivants, fils du temps, de l'espace et du nombre,
Ce sont les noirs chevaux du chariot de l'ombre.
Écoutez-les passer. L'ouragan tortueux,
La foudre, tout ce bruit difforme et monstrueux
Des souffles dans les monts, des vagues sur la plage,
Sont les hennissements du farouche attelage.

*

Cette création est toujours en travail ;
L'astre refait son or, et l'aube son émail,
La nuit détruit le jour, l'onde détruit la digue,
Incessamment, sans fin, sans repos, sans fatigue.
Les flux et les reflux, les germes, les clartés,
Les croisements d'éclairs dans les immensités,
Les effluves, les feux, les métaux, les mercures,
Les déluges profonds, ablutions obscures,

Font des enfantements dans la destruction ;
La matière est pensée et l'idée action ;
On naît, on se féconde, on vit, on meurt, sans trêve ;
Et parfois j'aperçois, même au delà du rêve,
Dans des fonds où mes yeux n'étaient jamais venus,
Des levers effrayants de mondes inconnus.

Oh ! pourquoi ces chaos, si tout vient d'un génie ?
Oh ! si c'est le néant, pourquoi cette harmonie ?
Est-il, Lui ? L'univers m'apparaît tour à tour
Convulsion, puis ordre ; obscurité, puis jour.
S'il est, pourquoi sent-on le froid de la couleuvre ?
S'il est, d'où vient qu'un ver ronge toute son œuvre,
La mère dans l'enfant, la fleur dans son pistil ?
Et pourquoi souffre-t-on ? Et pourquoi permet-il
La Douleur, cette immense et sombre calomnie ?
Qu'est-ce que fait le mal dans l'univers ? il nie.
Il dit : Vous rêvez Dieu, quand c'est moi qui vous suis ;
La preuve qu'il n'est pas, vivants, c'est que je suis.

Est-ce mauvais ou bon ? Est-ce splendide ou triste ?
Tout cela suffit-il pour prouver qu'il existe,
Et qu'il est quelque part un Auteur, un Voyant,
Un être épouvantable ou secourable, ayant
La distance du mal au bien pour envergure ?
Esprit fait monde avec l'abîme pour figure !
Grand inconnu tenant la pensée en arrêt !

Mais qui nous dit que l'ombre est ce qu'elle paraît ?
Est-ce une unité sombre ? est-ce une foule horrible ?
L'astre n'est-il qu'un trou mystérieux du crible ?
Cela roule ; sur qui ? Cela tourne ; sur quoi ?
D'où vient-on ? où va-t-on ? Je ne sais rien. Et toi ? —

Et l'oiseau regarda de ses deux yeux mon âme ;

Et je vis de la nuit tout au fond de leur flamme.
Et, comme je restais pensif, il poursuivit :

*

— Ombre sur ce qui meurt ! Ombre sur ce qui vit !

J'ai lu ceci qu'Hermès écrivit sur sa table :
« Pyrrhon d'Élée était un mage redoutable.
« L'abîme en le voyant se mettait à hennir.
« Il vint un jour au ciel ; Dieu le laissa venir ;
« Il vit la vérité, Dieu la lui laissa prendre.
« Comme il redescendait, — car il faut redescendre,
« L'Idéal met dehors les sages enivrés —
« Comme il redescendait de degrés en degrés,
« De parvis en parvis, de pilastre en pilastre,
« Portant la vérité, tenant dans sa main l'astre,
« Soudain, sombre, il tourna vers les grands cieux brûlants
« Son poing terrible et plein de rayons aveuglants,
« Et, laissant de ses doigts jaillir l'astre, le sage
« Dit : Je te jette, ô Dieu, ton étoile au visage !
« Et la clarté plongea jusqu'au fond de la nuit ;
« On vit un instant Dieu, puis tout s'évanouit. »

Hermès contait encore avoir vu dans un songe
Un esprit qui lui dit : — Homme, un doute me ronge.
Je ne me souviens point d'avoir été créé.
J'étais, je flottais, seul, pensif, pas effrayé ;
Forme au vent agrandie, au vent diminuée,
J'étais dans la nuée et j'étais la nuée ;
Je nageais dans le rêve et dans la profondeur.
Tout à coup l'univers naquit ; cette rondeur
Entra dans l'horizon qui devint formidable ;
Je ne supposais pas le vide fécondable ;

J'eus un moment d'effroi ; depuis, avec stupeur,
J'examine ce monde inquiétant ; j'ai peur. —

Hermès s'en est allé les deux mains étendues.
Il cherchait, il sondait les profondeurs perdues ;
Et, comme lui, je cherche ; et dans ce que je fais
J'étouffe, comme, avant de chercher, j'étouffais.

Car la nuit me punit de vouloir la connaître.
C'est une obscénité de lever, fût-on prêtre,
Le grand voile pudique et sacré de l'horreur.
D'ailleurs, que trouve-t-on ? faux sens, fumée, erreur.
L'illusion, riant de son rire sinistre,
Sort de l'ombre, écrit : FIN, et ferme le registre.
On se perd à descendre, on s'égare à monter.
Chercher, c'est offenser ; tenter, c'est attenter ;
Savoir, c'est ignorer. Isis au bandeau triple
A la surdité morne et froide pour disciple.
Ne pas vouloir est bien, ne pas pouvoir est mieux.
Porte envie à l'aveugle, et n'ouvre pas les yeux.
Tais-toi ! tais-toi ! S'il est quelques bouches frivoles
Qui parlent, ô vivant, sache que les paroles
Troublent l'énormité menaçante des cieux.
Le muet est plus saint que le silencieux.

Oui, se murer l'oreille avec le mur silence ;
Ne jeter aucun poids dans aucune balance ;
Ne pas toucher aux plis lugubres du rideau ;
Oui, garder le bâillon ; oui, garder le bandeau ;
Végéter sans vouloir, sans tenter, sans atteindre ;
Laisser les yeux se clore et les soleils s'éteindre ;
Telle est la loi.

Pourtant je veux ; mais je ne puis.
— Cherche ! — m'a dit Hermès. Je n'ai rien vu depuis.

Nuée en bas, nuée en haut, nuée au centre ;
Des gouffres ; rien devant, rien derrière, rien entre.
Par moments, des essaims d'atomes vains et fous
Qui flottent ; ce qu'on voit de plus réel, c'est vous,
Mort, tombe, obscurité des blêmes sépultures,
Cimetières, de Dieu ténébreuses cultures.
Dieu ! mais pourquoi ce mot me revient-il toujours ?
Est-ce qu'il est l'écho de ces grands porches sourds ?
Oh ! n'est-il pas plutôt le vide où tout s'achève,
L'éclat de rire vague et sinistre du rêve ?

*

Cependant il faut bien un axe à ce qu'on voit ;
Et, quelque chose étant, il faut que quelqu'un soit.
Haine ou sagesse, joie ou deuil, paix ou colère,
Il faut la clef de voûte et la pierre angulaire ;
Il faut le point d'appui, le pivot, le milieu.
A la roue univers il faut bien un essieu.
Croyons ! croyons ! Sans voir la source on peut conclure
De l'œuvre à l'ouvrier, et de la chevelure
A la tête, et du cercle au centre d'où tout part,
Et du parfum partout à la fleur quelque part.
Homme, l'Être doit être. Homme, il n'est pas possible
Que la flèche esprit vole et n'ait pas une cible.
Il ne se peut, si vain et si croulant que soit
Ce monde où l'on voit fuir tout ce qu'on aperçoit,
Il ne se peut, ô tombe ! ô nuit, que la nature
Ne soit qu'une inutile et creuse couverture,
Que le fond soit de l'ombre aveugle, que le bout
Soit le vide, et que Rien ait pour écorce Tout.
Il ne se peut qu'avec l'amas crépusculaire
De ses grands bas-reliefs qu'un jour lugubre éclaire,
Avec son bloc de nuit, de brume et de clarté,
La création soit devant l'immensité,

Un piédestal ayant le néant pour statue.
Croyons. En disant non, l'esprit se prostitue.
L'Être a beau se cacher, tout nous dit : le voilà !
Croyons.

Je me répète, ô songeur, tout cela ;
Mais c'est au doute affreux que toujours je retombe;
Tant la fleur et la foudre, et l'étoile et la trombe,
Et l'homme et le sépulcre, et la terre et le ciel,
Font trembler et fléchir le rayon visuel !
Tant ce qu'on aperçoit trouble ce qu'on suppose !
Tant l'effet noir voit peu directement la cause !
Tant, même aux meilleurs yeux, la brume et le rayon,
Les éléments toujours en contradiction,
Les souffles déchaînés et les ailes captives,
Ouvrent sur l'inconnu de louches perspectives !
Tant il est malaisé de crier : Vérité !
Et tant la certitude a d'obliquité !

Je regarde et je cherche et j'attends et je songe,
Et le silence obscur devant moi se prolonge.

Par moments, dans l'espace où son fantôme a l'air
D'errer avec le vent, la nuée et l'éclair,
Je vois passer Hermès, mon prodigieux maître.
Abordant ou fuyant l'inconnu qu'il pénètre,
Il rêve, il pense, il tend ses deux bras pour prier.
J'entends alors sa voix formidable crier :
— Oh ! l'être ! l'être ! l'être invisible ! il m'accable
Sous son nom inouï, sombre, incommunicable !
Je ne le dirai pas ! Sois tranquille, infini ! —
Puis il passe terrible, après m'avoir béni.

Et moi je reste là, tressaillant, sous la nue.
Et l'oscillation des gouffres continue.

Oh ! toujours revenir au point d'où l'on partit !
Et derrière le grand toujours voir le petit !
J'ai beau creuser la vie et creuser la nature ;
J'ai des lueurs de tout dans ma science obscure,
Mais j'y respire un air de sépulcre, et j'ai froid.
Oh ! que cet univers, s'il est vide, est étroit !
Oh ! toujours se heurter aux mêmes apparences !
Oh ! toujours se briser aux mêmes ignorances !
S'il existe, d'où vient qu'il se cache et qu'il fuit ?
Est-il dans l'univers comme un grain dans le fruit,
Comme le sel dans l'eau, comme le vin dans l'outre ?
Oh ! percer la matière horrible d'outre en outre !
Faire, à travers le bien, le mal, l'onde et le feu,
L'homme, l'astre et la bête, une trouée à Dieu !
Qui le pourra ? personne. Et tout n'est qu'ironie.
Sage celui qui doute et fort celui qui nie !

Tu cherches aussi l'Être, ô passant ! Je te plains.
Les firmaments d'abîme et d'abîme sont pleins.
La route est longue, va ! l'éternel, parallèle
A l'infini, t'aura bien vite brisé l'aile.
Cours, vole, essaie, et cherche, et plane, et sois puni !
Moi, — l'œil fixe suffit tant qu'il n'est pas terni, —
Je reste où je suis. Va, monte ! Et prends garde en route
Aux visions qui font qu'on s'égare et qu'on doute.
Tu trouveras peut-être à quelque seuil d'enfers
Des fantômes de feu, de pâles Lucifers,
Punis pour s'être mis au front un peu d'aurore,
Larrons de feu céleste ou d'infernal phosphore,
Noirs dénicheurs de nids d'astres dans les rameaux
D'où tombent les terreurs, les songes et les maux.
Passe, et va devant toi, sois méfiant, et rôde,
Sans croire à la clarté, dans la nuit, cette fraude ;
Ne suis pas ce qu'on voit, ne suis pas ce qui luit.
A force de vouloir aveugler tout, la nuit

Finit par faire éclore une lueur athée,
Et les flamboiements sont de l'ombre révoltée.
J'en suis moi-même. —

*

Alors le hibou frémissant
Se tourna vers la nuit, cherchant l'énorme absent.
On eût dit que sa tête et ses deux ailes grises
Dans un pesant filet invisible étaient prises ;
Il tremblait, puis restait morne comme un vieillard.

Tout à coup il cria dans l'immense brouillard :

— Profondeurs ! Profondeurs ! Profondeurs formidables !
Embryons éternels, atomes imperdables,
D'où venez-vous ? Substance, air, flamme, moule humain,
Terre ! avez-vous été pétris par une main ?
O parturition ténébreuse de l'Être !
Je veux trouver, je veux savoir, je veux connaître !
Le vide est impossible, et tout est plein ; tout vit.
Qui le sait ? Le ciel croule aussitôt qu'on gravit.
Si l'univers nous dit de douter, ou nous somme
De croire, je l'ignore. Oh ! que dit l'astre à l'homme ?
Que dit le froid mistral et le semoun ardent ?
Vision ! la mer triste entrechoque en grondant,
Sous les nuages lourds que les souffles assemblent,
Ses monstrueux airains en fusion, qui tremblent !
Les flots font un fracas de boucliers affreux
Se heurtant, et l'éclair sépulcral est sur eux !
Quelle est la foi, le dogme et la philosophie
Que cette impénétrable horreur nous signifie ?
L'étendue, où, vaincu, mon vol s'est arrêté,
Est si lugubrement faite d'obscurité,

L'obstacle est si fatal, l'ombre est si dérisoire,
Que j'arrive à ne plus comprendre, à ne rien croire ;
Et je dis à la nuit : Pas un être n'est sûr
Même d'un peu de Dieu, nuit, dans un peu d'azur !
Oh ! la création est-elle volontaire ?
Un maître y dit-il : Moi ? Ciel ! ciel ! de quel cratère
Du vieux volcan chaos, sous l'énigme englouti,
Ce monde, éruption sinistre, est-il sorti ?
Quelqu'un a-t-il soufflé sur ses torrents funèbres
Pour en faire la pierre énorme des ténèbres ?
Quelqu'un l'a-t-il vu lave avant qu'il fût granit ?
Qui donc, sur le versant monstrueux du zénith,
Figea cette coulée effrayante d'étoiles ?
Est-il ? S'il est, qu'il parle ! Oh ! dis-moi qui tu voiles,
Ciel morne ! L'être est-il parce que la vue est ?
Je sens sous l'infini ce fantôme muet.
Je le sens ; mais est-il ? Et j'ai beau le poursuivre,
L'ombre incommensurable et fuyante m'enivre.
Toute ma découverte est cendre et chute. O deuil !
Le strabisme effrayant du doute est dans mon œil !
Le fil de l'infini devant moi se dévide.
Que la création soit inutile et vide,
Cela ne se peut pas. Où serait la raison ?
Mais, d'un autre côté, dans le vaste horizon
Tout souffre ; et tout répond aux questions : je pleure !
L'esprit comme la chair, le siècle comme l'heure,
Le colosse et l'atome infinitésimal.
O nuit ! pourquoi le vide ? Oui, mais pourquoi le mal ?
Oh ! si je trouvais Dieu ! Si je pouvais, à force
D'user ma griffe obscure à saisir cette écorce,
Déchirer l'ombre ! voir ce front, et le voir nu !
Ôter enfin la nuit du visage inconnu !
Mais rien. Le ciel est faux, l'astre ment, l'aube est traître !
Je n'ai qu'un seul effort, je me cramponne à l'être ;
Je me cramponne à Dieu dans l'ombre sans parois ;

Si Dieu n'existait pas ! Oh ! par moments je crois
Voir pleurer la paupière horrible de l'abîme.
Si Dieu n'existait pas ? si rien n'avait de cime ?
Si les gouffres n'avaient qu'une ombre au milieu d'eux ?
Oh ! serais-je tout seul dans l'infini hideux ?
O vous, les quatre vents soufflant dans le prodige,
Est-il ? est-il ? est-il ? est-il ? Moi-même suis-je ?
Ne verrai-je jamais blanchir les bleus sommets ?
Oh ! devons-nous rester face à face à jamais,
Sous l'énigme, idiote et monstrueuse voûte,
Lui qui s'appelle Nuit, moi qui m'appelle Doute ! —

Et rien ne répondit ; et l'oiseau curieux
Et funèbre, crispant son ongle furieux,
Frémit ; et, se ruant sur l'espèce de face
Qui toujours dans la brume apparaît et s'efface,
Poursuivant l'éternel évanouissement,
Tâchant de retenir le vide, le moment,
L'éclair, le phénomène informe, le problème,
Et tout ce rien fuyant qu'il ne voyait pas même,
Cherchant un pli, cherchant un nœud, faisant effort
Pour prendre l'impalpable et l'obscur par le bord,
Et pour saisir, dans l'ombre où tout essor avorte,
La nuit par le trou noir de quelque étoile morte,
Las, rauque, haletant dans l'insondable exil :
— Mais, spectre, arrache donc ce masque ! — cria-t-il.

*

Et je ne le vis plus. L'ombre avait saisi l'être
Qui voulait saisir l'ombre ; et tout doit disparaître,

Et tout doit s'effacer, et tout, Rhodope, Ossa,
Athos, tout doit passer, et cet oiseau passa.

Seulement, comme un souffle à peine saisissable,
Comme un bruit de fourmi traînant un grain de sable,
Dans le gouffre où venait d'entrer l'oiseau d'Hermès,
J'entendis murmurer tout bas ce mot : Jamais !

Et je demeurai seul dans l'ombre léthifère,
Laissant tomber mon aile et ne sachant qu'en faire,
N'osant ni regarder, ni penser, ni vouloir.

III

LE CORBEAU

LE MANICHÉÏSME

Duplex.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

Dans le profond nadir que la ruine encombre,
Où, sans cesse, à jamais, sinistre et se taisant,
Quelque chose de sombre et d'inconnu descend,
Les brouillards indistincts et gris, fumée énorme,
S'enfonçaient et perdaient lugubrement leur forme,
Pareils à des chaos l'un sur l'autre écroulés.

Montant toujours, laissant sous mes talons ailés
L'abîme d'en bas, plein de l'ombre inférieure,
Je volai, dans la brume et dans le vent qui pleure,
Vers l'abîme d'en haut, obscur comme un tombeau ;
J'approchai de la mouche, et c'était un corbeau.

Et ce corbeau disait :

*

— Ils sont deux ! Zoroastre.
L'un est l'esprit de vie, au vol d'aigle, aux yeux d'astre,
Qui rayonne, crée, aime, illumine, construit ;
Et l'autre est l'araignée énorme de la nuit.
Ils sont deux ; l'un est l'hymne et l'autre est la huée.
Ils sont deux ; le linceul et l'être, la nuée
Et le ciel, la paupière et l'œil, l'ombre et le jour,
La haine affreuse, noire, implacable, et l'amour.
Ils sont deux combattants. Le combat, c'est le monde.
L'un, qui mêle à l'azur sa chevelure blonde,
Est l'ange ; il est celui qui, dans le gouffre obscur,
Apporte la clarté, le lys, le bonheur pur ;
Du monstre aux pieds hideux il traverse les toiles ;
Sur sa robe frissonne un tremblement d'étoiles ;
Il est beau ! Semant l'être et le germe aux limons,
Allumant des blancheurs sur la cime des monts,
Et pénétrant d'un feu mystérieux les choses,
Il vient, et l'on voit l'aube à travers ses doigts roses ;
Et tout rit ; l'herbe est verte et les hommes sont doux.
L'autre surgit à l'heure où pleurent à genoux
Les mères et les sœurs, Rachel, Hécube, Électre ;
Le soir monstrueux fait apparaître le spectre ;
Il sort du vaste ennui de l'ombre qui descend ;
Il arrête la sève et fait couler le sang ;
Le jardin sous ses pieds se change en ossuaire ;
De l'horreur infinie il traîne le suaire ;
Il sort pour faire faire aux ténèbres le mal ;
Morne, en l'être charnel comme en l'être aromal
Il pénètre ; et, pendant qu'à l'autre bout du monde,
Abattant les rameaux du crime qu'il émonde,
L'éblouissant Ormus met sur son front vermeil
Cette tiare d'or qu'on nomme le soleil,

Lui, sur l'horizon noir, sinistre, à la nuit brune,
Se dresse avec le masque horrible de la lune,
Et, jetant à tout astre un regard de côté,
Rôde, voleur de l'ombre et de l'immensité.
Grâce à lui, l'incendie éclos d'une étincelle,
Le jaguar qui dévore à jamais la gazelle,
La peste, le poison, l'épine, la noirceur,
L'âpre ciguë à qui le serpent dit : ma sœur,
Le feu qui ronge tout, l'eau sur qui tout chavire,
L'avalanche, le roc qui brise le navire,
Le vent qui brise l'arbre, étalent sous le ciel
La vaste impunité du forfait éternel.
Il se penche effrayant sur les dormeurs qui rêvent ;
C'est vers lui qu'à travers l'obscurité s'élèvent
L'hymne d'amour du monstre et l'odeur du bûcher,
Les langues des serpents cherchant à le lécher,
Tous les dos caressants des bêtes qu'il anime,
Et les miaulements énormes de l'abîme.
Il pousse tous les cris de guerre des humains ;
Dans leurs combats hideux c'est lui qui bat des mains,
Et qui, lâchant la mort sur les têtes frappées,
Attache cette foudre à l'éclair des épées.
Il marche environné de la meute des maux ;
Il heurte aux rochers l'onde et l'homme aux animaux.
Chaque nuit, il est près de triompher ; il noie
Les cieux ; il tend la main, il va saisir la proie,
Le monde ; — l'océan frémit, le gouffre bout,
Ses dents claquent de joie, il grince, et tout à coup,
A l'heure où les parsis, les mages et les guèbres
Entendent ce bandit rire dans les ténèbres,
Voilà que de l'abîme un rayon blanc jaillit,
Et que, sur le malade expirant dans son lit,
Sur les mères tordant leurs mains désespérées,
Sur le râle éperdu des lugubres marées,
Sur le juste au tombeau, sur l'esclave au carcan,

Sur l'écueil, sur le bois profond, sur le volcan,
Sur tout cet univers que l'ombre veut proscrire,
L'aurore épanouit son immense sourire !

*

Sous l'univers, hagard, lié d'un triple nœud,
Un être, qui ne sait s'il existe, se meut ;
C'est l'idiot, le sombre enchaîné de la cave,
Chaos, s'il est permis de nommer cet esclave.
Stupide, il rêve là, connu des spectres seuls,
Caché sous tous les plis que font tous les linceuls,
Ébauche par en haut et par en bas décombre,
Mendiant sourdement un peu de jour dans l'ombre,
Sanglotant au hasard, formidable pleureur,
Il tord ses deux moignons, ignorance et terreur ;
Et la pluie éternelle et lugubre l'inonde.
Il rampe dans un trou, fondrière du monde ;
Sans yeux, sans pieds, sans voix, mordant et dévoré,
Se heurtant aux parois des gouffres, effaré
D'éclairs pleuvant sur lui comme sur une cible,
Espèce d'affreux tronc ayant pour gaine horrible
La coque de l'œuf noir d'où l'univers sortit ;
Son crâne sous le poids du néant s'aplatit ;
Et l'on voit vaguement tâtonner dans l'informe,
Au fond de l'infini, ce cul-de-jatte énorme.

Il n'entend même pas le bruit que font en haut
Les deux principes dieux ébranlant son cachot,
Et leurs trépignements sur sa morne demeure.
Le méchant veut qu'il règne et le bon veut qu'il meure.

*

Ainsi luttent, hélas ! ces deux égaux puissants ;
L'un, roi de l'esprit ; l'autre, empoisonneur des sens ;
Les choses à leur souffle expirent ou végètent.
Rien n'est au-dessus d'eux. Ils sont seuls. Ils se jettent
L'hiver et le printemps, l'éclair et le rayon ;
Ils sont l'effrayant duel de la création.
Tout est leur guerre. Ils sont dans la flamme, dans l'onde,
Dans la terre où les monts fument, dans l'air qui gronde ;
Leurs chocs font tressaillir les firmaments, et font
Trembler les soleils d'or à ce sombre plafond ;
Et le nid, dans la mousse, est leur champ de bataille.
L'abîme est entr'ouvert quand Arimane bâille ;
Alors l'essaim hagard des hydres se répand.
Les deux colosses, l'un planant, l'autre rampant,
S'étreignent. Où l'on voit deux cœurs qui se haïssent,
Deux dragons qui la nuit l'un vers l'autre se glissent,
Deux forces s'attaquant à grand bruit, deux guerriers
Combattant, deux poignards dont les coups meurtriers
Se croisent, et parfois deux bouches qui se baisent,
Ce sont eux. Noirs assauts qu'aucuns repos n'apaisent !
Jamais de trêve. Ils sont, et rien n'existe qu'eux.
Les éléments sont pleins de leurs cris belliqueux.
Et partout où l'on pleure et partout où l'on chante,
Dans l'homme, dans le vent, dans la ronce méchante,
Dans la bête des bois et dans les cieux émus,
L'ombre hurle : Arimane ! et le jour dit : Ormus !

Et dans les profondeurs cette lutte s'étale ;
Et l'oscillation est heureuse ou fatale,
Et le large roulis nous berce, ou son reflux
N'emporte que clameurs et sanglots superflus,
Et le boa s'enroule au tronc du sycomore,

Jérusalem voit naître à son côté Gomorrhe,
Thèbes lègue un linceul de sables à Memphis,
Nemrod luit, Marc-Aurèle a Commode pour fils,
Ou l'océan sourit, et l'abîme et l'étoile
S'entendent pour sauver une petite voile,
Le bois chante, les nids palpitent, les oiseaux
Réjouissent les fleurs en buvant aux ruisseaux,
La mère, en qui l'orgueil à l'extase se mêle,
Emplit d'elle l'enfant qui presse sa mamelle,
Et l'homme semble un dieu de sagesse vêtu,
Et tout grandit en grâce, en puissance, en vertu,
Ou dans le flot du mal tout naufrage et tout sombre,
Selon que le hasard, roi de la lutte sombre,
Précipite Arimane ou voile Ormus terni,
Et fait pencher, au fond du livide infini,
L'un ou l'autre plateau de la balance énorme.

Arimane aux yeux d'ombre attend qu'Ormus s'endorme;
Ce jour-là, le chaos et le mal le verront
Saisir dans ses bras noirs le ciel au vaste front,
Et, fouillant toute orbite et perçant tous les voiles,
De ce crâne éternel arracher les étoiles.
Ormus, tout en dormant, frémira de terreur.
L'immensité, pareille au bœuf qu'un laboureur
A laissé dans un champ ténébreux, et qui beugle,
O nuit, s'éveillera le lendemain aveugle,
Et, dans l'espace affreux sous la brume enfoui,
L'astre éteint cherchera le monde évanoui ! —

*

Et le corbeau rentra dans l'ombre formidable.

L'infini sous mes pieds reflétait l'insondable ;
Des lueurs y flottaient comme dans un miroir.

IV

LE VAUTOUR

LE PAGANISME

Multiplex.

ET je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

J'y volai. L'eau des mers, sous son flot le plus sombre,
A des monstres obscurs qui vont, seuls ou nombreux,
Et l'éther cache aussi des êtres ténébreux ;
Sous les ombres on vit comme on vit sous les ondes.
Je franchis ces hauteurs lugubres et profondes,
Et cette mouche était un vautour.

Il planait
Dans le vide, que nul ne sonde et ne connaît,
Criant :

— Hé ! le géant ! Hé ! l'homme de l'abîme !
Est-ce que tu n'es pas fatigué ? De ma cime,
J'entends le craquement éternel de tes os.
Ta livide sueur pleut dans l'impur chaos.
Es-tu très las ? Réponds. Sur ton immense épaule

Pèse l'énormité monstrueuse du pôle,
Le globe, avec les cieux, et les monts chevelus,
Avec les mers roulant les flux et les reflux,
Avec ses dieux ayant des monstres pour ancêtres,
Avec sa fourmilière épouvantable d'êtres,
Avec ses millions de chocs, de bruits, de pas,
Ses vivants et ses morts... c'est bien lourd, n'est-ce pas?—

Nulle voix ne sortit du vide pour répondre ;
Et tout continua d'être horrible, et de fondre
La cécité muette avec l'obscurité.

Et le vautour me vit, et, s'étant arrêté,
Grave et hideux, me dit :

— Passant, sache les choses.
Il est des dieux. Ils sont les dieux, mais non les causes.—

*

Il poursuivit :

— Je suis le grand vautour béant.
J'étais sur la montagne et j'avais un géant.
Pas l'être à qui je viens de parler, mais un autre.
Vous, hommes, votre loi, c'est d'apprendre ; la nôtre,
A nous, les becs d'acier, craints même des tombeaux,
C'est d'arracher la vie et la chair par lambeaux ;
Il faut au dur vautour la proie ensanglantée.
La mienne me plaisait ; je mangeais Prométhée ;
Quand Orphée apparut, et me dit : Viens ! j'allai,
Rauque et tout frémissant, vers cet homme étoilé.
Il chantait, et son hymne était une prière,
Et, lui, marchait devant, et je volais derrière ;

Et tout ce que je sais, ô passant, c'est l'esprit,
C'est Orphée au front calme et doux, qui me l'apprit ;
Stupide, j'ai suivi cette voix enchantée.
Et c'est ainsi que fut délivré Prométhée.

Écoute. En écoutant l'esprit se forme et naît.
Prométhée, à travers les tourments, m'enseignait ;
Orphée a complété l'œuvre de Prométhée.
Sache à ton tour.

Le monde est de l'ombre agitée ;
L'ombre en heurtant ses flots produit le chaos noir,
D'où sort la masse informe et brute, laissant voir
Dans ses plis ces noirceurs, ces larves, ces chimères
Que le chaos appelle à voix basse les Mères ;
Et le père de tout, c'est le vague étoilé.

L'univers a sur lui, globe d'ombre mêlé,
Trois déesses qui sont trois aveugles terribles.
Maîtresses du réseau des forces invisibles,
Elles ouvrent sans bruit leurs bras insidieux,
Et prennent les titans, les hommes et les dieux ;
L'œil partout voit surgir une sombre inconnue :
Sur la terre Vénus, la grande nymphe nue ;
En bas, dans l'âpre lieu des mânes redouté,
La stryge Hécate ; en haut, l'ombre Fatalité ;
Vénus étreint la vie et rien ne lui résiste ;
Hécate tient l'enfer ; et, comme un geôlier triste,
L'ombre Destin s'adosse au grand ciel constellé ;
On voit sur l'azur noir ce fantôme voilé.
Ainsi le monde, enfer, terre et cieux, plein de haines,
Est triple pour souffrir et frémit sous trois chaînes.
Tout par une noirceur vers un gouffre est conduit.
Hécate, c'est la nuit, le Destin, c'est la nuit,
Et Vénus, c'est la nuit. Vénus, fauve et fatale,

A deux filles, la Mort et la Volupté pâle ;
Et Mort et Volupté sont deux ombres qui font
Chacune sous la vie un abîme sans fond.

O déités, tenant, sous leur pouvoir immonde,
Les entrailles, le cœur et le cerveau du monde,
Et toute la nature attachée à trois fils !
Les astres sont leurs yeux, les nuits sont leurs profils.
Rien ne peut les fléchir ; c'est en vain qu'on réclame.
Le Sort est tigre, Hécate est sphinx, Vénus est femme.

Une cariatide immense porte tout :
Tellus en deuil, Neptune amer, Pluton qui bout,
Arbres, moissons, déserts, flots confus, rocs inertes,
Fleuves laissant traîner leurs longues barbes vertes,
Hommes et champs d'où sort un bruit sourd, tournoiements
Des nuages, de jour ou d'orage écumants,
Et Pan, qui, dérangeant les branchages des ormes,
Apparaît vaguement au fond des bois énormes.

Tout est un groupe obscur d'aspects fallacieux ;
Les sphères font un bruit de lyres dans les cieux ;
Le porche sidéral, antre du Sort, gouverne
Ce monde triple, ciel, terre en fleurs, rouge averne.
Une grâce sinistre est mêlée à l'effroi.
Partout quelque chaos, dont quelque monstre est roi,
Obéit, dans l'écume ou la flamme ou l'épine,
Aux yeux d'une Amphitrite ou d'une Proserpine,
Ou de quelque Cybèle au front blond et serein.
Partout se croisent l'eau, le feu, l'autan sans frein,
Les satyres dansants, les nymphes chasseresses,
Et, dans le sombre azur, des essors de déesses.
Et, tour à tour, et l'un après l'autre, au plus noir
De l'antre, que blanchit l'aube et qu'ombre le soir,
On voit passer, forgeant la lumière ou la brume

Sur l'Heure, étincelante et ténébreuse enclume,
Le Jour, la Nuit, géants, cyclopes à l'œil rond,
Ayant, l'un le soleil, l'autre la lune, au front.

La Matière est au centre, au fond des sombres voûtes,
Hydre, divinité, la plus noire de toutes !

*

Tout cherche tout, sans but, sans trêve, sans repos.
Ces femmes qu'un dieu pousse et dont les blanches peaux
En touchant l'arbre ému font frémir les écorces,
Ces démons composés d'ivresses et de forces,
Les Ménades aux seins de sirène, aux yeux fous,
Passent levant leur robe au-dessus des genoux,
Mêlant les voix, le luth, la timbale et le sistre.
O monde ténébreux, éblouissant, sinistre !
La fange se soulève et veut lécher les cieux.
Les cieux n'abhorrent pas cet hymen monstrueux.
Omphale aux blonds cheveux étreint le vaste Hercule.
Tout frémit. Dans le vague et trouble crépuscule
Les temples entrevus dressent leurs noirs piliers ;
Les flamboiements des yeux errent dans les halliers ;
Le pâtre attend Phœbé ; l'ombre qui se déchire
Laisse voir le dragon, l'elfe, l'hécatonchyre,
Tâchant de s'enlacer, de s'unir, de sentir ;
La blanche vision des nymphes fait sortir
Sylvain des bois, Triton des eaux, Vulcain des forges ;
Pan contemple effaré la nudité des gorges ;
L'arbre est un faune ardent qu'on ne peut assoupir,
Et les antres sont pleins d'un immense soupir.
Dans l'orageux banquet des thyrses et des lyres
Et de toutes les soifs buvant tous les délires,
Bacchus, environné de tigres, chante et rit ;

Et, dégorgeant au fond des cerveaux qu'il flétrit
Sa fumée âcre où vont et viennent des fantômes,
Spectres bleus de l'éther, larves des noirs royaumes,
Les cris, les coups, la rage et le baiser lascif,
Le vin cynique emplit les coupes d'or massif.
On fait un nid de l'ombre, un lit de la matière.
Se ruant les seins nus sur la nature entière,
Éblouis, hérissés, debout, couchés, assis,
Les mages de Cybèle et les mages d'Isis,
L'éphèbe au front charmant, les vierges, les prêtresses,
Les bacchantes livrant aux vents leurs folles tresses,
Naïades, chèvre-pieds, kabyres, ægipans,
Et les hommes chevaux et les femmes serpents,
Les prêtres qu'en passant, bouc rêveur, tu salues,
Les troglodytes roux aux poitrines velues,
Polyphème, Astarté, Cerbère, Hylas, Atys,
Toutes les passions et tous les appétits,
S'accouplent, évohé ! rugissent, balbutient,
Et, sous l'œil du destin calme et froid, associent
Le râle et le baiser, la morsure et le chant,
La cruauté joyeuse et le bonheur méchant,
Et toutes les fureurs que la démence invente,
Et célèbrent, devant l'esprit qui s'épouvante,
Devant l'aube, devant l'astre, devant l'éclair,
Le mystère splendide et hideux de la chair ;
Et, cherchant les lieux sourds, les rocs inabordables,
Échevelés, pâmés, amoureux, formidables,
Ivres, l'un qui s'échappe et l'autre qui poursuit,
Dansent dans l'impudeur farouche de la nuit !

Au faîte de l'orgie et dans le bruit des coupes,
La géante qui plonge aux flots ses larges croupes
Dont chaque mouvement pour l'homme est un fléau,
Le monstre aux millions de visages, Géo,
Sur des Alpes couchée, et montagne comme elles,

Prodigue ses amours, ses lèvres, ses mamelles,
Et, s'ouvrant sans relâche aux longs embrassements,
Engouffre en ses flancs noirs tout un monde d'amants,
Le devin, le rôdeur des monts, l'homme de l'antre,
Épicure, l'esprit, et Silène, le ventre,
Le rayon, le fumier, et tout l'impur troupeau
Des êtres vils ayant des toisons sur la peau,
L'ours, l'hyène et le tigre et la louve échauffée,
Et, derrière ce groupe affreux, le pâle Orphée !
Elle se donne à tous ensemble, et, tour à tour,
Les fait rugir de haine et se tordre d'amour,
Les étreint, les ravit, les baise et les dévore.
A ses cils ténébreux elle mêle l'aurore.
L'homme la voit qui guette au milieu des roseaux.
Laissant ses cheveux d'herbe ondoyer dans les eaux,
Elle chante, appuyant à sa hanche écaillée
Ses coudes de branchage et ses mains de feuillée :
— Viens ! je suis la Nature ! — Et, charmés, palpitants,
Vaincus, de tous les points du monde en même temps,
Les bergers, les songeurs, les voyants, les colosses,
Les mornes dieux de l'Inde aux têtes de molosses,
Les lourds typhons d'en bas, le peuple hydre et géant,
Pullulant, fécondant, multipliant, créant,
Frémissant d'approcher peut-être de leur mère,
Fixent leurs fauves yeux sur l'obscène chimère !
Et l'écume embrassant le roc sauvage et brut,
Les baisers de l'orage et des vagues en rut,
L'entourent ; et son souffle émeut la bête immonde ;
Et, sans cesse, à jamais, dans l'air, la flamme et l'onde,
A travers l'éternelle et livide vapeur,
La prunelle des nuits regarde avec stupeur
Et l'ouragan flagelle et l'océan caresse
La prostitution de la sombre déesse !

C'est ainsi que tout vit et tout meurt, haletant.

L'astre est une étincelle et le siècle un instant.
Le souffle de la mort couvre à chaque rafale
D'ombres le fleuve Styx, d'oiseaux le lac Stymphale ;
Et la guerre aux longs cris plane, et les pestes vont
S'accoupler pêle-mêle au bas du ciel profond,
Elles se dressent, sœurs du meurtre et de l'envie,
Et leurs regards de larve épouvantent la vie ;
Et l'on entend, au fond des brouillards soucieux,
Hurler la bête fauve effrayante des cieux,
Le Tonnerre ; et, troublés, et prêts à se dissoudre,
Les mers, les bois, les monts, sous les pas de la foudre,
Tremblent, et le vent jette à travers ses éclats
Les imprécations du portefaix Atlas.

Car tout pèse sur lui. Je te l'ai dit, le monde,
Avec l'air bleu, le feu vermeil, l'eau verte et ronde,
Avec l'éther, l'espace, et les ascensions
Splendides et sans fin des constellations,
Oscille, soutenu sur ce vivant pilastre.
Au sommet resplendit l'Olympe, caverne astre.

L'Olympe est couronné de spectres radieux
Qui seraient des brigands s'ils n'étaient pas des dieux ;
L'Olympe a pour fleurons les douze dieux sublimes.
Leur rayonnement calme aveugle les abîmes.
Au-dessous, les titans, les mammons, les géants,
L'hydre Glaucus gonflant sa croupe d'océans,
Rampent, et les sylvains, les telchines, les dives,
Dans les eaux, sous les plis des algues maladives,
Serpentent avec l'orphe horrible, et l'anthia,
Et l'impur Géryon qu'Alcide châtia ;
Et l'on distingue en bas la race lapidaire,
Gorgone, que la lune en tremblant considère.
Les trois Parques branlant la tête sur le bruit
Du rouet où le jour est filé par la nuit,

Chronos, face à quatre yeux, Derceto pisciforme ;
Et, comme le brin d'herbe entre le cèdre et l'orme,
L'homme entre le titan et le dieu disparaît,
Les monstres sur son front faisant une forêt.

*

Les douze dieux, ayant triomphé, sont tranquilles
Et féroces ; ils ont les temples dans les villes,
Les forêts dans la plaine et les rocs sur les monts ;
Vulcain, par les Brontès et par les Pyracmons,
Leur fait forger la foudre et le vent en armures ;
Dodone les salue avec de sourds murmures ;
Ils sont grands et sereins, et chacun de leurs pas
Mesure un tiers du ciel dans son vaste compas.
Toute pudeur sur terre à leur souffle se fane ;
Jupiter est tyran, Cypris est courtisane ;
Phœbus est assassin ; Pallas tue ; et Junon
A le meurtre au regard fixe pour compagnon ;
Éole fou vomit la pluie échevelée ;
Neptune est la tempête et Mars est la mêlée ;
Saturne abat la vie avec sa large faulx.
Parmi les dieux méchants, Mercure est le dieu faux ;
Le serpent le soupçonne et le renard le flaire.
En haut, l'horrible Amour, pire que la colère,
Règne ; et, perçant les cœurs de flèches, diaprant
La terre de rosiers et de tombeaux, il prend
L'univers par les dieux et les dieux par la femme ;
Telle est l'orgie ; et l'œil va, dans ce monde infâme,
De la substance énorme à l'esprit odieux.
Les fléaux sont titans et les vices sont dieux.

On entend les dieux rire ; on voit leurs vagues trônes
Resplendir au-dessus des monts Acrocéraunes ;
La vie est autour d'eux un sourd frémissement ;

La prière à leurs pieds boite ; l'oracle ment ;
La moitié de la terre est un marais qui trempe
Dans le chaos, cloaque où l'être informe rampe ;
Et le ciel est trop bas pour qu'Othryx le géant
Se puisse à son réveil mettre sur son séant.

Et Tout, c'est toi, Matière !

Oui, l'ombre où Pythagore
Voit passer le triton, la nymphe et l'égrégore ;
Oui, la sirène, à l'heure où brille le halo,
Ouvrant son chant dans l'air, ses nageoires dans l'eau,
C'est toi ; c'est toi, Téthys, la femme aux mains palmées ;
Ces dieux, c'est toi ; c'est toi, ces monstres ; ces pygmées
Et ces géants, c'est toi ; tous ces masques béants,
Corybantes hurlant les cyniques pæans,
Stryges, psylles, c'est toi ; c'est toi, ces myriades
De méduses, d'éons, de faunes, de dryades ;
C'est toi, cette stupeur, c'est toi, ce mouvement,
Matière ! bloc inerte et noir fourmillement !

Et, devant cette horreur, toute philosophie
Pousse un cri, puis se tait, rêve et se pétrifie.

*

Quant à l'homme, qu'est-il ? Rien. Et je te l'ai dit.
Fait d'un peu de limon que Jupiter perdit,
N'ayant, sous l'obscur ciel d'où tombe la sentence,
Ni loi, ni liberté, ni droit, ni résistance,
Il n'est que le hochet des monstres.

Nu, fatal,
L'homme commet le crime et les dieux font le mal.
L'homme, face au vil souffle et bouche aux plaintes vaines,

Sent en lui, dans ses os, dans ses nerfs, dans ses veines,
Germer l'arborescence horrible du destin.
Tout banquet est suspect, les dieux sont du festin ;
Atrée offre la coupe aux lèvres de Thyeste ;
Oreste est parricide et Jocaste est inceste ;
Phèdre a peur, Myrrha tremble, et Pasiphaë fuit ;
Hélas ! elles ont bu les philtres de la nuit !
Le sort est un bourreau ; la vie est une folle.
Le glaive naît du glaive. Agamemnon immole
Sa fille, et Clytemnestre immole Agamemnon.
— Justice, crie Ajax, es-tu ? — La Mort dit : — Non ! —
Médée est ivre et rit. Oh ! comme vous pleurâtes,
Cassandre, dans l'horreur des ombres scélérates !
Quoique innocents, ils sont comme des criminels.
Autour d'eux à jamais se dressent éternels
Le remords, le bois triste où l'on entend des râles,
Le meurtre, et l'entourage affreux des spectres pâles.
Apollon forcené se jette, sombre amant,
Sur Daphné ; c'est Daphné qu'atteint le châtiment.
Thémis aveugle tient la balance incertaine.
Tout est dragon, serpent, hydre, polype, antenne,
Griffe, ongle, serre ; et l'homme est pris dans les anneaux
De Géo, de Typhon, d'Éole et d'Ouranos.
Tous les rameaux de l'ombre ont de fatales pommes.
Il suffit de passer dans le taillis des hommes
Pour secouer la branche exécrable des maux.
Le crime et la vertu sont deux néants jumeaux
Que dans le même abîme emporte la même aile.
Sans voir, sans regarder, sans choisir, pêle-mêle,
Le dieu d'en bas, l'inepte et ténébreux Hadès,
Jette vieillards, enfants, guerriers, rois sous le dais,
A l'égout Styx, où pleut l'éternelle immondice ;
Sourd, même pour Orphée, il lui prend Eurydice.
Tout est dérision. Vénus saisit Psyché.
Achille meurt par où sa mère l'a touché.

Oh ! les mères ! Cherchez les fils, cherchez la joie !
Niobé devient pierre et nuit ; Hécube aboie.

Être chaste, à quoi bon ? Vivre austère, pourquoi ?
Plus de vertu contient plus d'ombre et plus d'effroi.
Les assassins, creuseurs de fosses à la hâte,
Le voleur, écoutant à la porte qu'il tâte,
Ne sont pas plus troublés qu'Œdipe au front pieux.
Comme le sanglier s'abat sous les épieux,
L'homme tombe percé par les carquois célestes.
Les grands sont les maudits, les bons sont les funestes.
Le ciel sombre est croulant sur les hommes ; l'autel,
Calme et froid, à celui qui l'embrasse est mortel ;
Une Euménide dort sur les marches du temple.
Le meilleur, si le sort veut en faire un exemple,
N'a plus de cœur, n'a plus d'entrailles, n'a plus d'yeux,
Ploie et meurt sous le poids formidable des dieux.
Les générations s'envolent dissipées ;
Les jours passent ainsi que des lueurs d'épées.
Au dessus des vivants le sort lève le doigt.
Nul ne fait ce qu'il fait ; nul ne voit ce qu'il voit.
Nais : la main du sort s'ouvre. Expire : elle se ferme ;
Nul ne sait rien de plus. Guerres sans but, sans terme,
Sans conscience, écume aux dents, et glaive au poing !
La bouche mord l'oreille et ne lui parle point ;
Le sourd étreint l'aveugle ; on lutte, on se dévore ;
On se prend, on se quitte, on se reprend encore ;
Et nul n'est jamais libre un instant sous les cieux.
Ce que le destin lâche est repris par les dieux ;
Ce qu'épargnent les dieux fatigués, l'amour traître
Le ressaisit ; tout saigne et tout souffre, sans être.

Le penseur voit, au bord des noirs destins venu,
Se prolonger sans fin dans le gouffre inconnu
Cette agitation des vagues de ténèbres.

Où sont les grands, les forts, les puissants, les célèbres ?
Ils sont où la fumée est allée, où les bois
Ont envoyé les bruits, les souffles et les voix ;
Et le sourd néant dit : Ce n'était pas la peine.
Et maintenant, Platon, Socrate, Callisthène,
Diogène, Zénon, Démocrite, Archytas,
Thalès, Cratès, Pyrrhon, Anaxagore, ô tas
De sages, répondez : Qu'est-ce que la sagesse ?

*

Veille ou dors, viens ou fuis, nie ou crois, prends ou laisse ;
Sois immonde ou sois pur ; sois bon ou sois pervers ;
Insulte l'aube, ou ris sous les feuillages verts ;
Montre-toi, cache-toi ; va-t'en, demeure, oscille ;
Ignore, ou bien apprends ; pense, ou sois imbécile !
Science humaine, essai de regard ! louche effort
Pour faire un trou de flamme au mur brumeux du sort !
Imprécation sombre et pleine d'anathèmes !
Esprit humain ! rumeur ! passage de systèmes !
Place publique où vont et viennent, dans le soir,
Les projets de penser que l'homme peut avoir !
Le monde est une meule à broyer la pensée.

Après une science épuisée et lassée,
Une doctrine vient criant : Qu'est-ce que c'est ?
Et passe en redisant ce que l'autre disait.
Tous répètent : — Pourquoi ? pourquoi ? — Nul ne devine
L'obscur secret de l'ombre infernale et divine.
— Comment sortir ? comment entrer ? Vouloir, savoir,
Ouvrent-ils les verrous de ce dédale noir ?
Essayons de la mort ! Essayons de la vie !
La volonté se sent par le destin suivie.
Si nous redescendions ou si nous remontions ?

Quelle est l'issue, ô nuit ? — Toutes les questions
Ont des portes d'énigme et des yeux de fantôme ;
Et, tristes, et courbés sous le ténébreux dôme,
Les songeurs frissonnants cherchent les sombres clés
Dans la sereine horreur des gouffres étoilés.

Et chacun d'eux, penché sur l'ombre où tout s'achève,
Jette à qui passera ces noirs conseils du rêve :
— La prière est sans but. L'être est un fait hagard.
Ne te mets pas en frais d'amour pour le hasard.
Chante ou maudis, qu'importe au destin que tu l'aimes ?
Les pas du genre humain sont bordés de problèmes.
La vie est l'avenue effrayante des sphinx.
L'orgueil et la science, yeux de paon, yeux de lynx,
Aboutissent au même avortement, et l'homme
Tremble, et sent des démons dans tous les dieux qu'il nomme.

*

Prométhée a voulu sortir de cette nuit,
Finir ce que les dieux n'ont qu'à moitié produit,
Labourer, enseigner, civiliser, et faire
Du monde une vivante et radieuse sphère ;
Tirer du roc sauvage et des halliers épais
Les éblouissements de l'ordre et de la paix,
Défricher la forêt monstrueuse de l'être,
Et faire vivre ceux que le destin fait naître.
Il a voulu sacrer la terre, ouvrir les yeux,
Mettre le pied de l'homme à l'échelle des cieux,
Soumettre la nature et que l'homme la mène,
Diminuer les dieux de la croissance humaine,
Couvrir les cœurs d'un pan de l'azur étoilé,
Faire du ver rampant jaillir l'esprit ailé,

Tendre une chaîne d'or entre l'arbre et la ville,
Au tartare à jamais plonger la haine vile,
Lier le mal horrible au chaos épineux,
Et fonder, dans le cœur des hommes lumineux,
Afin que la raison l'achève et le bâtisse,
Un temple, et remplacer Atlas par la Justice.

Les dieux l'ont puni. Seul, vaincu, saignant, amer,
Il est tombé, pleuré des filles de la mer.
Et moi, j'ai bu le sang de l'enchaîné terrible.

Tout est mort maintenant, et, dans l'ombre inflexible,
Sous le rayonnement des boucliers divins,
Les efforts des géants et des hommes sont vains.

Toutefois, tant qu'il reste un peu d'air, l'oiseau vole.
Orphée en me quittant m'a dit cette parole :

« Être ailé, l'aile monte aux cieux. Rappelle-toi
« Que vouloir est la force et qu'atteindre est la loi.
« L'obstacle est là ; sans doute il attend qu'on le brise.
« Ce qu'a fait Prométhée est fait ; la flamme est prise.
« Elle est sur terre, elle est quelque part ; l'homme peut
« La retrouver ; grandir, vivre, exister, s'il veut !
« S'il sait penser, gravir, creuser, saisir, étreindre,
« S'il ne laisse jamais le saint flambeau s'éteindre,
« S'il se souvient qu'il peut, puisque l'idée a lui,
« Allumer quelque chose en lui de plus que lui,
« Qu'il doit lutter, que l'aube est une délivrance,
« Et qu'avoir le flambeau, c'est avoir l'espérance ;
« Car deux rayons d'en haut composent la clarté,
« Et l'un est la puissance, et l'autre est la beauté. »

*

— O vautour, dans la nuit sans fond qui nous assiège,
Où donc est la clarté dont tu parles ? — criai-je.

J'attendais la réponse, il avait disparu.

Il s'était effacé sans même avoir décru.
Ainsi vient, tourbillonne et fuit la feuille morte
Au vent que la nuit fait quand elle ouvre sa porte,
A l'heure où sur les monts le pâtre vient s'asseoir.

V

L'AIGLE

LE MOSAÏSME

Unus.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

Comme lorsque la lune au fond des brouillards sombre,
Une vague lueur flottait ; l'immensité
Blanchissait.

Je repris ma course, et je montai
Dans l'air que je fendais d'une aile prompte et sûre,
Vers le point qu'on voyait dans l'espace ; à mesure
Que je montais, l'objet grossissait, et, pareil
Aux figures qu'on voit croître dans le sommeil,
Il prenait une forme étrange ; et cette mouche
Était un aigle au vol tournoyant et farouche.

Le vide était moins sombre et le vent moins mauvais.
Chacun des noirs oiseaux vers qui je m'élevais,
Comme jadis le mage était loin de l'apôtre,
Volait seul dans sa zone et ne voyait pas l'autre.

L'aigle criait :

*

— Qui donc est là, gouffre hideux ?
Qui donc dit : Il n'est pas ! Qui donc dit : Ils sont deux !
Qui donc dit : — Ils sont douze, ils sont cent, ils sont mille ;
Ils emplissent l'azur comme un peuple une ville ;
Et le ciel serait clair, limpide et radieux,
S'il n'était obscurci du noir essaim des dieux. —

O vents, il est ! Abîme, il est seul. Seul, vous dis-je !
Ténèbres, demandez aux soleils ! Le prodige,
O gouffres, ce serait qu'il ne fût pas. Je suis
L'aigle éclairé d'en haut qui plane au fond des nuits ;
Je suis la bête à qui ressemble le génie ;
J'ai dans mon œil hagard la lueur infinie ;
Je suis le grand voyant et le grand inquiet.
J'étais près de Moïse alors qu'il s'écriait :
— O soleil ! nourricier du monde ! anachorète !
Seul au fond du grand ciel comme en une retraite !
Père de l'aube, roi du jour, maître du feu,
Écarte tes rayons, que je puisse voir Dieu ! —
Au pied du Sina sombre, il dit : — Qui m'accompagne ? —
J'ai dit : — Moi ! — J'étais là, quand, montant la montagne,
Il s'enfonça, superbe et tremblant à la fois,
Dans le nuage plein de foudres et de voix ;
J'ai suivi le prophète en cette ombre livide... —
O sanglots de la mère auprès du berceau vide,
O chaîne de l'esclave, ô sceptre de Néron,
Toi, peste au souffle impur, toi, guerre au fier clairon,
Éperviers qui guettez la caille à sa sortie,
Broussailles de l'horreur, ronce, aconit, ortie,
O Fatalité, spectre à l'œil morne, au pas lent,
Mal, mille-pieds hideux sur l'homme fourmillant,

Chimère Obscurité qui traînes tes vertèbres,
Chouette Nuit, crapaud Chaos, taupes Ténèbres,
Vieux ciel noir du néant, suaire du ciel bleu,
Vous mentez, vous mentez, vous mentez, j'ai vu Dieu !—

*

En ce moment l'oiseau suprême et solitaire
M'aperçut ; fauve, il dit :

— Quel est ce ver de terre ?
De quel droit voles-tu dans l'ombre où tu rampas ?
Est-ce toi qui disais tout à l'heure : Il n'est pas ?
Si c'est toi...

— Je n'osais parler. —

Si c'est toi, sache
Qu'il se montre surtout dans tout ce qui le cache.
Qu'es-tu ? Réponds. Sais-tu le but, l'objet, la loi ?
Sais-tu pourquoi le taon mord la vache, pourquoi
L'oiseau mange la mouche et le ver le concombre ?
Dis, où sont les poumons du vent ? Connais-tu l'ombre ?
Es-tu dans le secret ? Et, quand il a tonné,
Sais-tu ce qu'on a dit ? As-tu questionné
Les flots, quand vers l'écueil que bat leur inclémence
Ils viennent, commentant dans leur rumeur immense
Les actes inconnus de l'onde et de la nuit ?
L'univers est un texte obscur ; l'as-tu traduit ?
Qu'est-ce que nous voulaient les aurores enfuies ?
Pourquoi le larmoiement formidable des pluies ?
Comment l'arbre tient-il dans le pépin du fruit ?
As-tu questionné le Gibel et son bruit,
L'Atlas et son semoun, l'Alpe et son avalanche ?

Connais-tu la Jungfrau, la grande vierge blanche ?
T'a-t-elle dit le fond de la virginité ?
As-tu rempli ta cruche au puits éternité,
Et ta stupidité puise-t-elle à l'abîme ?
Parle. Ton ignorance, homme, est-elle la dîme
Que tu viens prélever, précédé du corbeau,
Sur la science étrange et morne du tombeau,
Brume où se sont perdus tant de mages célèbres ?
T'es-tu penché pour boire à même les ténèbres ?
Et t'es-tu redressé sur le vide où tu vas,
Recrachant ta gorgée et criant : Dieu n'est pas !
En est-il ainsi, brute ? En ce cas, je m'afflige
De te voir. C'est Dieu seul qui règne et vit, te dis-je !
Et Dieu seul qui survit. Fais-tu le froid, le chaud,
La nuit, l'aube ? Est-ce toi qui fais hurler là-haut
L'orage maniaque, et toi qui le fais taire ?
Es-tu le personnage immense du mystère ?
Prouve-le-moi. Voyons, homme. Quand le torrent,
Cet ouvrier terrible, inquiet, dévorant,
Sciant les rocs, traînant les terres aux campagnes,
Se met à décharner dans l'ombre les montagnes,
Empêche-le donc ! Dis à l'océan : A bas !
Est-ce toi qui, prenant les lions, les courbas
Si bien qu'on ne sait plus, dans leurs fuites funèbres,
Si ce sont des lions ou si ce sont des zèbres !
Es-tu de ceux qui vont dans l'inconnu sans voir,
Qui se heurtent la nuit à l'immense mur noir,
Et qui, battant l'obstacle avec leurs sombres ailes,
Glissent sans fin le long des parois éternelles ?
Sors-tu de quelque grotte affreuse, aux âpres flancs,
Où ton œil est resté fixe quatre mille ans,
Comme Satan dans l'ombre où Dieu le fit descendre ?
As-tu l'esprit qu'avait la payenne Cassandre
Lorsqu'elle allait voyant d'avance Ajax brigand,
Comptant les grands palais en flamme, et distinguant

Dans la profonde nuit le glaive nu d'Égisthe ?
Parle. Es-tu plein du gouffre ? Es-tu le trismégiste ?
Marches-tu de plain-pied avec les cieux, disant
Aux douze heures : Venez me parler, à présent
Que vous voilà sur terre, ayant en vous chacune
La gaîté du soleil ou l'horreur de la lune ?
As-tu vécu parmi les bêtes dans les bois,
Le tigre t'indiquant la source, et disant : Bois !
Et, lorsque tu songeais la face contre terre,
Un ange, qu'admiraient le lynx et la panthère,
T'a-t-il jeté, de l'ombre écartant les rideaux,
Quelque effrayant manteau d'étoiles sur le dos ?
Pour parler de la sorte, es-tu celui qui lie
Et qui délie ? As-tu le double esprit d'Élie ?
Qu'es-tu ? Dis-moi ton nom. Les prophètes jadis,
A l'heure où, sur les monts par la brume engourdis,
La large lune d'or surgissait comme un dôme,
Faisaient sur l'horizon des gestes de fantôme,
Dialoguaient avec les vents, et grands, et seuls,
Ils secouaient les nuits ainsi que des linceuls ;
Car le désert, prenant de graves attitudes,
Jadis parlait à l'homme, et l'homme aux solitudes ;
La mer ouvrant son gouffre et l'aigle ouvrant son bec
Entendaient les devins, dans Endor, dans Balbeck,
Faire des questions aux ténèbres, et l'ombre
Donner aux noirs devins l'explication sombre.
Es-tu de ceux-là ? Non ! Tu serais le dernier
Que tu ne serais pas si fou que de nier.

Serais-tu par hasard, ô parleur dérisoire,
Un des grands mécontents de l'immensité noire ?
Trouves-tu que les cieux sacrés vont de travers ?
Peut-être étais-tu là quand Dieu fit l'univers ?
Et sans doute, en ce cas, ta peine fut cruelle
De voir que ce maçon n'avait pas de truelle,

Et qu'il bâtissait l'ombre et l'azur et le ciel,
Et l'être collectif et l'être partiel,
Et l'étendue où fuit le pâle météore,
Qu'il bâtissait le temps, qu'il bâtissait l'aurore,
Qu'il bâtissait le jour que l'aube épanouit,
Les vastes firmaments bleus jusque dans la nuit,
Et les dômes profonds où vole la tempête,
Sans monter à l'échelle, une auge sur la tête !
Es-tu quelque être à qui la clarté dit : Va-t'en !
Sorti du grand flanc noir et triste de Satan ?
Non ! tu n'es qu'un passant frêle et vain. Je convie
Ton esprit à songer que Dieu seul est la vie ;
Tout le reste est la mort ; et je l'affirme en toi
A l'homme, ce buveur de la coupe d'effroi,
Ce pâle choisisseur de redoutables routes,
Cet aveugle qui guette et ce sourd aux écoutes !
Viens-tu braver ce Dieu que l'ombre a combattu ?
Allons, parle, as-tu vu Léviathan ? L'as-tu
Surpris dans l'antre où l'eau baigne les granits chauves,
Ou dans quelque forêt pleine de lueurs fauves ?
Peux-tu dire : J'ai vu Léviathan ! voici
Comment il est ! comment il rampe ! il nage ainsi !
As-tu lu seulement ce qu'en dit Job ? Non, certes !
Écoute alors :

« Son corps, couvert de lames vertes,
Semble un mouvant amas de boucliers d'airain.
Son sommeil fait le bruit d'un torrent souterrain.
Quand il a soif, sa gueule, ouverte, vaste, horrible,
Boit tout un fleuve avec un aboîment terrible. »

Voilà ce que dit Job, c'est effroyable ; eh bien,
Moi qui l'ai vu, je dis : Ce que dit Job n'est rien.

*

Léviathan ! Des poils, des crêtes, des mâchoires,
Ailes qui sont des bras, pieds qui sont des nageoires,
Des griffes qu'on prendrait pour des herbes, des nœuds,
Mille antennes qui font un branchage épineux,
Un nombril vert, pareil à la mer qui se creuse,
C'est l'ombre faite monstre, et qui vit, chose affreuse !
Je ne sais quoi de noir et de prodigieux
Qui mord avec des dents, qui voit avec des yeux !
La façon dont il met ses pieds l'un devant l'autre
Est horrible ; le flot rugit quand il s'y vautre ;
Ainsi qu'un vase au feu, sur son front la mer bout ;
Il sème en se traînant ses écailles partout
Comme un cygne sa plume au moment de la mue ;
La foudre tomberait sur lui sans qu'il remue.
Il est l'horreur ; il est l'hydre dont tout frémit ;
Et quand Léviathan crache, Satan vomit.
Que cet être affreux soit dans le monde où nous sommes
Et puisse regarder le ciel comme les hommes,
Cela trouble l'esprit et confond la raison.
Lorsqu'il passe, la nuit, derrière l'horizon,
La lueur de ses yeux semble l'aube ; la grève
Blanchit ; le voyageur dit : l'aurore se lève,
Et ne se doute pas, dans sa tranquillité,
Que c'est Léviathan qui fait cette clarté.
Passant paisible, il songe à l'aube douce et blonde,
A la rosée, aux fleurs... — Quelle terreur profonde,
Quel frisson si, dans l'ombre, il pouvait soudain voir
Cette forme inouïe et sombre se mouvoir !

Parfois Léviathan redescend vers le gouffre,
Et les larves ont peur au fond du lac de soufre,

Et l'enfer tremble avec son geôlier pâlissant
Quand, là-haut, sur leurs fronts, tout à coup surgissant,
Sa tête, comme un mont qui remuerait sa cime,
Se dresse épouvantable au rebord de l'abîme.

Toi qui viens dans mon ombre, iras-tu le chercher
Dans sa grande herbe verte, ou bien sous son rocher ?
Iras-tu le lier de cordes sous le ventre ?
Et le traîneras-tu, hideux, hors de son antre,
Pour faire dans ta cour, en plein soleil, devant
Cet être, objet nocturne, incroyable, et vivant
De tant de visions et de tant d'épouvantes,
Attrouper les enfants et rire les servantes !

Eh bien ! dans sa main — songe à cela, vil roseau, —
Dieu prend Léviathan comme on prend un oiseau ! —

*

L'aigle reprit :

— Moïse était seul sous la nue ;
Au fond resplendissait une face inconnue,
Et moi je regardai. La face, c'était Dieu.
Je l'ai vu ! Je l'annonce à vous qui vivez peu,
J'ai vu l'effrayant Dieu de l'éternité sombre !
Dieu ! dernier jour du temps ! dernier chiffre du nombre!
Voici ce que l'esprit apprend sur la hauteur :
Avant la créature était le créateur ;
Le temps sans fin était avant le temps qui passe ;
Avant le monde immense était l'immense espace ;
Avant tout ce qui parle était ce qui se tait ;
Avant tout ce qui vit le possible existait ;
L'infini sans figure au fond de tout séjourne.

Au-dessus du ciel bleu qui remue et qui tourne,
Où les chars des soleils vont, viennent et s'en vont,
Est le ciel immobile, éternel et profond.
Là, vit Dieu. La durée, ainsi qu'une couleuvre,
Se roule et se déroule autour de lui. Son œuvre,
C'est le monde ; il la fait ; l'œuvre faite, il s'endort.
Alors partout s'épand comme une nuit de mort
Où les créations flottent abandonnées.
Après avoir dormi des millions d'années,
L'être incommensurable à qui rien n'est pareil,
Dont l'œil en s'entr'ouvrant luit comme le soleil,
Se réveille au milieu d'une extase profonde
Et de son premier souffle il crée un nouveau monde,
Création splendide, univers lumineux,
Où l'atome étincelle, où se croisent des feux,
Clair, vivant, traversé par des astres sans nombre,
Qui tourbillonne autour de sa bouche dans l'ombre.
Et puis il se rendort, et ce monde s'en va.
Un monde évanoui, qu'importe à Jéhovah ?
Il est. Lui seul existe, et l'homme est un fantôme.
Pas plus que le soleil ne s'occupe du chaume
Après la moisson faite et les épis coupés,
L'être ne prend souci des mondes dissipés.
Il est. Cela suffit. Sa plénitude ignore.
La forme fuit, le son meurt dans l'onde sonore,
Ce qui s'éteint s'éteint, ce qui change est changé.
Il dit : Je suis. C'est tout. C'est en bas qu'on dit : J'ai !
L'ombre croit posséder, d'un vain songe animée,
Et tient des biens de cendre en des doigts de fumée.
Dieu n'a rien, étant tout. Ah ! malheur à celui
Qui doute ! Je vous dis que sa face m'a lui
Et que j'ai vu son œil sombre dans les tonnerres.
Les patriarches blancs et huit fois centenaires
Lui parlaient autrefois. C'est lui ! C'est le vivant.
C'est dans la grande nuit le grand soleil levant.

Rien n'existe que Dieu.

Tout le craint, tout le nomme.

*

La pierre du tombeau souffle sur l'homme, et l'homme
S'évanouit ; ses jours n'ont pas de lendemain ;
Il marche quelques pas dans un obscur chemin,
Puis son pied se dissipe et sa route s'efface ;
Il meurt, et tout est mort. Quoi qu'il tente ou qu'il fasse,
Il possède l'éclair, le vent, l'instant, le lieu ;
Il est le rêve, et vit le temps de dire adieu.
Fantômes ! vous flottez sur les heures obscures
Dans ce monde où l'on voit passer quelques figures !
Hommes, qu'êtes-vous donc ? Des visages pensifs.
Le mal descend de vous comme le froid des ifs.
Vos desseins sont des puits d'iniquité ; vous êtes
Des antres où le vice et le crime ont leurs fêtes ;
Vos maisons et vos seuils et vos toits et vos murs
Portent plus de forfaits qu'un cep de raisins mûrs ;
Vous incrustez d'or fin vos lits de bois d'érable ;
Vous tordez les haillons du pauvre misérable
Et votre pourpre est faite avec le sang qui sort ;
Vous changez en hochet le redoutable sort,
Et vous jouez aux dés, riant, perdant des sommes,
Pendant que dans sa nuit le destin joue aux hommes ;
Vos villes sont des bois ; on vole, on fraude, on vend ;
L'ignorant est le pain que mange le savant ;
Et l'homme vautour tient l'homme taupe en sa serre,
Et l'ânier Intérêt fouette l'âne Misère ;
Vous souffrez à toute heure et de tous les côtés.
A quoi bon, étant tous au néant emportés ?
Vous pensez. Croyez-vous ? Vos crânes sont des voûtes

Sans lampes, d'où les pleurs suintent à larges gouttes.
Vous priez. Qui ? comment ? pourquoi ? Vous ne savez.
Vous aimez. O nuit sombre ! ô cieux en vain rêvés !
Vos sens sont un fumier dont votre amour s'arrange,
Et dans votre baiser le porc se mêle à l'ange.
Et Satan a tant fait que votre abaissement
Est souillure sur terre et tache au firmament.

Donc il fit tout, ce Dieu ! les cieux, les monts, les bêtes,
Tout, même votre bruit et l'ombre que vous faites ;
Donc il ouvrit la main, le semeur éternel,
Et sema dans l'espace à tous les vents du ciel
Les étoiles, poussière ardente, cendre ignée,
Tout ce que vous voyez la nuit ; cette poignée
De graines d'or, jetée au sillon de clarté,
Tombe dans l'infini pendant l'éternité.

Parfois, quand Dieu regarde, il a honte de l'homme ;
Et les tigres des bois et les césars de Rome,
Les rois portant au front Mané Thécel Pharès,
Réverbèrent, parmi les vivants effarés,
Le vague flamboiement de sa colère immense.

Hommes, sachez ceci, spectres pleins de démence :
Il est, quand il lui plaît, le Dieu farouche. Il met
La marque de sa foudre à tout hautain sommet ;
Lorsqu'il s'éveille, il est terrible ; il frappe, il venge.
Il souffle sur la cendre, il crache sur la fange ;
Il livre Tyr et Suse aux onagres rayés ;
Il poursuit, à travers les siècles effrayés,
Ainsi qu'on traque un loup de repaire en repaire,
Vingt générations pour le crime du père.
O passants de la nuit, marcheurs des noirs sentiers,
Hommes, larves sans nom, qui mourez tout entiers,
Dieu montre brusquement sa face à qui l'outrage ;

Et quand vous l'insultez dans votre folle rage,
Comme le grand lion surgit dans la forêt,
Adonaï s'efface et Sabaoth paraît !
Saint, saint, saint, le seigneur mon Dieu. Silence, abîmes!

*

Et l'aigle s'enfonça dans les brumes sublimes
Pareil au grain de feu tombé de l'encensoir.

VI

LE GRIFFON

LE CHRISTIANISME

Triplex.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.
J'y volai.

L'âpre nuit mourait, mais sa pénombre
Masquait encor le jour qu'on voyait poindre aux cieux.

Et cette mouche était un griffon monstrueux
Qui faisait trembler l'ombre avec son aile énorme.

Et le griffon cria :

*

— Que l'aigle d'en bas dorme !
Je veille. Dieu plus haut que l'aigle m'emporta.
Tu viens du Sinaï, je viens du Golgotha ;
Aigle, la foudre emplit ton œil visionnaire ;
Moi, j'ai vu le gibet plus grand que le tonnerre.

Quand les bourreaux dressaient la croix, j'étais dessus ;
J'ai frissonné sur l'arbre où l'on cloua Jésus ;
J'ai vu cette agonie immense et solennelle ;
Marc a pris pour l'écrire une plume à mon aile ;
J'ai regardé Jésus saigner et s'assoupir ;
Je sais tout ; je suis plein de son dernier soupir.
Je sème sa parole au souffle de la bise.
Aigle, Christ en sait plus que Moïse, Moïse
N'ayant que les rayons, et Christ ayant les clous.
Non, Dieu n'est pas vengeur! Non, Dieu n'est pas jaloux!
Non, Dieu ne s'endort pas, portant toute la voûte !
Non, l'homme ne meurt pas tout entier !

Aigle, écoute :

*

Dieu, le monde étant fait, reconnut que cela
N'était rien, puisque rien n'y disait : Me voilà ;
Puisque rien n'y pensait et n'y parlait ; de sorte
Que la création en naissant était morte ;
Or l'incréé voulut engendrer l'immortel.
Il fit l'âme, et la mit dans l'homme, son autel.
L'homme seul reçut l'âme en l'univers visible.
Dieu créa pour Adam ce faîte inaccessible.
Au-dessous de l'homme, âme, intelligence, esprit,
La matière roula dans la pierre, fleurit
Dans la plante, et hurla dans la bête, sans vivre.
Voyant qu'il avait seul une âme, Adam fut ivre ;
Il voulut la science et déroba le fruit.
C'est pourquoi Dieu jeta les hommes dans la nuit.

Et, depuis ce jour-là, l'urne amère est remplie.
Sous la faute d'Adam tout le genre humain plie.

Le labeur est ingrat et le sillon est dur ;
L'homme naît mauvais, triste, inexorable, impur ;
L'enfantement du mal déchire le flanc d'Ève.
La guerre et l'échafaud, ces deux tranchants du glaive,
Vont fauchant l'ignorant, le faible et l'innocent ;
Le fratricide affreux, qui croit le père absent,
Fait peur aux cieux avec le sang qu'on lui voit boire ;
Hélas ! dans la forêt de l'humanité noire,
Un éternel Caïn tue à jamais Abel.
L'homme adore Moloch, Dagon, Teutatès, Bel ;
Et sur les crimes rois les monstres dieux flamboient.
Les vices, meute infâme, autour de l'âme aboient.
Toute l'humanité tinte comme un beffroi.
Partout l'horreur, le râle et le rire, et l'effroi.
Toute bouche est ulcère et tout faîte est cratère.
Un bruit si monstrueux sort de toute la terre
Que la nuit, veuve en deuil, dit au jour qui rougit :
C'est le tigre qui parle ou l'homme qui rugit !
Satan à l'entour vole et plane, oiseau de proie
Des âmes. La douleur formidable est sa joie.

Et plein de feux, de pleurs, de tourments éperdus,
Et de bustes vivants dans les flammes tordus,
Pleins de cris qui s'en vont au bronze de la voûte
Et que la surdité de l'impossible écoute,
Coupole de l'abîme ayant pour pendentifs
D'affreux écroulements d'êtres noirs et plaintifs,
Geôle sans fond, sans jour, sans espoir, sous la foule
Des vivants, sous ce tas de vanité qui roule,
Sous le flot des passants de la vie et du bruit,
Sous le penseur, captif du rêve qu'il construit,
Sous les guerriers casqués et sous les femmes nues,
Sous les larges festins qui chantent jusqu'aux nues,
Sous tout ce qui s'allume et tout ce qui s'éteint,
Sous tous les pas de l'homme, orgueil, science, instinct,

Sous tout être qui marche, ou chancelle, ou trébuche,
L'enfer éternel guette et s'ouvre, vaste embûche.

Noir sillon composé de tous les vils limons,
Qui reçoit des esprits et qui rend des démons,
Qui produit des moissons de spectres, et des gerbes
De monstres flamboyants, lugubres et superbes,
D'où sort tout ce qui tue, où croît tout ce qui ment,
Et qui tressaille, ému d'un long frémissement,
Chaque fois qu'il entend l'affreux cri de la chute,
Chaque fois qu'en sa nuit descend, essaim qui lutte,
Quelque tourbillon sombre et triste où l'âme luit,
Et qu'il voit au-dessus de lui, noire et sans bruit,
S'ouvrir l'immense main de son semeur sinistre !

*

Mais le livre de vie est là, divin registre ;
L'homme, c'est l'âme ; l'homme en lui porte un rayon
Et la matière seule est la damnation.
Dieu pense, et la douleur lentement le désarme.
Dieu s'appelle pardon, l'homme se nomme larme ;
Dieu créa la pitié le jour où l'homme est né.

Devant les actions de l'homme infortuné
Souvent la pureté des firmaments s'indigne ;
Souvent l'astre aux yeux d'aigle et l'ange au vol de cygne
S'étonnent de cette ombre et de cette noirceur ;
Dieu, voyant l'homme fourbe, implacable, oppresseur,
Est triste ; et quand, sortant de la nuit, la Colère
Apparaît, face sombre et que la foudre éclaire,
Rappelant au Seigneur ce que l'homme lui doit,
Prête à maudire, il met sur cette bouche un doigt.

Ce doigt mystérieux et doux, c'est la clémence.

Le pardon dit tout bas à l'homme : Recommence !
Redeviens pur. Remonte à ta source. Essayons.
Rentre au creuset. Ton Dieu t'offre dans les rayons,
Pour refaire ton âme obscurcie et difforme,
Le cercueil, ce berceau de la naissance énorme.

Clémence, c'est le fond de Dieu. Dieu boit le fiel.
Dieu ne venge pas Dieu devant l'azur du ciel.
Il ne revomit rien sur l'homme. Secourable,
Tendre, il chasse du pied le mal, ce misérable.
Dieu, que l'homme coupable appelait, s'est penché,
Et, voyant l'univers sanglant, mort, desséché,
Et songeant, pour lui-même et pour lui seul sévère,
Que pour sauver un monde il suffit d'un calvaire,
Il a dit : Va, mon fils ! Et son fils est allé.

Rédemption ! Mystère ! O grand Christ étoilé !
Soif du crucifié, d'amertume assouvie !
Linceul dont tous les plis font tomber de la vie !
O gibet qui bénit Judas et Barabbas !
Qui verse à flots la sève et l'espérance en bas,
Croix, à tous les esprits, arbre, à toutes les plantes !
Sublime embrassement des grandes mains sanglantes !
Œil mourant de Jésus dont l'éternité luit !
O pardon ! ô pitié de l'azur pour la nuit !
Paix céleste qui sort de toutes les clémences !
O mont mystérieux des oliviers immenses !
Après le créateur, le sauveur s'est montré.
Le sauveur a veillé pour tous les yeux, pleuré
Pour tous les pleurs, saigné pour toutes les blessures.
Les routes des vivants, hélas ! ne sont pas sûres,
Mais Christ, sur le poteau du fatal carrefour,
Montre d'un bras la nuit et de l'autre le jour !

Après lui sont venus les apôtres, ces têtes
Flamboyantes ; les saints ; martyrs jetés aux bêtes,
Vierges louant Jésus dans le noir tombereau,
Femmes grosses chantant pendant que le bourreau,
Effroyable, arrachait leurs enfants de leurs ventres,
Et les pères des bois, et les docteurs des antres,
Et les voix des déserts et des cloîtres, criant
A l'homme en sa nuit froide : Orient ! Orient !

*

Oh ! vous l'avez cherché sans l'entrevoir, sibylles,
Ce Dieu mystérieux des azurs immobiles !
Filles des visions, toi, sous l'arche d'un pont,
Manto ; toi, guettant l'œuf que la chouette pond,
Albunée, et brûlant une torche de cire ;
Toi, celle de Phrygie, épouvante d'Ancyre,
Parlant à l'astre et, pâle, écoutant s'il répond ;
Celle d'Imbrasia ; celle de l'Hellespont
Qui se dresse déesse et qui retombe hyène ;
Toi, Tiburtine ; et toi, la rauque Libyenne,
Criant : Treize ! essayant la loi du nombre impair ;
Toi dont le regard fixe inquiétait Vesper,
Larve d'Endor ; et toi. les dents blanches d'écume,
Les deux seins nus, ô folle effrayante de Cume ;
Chaldéenne, filant un invisible fil ;
Sardique à l'œil de chèvre, au tragique profil ;
Toi, maigre et toute nue au soleil, Érythrée,
D'azur et de lumière et d'horreur pénétrée ;
Toi, Persique, habitant un sépulcre détruit,
O face à qui parlaient les passants de la nuit
Et les échevelés qui se penchent dans l'ombre ;
Toi, mangeant du cresson dans ta fontaine sombre,

Delphique ; âpres esprits, toutes, vous eûtes beau
Hurler, frapper le vent, remuer le tombeau,
Rouler vos fauves yeux dans la profondeur noire,
Nulle de vous n'a vu clairement dans sa gloire
Ce grand Dieu du pardon sur la terre levé.
Sainte-Thérèse, avec un soupir, l'a trouvé.

*

Le pardon est plus grand que Caïn, et le couvre.
La clémence de Dieu de tous les côtés s'ouvre,
Et c' st la seule embûche où l'on tombe toujours.
La langue des muets et l'oreille des sourds,
C'est le pardon. La grâce aide qui s'abandonne.
C'est ce qui manque à tous et ce qu'à tous Dieu donne.
Père, il sourit aux fils qui lui montrent le poing.
Dieu serait le puni s'il ne pardonnait point.
Son ciel est un regard clément. Toutes les grâces
Qu'il fait à chaque instant s'envolent, jamais lasses,
Se dispersent au loin dans tous les univers,
Et, du faible au méchant, du farouche au pervers,
Errent, abeilles d'or, et butinent les âmes,
Puis reviennent, mêlant baumes, encens, dictames,
Rapportant les parfums extraits des cœurs maudits,
Emplir du miel pardon la ruche paradis.

Clémence ! mot formé de toutes les étoiles !
Dieu ! ciel de tous les yeux ! port de toutes les voiles !
Jamais, brume ou tempête, et quel que soit le vent,
L'asile n'est fermé tant que l'homme est vivant ;
Toute lèvre est reçue au céleste ciboire ;
Le sang du sauveur coule et toute âme y peut boire ;
Si ténébreux que soit l'homme qui va partir,
A l'heure de la mort un cri de repentir,

Un appel de la foi que le tombeau recrée,
Un regard attendri vers la lueur sacrée,
Vers ce qu'on insultait et ce qu'on dénigrait,
Un sanglot, moins encore, un soupir, un regret
De l'âme détestant sa tache originelle,
Suffit pour qu'elle échappe à la peine éternelle,
A l'enfer qui, voyant ce que les hommes font,
Tord les chaînes sans fin dans les gouffres sans fond.
Qui que tu sois, esquif, tourne vers Dieu ta proue.
Le châtiment sans terme et sans espoir écroue,
Sous les éternités plus lourdes que les monts,
Les démons seuls et ceux qui deviennent démons.
Pour que la peine tombe immuable et tardive,
Il faut du dernier cri l'horrible récidive ;
Dans l'éternité sombre, Achab, Caligula,
Borgia qu'entre tous la tiare étoila,
Philippe deux, Timour, Phalaris, Louis onze,
Néron, sont au carcan sur des trônes de bronze.
Pourquoi ? parce qu'ils ont dit : Non ! au grand moment,
Que leur âme est sortie en un vomissement !

L'homme n'a qu'à pleurer pour retrouver son père.
Le malheur lui dit : Crois. La mort lui crie : Espère !
Qu'il se repente, il tient la clef d'un sort meilleur.
Dieu lui remplace, après l'épreuve et la douleur,
Le paradis des fleurs par l'éden des étoiles.
Ève, à ta nudité Marie offre ses voiles ;
L'ange au glaive de feu rappelle Adam proscrit ;
L'âme arrive portant la croix de Jésus-Christ ;
L'éternel près de lui fait asseoir l'immortelle.
Aigle, la sainteté de l'âme humaine est telle
Qu'au fond du ciel suprême où la clarté sourit,
Où le Père et le Fils se mêlent dans l'Esprit,
Il semble que l'azur égalise et confonde
Jésus, l'âme de l'homme, et Dieu, l'âme du monde ! —

*

Et, l'œil au firmament, ne regardant plus rien,
Comme ivre de rayons, le monstre aérien,
Lion par la crinière et l'ongle, oiseau par l'aile,
Chanta :

— Paix, vie et gloire à la voûte éternelle !
Il est le véritable ! Il vit. Il est présent.
Comme il est l'invisible, il est l'éblouissant ;
Il a créé d'un mot la chose et le mystère,
Tout ce qu'on peut nommer et tout ce qu'il faut taire.
Quand l'homme juste meurt, il lui ferme les yeux ;
Le beau jardin Azur est plein d'esprits joyeux ;
Ils entrent à toute heure et par toutes les portes ;
Dieu fait évanouir les gonds des villes fortes ;
Entre ses doigts distraits il tord le pâle éclair ;
Le grand serpent lui semble un cheveu dans la mer.
Il est le grand poëte, il est le grand prophète.
Il est la base, il est le centre, il est le faîte ;
Il est celui qui songe, il est celui qui voit ;
Il connaît l'avenir auquel tout homme a droit,
L'Éden soleil, l'abîme et ses chambres funèbres.
Ceux qui marchent sans lui s'en vont dans les ténèbres.
Il ordonne à la nuit d'envelopper le jour.
Il met la mort, archer, au créneau de la tour.
Les cèdres du Liban, pareils à de vieux prêtres,
Parlent de lui tout bas ; l'ombre de tous les êtres
S'incline devant lui les matins et les soirs.
Les vierges, à ses pieds, dans de purs encensoirs,
Font brûler un parfum composé des prières
De tous ceux que le monde appelle ses lumières,
De tous les saints qui sont sur terre et dans le ciel ;
Cette blanche fumée enveloppe l'autel,

Et l'Incréé, caché sous des voiles de flammes,
Se penche, respirant la douce odeur des âmes.
Les colonnes des cieux s'étonnent devant lui ;
Ces hauts piliers, chargés de ce dôme inouï,
Frissonnent éperdus à son souffle, et ressemblent
A leur propre reflet dans des ondes qui tremblent.
O Dieu ! roi ! père ! asile ! espoir du criminel !
Éternel laboureur ! moissonneur éternel !
Maître à la première heure et juge à la dernière !
C'est lui qui fit le monde avec de la lumière !
Le firmament est clair de sa sérénité.
Par moments, dans l'azur splendide et redouté,
O mystère ! il se fait des silences d'une heure ;
Personne en haut ne chante et nul en bas ne pleure ;
L'ange abaisse, pensif, son clairon éclatant ;
Dieu médite ; le ciel rêve ; l'enfer attend.

Et c'est ce mot qui sort de l'ombre : Je pardonne. —

*

Le griffon s'effaça, comme l'éclair qui tonne,
Dans une brume où rien ne semblait se mouvoir.

VII

L'ANGE

LE RATIONALISME

Homo.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

La nuit derrière moi, comme un hideux décombre,
Croulait, et vers le point lointain, vague et vivant,
Je volai, m'enfonçant de plus en plus avant
Dans le bleu firmament doré d'une aube étrange ;
Et cette mouche était un ange.

Et cet archange,
Immense, déployant sur mon front qui rêvait
Deux ailes, l'une blanche et l'autre noire, avait
L'œil fixe, et sur son front le jour semblait éclore ;
Et l'aile blanche allait se fondre dans l'aurore,
Et l'aile noire allait se perdre dans la nuit.

Dans ce ciel où mon vol profond m'avait conduit,
Mer où notre ciel noir semblait une presqu'île,
L'ange apparaissait fier, heureux, puissant, tranquille ;

Si la nuit descendait et si le jour montait,
Il ne le savait pas ; on eût dit qu'il était
A jamais immobile, ayant trouvé la sphère
Où l'extase n'a plus de mouvement à faire,
Et qu'il était créé, lui l'être grand et pur,
Pour ne rien regarder qui ne fût pas l'azur.
Il se tenait debout sans baisser la prunelle,
Comme s'il ne voyait qu'une chose éternelle.

Et, sentant que vers lui d'en bas quelqu'un venait,
— Qu'es-tu ? — dit l'ange, beau comme l'astre qui naît,
Et sans tourner vers moi ses yeux ni sa figure.
Et je lui dis : — O front voisin de l'aube pure,
Je suis l'être à qui plaît la tombe dans l'exil. —
L'ange me regarda. — Demeure, — me dit-il.

*

Puis — et je vis alors qu'il tenait une palme —
Il se mit à parler au gouffre :

— L'Être est calme.
Dieu vit. Le Oui du jour et le Non de la nuit
Sont deux larves qu'un souffle obscur forme et détruit ;
Le mot noir est un grain de cendre dans la brume,
O gouffre, et le mot blanc est un flocon d'écume ;
L'infini ne sait point ce qu'on murmure en bas ;
Moi, j'écoute et j'entends. Shiva dit : — Dieu n'est pas,
Et du crime de tout personne n'est coupable. —
Hermès dit : — L'invisible erre dans l'impalpable. —
— Deux dieux, dit Zoroastre ; un désordre normal.
L'être, c'est le combat du bien contre le mal. —
Orphée au chant profond dit : — Les dieux semblent être ;
Mais quand on les contemple, on les voit disparaître,

Tant la Fatalité, larve sans front, sans yeux,
Sans cœur, étreint la terre et l'enfer et les cieux. —
Moïse dit : — Il est. Il est seul. Il se venge.
L'homme est une ombre, et meurt.—Et Jésus au front d'ange
Dit : — Dieu pardonne. Il rend Adam au paradis.
L'âme humaine survit à l'homme. — Et moi je dis,
—Car, sur chaque échelon de l'échelle où meurt l'ombre,
Le Verbe lumineux succède au Verbe sombre ;
On monte à la parole après le bégaiement —
Je dis :

Dieu, c'est le vrai. Ni vengeur, ni clément ;
Il est juste. Venger l'affront, c'est le connaître,
Et c'est le mériter. Être clément, c'est être
Injuste pour tous ceux qu'on ne pardonne pas.

*

Quand tu vis Sabaoth, aigle, tu te trompas.
Griffon, qui sur ton aile as porté l'évangile,
Écoute. Écoutez tous ! Zoroastre est d'argile ;
Shiva, qui n'est qu'un mage et que l'Inde croit dieu,
Est fange ; Hermès est poudre ; Orphée au regard bleu
A senti son squelette au sépulcre descendre ;
Et le voleur du feu, Prométhée, est de cendre ;
Moïse n'est pas près du Seigneur ; Jésus-Christ
N'est pas près du Seigneur ; nul prophète n'écrit
Près de Dieu ; nul archange ailé, nul personnage,
Nul saint. L'Éternité n'a pas de voisinage.

Écoutez ! Gravissez le réel pas à pas.

*

Dieu n'est pas le pêcheur qui jette des appâts
Au pauvre être fuyant que l'appétit assiège ;
Et son bonheur n'est pas de prendre l'homme au piège.

Pas d'enfer éternel.

*

Quoi, l'être aux instants courts,
Quoi, le vivant rapide enchaîné pour toujours !
Quoi, des illusions, des erreurs, des risées,
Quoi, des fautes d'un jour et d'une ombre, écrasées
Sous ce mot immobile et monstrueux : Jamais !
Dieu se faisant bourreau du haut des clairs sommets !
Dieu pire que Shylock, le vil rogneur de piastres !
L'Incréé, couronné de comètes et d'astres,
Tenaillant dans sa cave un moucheron puni !
La grandeur s'acharnant aux petits ! L'infini
Donnant la question à l'insecte qui pleure !
L'éternité tordant les minutes de l'heure !
Quoi ! ce juge aurait soif, quoi ! ce père aurait faim
De l'angoisse sans borne et du tourment sans fin !
Il aurait pour travail la souffrance, et pour joie
De faire écarteler, dans l'enfer qui flamboie,
L'homme, atome éperdu, sanglant, épouvanté,
Aux quatre vents de l'ombre et de l'immensité !
Chassez ce songe, vous, fantômes, qui le faites !
Quoi ! ces mondes créés dans des robes de fêtes,
Quoi ! la vie et le jour, l'éther, le firmament,
L'azur, l'océan perle et l'astre diamant,
Cette resplendissante et profonde nature,
Ne seraient qu'une chambre énorme de torture !

Et dans les vastes cieux la constellation,
Du gouffre émerveillé sublime vision,
Mêlant l'étoile bleue et blanche au soleil rouge,
Éclatante, serait la chandelle du bouge !

Que quelqu'un ait rêvé cela, c'est mon ennui.

Et, comme les damnés, hier, demain, aujourd'hui,
Toujours, brûlent au feu qui ne doit pas s'éteindre ;
Et, comme ce serait blâmer Dieu que les plaindre ;
— Ce serait supposer qu'il peut être meilleur ; —
En outre, comme, étant larme, angoisse et douleur,
La pitié ferait tache au paradis ; et, comme
Dieu ne doit rien cacher de sa justice à l'homme,
A l'âme, à l'ange, aux saints, et que l'éternel feu,
L'enfer, est un côté de la vertu de Dieu ;
Comme, alors, les élus devant voir la géhenne,
Il faut qu'elle les charme, et que pour eux la peine
Se résolve en bonheur, et qu'avec son tourment
L'enfer soit pour le ciel un assaisonnement,
Et que l'ange se plaise au sanglot qui s'élève ;
Le paradis n'est plus qu'un balcon de la Grève,
Où l'on vient voir, avec un sourire serein,
Brûler la Brinvilliers et rouer vif Mandrin,
Où l'on vient contempler l'agonie âpre et lente,
Et voir l'effet que font l'huile et la poix bouillante
Sur Caïn, et Judas hurler, et Lucifer
Rugir à chaque coup de la barre de fer ! —

*

Il se tut ; puis rouvrit ses deux lèvres vermeilles
D'où les mots s'envolaient ainsi que des abeilles,
Comme s'ouvre la ruche après que l'aube a lui :

*

— Personne n'est puni pour la faute d'autrui.
D'ailleurs, hommes, le fruit est fait pour qu'on le cueille.
Le livre monde est fait pour qu'on tourne la feuille.
Savoir, c'est vivre ; et vivre est le droit. Adorer,
C'est connaître ; et la porte aime à voir l'âme entrer.
Quelle que soit la lutte ou la peine ou l'épreuve,
Chaque fois que l'homme, humble et que le doute abreuve,
Saisit un fait nouveau dans l'ombre, il a goûté
De Dieu, de la lumière et de l'éternité.
C'est bien. C'est vers le jour une marche gagnée.
A grands coups de science, à grands coups de cognée,
Les vivants ont raison, dans leur obscurité,
D'ébaucher la statue immense Vérité.
L'homme est le noir sculpteur, le mystère est le marbre.
Faites. Ève a raison de se dresser vers l'arbre ;
Prométhée a raison, Galilée a raison ;
Colomb, qui cueille un monde au fond de l'horizon,
Fait bien ; Dante envahit la nuit cercle par cercle ;
Spinosa du néant lève l'affreux couvercle ;
Fulton dompte la mer que Xercès révolta ;
Galvani forge et mêle, à côté de Volta,
Les fluides, force, âme, aimants, métaux, mercures ;
Mesmer tressaillant touche aux frontières obscures ;
C'est ton droit, homme. Eschyle et Shakspeare ont raison,
O terre, d'étoiler ton plafond de prison.
Rœmer arrête au vol la lumière ravie ;
Gutenberg fait du jour, de l'amour, de la vie
Avec le plomb fondu du vieux supplice humain ;
Pythagore soumet l'ombre à son examen ;
Papin attelle à l'homme, à la terre charmée,
A l'âme, au char de feu, le noir cheval fumée ;

Halley de la comète est l'éclatant héraut ;
Leibniz offre à l'esprit l'évasion d'en haut,
Et, tressant le calcul, la pensée et l'étude,
Jette dans l'infini l'échelle de Latude ;
Harvey dit : le sang coule, et l'homme vit ! Képler
Prend dans les cieux l'étoile, et Franklin prend l'éclair ;
Jackson ôte l'angoisse à la chair qu'il mutile ;
Ils sont tous dans le vrai, dans le beau, dans l'utile.
Allez ! prenez la bêche et bêchez le jardin !
Montgolfier veut l'azur en attendant l'éden ;
Bien. Et Luther fait bien d'ouvrir l'âme, et Vésale
Éclairant le dedans de la mort colossale
Fait bien. L'audace est sainte et Dieu bénit l'effort.
Tous les glaives de feu derrière Adam ont tort !
Monte, esprit. Dieu t'attend. Dans ses deux mains de flamme,
Équilibre, il tient l'astre, et, justice, il tient l'âme ;
Et, l'univers ayant ce but : voir et savoir,
Pour l'astre et pour l'esprit rayonner est devoir.

*

Monte, et ne tremble pas. C'est une âpre montée.
Par instants l'âme hésite, à mi-côte arrêtée.
L'esprit humain qui va voit devant lui l'écueil,
L'escarpement, l'horreur, le chaos, le cercueil,
Et le sentier toujours plus sinistre et plus roide ;
Ce marcheur a le front baigné de sueur froide ;
Va, marcheur ! Mal et Bien portent à leurs deux bouts
L'effroi. Souvent, féroce au bonheur des hiboux,
Le progrès, rudoyant tous les petits bien-êtres,
Vomit tous les rayons dans toutes les fenêtres.
Le bien est sans pitié. Traverse sans trembler
Tout ce que tu verras autour de toi hurler ;

Le progrès a parfois l'allure vaste et fauve,
Et le bien bondissant effare ceux qu'il sauve.
Va donc ! Double le pas ! L'horizon s'élargit.
Va ! monte ! à chaque étape une larve surgit ;
C'est l'avenir debout dans sa figure étrange ;
L'avenir semble spectre avant d'apparaître ange.
Marche ! Qui veut aller à lui doit être prêt
A tous les grands combats ; l'homme se tromperait
S'il croyait qu'on obtient Dieu sans peine, et qu'on pousse
L'enfer dans le tombeau sans lutte et sans secousse.
L'enfantement du mieux a ses convulsions.
Tout dans les cieux se fait par révolutions.
Qu'est-ce que le progrès ? un lumineux désastre,
Tombant comme la bombe et restant comme l'astre.
L'avenir vient avec le souffle d'un grand vent ;
Il chasse rudement les peuples en avant ;
Il fait sous les gibets des tremblements de terre ;
Il creuse brusquement, sous l'erreur qu'il fait taire,
Sous tout ce qui fut lâche, atroce, vil, petit,
Des ouvertures d'ombre où le mal s'engloutit.
Va, lutte, esprit de l'homme ! Il ne faut pas qu'on aille
S'imaginer le bien de facile trouvaille.
Le bien étonne ; et l'âme a peur en le créant ;
Il a la majesté farouche du géant
Quand, écumant, et plein d'une rumeur confuse,
Il sort, lion, de l'antre, ou, vague, de l'écluse.
Oui, le progrès est l'eau qui monte dans la nuit ;
Il monte, il est torrent ; du passé qu'il détruit
Il est le châtiment ; il vient, pas de refuge ;
Il monte, il est marée ; il monte, il est déluge !
Sombre inondation de bonheur ! O terreur !
Dit l'homme. Et le génie, indomptable éclaireur,
Crie : O joie ! Allons, marche, esprit de l'homme ! avance !
Accepte des fléaux l'énorme connivence !
Marche ! Oui, souvent, douteux pour qui l'a souhaité,

Le progrès, effrayant à force de clarté,
A, quand il vient broyer le faux, l'abject, l'horrible,
Des apparitions de crinière terrible.
Sa promesse menace ; et pour tout ce qui doit
Tomber, mourir, finir dans le jour qui s'accroît,
Faux dieux, faux prêtres, mage impur, juge vendable,
Son rire est le rictus de l'aube formidable.
Depuis Adam, depuis Noé, de temps en temps,
Le progrès, qui poursuit ses vaincus haletants,
Qui veut qu'on soit, qu'on marche et qu'on fouille et qu'on taille,
Pousse ses légions d'azur dans la bataille,
Ses penseurs constellés, éthérés, spacieux,
Tous ses olympiens vêtus d'un pan des cieux,
Euler le sidéral, le splendide Épicure,
Et, comme les chouans dans la Vendée obscure,
Les hommes du passé, lourds, troublés, nébuleux,
Disent en les voyant : Fuyons ! voici les bleus !
Et ces hommes divins et ces hommes solaires
Font marcher leurs bienfaits au pas de leurs colères.
Le bien saisit le mal et l'écrase à son tour.
Accepte l'incendie invincible du jour,
Homme ! Va ! jette-toi dans ces gueules ouvertes
Qu'on nomme inventions, nouveautés, découvertes !
L'esprit humain, chercheur de Dieu, voit par moments
Les rayons s'irriter comme des flamboiements
Quand, poussant devant lui la foule coutumière,
Il va de l'hydre d'ombre à l'hydre de lumière !
N'importe ! ne crains pas le progrès rugissant
Pour le sage, le vrai, le juste et l'innocent !
Ne crains pas le progrès dévorant les ténèbres !
Trouvant les idéals par l'effort des algèbres !
Montant, géométrie et poésie, à Dieu !
Ne crains pas le progrès, conquérant de ciel bleu,
Sphinx qui fait vivre, archer de l'éternelle cible,
Montagnard du sublime et de l'inaccessible !

Suis ce monstre splendide, homme ! car il est beau
De toutes ces laideurs qu'on nomme Mirabeau,
Socrate, Camoëns, Cromwell, Tyrtée, Ésope ;
Et, faisant le niveau du cèdre et de l'hysope,
Il apparaît, mêlé d'Homère, de Newton
Et de Moïse, avec la face de Danton,
Et monte aux cieux portant la tête échevelée
De la nuit sombre au bout de sa pique étoilée !
C'est bien. —

*

L'ange songeait, pareil au lys qui penche [1].
Il semblait ne vouloir voir que son aile blanche ;
On eût dit qu'il chantait et priait tour à tour,
Et qu'il assoupissait et noyait dans le jour,
Ne se sentant plus vivre et palpiter qu'à peine,
Ses yeux demi fermés pleins de fierté sereine.

Mais l'autre aile tremblait sur son dos frémissant
Comme pour réveiller le grand esprit absent ;
Il rouvrit par degrés ses yeux brillants de gloire,
Et reprit, regardant malgré lui l'aile noire :

*

— Oui, c'est vrai, l'ombre. Hélas ! quand donc l'éden, l'hymen,
L'aube ? O noirs cauchemars du lourd sommeil humain !
Le crime originel ! l'enfer ! Ève et la pomme !
Lugubres visions ! Hélas ! hélas ! pour l'homme
Dieu ne se fait sentir que par sa pesanteur.
L'homme s'obstine à voir dans Dieu le tourmenteur,

[1] *Deux vers masculins.* Note du manuscrit destinée à rappeler à Victor Hugo qu'il avait à séparer ses rimes féminines.

Le victimaire, armant de tenailles-tonnerres
Et de pinces-éclairs ses poings tortionnaires,
Le tortureur sans frein, sans loi, sans cœur, sans but !
Il rêve dans les cieux l'effrayant Belzébuth !
Il se fait un azur, un mystère, une bible
Qu'emplit une façon d'Être suprême horrible.
Les hommes font Dieu sombre !

Oui, quand l'immensité
Germe en religion dans leur cœur agité,
Voilà ce qu'en voyant l'absolu, leurs yeux voient !
Oui, Dieu faisant brûler des bûchers qui flamboient,
L'homme voudrait au ciel arracher cet aveu !
Nous ne pouvons parler avec l'homme de Dieu
Sans mâcher quelque idée affreuse de supplice ;
Démons dans le brasier, damnés sous le cilice,
Dieu borné par l'enfer sans bornes, les pavés
De l'ombre à jamais pleins de pâles réprouvés !
Les uns, dans l'infini, comme tombe une pierre,
S'enfoncent, et, tremblants, ayant dans leur paupière
Le gouffre, vision et disparition,
Dévidant l'écheveau de la damnation,
Pendent au fil sans fin d'une chute éternelle ;
D'autres râlent, saignant sous leur forme charnelle
Dans on ne sait quel antre idéal et hideux.
Satan fait un coupable, et le ciel en veut deux,
Adam et l'homme. Ainsi, comme il est impossible
Que, lorsque l'innocent, dans le monde visible,
Pour la faute d'Adam est puni sans pitié,
Lui, le vrai criminel, ne soit pas châtié,
Adam aurait été conduit devant le juge,
Et là, sombre, éperdu, sans espoir, sans refuge,
A genoux sur le ciel recouvert d'un drap noir,
Lié sur une claie, affreux, terrible à voir,
Sous l'éternité morne abaissant son front blême,

Adam l'ingrat, Adam le coupable suprême,
Ajoutant tous les maux de sa race à ses maux,
Souffrant, tronc monstrueux, dans ses mille rameaux,
Ayant pour cri le cri qui sort de tous les langes,
Serait exécuté par des bourreaux archanges !
Il serait à jamais supplicié là-haut !
Les hommes, ses enfants, auraient dans leur cachot
Pour plafond le dessous de l'échafaud du père !
Ces étoiles qu'on voit parfois, dans leur repaire,
Par des fentes du ciel s'échappant et glissant,
Tomber sur eux, seraient les gouttes de son sang !

Ah ! fais cela, toi, l'homme à qui l'horreur agrée,
Esprit de jour taché de nuit, âme tigrée !
Homme de Louis onze et de Domitien,
Qui, dans les temps nouveaux comme dans l'âge ancien,
Mets l'âme et le cadavre à jamais en présence !
Qui t'appelles Jeffreys et t'es nommé Mézence !
O du bien et du mal amphibie effrayant,
Homme qui ne vois pas les anges s'enfuyant !
Fais ces actions-là dans ta brume de crime,
Mais ne les prête pas au songeur de l'abîme !
Ne les impute pas au Dieu vivant ! —

*

L'esprit
S'arrêta, regarda le gouffre, puis reprit :

— Cependant, dans tes jours de piété, toi, l'homme,
Tu rends hommage à Dieu ; tu dis :

« Je souffre ; en somme,
« J'ai l'âme. Âme, ici-bas je ne suis pas fini.

« Tout est bien. Je vivrai, par la mort rajeuni.
« Qu'importe que mon cœur se blesse et se meurtrisse !
« Mon âme ira montrer à Dieu la cicatrice.
« Dieu, le débiteur sûr, s'est toujours acquitté.
« Je suis le créancier de la grande équité.
« Souffrir, traîner la vie est l'affaire d'une heure ;
« La mort me tire hors de l'ombre inférieure.
« Mes maux obligent Dieu ; le baume après le fiel ;
« Tout homme en pleurs a droit au regard éternel.
« Tous, l'esclave, le nègre aux reins ceints d'une pagne,
« Le casseur de cailloux songeant dans la campagne,
« Le vil forçat, roulant quelque horrible rocher,
« N'ont qu'à crier pour voir Jéhovah se pencher.
« L'oubli que ferait Dieu du dernier et du moindre
« Suffirait pour ôter au jour le droit de poindre,
« Pour que l'univers ploie et tremble comme un jonc,
« Pour que l'étoile ait peur et dise : Qu'est-ce donc ?
« Et pour qu'au seuil de l'ombre aux profondes marées
« Les constellations se dressent effarées !

« Oui, je souffre, mais j'ai, dans mon accablement,
« Hypothèque sur l'aube et sur le firmament,
« Sur tous les éléments que, vivants, nous subîmes,
« Sur l'équilibre immense et sombre des abîmes !
« Je suis aux fers, j'ai soif, j'ai faim, j'ai froid, j'ai chaud;
« Mais le paradis brille aux fentes du cachot.
« De ce monde si noir l'ombre est à claire-voie.
« Dieu juste ne veut pas que ma larme me noie.
« Jamais le port ne manque au pauvre matelot ;
« Ma tempête aboutit à l'azur ; mon sanglot
« Sourit subitement et s'achève cantique.
« Mourir, c'est naître à Dieu. Je suis Caton d'Utique,
« Je ne veux point du bât que portent les romains,
« Et je tombe indigné, poignardé de mes mains,
« Sanglant ; je suis Socrate, et je bois la ciguë ;

« Je suis Jean Huss, ma chair meurt dans la flamme aiguë;
« Mais j'ai l'éternité. Je suis l'atome humain,
« Mais l'enfer aujourd'hui promet le ciel demain.
« Nous luttons, nous râlons, nous gémissons, qu'importe!
« Pas un cri n'est perdu, pas un tourment n'avorte ;
« Le paradis se fait de toutes les douleurs
« Qui deviennent baisers sur le front des meilleurs.
« Le deuil conquiert les cieux comme l'aigle sa proie.
« La racine malheur s'épanouit en joie
« Dans cet éden sublime où la terre fleurit ;
« Mes maux seront un jour mes biens ; je suis l'esprit.
« Misère, angoisse, pleurs, tout ce que nous saignâmes
« Se retrouve en rayons dans la main de nos âmes ;
« Le tombeau, que la nuit flamboyante bénit,
« Murmure : ciel ! avec ses lèvres de granit ;
« Là-haut toute souffrance en bonheur est comptée ;
« Dieu, ce soleil qui fait même une ombre à l'athée,
« Serait injuste et faux si c'était autrement.
« Le sépulcre n'est pas une bouche qui ment.
« J'ai la peine d'un jour, mais j'ai l'âme immortelle ! »

*

Alors, homme, pourquoi la brute souffre-t-elle ?

Pourquoi bats-tu ton âne à grands coups de bâton ?
Quel est son lendemain ? Ton âne est-il Caton ?
Pourquoi le héron gris, qui s'enfuit dans les brumes,
Sent-il le noir faucon fouiller du bec ses plumes ?
Pourquoi, troussant ta manche et tachant tes habits,
Plonges-tu les couteaux aux gorges des brebis ?
Pourquoi bois-tu le sang ayant tondu la laine ?
Pourquoi vas-tu traînant tes buffles dans la plaine
Par cet anneau de fer qui perce leurs naseaux ?

Qu'est-ce que l'hydre doit penser au fond des eaux ?
Vois ce saumon d'argent ; vers ses pauvres ouïes
Les flammes du brasier montent épanouies ;
Il était fait pour fuir sous l'eau des bleus ruisseaux.
Vois. Juge. Quoi ! la carpe est coupée en morceaux,
Elle est jetée à l'huile ardente, toute vive !
Quoi ! l'huître vit et souffre aux dents de ton convive !
Et c'est tout ! Te voilà satisfait dans ta chair
Quand, devant un grand tas de fagots, vif et clair,
Ta broche plie, offrant les lièvres et les cailles
A la bûche qui rit, monstre aux rouges écailles,
Et livrant l'humble essaim qui jouait, qui volait,
Le hallier, et la sauge avec le serpolet,
L'alouette et les prés, l'étang et la macreuse,
Aux mâchoires de feu de l'âtre qui se creuse !
Les charbons dans la cendre ouvrent leurs sombres yeux.
En voyant ce brasier riche, éclatant, joyeux,
Le passant, à travers la vitre illuminée,
S'empourpre ; et, contemplant ta haute cheminée,
Tu ne te doutes pas que, toi-même, tu ris
A la géhenne horrible, et que, rempli de cris,
D'engrenages hideux et de pinces rougies,
Ce beau foyer de pierre, espoir de tes orgies,
Ce réchaud où la mort frémit à pleine voix,
Où les battements d'aile et les soupirs des bois
S'en vont, chants des vanneaux et baisers des sarcelles,
Dans la fumée affreuse en fauves étincelles,
Cet antre, où l'on entend, quand on vient s'y pencher,
Tous les pétillements du rire et du bûcher,
Où l'oiseau fume, où meurt le nid, où flambe l'orme,
Est un des trous béants de la fournaise énorme !
C'est l'autel vil du ventre et du plaisir charnel ;
Et le fond communique au mystère éternel !

Cours au désert ; la vie est-elle plus joyeuse ?

Que d'effrayants combats dans le creux d'une yeuse
Entre la guêpe tigre et l'abeille du miel !
Va-t'en aux lieux profonds, aux rocs voisins du ciel,
Aux caves des souris, aux ravins à panthères ;
Regarde ce bloc d'ombre et ce tas de mystères ;
Fouille l'air, l'onde, l'herbe ; écoute l'affreux bruit
Des broussailles, le cri des Alpes dans la nuit,
Le hurlement sans nom des jungles tropicales ;
Quelle vaste douleur ! Les hyènes bancales
Rôdent ; sur la perdrix le milan tombe à pic ;
La martre infâme mord le flanc du porc-épic ;
La chèvre, les deux pieds de devant dans la haie,
Voit la couleuvre et bêle avec terreur ; l'orfraie
S'agite dans l'effroi du problème inconnu ;
Sur le crâne pelé du mont sinistre et nu
Le trou de l'aigle est plein de carnage et de fiente ;
La chouette, en qui vit la nuit terrifiante,
Tout en broyant du bec l'oiseau qu'elle surprit,
Songe ; le vautour blanc lui prend sa proie, et rit ;
L'éléphant marche avec un fracas d'épouvante ;
L'affreux jararrara, comme une onde vivante,
Autour des hauts bambous et des joncs tortueux
Se roule, et les roseaux deviennent monstrueux ;
Le museau de la fouine au poulailler se plonge ;
Sur la biche aux yeux bleus le léopard s'allonge ;
Le bison sur son dos emporte le conquard
Qui lui suce le sang pendant qu'il fuit hagard ;
La baudroie erre et semble un monstre chimérique ;
Quand le grand-duc cornu dans les bois d'Amérique
Plane, l'essaim fuyard des ramiers prend son vol.
Vois. L'oblique hibou guette le rossignol.
Le loup montre sa gueule et l'homme son visage,
Le désert frémit. Vois, les pigeons de passage
Qui vont, pillant le houx et le genévrier,
L'ours qui sort de son antre au mois de février,

Le phoque au poil luisant qui semble frotté d'huile,
Tout le fourmillement des brutes, le reptile,
Le nid, le scorpion tapi dans les lieux frais,
Le renard, le puma, ce grand chat des forêts
Qui fait en miaulant le bruit d'un bœuf qui gronde,
Le lynx, l'impur condor à la prunelle ronde,
Brigands que la nuit cache en son vaste recel,
Le jaguar à l'affût près des sources de sel,
Les files de chameaux des horizons arabes,
L'ibis mangeur de vers, le rat mangeur de crabes,
Les musquas rongeurs, pris au fond des lacs vitreux
Par la glace, et, l'hiver, se dévorant entre eux,
Et les boas nageurs et les boas énygres,
Et tous les crânes plats des serpents et des tigres,
Le mulot, la bigaille, et, sortant du ruisseau,
L'horrible caïman à tête de pourceau,
Méduse, cachalot, orphe, requin, marbrée,
Baleine à la mâchoire infecte et délabrée,
Mouches s'engloutissant au gouffre engoulevent,
L'unau, le fourmilier traître, lent et bavant,
L'once au jurement fauve, aux moustaches roidies,
Bêtes de l'ombre errant comme des Canidies,
Tout souffre ; grand, petit, le hardi, le prudent,
Tout rencontre un chasseur, une griffe, une dent !
Une sorte d'horreur implacable enveloppe
L'aigle et le colibri, le tigre et l'antilope.
L'eau noire fait songer le grave pélican.
Partout la gueule s'ouvre à côté du volcan ;
Partout les bois ont peur ; partout la bête tremble
D'un frisson de colère ou d'épouvante ; il semble
A celui qui ne voit l'être que d'un côté
Qu'une haine inouïe emplit l'immensité.

Hommes, les animaux, confuses multitudes,
Saignent dans vos cités et dans leurs solitudes ;

La bête pleure, rampe, agonise. Pourquoi ?
Et si le lion dit : Qu'est-ce que j'ai fait, moi ?
Que pourras-tu répondre à ce montagnard triste ?
Quoi ! Timour est, Nemrod survit, Caïphe existe ;
Ils souffrent ; mais leur âme est là, blanche et rêvant,
Qui, prête pour les cieux, frémit dans l'ombre au vent,
Et l'ours et le chacal râlent sans espérance !
Et Dieu voit tout le reste avec indifférence,
Tandis que, regardant fuir Tibère envolé,
Le grand lion rugit sous le ciel étoilé !

Est-ce que cette rosse efflanquée, et qu'on tire
Par la bride au charnier, passe sans te rien dire ?
Pauvre être qui s'en va, ses os trouant sa peau,
Boitant, suivi d'un tas d'enfants, riant troupeau,
Qui viennent lui jeter des pierres et qui chantent !
Est-ce que Montfaucon, ce lieu-spectre que hantent
Les noirs Laubardemonts, les Maillards, les Vouglans,
Ce sphinx mystérieux des abattoirs sanglants,
Devient soudain pour toi clair comme l'eau de roche,
Parce qu'il démolit sa potence, décroche
L'affreux squelette humain de son fétide étal,
Et se fait, d'étrangleur légal, royal, fatal,
Équarrisseur tuant la brute à tant par tête,
Et, de bourreau de l'homme, assassin de la bête !
Parce qu'il a changé le sang du tablier,
Tout est dit ! Retournez l'effrayant sablier,
Ou changez-en le sable, et faites qu'il y tienne
De la cendre animale au lieu de cendre humaine,
Plus d'énigme ! la bête appartient à la mort ;
C'est l'ordre, et tout est bien. Ni doute, ni remord.
Quoi ! partout, crocs, bouchers, égorgements, tueries !
Quoi ! dans les noirs combats du bœuf des Asturies,
Ivresse populaire et passe-temps royaux,
Le cheval éperdu marche sur ses boyaux,

Le taureau lui crevant le ventre à coups de cornes !
Quoi ! vous jetez des cœurs sanglants au coin des bornes,
Les pattes des oiseaux et leur pauvre duvet,
Des entrailles, des yeux, et tout cela vivait !
Les chênes qu'adoraient les fauves troglodytes
Sous la hache à grand bruit tombent; c'est, vous le dites,
De la nature morte et l'on peut la tuer.
Le chien aux coups de fouet a dû s'habituer ;
La bête doit souffrir sous le dieu qui foudroie ;
Tout, l'arbre qu'on abat et le pavé qu'on broie,
Tout souffre, pour souffrir ! C'est bien.

Iniquité !
De quel droit, moi l'esprit, suis-je dans la clarté ?
Pourquoi faut-il que toi, matière, tu pâtisses !
Quoi ! l'astre et le caillou seraient des injustices !
Une injustice en haut ! une injustice en bas !
Quoi ! le porc dans l'ordure et l'âne sous les bâts,
À jamais ! La souffrance à l'angoisse s'enlace ;
Puis, rien ! Quoi, l'homme, roi ! quoi, l'être, populace !
Adam seul serait graine et sa seule âme fleur !
Sabaoth vannerait dans un van de douleur
Le monde, et l'homme seul passerait par le crible !
S'il en était ainsi, tout deviendrait terrible,
L'univers regorgeant de bêtes s'emplirait
D'un long rugissement ainsi qu'une forêt ;
Les pierres hurleraient : Injuste ! injuste ! injuste !
L'arbre en convulsion, la broussaille, l'arbuste,
Se tordraient comme ceux qui sont sur un grabat ;
Et la création ne serait qu'un combat
Des monstres révoltés contre Dieu, belluaire.
S'il en était ainsi, ce monde mortuaire,
Chaos infâme en proie au furieux autan,
Ne vaudrait même pas le crachat de Satan !
S'il en était ainsi, créer serait un crime ;

Une exécration sortirait de l'abîme,
Te dis-je ! on entendrait les brutes gémissant,
Et le loup sans reproche, et le tigre innocent,
Devant les éléments cités en témoignage,
Devant l'infini triste où l'équité surnage,
Dénonçant Dieu, bourreau masqué de l'être obscur.
Alors, sur la sellette immense de l'azur,
L'horreur soufflèterait cet accusé sinistre.
Quoi ! le malheur pour œuvre et le mal pour ministre !
Quoi ! ployés à jamais sous un arrêt hideux,
Tant d'êtres si nombreux qu'Adam n'est rien près d'eux !
Quoi, pas de lendemain ! quoi, pas de récompense !
Quoi, l'homme seul dirait : Je vivrai, car je pense !
Qu'a-t-il fait pour cela ? L'être, galérien !
Fouettés, brisés, broyés, pétrifiés, puis rien !
Se tordre, et n'être plus, pour dernière aventure !
L'évanouissement au bout de la torture !
Le supplice, et c'est tout ! Quoi, cet être vaincu,
Quoi, cette créature innocente a vécu,
Souffert, saigné, traîné la terreur, bu la haine,
Et traversé d'un bout à l'autre la géhenne,
Tandis que je rayonne et luis, moi séraphin,
Et quand, lasse, elle tombe, agonisante enfin,
Et pose sur la nuit sa tête exténuée,
Dieu ne lui doit rien ! Vide, effacement, nuée,
Silence ; et le néant, oreiller de l'enfer !
O loi dont frémirait même un livre de fer,
Qui, par Néron dictée en un éclat de rire,
Ferait pleurer le bronze où l'on voudrait l'écrire !
Quoi ! je suis une bête et fais ce que je puis !
L'abîme ! et puis l'abîme, et puis l'abîme, et puis
L'abîme ! O désespoir ! ce serait la sentence !

*

Mais toi, l'élu risible, homme. à quelle distance
Es-tu de l'animal ? Le sais-tu ? Ta maison
Est celle du castor ; l'Égypte avait raison
D'être inquiète au seuil de la grande syringe ;
Es-tu sûr de ne pas jeter l'ombre d'un singe ?
Quoi ! l'animal n'est rien ! Vaux-tu mieux par hasard ?
Le flatteur sait-il mieux ramper que le lézard ?
L'envieux a-t-il plus d'esprit que la vipère ?
Qui, de l'homme ou du porc, est le fils ou le père ?
Vaux-tu le geai voleur que tu prends à l'appeau ?
Je voudrais bien savoir ce que c'est que ta peau,
Et si les astres, pleins de sombres rêveries,
En la voyant pendue à vos écorcheries,
S'en étonneraient plus, dans le gouffre des cieux,
Que de la peau d'un bœuf aux yeux mystérieux,
Ou d'un cerf au poil roux jaspé de taches blanches
Dont l'œil effaré fait des lueurs dans les branches !

Plus d'un secret étrange entre le monstre et toi
Palpite ; et parfois l'homme en sent le vague effroi.
Il est des êtres noirs au-dessous de la bête,
Qui, miasme, poison, peste, aquilon, tempête,
Ouvrant en bas la gueule aveugle des fléaux,
Font à tous les vivants la guerre du chaos.
Quoique sa dent te morde et que ton bras l'assomme,
L'animal est ton frère, et la bête avec l'homme
Contre la nature hydre a souvent combattu ;
Elle te communique une obscure vertu,
Et la peau du lion aidait le grand Hercule.

Ah ! tu te crois plein jour, et ris du crépuscule !
La pensée est ton lot ! Dieu n'a rien réussi

Hors toi ! Tu te crois rare et parmi tous choisi,
Parce qu'un vent d'en haut parfois souffle en ta brise,
Et que de temps en temps, criant : Brahma ! Moïse !
Isis ! ou murmurant : Lamma Sabacthani,
Relayant d'autres sœurs dont le temps est fini,
Une Religion, dans l'ombre ou la lumière,
Paraît à ton chevet, et, nouvelle infirmière,
Vient changer l'oreiller de ton lit d'hôpital !
Toi providentiel, et le reste fatal !
Mais, voyons, raisonnons un peu ; sois économe
D'extase pour toi-même, et regarde-toi.

L'homme,
Titan du relatif et nain de l'absolu,
Se croit astre, et se voit de clarté chevelu ;
Homme, l'orgueil t'enivre, et c'est un vin de l'ombre.
Redescends ! redescends ! Tout à l'heure, âpre et sombre,
L'aigle en rudoyant l'homme avait raison souvent.
Parce que je t'ai dit, moi : c'est bien ! en avant !
Ne t'en va pas cogner les soleils, larve noire !
Épargne à l'infini l'assaut de l'infusoire.
Voyons, qu'es-tu ? peux-tu toi-même t'affirmer ?
A quoi te résous-tu ? douter ? haïr ? aimer ?
Que crois-tu ? Que sais-tu ? Tu n'as dans ta science
Pas même un parti pris d'ombre ou de confiance.
Tu sais au hasard. Lois que ton œil calcula,
Faits, chiffres, procédés, classements, tout cela
Contient-il Dieu ? réponds. Ta science est l'ânesse
Qui va, portant sa charge au moulin de Gonesse,
Sans savoir, en marchant front bas et l'œil troublé,
Si c'est un sac de cendre ou bien un sac de blé.
Que dit l'artiste ému, le prêtre en sa chapelle,
Le vacher retournant le fumier sous sa pelle,
Le pâtre à l'œil vitreux, l'ermite, l'érudit ?
Que dit l'anatomiste au trappiste ? Que dit

Le plongeur du cadavre au mineur du squelette ?
Que dit le médecin au géologue, athlète
Qui lutte avec la terre et tombe exténué ?
Et l'algébriste exact, par l'infini hué,
Que dit-il, ce berger des chiffres indociles ?
Que dit le devin, roi des stryges et des psylles,
Poussant vers l'inconnu, qu'à ton vol tu soumets,
Quelque système aveugle ou boiteux, qui jamais
N'arrive au bout d'un fait sans trouble et sans encombre ?
Que dit le philosophe, aventurier de l'ombre ?
Et le poëte ami des cieux où l'aube point ?
Que disent, frémissants, pâles, la pioche au poing,
Tous ces noirs fossoyeurs de la fosse Science ?
Homme ! ils disent tous : — Nuit, misère, imprévoyance,
Erreur, néant, fumée, imbécillité, deuil. —
Et c'est avec cela que tu fais ton orgueil !
Jour coudoie ignorance en ton savoir hybride.
Tu ne sais pas tenir ta fantaisie en bride.
Tu vas, tu vas, tu vas ! Où vas-tu ?

Vanité !
Tu crois qu'en te créant Dieu t'a mis de côté,
Que ton berceau contient toutes les origines,
Et que tout se condense en toi ; tu t'imagines
Qu'à mesure que tout naissait et surgissait,
L'Éternel t'en donnait quelque chose ; et que c'est
Sous ton crâne que Dieu pensif traça l'épure
De ce monde qu'emplit son auréole pure.
Tu dis : J'ai la raison, la vertu, la beauté.
Tu dis : Dieu fut très las pour m'avoir inventé,
Et tu crois l'égaler chaque fois que tu bouges.
Allons ! mire-toi donc un peu dans les peaux-rouges !
Que dis-tu des yolofs, barbouillés de roucou,
Attachant des colliers d'oreilles à leur cou,
Et des hurons ornés de stupides balafres ?

Mire-toi dans les noirs, mire-toi dans les cafres,
Dans les yoways, trouant leurs nez, peignant leurs peaux,
Empoisonnant leur flèche aux glandes des crapauds !
Apprends ceci, rayon, apprends ceci, pensée :
L'ange commence à l'homme et l'homme au chimpanzée ;
L'orang-outang, ton frère, est un homme à tâtons.
Tu peux bien l'accepter, puisque nous t'acceptons !
Mire-toi dans tes goûts, dans tes mœurs, dans tes races,
Dans tes amours brutaux, dans tes instincts voraces,
Dans l'auge où nous voyons boire tes appétits !
Ton histoire ! tes lois ! ton bruit ! ton cliquetis !
Te figures-tu pas que tes gestes, tes guerres,
Tes cris, troublent l'azur de leurs fracas vulgaires,
Et que le jour mesure à ton pas son déclin ?
Crois-tu pas que le ciel est guelfe ou gibelin,
Que l'Être est Armagnac ou Bourguignon, que l'astre
Connaît oui, non, Genève et Rome, York et Lancastre,
Et que le monde pend à ton sacré cheveu ?
Tes princes ? tes sultans ? tes rois ? demande un peu
Ce que de ta grandeur pensent les astronomes.
Parles-en à Newton. Parce que tu te nommes
César ou Henri quatre, et qu'un beau jour Casca
Ou Ravaillac te prit en traître, s'embusqua
Dans l'ombre, et te coupa la veine cardiaque,
Crois-tu pas déranger l'énorme zodiaque ?
Et quant à tes cités, Babels de monuments
Où parlent à la fois tous les évènements,
Qu'est-ce que cela pèse ? arches, tours, pyramides,
Je serais peu surpris qu'en ses rayons humides
L'aube les emportât pêle-mêle un matin
Avec les gouttes d'eau de la sauge et du thym.
Et ton architecture étagée et superbe
Finit par n'être plus qu'un tas de pierre et d'herbe
Où, la tête au soleil, siffle l'aspic subtil.
Ton marbre, dont tu fais des dieux, que devient-il ?

Le temps court, et monnoie en courant tes statues ;
Ton bronze, qu'à tes rois guerriers tu prostitues,
On en fait des liards qui valent des héros.
Ton marbre, chaux et plâtre, emplit les tombereaux.
Homme, le papillon qui vit une semaine,
Le vibrion qu'un jour crée et qu'un jour remmène,
L'éphémère, enviant cette longévité,
Égalent ton granit devant l'immensité.
Ah ! tes œuvres, vraiment, parlons-en. Meurtre, envie,
Sang ! Tu construis la mort quand Dieu sème la vie !
Et, pendant que Dieu fait les chênes sur les monts,
Les baobabs pareils à des pieds de mammons,
L'arbre à pain, le palmier splendide, les mélèzes
D'où sort un chant pareil au flot sous les falaises,
L'olivier, le figuier, le cèdre, le nopal,
Tu fais l'arbre gibet, l'arbre croix, l'arbre pal,
L'affreux arbre supplice, énorme, vaste, infâme,
Cyprès dont les rameaux, faisant la nuit sur l'âme,
Sonnent lugubrement comme des enchaînés,
Dont chaque branche, hélas ! porte deux condamnés,
Et penche en frissonnant deux spectres sur l'abîme :
Au soleil, du côté de l'homme, la victime,
Et du côté de Dieu, dans l'ombre, le bourreau !

Ah ! tu te crois divin ! tu places ton zéro
En regard de cet orbe inouï qu'emplit l'onde
De l'océan sagesse et qu'on nomme le monde !
Ah ! géant ! tout savoir, ce n'est pour toi qu'un jeu.
Pourquoi te contenter d'un à peu près de Dieu ?
Pourquoi ne pas tirer l'abîme à clair ? Colosse !
Plus haut qu'Atlas, et plus que les oiseaux véloce !
Pourquoi te contenter de tes religions ?
Lorsque dans l'infini nous nous réfugions,
Pourquoi ne pas nous suivre, âme au cercueil penchante,
Et tout prendre ? Pourquoi, ce que l'abîme chante,

Ne pas le déchiffrer ? Tu n'as qu'à le vouloir !
Si tu ne l'entends pas, tu peux du moins le voir,
L'hymne éternel vibrant sous les éternels voiles.
Les constellations sont des gammes d'étoiles ;
Et les vents par moments te chantent des lambeaux
Du chant prodigieux qui remplit les tombeaux.
Allons, fais un effort, esprit plus grand que l'aigle ;
Prends ton échelle, prends ta plume, prends ta règle ;
Toute cette musique à l'ineffable bruit
Est là sur le registre effrayant de la nuit ;
Va, monte ; tu n'as plus qu'à tracer des portées
Sous les septentrions et sous les voies-lactées
Pour lire à l'instant même, au fond des cieux vermeils,
La symphonie écrite en notes de soleils !
Qu'attends-tu, dis ? Va donc au fond de Dieu ! va vite !
Ah ! souffle du fumier que le parfum évite,
Homme, ombre ! coureur vain de tous les pas perdus !
Marchand des Christs trahis et des Josephs vendus !
Va ! tu sors de la fange, et ta mère malsaine
C'est la matière infecte et la matière obscène !
Tes sombres légions vermineuses, amas,
Troupeau, tas imbécile adorant des lamas,
Avec ce qu'elles font et ce qu'elles projettent,
Entre la nourriture et l'excrément végètent !

*

Mais tu te fais petit ; tu changes d'argument,
Et c'est là, reprends-tu, ta plainte justement :
— L'homme est un désir vaste en une étreinte étroite,
Un eunuque amoureux, un voyageur qui boite ;
L'homme n'est rien ; la terre à chaque heure lui ment ;
La vie est un à-compte au lieu d'être un paiement ! —
Tes sages te l'ont dit, et, dans ton humeur noire,

Toi, l'homme, tu n'es pas éloigné de le croire,
C'est trop peu d'être un homme ; en naissant Dieu devait
Te donner tout l'azur dont la mort te revêt.
Ah ! tu n'es pas déjà content de Dieu toi-même !
Tu voudrais sur la terre être un être suprême ;
Créancier exigeant, tu te plains d'être né
A demi, qu'avec toi le maître ait lésiné,
Que Dieu soit en retard, et que, lui qui médite,
Lui qui vit, ne t'ait pas, à l'échéance dite,
Fait livraison de l'ombre et de l'éternité ;
Et tu voudrais encor que tout l'autre côté
De la création, misère inaperçue,
Fût à jamais plongé dans la nuit sans issue !

*

Mais tu dis : — Le caillou brisé, l'arbre abattu,
Ne souffrent point ; la bête ignore. — Qu'en sais-tu ?
Sais-tu la profondeur du soupir, et l'abîme
Du cri ? pour voir le fond du gouffre, es-tu la cime ?
Et s'il était des pleurs qui coulent en dedans ?
Et s'il était un doigt, léché des flots grondants,
Qui sentît tressaillir la montagne plaintive,
Et pour qui le rocher fût une sensitive ?
Que sais-tu ? Ta morale, ô juif, payen, chrétien,
Est une carte obscure et bizarre du bien
Et du mal, dont tu peins à ton gré les frontières.
Ce livre, dont tu fais la table des matières,
L'as-tu lu ? Que vois-tu par ton trou de prison ?
Portes-tu dans ton œil l'insondable horizon ?
Fermes-tu l'univers en fermant ta fenêtre ?
De quel droit marques-tu des limites à l'être,
Et dis-tu, te penchant sur le monde obscurci

Et sur le flot vivant : On souffre jusqu'ici !
Eh ! vois donc les douleurs de ces bêtes hagardes !

Ah ! la souffrance étant l'avenir, tu la gardes !
Tu n'en veux que pour toi ! tout le reste est trop vil.
Tu vois l'arbre se tordre et tu dis : Souffre-t-il ?
Tu dis : — La brute meurt, son souvenir s'envole ;
Elle ne s'aperçoit pas même qu'on la vole. —
Quoi ! l'homme fils unique, et l'univers bâtard !
Quoi ! tes maux seuls auraient le paradis plus tard
Qui, vrai pour toi, serait pour tout autre une fable !
La bête trouverait l'Éternel insolvable !
Quoi ! les monstres auraient, songeurs silencieux,
Droit de hocher la tête en présence des cieux !
Dieu baisserait les yeux devant leur sombre lutte !
Ils pourraient lui jeter le mépris de la brute,
Et, devant les soleils, les astres triomphaux,
Et l'étoile, et l'aurore, ils pourraient dire : Or faux !
Douleur, néant, horreur, seraient la destinée !
Quoi ! la création tout entière damnée,
Rêve affreux ! pas de but ; l'homme seul arrivé ;
Souffrir, et ne rien voir ; la douleur, œil crevé ;
Tout injuste, une vaste et stupide spirale
D'êtres perdus, sans jour, sans nœud, sans loi morale,
Allant on ne sait où, venant on ne sait d'où,
Et, tout au fond de l'ombre effroyable, Dieu fou !
Ce Jéhovah Satan ! que veut-on que j'en fasse ?
Songe exécré ! crachat de l'homme sur ta face,
O mon Dieu ! calomnie au père universel !
Bave d'inventions, qui tacherait le ciel
Si la fange pouvait atteindre, écume vile,
Dieu, l'outragé sublime, éternel et tranquille !

*

Non ! tous les êtres sont, et furent, et seront.

*

Qu'il ait sa cendre au cœur, qu'il ait sa flamme au front,
Tout être est immortel comme essence, et retrouve
Ce qui lui reste dû par la loi qui l'éprouve.
Ce n'est point un motif parce qu'on est petit
Pour ne pas être vu ; nul en vain ne pâtit ;
Dieu n'est pas le myope immense de l'espace.
L'aboiement de l'écueil qui jamais ne se lasse,
Le tonnerre, le vol de l'astre échevelé,
Tous les rugissements du vent démuselé,
La trombe, le volcan, font, dans l'éternel gouffre,
Moins de bruit que ce cri d'un moucheron : Je souffre !
Tous les êtres sont Dieu ; tous les flots sont la mer.

Non ! non ! l'écrasement n'est point la loi du ver.
Non ! non ! toute souffrance est un sillon. Prière
Et pleurs défont toujours quelque chose en arrière
Et font, ô cieux sereins ! quelque chose en avant.
Tout être se rachète ou tout être se vend.
Bien et mal. La loi vient de derrière la vie
Et derrière la mort continue. Homme, envie
Ton chien ; tu ne sais pas, triste maître hagard,
S'il n'a pas plus d'azur que toi dans le regard.
Tout vit. Création couvre métempsychose.

*

O dédain de la bête et mépris de la chose !
Double faute de l'homme et son double malheur !

Si pour la vie infime il eût été meilleur,
Au lieu d'écraser tout, s'il eût fait le contraire,
Au lieu d'être bourreau, s'il se fût montré frère,
S'il eût compris l'amas vivant qui remuait,
Et l'être monstrueux, ce grand souffrant muet,
L'homme, en butte à cette heure aux aboiements de l'ombre,
Eût été l'aîné roi de la famille sombre.
Cet aveugle serait devenu le voyant.
Il eût vu revenir à lui l'être fuyant.
La vie à son esprit qu'a troublé l'ignorance
Fût apparue avec toute sa transparence,
Et l'homme, sous le marbre ou l'aubier ou la chair,
De l'âme universelle eût vu le pâle éclair.
En s'inclinant, avec la majesté des prêtres,
Sur ces masques hagards qu'on appelle les êtres,
Calme, il eût relevé le morne abattement
Du monde terrassé qui vit lugubrement.
Sa pitié, s'émiettant aux souffrances farouches,
Eût fait tourner vers lui toutes ces âpres bouches.
La bête eût accepté l'homme ; le chêne l'eût
Accueilli dans les bois de son grave salut ;
La pierre en son horreur l'eût adoré ; la roche
Eût tressailli dans l'ombre, émue à son approche,
Et dans tous les cailloux il eût eu des autels.
Il eût senti sous lui de sombres immortels.
Il eût été le mage. Il eût connu les causes.
Il aurait sur son front la lumière des choses ;
Il serait l'Homme-Esprit. L'aigle eût fraternisé ;
Et, lui montrant le ciel, le lion eût posé
Sa griffe sur l'épaule auguste du Génie.
Au lieu de le haïr dans leur morne agonie,
Les vivants effrayants d'en bas eussent béni
Ce grand communiant de l'amour infini.
En le voyant, la fosse eût resplendi, pareille
Aux soirs d'été qu'embrase une clarté vermeille ;

La tombe aurait chanté, le spectre aurait souri ;
Il eût des inconnus été le favori,
Le bien-aimé de ceux qui sont sous les écorces,
Sous les granits, avec les sèves et les forces,
Et, dans tous ses labeurs, sans cesse, à tout moment,
Toute l'obscurité l'eût baisé doucement.
L'ombre immense serait son fauve auxiliaire.
La nature de l'homme aurait été le lierre
Et l'aurait, dans les pleurs, dans les chocs, dans les maux,
Dans les deuils, protégé de ses mille rameaux.
Il eût senti, du fond des insondables cuves,
Monter vers lui les vents, les parfums, les effluves,
Les magnétismes purs, les souffles, les aimants,
Et le secours profond des sombres éléments.
Les fléaux, qui lui font la guerre du désordre,
Fussent venus lécher ses pieds qu'ils viennent mordre ;
Quand sa barque, le soir, se risque hors du port,
Le flot eût dit au vent : C'est lui, souffle moins fort.
L'azur eût murmuré : Paix à la voile blonde !
L'écueil eût fait effort pour se courber sous l'onde.
L'être multiple épars dans l'expiation
L'eût partout conseillé de son vague rayon ;
Sentant cette belle âme humaine, bonne et tendre,
Se baisser, et toucher leur chaîne, et la détendre,
La création brute au difforme poitrail,
L'instinct, cette lueur de l'âme au soupirail,
Le grand Tout, ce flot sourd qui s'enfle et qui se creuse,
L'énormité, la chose informe et ténébreuse,
L'horreur des bois, l'horreur des mers, l'horreur des cieux,
Tout le mystérieux, tout le prodigieux,
Fût accouru, soumis, à son appel sublime,
A travers l'ombre ; et l'homme eût eu pour chien l'abîme.
Il sentirait, rêveur, satisfait, ébloui,
La pénétration des étoiles en lui ;
L'ange le montrerait à l'ange qui se penche ;

Il serait aujourd'hui la grande tête blanche
Aperçue au-dessus du gouffre et de la nuit.

Mais il n'a rien compris, rien sondé, rien traduit,
Rien aimé, que lui-même et lui seul. L'égoïste
Vit dans sa vanité démesurée et triste,
Presque en dehors du groupe immense des vivants.
Dans ce vaste univers, monceau d'esprits rêvants,
Il voit deux êtres : lui qu'il sent, Dieu qu'il suppose.

*

L'étincelle de Dieu, l'âme, est dans toute chose.
Le monde est un ensemble où personne n'est seul ;
Tout corps masque un esprit ; toute chair est linceul ;
Et pour voir l'âme on n'a qu'à lever le suaire.

*

La faute est le squelette et l'être est l'ossuaire.

C'est à dire, ô vivant, — car pour la terre il faut
Sans cesse commenter les formules d'en haut —
Que ce monde, où Dieu met ce que des cieux il ôte,
N'est que le cimetière horrible de la faute.

Tout fait, germe. Et la vie est un flanc qui conçoit,
Quoi ? la vie à venir. Tout être, quel qu'il soit,
De l'astre à l'excrément, de la taupe au prophète,
Est un esprit traînant la forme qu'il s'est faite.
Autant que dans la grâce et que dans la beauté,
L'être persiste et vit dans la difformité

Sous l'engloutissement de la matière infâme ;
Autant qu'Ève au doux front, Léviathan, c'est l'âme.

La noirceur d'aujourd'hui fait la nuit de demain.
Oui, bête, arbre, rocher, broussaille du chemin,
Tout être est un vivant de l'immensité sombre ;
L'homme n'est pas le seul qui soit suivi d'une ombre ;
Tous, même le caillou misérable et honteux,
Ont derrière eux une ombre, une ombre devant eux ;
Tous sont l'âme, qui vit, qui vécut, qui doit vivre,
Qui tombe et s'emprisonne, ou monte et se délivre !
Tout ce qui rampe expie une chute du ciel.
La pierre est une cave où rêve un criminel.
Prends garde, esprit ! recule au seuil du mal, arrête !
L'arbre t'attend, le roc te guette, esprit ! La bête
Est une chausse-trape où l'homme peut tomber.
Tremble. Pas d'action qu'on puisse dérober
A Dieu, pour qui dans toi veille ta conscience.
Tout être est responsable ; il croît, décroît, vit, pense,
Condamné par lui-même ou par lui-même absous ;
Tout ce qu'il fait s'en va dans l'espace ; et dessous
Est l'infini, compteur exact, plateau sans bornes ;
Et la chute possible, et les ténèbres mornes
Où serpentent, chassés du vent qui les poursuit,
Les essaims tortueux des mondes de la nuit.
Oui, l'âme dans le mal, hélas ! naufrage et sombre.

Hommes, votre lumière est faite avec de l'ombre ;
Sous votre bagne il est d'autres cachots profonds ;
Vous ne vous en doutez pas même ; ô noirs bouffons
Qui riez, qui chantez, qui raillez, c'est le pire,
Le monde des sanglots commence à votre rire.
En même temps la joie est au-dessus de vous ;
Car, devant le regard de l'Être sans courroux,
Tout se tient ; et l'extase à la douleur s'enlace. —

*

L'ange me regardait, et, sans que je parlasse,
Il voyait ma pensée, et, dans mon âme entrant,
Son œil fixe rendait mon crâne transparent.

Il dit, levant un doigt de sa main souveraine :

— Que l'oreille d'en bas qui m'écoute, comprenne
Que l'ange ne s'est pas contredit en montrant
L'homme si vain après l'avoir montré si grand.
Tout est haut, tout est bas ; tout est lent, tout va vite ;
Toute chose créée est splendide et petite ;
Tout être a deux aspects, ténèbres et rayons ;
Et la justice sort des confrontations
Du côté misérable avec la face auguste.

*

L'être est un hideux tronc qui porte un divin buste.
Mais — à la conscience heureux qui s'est fié ! —
Tout, même ce tronc vil, sera glorifié.

Dieu, l'avertisseur juste, incessamment regarde
La vie, et dans les vents murmure : prenez garde !
Et suit des yeux le choc des bons et des mauvais.
Tout à l'heure, ô vivant terrestre, tu pouvais
Me répondre : — Oui, le ciel est gibelin ou guelfe ;
L'astre connaît Isis et Phœbus, Thèbe et Delphe,
Genève et Rome, Œdipe et Sphinx, énigme et mot ;
Le météore prend fait et cause là-haut
Pour ou contre Pompée ou César, pour ou contre
Le pâle Capulet qu'un Montaigu rencontre ;

Car dans toute querelle est un peu d'équité
Et dans toute lueur un peu de vérité ;
Et si la rose rouge a tort, la rose blanche
A raison. Et cela suffit pour que Dieu penche.
Le nuage, le jour, la rosée en sueur,
La comète traînant sa sinistre lueur,
Tous les êtres profonds qui passent dans l'abîme,
Sont du parti de ceux qu'on foule et qu'on opprime ;
Et, luttant pour le droit et pour la vérité,
Le faible a dans ses reins toute l'immensité.
De là l'auguste foi du cœur simple et robuste.
Vivants, tous les cheveux de la tête du juste,
Par des fils que nul bras n'a pu briser encor,
Sont liés aux rayons de tous les astres d'or.

Vis, âme. — Oh ! que Dieu soit dans ce que tu préfères !

*

La loi, sous ses deux noms une dans les deux sphères,
Vivants, c'est le progrès ; morts, c'est l'ascension.

Toute cité, d'en bas ou d'en haut, est Sion ;
Tout être, par l'effort du labeur volontaire,
Sort de l'épreuve, et rentre au bonheur ; toute terre
Doit devenir éden et tout ciel paradis.

Les gisants s'écrieront : debout ! les engourdis
Remueront ; l'avenir, parlant d'une voix tendre,
Dira : terre, voici le chemin qu'il faut prendre,
O terre ! et l'harmonie en chantant conquerra
L'horreur du Groënland, l'horreur du Sahara,
Et le sable et la neige, et ces larves barbares,
Caraïbes, hurons, bédouins, malabares,

Peuples sourds du Thibet, de l'Ohio, du Darfour,
Que l'ombre garde assis dans son noir carrefour.
L'aube, cette blancheur juste, sacrée, intègre,
Qui se fait dans la nuit, se fera dans le nègre.
Une Athène au front pur naîtra de Tombouctou.
Oh ! pourvu que ce soit en avant, Dieu sait où,
Va, vole ! Je l'ai dit, et je te le répète,
Là-bas, où l'on entend sonner de la trompette,
Là-bas dans l'inconnu, là-bas dans le réel,
Dans le vrai, dans le beau, dans le grand, dans le ciel,
Genre humain, genre humain, ouvre tes larges ailes !

En même temps la mort aux splendides prunelles
Pousse vers l'éternelle et suprême clarté
Le monstre, et l'homme au vent du sépulcre emporté,
Troupeau fuyant qu'au bord du gouffre elle dénombre.
L'aurore est un baiser qui veut les fronts de l'ombre.
Tout se meut, se soulève, et s'efforce, et gravit,
Et se hausse, et s'envole, et ressuscite, et vit !
Rien n'est fait pour rester dans l'obscurité sourde.
L'âme en exil devient à chaque instant moins lourde,
Et s'approche du ciel qui vous réclame tous.
D'heure en heure, pour ceux qui se sont faits plus doux,
La peine s'attendrit ; l'ombre en bonheur se change ;
La bête est commuée en homme, l'homme en ange ;
Par l'expiation, échelle d'équité,
Dont un bout est nuit froide et l'autre bout clarté,
Sans cesse, sous l'azur que la lumière noie,
L'univers Châtiment monte à l'univers Joie.

Et l'on y vient d'un bond, et du plus triste lieu.
Oui, l'horreur et le mal peuvent aux pieds de Dieu
Se verser tout à coup en urnes de lumière.
Oui, les plus noirs ont droit à la plus blanche sphère ;
Les plus vils ont pour loi d'atteindre les plus hauts.

Tous les rayonnements puisent tous les chaos,
Vident la nuit, et font, ravissement des anges,
Des gerbes d'arcs-en-ciel avec toutes les fanges !
Point de déshérité ! Non ! point de paria ! —

*

Je levai les deux mains au ciel ; l'ange cria :

— O profondeurs, voilà que ce passant s'étonne ! —

Puis il reprit :

— Rêveur qu'emporte un vent d'automne,
Sors de l'infirmité de ta stupeur sans yeux.
Apprends l'immensité. Guetteur obscur des cieux,
Sache, ô vivant qui viens regarder l'aube naître,
Que l'expiation va plus avant peut-être
Que tu ne descendis et que tu ne sondas,
Homme, et qu'elle peut faire un élu de Judas ;
Sache que Dieu, domptant même l'œil qui fascine,
Change, quand il lui plaît, le serpent en racine,
Si bien qu'avec le temps ses desseins sont remplis,
Et que de la vipère il fait sortir un lys.

Qu'ont donc appris à l'homme Inde, Égypte et Chaldée,
S'il est pétrifié par cette simple idée
Que l'âme se perdra, se perd et se perdit,
Mais que Dieu peut toujours la trouver ? Qui te dit
Que, le jour où la mort enfin te fera naître,
Tu ne verras pas, homme, au seuil des cieux paraître
Un archange plus grand et plus éblouissant
Et plus beau que celui qui te parle à présent,

Ayant des fleurs soleils, des astres étincelles,
Et tous les diamants du gouffre sur ses ailes,
Qui viendra vers toi, pur, auguste, doux, serein,
Calme, et qui te dira : C'est moi qui fus Caïn ?
Homme, sache que Dieu pourrait prendre un cloporte,
Un crapaud, l'acarus que ton ulcère porte,
Et lui donner l'aurore et le septentrion.
Sache que Dieu pourrait choisir un vibrion,
Un ver de terre au fond du sépulcre nocturne,
Et lui dire : — Voilà Sirius et Saturne,
Arcturus, Orion et les pléiades d'or,
Je te les donne. Prends ! Et je te donne encor
Le vaste Jupiter avec ses quatre lunes.
Prends l'ouragan, le bruit, le jour bleu, les nuits brunes,
Le tropique et l'été, le pôle avec l'hiver.
Vénus, perle du soir, je te donne à ce ver.
Ver, prends Aldebaran que vit Jean, mon apôtre,
Et prends ses trois soleils qui roulent l'un sur l'autre ;
Prends tous les firmaments et tous les océans,
Et le haut zodiaque aux douze astres géants
Tournant comme une roue au fond des ombres noires. —
Sache que Dieu pourrait donner toutes ces gloires
A ce vil ver de terre immonde et chassieux
Sans étonner un seul archange dans les cieux !
Et sache aussi que Dieu donnerait à cet être
Ce que dans tous les lieux l'éternité voit naître,
Tous les astres qu'on voit, tous ceux qu'on ne voit pas,
Tout ce qui tourbillonne au souffle du trépas,
Et les mille flambeaux tremblant sur le grand voile,
Sans que l'infini fût amoindri d'une étoile,
Et qu'ayant tout donné, Dieu n'aurait rien de moins. —

Et l'archange reprit : — Soleils, soyez témoins !

*

Soyez témoins, ô cieux, que l'ilote et l'esclave,
L'idiot dont l'œil rêve et dont la lèvre bave
Dans ses mornes sommeils,
Et sur son lit maudit le lépreux solitaire,
O cieux, sont vos égaux, et que les vers de terre
Sont vos frères, soleils !

Soyez témoins, éthers où vit l'âme ravie,
Épanouissements de splendeur et de vie,
Édens par Dieu dorés,
Paradis qui passez avec le son des lyres,
Rayons, soyez témoins, soyez témoins, sourires,
Que les pleurs sont sacrés !

Il ne tient qu'à la nuit, et cela dépend d'elle,
D'être heureuse, innocente, et sincère, et fidèle,
De nous éblouir tous,
Et de voir tout à coup, clartés dans l'ombre écloses,
Des flots de colibris, sortis d'un tas de roses,
Aveugler ses hiboux !

Le méchant est un mort dont l'harmonie est veuve.
Il peut, quand il lui plaît, renaître après l'épreuve,
Et revenir, ailé,
Superbe, triomphant, sans pleurs, sans deuil, sans crainte,
Joyeux ; car tout esprit de la justice sainte
Est l'époux étoilé !

Hommes ! l'orgueil en vous parfois crie et résiste,
Et vous dites, sentant que votre globe est triste :
« Dieu pour nous est sans nom.

« Qu'a trouvé Ptolémée et que sait Épicure ?
« Double négation : le ciel noir, l'âme obscure.
« L'être est Nuit, l'homme est Non.

« Le mal est notre maître et le doute est notre hôte ;
« Dieu nous montre la peine et nous cache la faute ;
« Que veut ce Dieu lointain ?
« Notre vie est si morne et notre âme est si noire,
« Hélas ! que, par moments, nous hésitons à croire
« L'étoile du matin !

« Il semble que Dieu triste essaie à chaque aurore
« De créer un jour pur, divin, charmant, sonore,
« Par la joie expliqué,
« D'un éternel midi réchauffant la nature,
« Sans tache... — et, chaque soir, la nuit revient, rature
« Du jour toujours manqué !

« Qui nous dit que ce monde inique et léthifère
« Est l'œuvre de quelqu'un qui sait ce qu'il veut faire ?
« Tout rampe de terreur ;
« Ces monts, ces mers, ces champs où nos troupeaux vont paître,
« Ces globes, ces soleils, ces cieux ne sont peut-être
« Que quelque immense erreur ! »

Et vous criez, vivants sinistres de la tombe :
« L'anathème nous tient ; l'horreur sur nous surplombe ;
« Ce guichetier nous suit ;
« L'obscurité nous couve, et la geôle âpre et lourde
« Nous guette, et chaque étoile est la lanterne sourde
« D'un spectre de la nuit !

« Nous sommes prisonniers ; les ténèbres nous gardent ;
« Tous les yeux de l'abîme à la fois nous regardent ;
« Comment fuir ? on nous voit !

« Comment nous évader ? » — Il suffit, pour qu'on sorte,
Qu'une bonne action pousse l'énorme porte
Du bout du petit doigt !

Le Dieu juste, qui met à toute peine un terme,
Ne veut pas que le grand sur le petit se ferme ;
Il veut la liberté,
Et c'est avec l'atome, ô pauvre âme inquiète,
Que ce Dieu fait la clef de la serrure faite
Avec l'immensité.

Dieu ne permet à rien l'oppression ; la brute
Et l'ange sont amis ; au fond de toute chute
Dieu met de sa clarté ;
De toute ascension Dieu marque le solstice ;
Il crie aux quatre vents : Égalité ! Justice !
Équilibre ! Équité !

Et l'un des quatre vents va le dire à l'aurore ;
L'autre au couchant pourpré qu'un divin nimbe dore
Et qui s'épanouit ;
Le troisième le dit au midi qui s'enivre
De l'éblouissement de tout ce qu'il fait vivre ;
Le dernier à la nuit.

Qu'est-ce que le rayon a de plus que la bête ?
Le tigre a sa fureur, le ciel a sa tempête ;
Tout est égal à tout ;
L'insecte vaut le globe ; et, soleils, sphères, gloires,
Tous les géants, égaux à tous les infusoires,
Gisent sous Dieu debout.

Tout n'est qu'un tourbillon de poussière qui vole.
La mouche et sa lueur, l'astre et son auréole,
Cendre ! apparitions !

Vie ! être ! ô précipice obscur ! horreurs sacrées,
Où Dieu laisse en rêvant tomber des empyrées
Et des créations !

L'infiniment petit, l'infiniment grand, songes !
Ces soleils que tu vois, ces azurs où tu plonges,
Âme errant sans appuis,
Les orbites de feu des sphères vagabondes,
Les éthers constellés, les firmaments, les mondes,
Cercles du fond du puits !

O citerne de l'ombre ! O profondeurs livides !
Les plénitudes sont pareilles à des vides.
Où donc est le soutien ?
L'être est prodigieux à ce point — j'en frissonne ! —
Qu'il ressemble au néant ; et Tout par moments donne
Le vertige de Rien !

On revient au néant par l'énormité même,
Oui ! — S'il n'était pas là, lui, le témoin suprême,
Oh ! comme on frémirait !
Mais ce grand front serein dans l'immensité rentre,
Et, comme un feu suffit pour éclairer un antre,
L'univers reparaît.

O création, choc de souffles, bruit d'atomes,
Terre, trône de l'homme, univers, cieux, royaumes,
Rayons, sceptres, pavois,
Monde noir qui te tais et qui dors ! Dieu se lève.
Ombre, il est le regard ; sommeil, il est le rêve ;
Silence, il est la voix !

Dieu vit. Quiconque mange est assis à sa table.
Il est l'inaccessible, il est l'inévitable.
L'athée au sombre vœu,

En se précipitant, avec son hideux schisme,
La tête la première, au fond de l'athéisme,
Brise son âme à Dieu !

Il est le fond de l'être ; oui, terrible ou propice,
Tout vertige le trouve au bas du précipice.
Satan, l'ange échappé,
Se cramponne lui-même au père, et l'on devine
Dans le pli d'un des pans de la robe divine
Ce noir poignet crispé.

Dieu ! Dieu ! Dieu ! l'âme unique est dans tout, et traverse
L'âme individuelle, en chaque être diverse ;
Tout char l'a pour essieu ;
La tête de mort, blême au fond de l'ombre immonde,
Par un de ses deux trous, sinistre, voit le monde,
Et par l'autre voit Dieu.

Cet ensemble, où l'on voit toujours plus d'aube naître,
Et qu'on nomme le ciel et l'enfer, se pénètre ;
Rayon et flamboiement ;
L'un descend, l'autre monte ; et Dieu dans l'ombre passe ;
Et chacun d'eux éclaire un côté de sa face
Au fond du firmament.

Par moments, dans l'azur où l'archange a son aire,
Il se fait des hymens que chante le tonnerre ;
L'âme épouse le ver ;
Et le ciel et l'enfer, et la lumière et l'ombre,
Et le rayon splendide et le flamboiement sombre
Se baisent dans l'éclair.

Rien n'est désespéré, car rien n'est hors de l'être.
Vivez ! Le disparu peut toujours reparaître.
Le mal par vous construit

Se place, dans la vaste et morne apocalypse,
Entre votre âme et Dieu ; l'enfer est une éclipse ;
Le mal passe, Dieu luit !

Transfigurations splendides et subites !
Les châtiments sont pleins de sombres cénobites,
De bras au ciel tendus.
Parfois les lieux profonds ont des sanglots sublimes
Qui jettent tout à coup près de Dieu sur les cimes
Des monstres éperdus !

Chaque globe est un œuf hideux, sur qui se pose
La nuit triste, où l'on sent remuer quelque chose,
Couvert d'êtres maudits,
Lugubre, affreux, rongé de moisissure verte,
Qu'un jour un bec de feu brise, et d'où, l'aile ouverte,
Sort l'aigle Paradis.

Ce n'est pas le pardon, c'est la justice auguste ;
C'est, après le rachat, la délivrance juste ;
L'équitable retour
Des hydres vers l'azur où l'on voit l'astre éclore,
Des muets vers la voix, des larmes vers l'aurore,
Des spectres vers le jour !

Dieu n'est pas moins en bas qu'en haut ; oui, la nature
Sacre l'égalité de toute créature
Devant le créateur ;
Et c'est le cœur de Dieu que sent l'être unanime
Dans ces deux battements énormes de l'abîme,
Profondeur et Hauteur.

Ces deux pulsations de la vie éternelle
Jettent l'âme innocente et l'âme criminelle,
L'une aux cieux, l'autre aux nuits ;

Chacun va dans la sphère où sa pesanteur tombe.
Dieu, pour noircir l'orfraie et blanchir la colombe,
N'a qu'à dire : Je suis.

La conscience est là, lueur crépusculaire.
Vous êtes avertis, vivants ; le crime éclaire.
Tu tombes, tu sais où !
La drachme de Judas, par la nuit ramassée,
Rayonne et luit au fond de l'ombre hérissée ;
C'est l'œil rond du hibou.

Dieu laisse à tous le poids qu'ils ont. Coupable ou sainte,
L'action est un pied qui marque son empreinte.
Dieu laisse au mal le mal.
Dieu, choisir ! l'absolu n'a pas de préférence ;
Le cercle ne peut rien sur la circonférence ;
Le parfait est fatal.

Oui, Dieu, c'est l'équilibre. Êtres, Dieu pèse et crée :
A droite l'étendue, à gauche la durée ;
L'évident, l'incompris ;
Les éblouissements, contre-poids des désastres ;
L'abîme balançant l'âme ; ici tous les astres,
Et là tous les esprits.

En lui sont la raison et le centre imperdable ;
Tous les balancements de l'ordre formidable
S'y règlent à la fois ;
Toutes les équités forment cette âme immense ;
Elle est le grand niveau de l'être ; et la clémence
Y serait un faux poids.

L'absolu ! l'absolu ! Ni fureurs, ni faiblesses.
Impassible, étoilée, âpre, tu ne te laisses,
Au fond du ciel béni,

Violer, dans ta paix qu'aucun flot ne déborde,
Pas même par l'amour et la miséricorde,
Sombre vierge Infini !

Rien ne fait vaciller l'axe, que la justice.
Chacun pèse sa vie, orgueil, sagesse ou vice.
Vivez ! cherchez le mieux !
L'action pend à l'âme. Avec tout ce qu'il sème,
Chaque être à son insu se compose à lui-même
Son poids mystérieux.

La balance n'a pas le droit de faire grâce.
Elle oscille en dehors du temps et de l'espace ;
Elle est la vérité ;
Sous la seule équité son tremblement s'apaise.
Demande aux deux plateaux si l'immensité pèse
Plus que l'éternité ! —

*

L'archange disparut comme, au front du Vésuve,
S'efface une fumée, ou comme, dans la cuve,
S'évanouit l'écume en tombant du pressoir.

VIII

LA LUMIÈRE

CE QUI N'A PAS ENCORE DE NOM

Deus.

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.
Et ce point noir semblait une mouche dans l'ombre.

Comme un vert rejeton sort d'une souche sombre,
Des profondeurs sortait le jour éblouissant.
Je me précipitai vers le point grandissant,
Plus prompt que les oiseaux envolés hors des branches ;
C'était une lumière, avec deux ailes blanches ;
Et qui m'avait semblé, lorsque je l'aperçus,
Obscure, tant le ciel rayonnait au-dessus.

Cette clarté disait :

*

— Pas de droite et de gauche ;
Pas de haut ni de bas ; pas de glaive qui fauche ;
Pas de trône jetant dans l'ombre un vague éclair ;
Pas de lendemain, pas d'aujourd'hui, pas d'hier ;

Pas d'heure frissonnant au vol du temps rapace ;
Point de temps ; point d'ici, point de là ; point d'espace ;
Pas d'aube et pas de soir ; pas de tiare ayant
L'astre pour escarboucle à son faîte effrayant ;
Pas de balance, pas de sceptre, pas de globe ;
Pas de Satan caché dans les plis de la robe ;
Pas de robe ; pas d'âme à la main ; pas de mains ;
Et vengeance, pardon, justice, mots humains.

Qui que tu sois, écoute : Il est.

Qu'est-il ?

Renonce !

L'ombre est la question, le monde est la réponse.
Il est. C'est le vivant, le vaste épanoui !
Ce que contemple au loin le soleil ébloui,
C'est lui. Les cieux, vous, nous, les étoiles, poussière !
Il est l'œil gouffre, ouvert au fond de la lumière,
Vu par tous les flambeaux, senti par tous les nids,
D'où l'univers jaillit en rayons infinis.
Il regarde, et c'est tout. Voir suffit au sublime.
Il crée un monde rien qu'en voyant un abîme ;
Et cet être qui voit, ayant toujours été,
A toujours tout créé de toute éternité.
Quand la bouche d'en bas touche à ce nom suprême,
L'essai de la louange est presque le blasphème.
Pas d'explication donc ! Fais mettre à genoux
Ta pensée, et deviens un regard, comme nous.
Pourquoi chercher les mots où ne sont plus les choses ?
Le vil langage humain n'a pas d'apothéoses.
Ce qu'Il est, est à peine entrevu du tombeau.
Il échappe aux mots noirs de l'ombre. On aurait beau
Faire une strophe avec les brises éternelles,
Et, pour en parfumer et dorer les deux ailes,

Mettre l'astre dans l'une et dans l'autre la fleur,
Et mêler tout l'azur à leur splendide ampleur,
On ne peindrait pas Dieu. Songeur, qu'on le revête
De bruit et d'aquilon, de foudre et de tempête ;
Qu'on le montre éveillé, qu'on le montre dormant,
Sa respiration soulevant doucement
Toutes les profondeurs de toute l'étendue,
Remuant la comète au fond des cieux perdue,
Le vent sur son cheval, la mort sur son éclair,
Et le balancement monstrueux de la mer,
On ne le peindra pas. Lui ! Lui ! l'inamissible,
L'éternel, l'incréé, l'imprévu, l'impossible,
Il est. La taupe fouille et creuse, et l'aperçoit ;
L'ombre dit à la taupe : es-tu sûre qu'il soit ?
La taupe répond : Dieu ! Dieu de l'aigle est la proie.
Suppose que sur terre un seul être en Dieu croie,
Cet être, si jamais le soleil s'éclipsait,
Remplacerait l'aurore. Et sais-tu ce que c'est
Que le fauve ouragan, tonnant et formidable ?
C'est, dans les profondeurs du gouffre inabordable,
L'infini murmurant : je l'aime ! à demi-voix ;
Quand l'étoile rayonne, elle dit : je le vois !
Tout le cri, tout le bruit et tout l'hymne de l'homme
Avorte à dire Dieu ! Le baiser seul le nomme.

J'aime ! —

*

Ici la clarté me dit :

— Si tu m'en crois,
Va-t'en. Car les rayons brûlants dont tu t'accroîs
Pourraient te consumer, frémissant, avant l'heure.
L'homme meurt d'un excès de flamme intérieure ;

L'ange qui va trop loin dit : Ne restons pas là.
En voulant trop voir Dieu, Moïse chancela ;
Un peu plus, il tombait du haut de cette cime,
L'œil plein des tournoiements terribles de l'abîme.

— Parle ! oh ! parle ! criai-je à la forme de feu.

— O curieux du gouffre, Empédocle de Dieu,
Je parlerai, dit l'être, et même ton langage ;
Car, lorsqu'en l'infini près de vous on s'engage,
Hommes, on ne peut plus toucher à ses rameaux
Sans en faire tomber vos misérables mots.

*

Le tout éternel sort de l'éternel atome.
De l'équation Dieu le monde est le binôme.
Dieu, c'est le grand réel et le grand inconnu ;
Il est ; et c'est errer que dire : Il est venu.
Quoique l'impénétrable énigme le vêtisse,
Quoiqu'il n'ait ni lever, ni coucher, ni solstice,
Êtres bornés, il marque, au fond du ciel sans bord,
Vos quatre angles, levant, occident, midi, nord ;
Il est X, élément du rayonnement, nombre
De l'infini, clarté formidable de l'ombre,
Lueur sur le koran comme sur le missel,
Éternelle présence à l'œil universel !
C'est lui l'autorité d'où jaillit l'âme libre ;
C'est lui l'axe invisible autour duquel tout vibre,
Et l'oscillation dans l'immobilité ;
Oscillation sombre au cercle illimité,
Qui va, prodigieuse, une, inouïe, étrange,
Des oreilles de l'âne aux ailes de l'archange.

L'être sans cesse en lui se forme et se dissout ;
Il est la parallèle éternelle de tout ;
Il est précision, loi, règle, certitude,
Justesse, abstraction, rigueur, exactitude,
Et toute cette algèbre en tendresse se fond.
Et dans l'indéfini, l'obscur et le profond,
A travers ce qu'on nomme air et terre, flamme, onde,
Cet X a quatre bras pour embrasser le monde,
Et, se dressant visible aux yeux morts ou déçus,
Il est croix sur la terre et s'appelle Jésus.

Hors de la terre il est l'innommé.

Chaque sphère
Le nomme en frissonnant du nom qu'elle préfère,
Mais tous les noms sur Dieu sont des flots insensés.

*

Quant au globe chétif et morne où vous passez,
Hommes, l'ange a parlé d'une façon sévère ;
L'homme est l'être sacré que la terre révère ;
Mais l'arbre est quelque chose et la bête est quelqu'un ;
La pierre et son silence, et l'herbe et son parfum,
Vivent ; l'homme, rayon, doit plaindre la poussière ;
L'être est une famille où l'homme est le grand frère ;
Et lui, l'âme d'en haut, il doit, dans leurs combats,
Verser tout son azur sur les âmes d'en bas ;
L'homme, malgré sa haine et malgré sa démence,
Est le commencement de la lumière immense.
L'égalité dans l'ombre ébauche l'unité ;
L'unité, c'est le but de la route clarté.

*

Âme ! être, c'est aimer.

Il est.

*

C'est l'être extrême.
Dieu, c'est le jour sans borne et sans fin qui dit : j'aime.
Lui, l'incommensurable, il n'a point de compas ;
Il ne se venge pas, il ne pardonne pas ;
Son baiser éternel ignore la morsure ;
Et quand on dit : justice, on suppose mesure.
Il n'est point juste ; il est. Qui n'est que juste est peu.
La justice, c'est vous, humanité ; mais Dieu
Est la bonté. Dieu, branche où tout oiseau se pose !
Dieu, c'est la flamme aimante au fond de toute chose.
Oh ! tous sont appelés et tous seront élus.
Père, il songe au méchant pour l'aimer un peu plus.
Vivants, Dieu, pénétrant en vous, chasse le vice.
L'infini qui dans l'homme entre, devient justice,
La justice n'étant que le rapport secret
De ce que l'homme fait à ce que Dieu ferait.
Bonté, c'est la lueur qui dore tous les faîtes ;
Et, pour parler toujours, hommes, comme vous faites,
Vous qui ne pouvez voir que la forme et le lieu,
Justice est le profil de la face de Dieu.
Vous voyez un côté, vous ne voyez pas l'autre.
Le bon, c'est le martyr ; le juste n'est qu'apôtre ;
Et votre infirmité, c'est que votre raison
De l'horizon humain conclut l'autre horizon.

Limités, vous prenez Dieu pour l'autre hémisphère.
Mais lui, l'être absolu, qu'est-ce qu'il pourrait faire
D'un rapport ? L'innombrable est-il fait pour chiffrer ?
Non, tout dans sa bonté calme vient s'engouffrer.
On ne sait où l'on vole, on ne sait où l'on tombe,
On nomme cela mort, néant, ténèbres, tombe,
Et, sage, fou, riant, pleurant, tremblant, moqueur,
On s'abîme éperdu dans cet immense cœur !
Dans cet azur sans fond la clémence étoilée
Elle-même s'efface, étant d'ombre mêlée !
L'être pardonné garde un souvenir secret,
Et n'ose aller trop haut ; le pardon semblerait
Reproche à la prière, et Dieu veut qu'elle approche ;
N'étant jamais tristesse, il n'est jamais reproche,
Enfants. Et maintenant, croyez si vous voulez !

Devant le sacrifice et les cieux constellés,
Devant l'aigle effaré, devant les forêts vertes,
Devant les profondeurs dans tout être entr'ouvertes,
Hommes, on peut nier, mais l'inconvénient
C'est que l'esprit décroît et noircit en niant.
L'être fait pour l'extase et la soif infinie
Devient sarcasme, rire, ignorance, ironie ;
Il n'a plus rien de saint, il n'a plus rien de cher ;
Et sa tête de mort apparaît sous sa chair.
Votre terre niant ne serait qu'une infâme,
Et sa nuit grandirait ; car retirer cette âme
A l'univers, c'est faire un abîme au milieu.
Oui, du centre de l'être insondable ôte Dieu,
Ôte l'Idée avec tous ses aspects, puissance,
Vérité, liberté, paix, justice, innocence,
Ôte aux êtres le droit, ôte aux forces l'aimant,
Ôte la clef de voûte, et vois l'écroulement !

*

Je t'ai parlé ta langue, homme que je rencontre.
Et que veux-tu de plus ? faut-il qu'on te le montre ?
O regardeur aveugle et qui te crois voyant,
Comment te montrer Dieu, cet informe effrayant ?
Comment te dire : ici finit, ici commence ?
Fin et commencement sont des mots de démence.
Fin et commencement sont vos deux grands haillons.
Homme, chante ou blasphème à travers tes bâillons,
Tu mêleras, sans dire un mot de la grande âme,
Ton blasphème à la nuit et ton hymne à la flamme.
L'idée à peine éclôt que les mots la défont.
Comment se figurer la forme du profond,
Le contour du vivant sans borne, et l'attitude
De la toute-puissance et de la plénitude ?
Est-ce Allah, Brahma, Pan, Jésus, que nous voyons ?
Ou Jéhovah ? Rayons ! rayons ! rayons ! rayons ! —

La clarté s'arrêta, comme tout éblouie.
Je m'évanouissais, et la vue et l'ouïe,
Et jusqu'aux battements du cœur s'interrompant,
S'en allaient hors de moi comme une eau se répand.
Et la clarté cria dans la profondeur noire
Où flottaient vaguement sous la brume illusoire
Ces faces de néant qu'on voit dans le trépas :

*

— O ténèbres ! sachez ceci : la nuit n'est pas.

Tout est azur, aurore, aube sans crépuscule,
Et fournaise d'extase où l'âme parfum brûle.
Le noir, c'est non ; et non, c'est rien. Tout est certain.

Tout est blancheur, vertu, soleil levant, matin,
Placide éclair, rayon serein, frisson de flamme.
Un ange qui dirait : La nuit, dirait : Je blâme.
Les astres ne sont pas. Ces lueurs des tombeaux
Sont fausses, et le jour ignore les flambeaux.
La constellation dans l'illusion rampe ;
Le plein midi n'aurait que faire d'une lampe ;
Tout rayonnement vient du centre et du milieu ;
Comme il n'est qu'une aurore, il n'est qu'un soleil, Dieu,
Qui pour les yeux de chair, couverts de sombres voiles,
Pleut le jour en rayons et la nuit en étoiles.
L'âme est l'œil, il est l'astre. Elle ne voit que lui.
Tout est clarté. Le ver rampant, l'ange ébloui,
Tout, les immensités où se perdent les sondes,
Tout, ces vagues de Dieu que vous nommez les mondes,
L'apparent, le réel, le lever, le déclin,
Homme, enfant, cieux et mers, espaces, tout est plein
D'un resplendissement d'éternité tranquille.
Comptez les milliards de siècles par cent mille,
Vous n'aurez pas dit Un devant l'éternité.
Jetez toute votre ombre, ô nuits, à la clarté,
Au gouffre de splendeur que Dieu profond anime,
Et vous ne ferez pas une tache à l'abîme.
Vous n'êtes point. Au bas des cieux où nous montons,
On voit vos grandes mains qui cherchent à tâtons,
O nuits, spectres ! on voit vos formes de nuées
S'approcher et grandir ou fuir diminuées,
Et le grand gouffre bleu, plein d'éblouissements,
O brumes, ne sait rien de vos écroulements,
Et le rayonnement formidable flamboie.
Ombres, vous n'êtes point. Pour être il faut qu'on voie.
Ténèbres, il n'est pas, devant les firmaments,
De ténèbres ; il n'est que des aveuglements.

Des aveugles ! Pourquoi ?

*

Pourquoi la loi, la règle,
Le gland avant le chêne, et l'œuf sombre avant l'aigle ?
L'aveugle est l'embryon du voyant ; le voyant
Se change en lumineux, qui devient flamboyant ;
C'est la loi. Vous verrez, vous rayonnerez, ombres !
Vous serez les frontons éternels, ô décombres !
Limbes, vous serez ciel ! Vous l'êtes déjà, nuit !
De même que déjà le germe, c'est le fruit ;
Que déjà dans le gland, monde que l'herbe ignore,
Avec toute sa feuille éclatante d'aurore,
Avec son noir branchage où la lune blêmit,
Solide et frissonnant, le grand chêne frémit,
Plein de cris, de chansons, d'hymens et de querelles ;
Et que dans l'œuf profond déjà tremblent les ailes !
Devoir être, c'est être. Oui, la fange est cristal.
Chrysalide du bien qu'on appelle le mal,
Ne te plains pas ; un fil à Dieu même te noue.
Le réel, c'est la roue, et non le tour de roue.
O larves, vous serez. Attendez votre tour.
Puisque le papillon qu'elle doit être un jour
Est là-haut, ouvrant l'aile, et, joyeux, tourbillonne,
Puisque le paradis qu'il doit être rayonne,
La chenille n'est pas, l'enfer n'existe point.

A la vie à venir le sort présent se joint.
L'être, qui n'est vivant que complet, se déploie
Composé d'aucune ombre et de toute la joie,
Ne gardant du passé que l'extase, et rempli
D'un souvenir céleste et d'un divin oubli.

*

L'univers, c'est un livre, et des yeux qui le lisent.

Ceux qui sont dans la nuit ont raison quand ils disent :
Rien n'existe ! Car c'est dans un rêve qu'ils sont.

Rien n'existe que lui, le flamboiement profond,
Et les âmes, les grains de lumière, les mythes,
Les moi mystérieux, atomes sans limites,
Qui vont vers le grand moi, leur centre et leur aimant ;
Points touchant au zénith par le rayonnement,
Ainsi qu'un vêtement subissant la matière,
Traversant tour à tour dans l'étendue entière
La formule de chair propre à chaque milieu,
Ici la sève, ici le sang, ici le feu ;
Blocs, arbres, griffes, dents, fronts pensants, auréoles ;
Retournant aux cercueils comme à des alvéoles ;
Mourant pour s'épurer, tombant pour s'élever,
Sans fin, ne se perdant que pour se retrouver,
Chaîne d'êtres qu'en haut l'échelle d'or réclame,
Vers l'éternel foyer volant de flamme en flamme,
Juste éclos du pervers, bon sorti du méchant,
Montant, montant, montant sans cesse, et le cherchant,
Et l'approchant toujours, mais sans jamais l'atteindre,
Lui, l'être qu'on ne peut toucher, ternir, éteindre,
Le voyant, le vivant, sans mort, sans nuit, sans mal,
L'idée énorme au fond de l'immense idéal !

La matière n'est pas et l'âme seule existe.

*

Rien n'est mort, rien n'est faux, rien n'est noir, rien n'est triste.
Personne n'est puni, personne n'est banni.

Tous les cercles qui sont dans le cercle infini
N'ont que de l'idéal dans leurs circonférences.

Astres, mondes, soleils, étoiles, apparences,
Masques d'ombre ou de feu, faces des visions,
Globes, humanités, terres, créations,
Univers où jamais on ne voit rien qui dorme,
Points d'intersection du nombre et de la forme,
Chocs de l'éclair puissance et du rayon beauté,
Rencontres de la vie avec l'éternité,
O fumée, écoutez ! Et vous, écoutez, âmes,
Qui seules resterez étant souffles et flammes,
Esprits purs qui mourez et naissez tour à tour :
Dieu n'a qu'un front : Lumière ! et n'a qu'un nom : Amour ! —

*

Je tremblais, comme si, prêt à changer de forme,
J'eusse été foudroyé par un baiser énorme.
La clarté flamboyait, transparente et debout.
Et je criai :

— Lumière, ô lumière, est-ce tout ? —

Et la clarté me dit :

— Silence ! Le prodige
Sort éternellement du mystère, te dis-je.
Aveugle qui croit lire et fou qui croit savoir ! —

IX

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.

....

....

12 avril 1855.

III

LE JOUR

LE JOUR

....

Et ce point prit bientôt la forme d'un suaire.

Ses plis vagues jetaient une odeur d'ossuaire ;
Et sous le drap hideux et livide on sentait
Un de ces êtres noirs sur qui la nuit se tait.
C'était de ce linceul qu'était sorti le rire
Qui m'avait par trois fois troublé jusqu'au délire.
Sans que l'être le dît, je le compris. Mon sang
Se glaça ; je frémis.

L'être parla :

— Passant,
Écoute. Tu n'as vu jusqu'ici que des songes,
Que de vagues lueurs flottant sur des mensonges,
Que les aspects confus qui passent dans les vents
Ou tremblent dans la nuit pour vous autres vivants.
Mais maintenant veux-tu d'une volonté forte
Entrer dans l'infini, quelle que soit la porte ?
Ce que l'homme endormi peut savoir, tu le sais.
Mais, esprit, trouves-tu que ce n'est pas assez ?
Ton regard, d'ombre en ombre et d'étage en étage,
A vu plus d'horizon... — en veux-tu davantage ?

Veux-tu, perçant le morne et ténébreux réseau,
T'envoler dans le vrai comme un sinistre oiseau ?
Veux-tu derrière toi laisser tous les décombres,
Temps, espace, et, hagard, sortir des branches sombres ?
Veux-tu, réponds, aller plus loin qu'Amos n'alla,
Et plus avant qu'Esdras et qu'Élie, au delà
Des prophètes pensifs et des blancs cénobites,
Percer l'ombre, emporté par des ailes subites ?
O semeur du sillon nébuleux, laboureur
Perdu dans la fumée horrible de l'erreur,
Front où s'abat l'essaim tumultueux des rêves,
Doutes, systèmes vains, effrois, luttes sans trêves,
Te plaît-il de savoir comment s'évanouit
En adoration toute cette âpre nuit ?
Veux-tu, flèche tremblante, atteindre enfin la cible ?
Veux-tu toucher le but, regarder l'invisible,
L'innommé, l'idéal, le réel, l'inouï ;
Comprendre, déchiffrer, lire ? être un ébloui ?
Veux-tu planer plus haut que la sombre nature ?
Veux-tu dans la lumière inconcevable et pure
Ouvrir tes yeux, par l'ombre affreuse appesantis ?
Le veux-tu ? Réponds.

— Oui ! — criai-je.

Et je sentis
Que la création tremblait comme une toile ;
Alors, levant un bras et, d'un pan de son voile,
Couvrant tous les objets terrestres disparus,
Il me toucha le front du doigt, et je mourus.

LA FIN DE SATAN

HORS DE LA TERRE

I

ET NOX FACTA EST

I

DEPUIS quatre mille ans il tombait dans l'abîme.

Il n'avait pas encor pu saisir une cime,
Ni lever une fois son front démesuré.
Il s'enfonçait dans l'ombre et la brume, effaré,
Seul, et, derrière lui, dans les nuits éternelles,
Tombaient plus lentement les plumes de ses ailes.

Il tombait foudroyé, morne, silencieux,
Triste, la bouche ouverte et les pieds vers les cieux,
L'horreur du gouffre empreinte à sa face livide.
Il cria : — Mort ! — les poings tendus vers l'ombre vide.
Ce mot plus tard fut homme et s'appela Caïn.

Il tombait. Tout à coup un roc heurta sa main ;
Il l'étreignit, ainsi qu'un mort étreint sa tombe,
Et s'arrêta.

Quelqu'un, d'en haut, lui cria : — Tombe !
Les soleils s'éteindront autour de toi, maudit ! —
Et la voix dans l'horreur immense se perdit.
Et, pâle, il regarda vers l'éternelle aurore.
Les soleils étaient loin, mais ils brillaient encore.

Satan dressa la tête et dit, levant ses bras :
— Tu mens ! — Ce mot plus tard fut l'âme de Judas.

Pareil aux dieux d'airain debout sur leurs pilastres,
Il attendit mille ans, l'œil fixé sur les astres.
Les soleils étaient loin, mais ils brillaient toujours.
La foudre alors gronda dans les cieux froids et sourds.
Satan rit, et cracha du côté du tonnerre.
L'immensité, qu'emplit l'ombre visionnaire,
Frissonna. Ce crachat fut plus tard Barabbas.

Un souffle qui passait le fit tomber plus bas.

II

La chute du damné recommença. — Terrible,
Sombre, et percé de trous lumineux comme un crible,
Le ciel plein de soleils s'éloignait, la clarté
Tremblait, et dans la nuit le grand précipité,
Nu, sinistre, et tiré par le poids de son crime,
Tombait, et, comme un coin, sa tête ouvrait l'abîme.
Plus bas ! plus bas ! toujours plus bas ! Tout à présent
Le fuyait ; pas d'obstacle à saisir en passant,
Pas un mont, pas un roc croulant, pas une pierre,
Rien, l'ombre ! et d'épouvante il ferma sa paupière.
Et quand il la rouvrit, trois soleils seulement
Brillaient, et l'ombre avait rongé le firmament.
Tous les autres soleils étaient morts.

III

Une roche
Sortait du noir brouillard comme un bras qui s'approche.
Il la prit, et ses pieds touchèrent des sommets.

Alors l'être effrayant qui s'appelle Jamais
Songea. Son front tomba dans ses mains criminelles.
Les trois soleils, de loin, ainsi que trois prunelles,
Le regardaient, et lui ne les regardait pas.
L'espace ressemblait aux plaines d'ici-bas,
Le soir, quand l'horizon qui s'enfonce et recule
Noircit sous les yeux blancs du spectre crépuscule.
De longs rayons rampaient aux pieds du grand banni.
Derrière lui son ombre emplissait l'infini.
Les cimes du chaos se confondaient entre elles.

Tout à coup il se vit pousser d'horribles ailes ;
Il se vit devenir monstre, et que l'ange en lui
Mourait, et le rebelle en sentit quelque ennui.
Il laissa son épaule, autrefois lumineuse,
Frémir au froid hideux de l'aile membraneuse,
Et croisant ses deux bras, et relevant son front,
Ce bandit, comme s'il grandissait sous l'affront,
Seul dans ces profondeurs que la ruine encombre,
Regarda fixement la caverne de l'ombre.
Les ténèbres sans bruit croissaient dans le néant.
L'opaque obscurité fermait le ciel béant ;
Et, faisant, au delà du dernier promontoire,
Une triple fêlure à cette vitre noire,
Les trois soleils mêlaient leurs trois rayonnements.
Après quelque combat dans les hauts firmaments,
D'un char de feu brisé l'on eût dit les trois roues.
Les monts hors du brouillard sortaient comme des proues.
— Eh bien, cria Satan, soit ! je puis encor voir !
Il aura le ciel bleu, moi j'aurai le ciel noir.
Croit-il pas que j'irai sangloter à sa porte ?
Je le hais. Trois soleils, c'est assez. Que m'importe !
Je hais le jour, l'azur, le rayon, le parfum ! —

Soudain il tressaillit ; il n'en restait plus qu'un.

IV

L'abîme s'effaçait. Rien n'avait plus de forme.
L'obscurité semblait gonfler sa vague énorme.
C'était on ne sait quoi de submergé ; c'était
Ce qui n'est plus, ce qui s'en va, ce qui se tait ;
Et l'on n'aurait pu dire, en cette horreur profonde,
Si ce reste effrayant d'un mystère ou d'un monde,
Pareil au brouillard vague où le songe s'enfuit,
S'appelait le naufrage ou s'appelait la nuit ;
Et l'archange sentit qu'il devenait fantôme.
Il dit : — Enfer ! — Ce mot plus tard créa Sodome.

Et la voix répéta lentement sur son front :
— Maudit ! autour de toi les astres s'éteindront. —

Et déjà le soleil n'était plus qu'une étoile.

V

Et tout disparaissait par degrés sous un voile.
L'archange alors frémit ; Satan eut le frisson.
Vers l'astre qui tremblait, livide, à l'horizon,
Il s'élança, sautant d'un faîte à l'autre faîte.
Puis, quoiqu'il eût horreur des ailes de la bête,
Quoique ce fût pour lui l'habit de la prison,
Comme un oiseau qui va de buisson en buisson,
Hideux, il prit son vol de montagne en montagne,
Et ce forçat se mit à courir dans ce bagne.

Il courait, il volait, il criait : — Astre d'or !
Frère ! attends-moi ! j'accours ! ne t'éteins pas encor !
Ne me laisse pas seul ! —

Le monstre, de la sorte,
Franchit les premiers lacs de l'immensité morte,
D'anciens chaos vidés qui croupissaient déjà,
Et dans les profondeurs lugubres se plongea.

L'étoile maintenant n'était qu'une étincelle.

Il entra plus avant dans l'ombre universelle,
S'enfonça, se jeta, se rua dans la nuit,
Gravit les monts fangeux dont le front mouillé luit,
Et dont la base au fond des cloaques chancelle,
Et, tremblant, regarda devant lui.

L'étincelle
N'était plus qu'un point rouge au fond du gouffre obscur.

VI

Comme entre deux créneaux se penche sur le mur
L'archer qu'en son donjon le crépuscule gagne,
Farouche, il se pencha du haut de la montagne,
Et sur l'astre, espérant le faire étinceler,
Comme sur une braise il se mit à souffler.
Et l'angoisse gonfla sa féroce narine.
Le souffle qui sortit alors de sa poitrine
Est aujourd'hui sur terre et s'appelle ouragan.

A ce souffle, un grand bruit troubla l'ombre, océan
Qu'aucun être n'habite et qu'aucuns feux n'éclairent,
Les monts qui se trouvaient près de là s'envolèrent,
Le chaos monstrueux plein d'effroi se leva
Et se mit à hurler : Jéhovah ! Jéhovah !
L'infini s'entr'ouvrit, fendu comme une toile,
Mais rien ne remua dans la lugubre étoile ;

Et le damné, criant : — Ne t'éteins pas ! j'irai !
J'arriverai ! — reprit son vol désespéré.

Et les glaciers mêlés aux nuits qui leur ressemblent
Se renversaient ainsi que des bêtes qui tremblent,
Et les noirs tourbillons et les gouffres hideux
Se courbaient éperdus, pendant qu'au-dessus d'eux,
Volant vers l'astre ainsi qu'une flèche à la cible,
Passait, fauve et hagard, ce suppliant terrible.

Et depuis qu'il a vu ce passage effrayant,
L'âpre abîme, effaré comme un homme fuyant,
Garde à jamais un air d'horreur et de démence,
Tant ce fut monstrueux de voir, dans l'ombre immense,
Voler, ouvrant son aile affreuse loin du ciel,
Cette chauve-souris du cachot éternel !

VII

Il vola dix mille ans. Pendant dix mille années,
Tendant son cou livide et ses mains forcenées,
Il vola sans trouver un faîte où se poser.
L'astre parfois semblait s'éteindre et s'éclipser,
Et l'horreur du tombeau faisait frissonner l'ange ;
Puis une clarté pâle, obscure, vague, étrange,
Reparaissait ; et lui, joyeux, disait : — Allons. —
Autour de lui planaient les oiseaux aquilons.
Il volait. L'infini sans cesse recommence.
Son vol dans cette mer faisait un cercle immense.
La nuit regardait fuir ses horribles talons.
Comme un nuage sent tomber ses tourbillons,
Il sentait s'écrouler ses forces dans le gouffre.
L'hiver murmurait : tremble ! et l'ombre disait : souffre !
Enfin il aperçut au loin un noir sommet

Que dans l'ombre un reflet formidable enflammait.
Satan, comme un nageur fait un effort suprême,
Tendit son aile onglée et chauve, et, spectre blême,
Haletant, brisé, las, et de sueur fumant,
Il s'abattit au bord de l'âpre escarpement.

VIII

Le soleil était là qui mourait dans l'abîme.

L'astre, au fond du brouillard, sans air qui le ranime,
Se refroidissait, morne et lentement détruit.
On voyait sa rondeur sinistre dans la nuit ;
Et l'on voyait décroître, en ce silence sombre,
Ses ulcères de feu sous une lèpre d'ombre.
Charbon d'un monde éteint ! flambeau soufflé par Dieu !
Ses crevasses montraient encore un peu de feu,
Comme si par les trous du crâne on eût vu l'âme.
Au centre palpitait et rampait une flamme
Qui par instants léchait les bords extérieurs,
Et de chaque cratère il sortait des lueurs
Qui frissonnaient ainsi que de flamboyants glaives,
Et s'évanouissaient sans bruit comme des rêves.
L'astre était presque noir. L'archange était si las
Qu'il n'avait plus de voix et plus de souffle, hélas !
Et l'astre agonisait sous ses regards farouches.
Il mourait, il luttait. Avec ses sombres bouches
Dans l'obscurité froide il lançait par moments
Des flots ardents, des blocs rougis, des monts fumants,
Des rocs tout écumants de sa clarté première :
Comme si ce géant de vie et de lumière,
Englouti par la brume où tout s'évanouit,
N'eût pas voulu mourir sans insulter la nuit

Et sans cracher sa lave à la face de l'ombre.
Autour de lui le temps et l'espace et le nombre
Et la forme et le bruit expiraient, en créant
L'unité formidable et noire du néant.
Le spectre Rien levait sa tête hors du gouffre.
Soudain, du cœur de l'astre, un âpre jet de soufre,
Pareil à la clameur du mourant éperdu,
Sortit, brusque, éclatant, splendide, inattendu,
Et, découpant au loin mille formes funèbres,
Énorme, illumina, jusqu'au fond des ténèbres,
Les porches monstrueux de l'infini profond.
Les angles que la nuit et l'immensité font
Apparurent. Satan, égaré, sans haleine,
La prunelle éblouie et de cet éclair pleine,
Battit de l'aile, ouvrit les mains, puis tressaillit
Et cria : — Désespoir ! le voilà qui pâlit ! —

Et l'archange comprit, pareil au mât qui sombre,
Qu'il était le noyé du déluge de l'ombre ;
Il reploya son aile aux ongles de granit,
Et se tordit les bras. Et l'astre s'éteignit.

IX

Or, près des cieux, au bord du gouffre où rien ne change,
Une plume échappée à l'aile de l'archange
Était restée, et, pure et blanche, frissonnait.
L'ange au front de qui l'aube éblouissante naît
La vit, la prit, et dit, l'œil sur le ciel sublime :
— Seigneur, faut-il qu'elle aille, elle aussi, dans l'abîme? —
Dieu se tourna, par l'être et la vie absorbé,
Et dit : — Ne jetez pas ce qui n'est pas tombé. —

*

ANTRES noirs du passé, porches de la durée
Sans dates, sans rayons, sombre et démesurée,
Cycles antérieurs à l'homme, chaos, cieux,
Monde terrible et plein d'êtres prodigieux,
O brume épouvantable où les préadamites
Apparaissent, debout dans l'ombre sans limites,
Qui pourrait vous sonder, gouffres, temps inconnus !
Le penseur qui, pareil aux pauvres, va pieds nus
Par respect pour Celui qu'on ne voit pas, le mage,
Fouille la profondeur et l'origine et l'âge,
Creuse et cherche au delà des colosses, plus loin
Que les faits dont le ciel d'à présent est témoin,
Arrive en pâlissant aux choses soupçonnées,
Et trouve, en soulevant des ténèbres d'années,
Et des couches de jours, de mondes, de néants,
Les siècles monstres morts sous les siècles géants.
Et c'est ainsi que songe au fond des nuits le sage
Dont un reflet d'abîme éclaire le visage.

LA PREMIÈRE PAGE

I

L'ENTRÊE DANS L'OMBRE

I

Noé rêvait. Le ciel était plein de nuées.
On entendait au loin les chants et les huées
Des hommes malheureux qu'un souffle allait courber.
Un nuage muet soudain laissa tomber
Une goutte de pluie au front du patriarche.
Alors Noé, suivi des siens, entra dans l'arche,
Et Dieu pensif poussa du dehors le verrou.

Le mal avait filtré dans les hommes. Par où ?
Par l'idole ; par l'âpre ouverture que creuse
Un culte affreux dans l'âme humaine ténébreuse.
Ces temps noirs adoraient le spectre Isis-Lilith,
La fille du démon, que l'Homme eut dans son lit
Avant qu'Ève apparût sous les astres sans nombre,
Monstre femme que fit Satan avec de l'ombre
Afin qu'Adam goutât le fiel avant le miel,
Et le baiser du gouffre avant celui du ciel.

Ève était nue. Isis-Lilith était voilée.
Les corbeaux l'entouraient de leur fauve volée ;
Les hommes la nommaient Sort, Fortune, Anankè ;
Son temple était muré, son prêtre était masqué ;
Elle buvait du sang dans le bois solitaire ;
Elle avait des autels effrayants. Et la terre
Subissait cette abjecte et double obscurité :
En bas Idolâtrie, en haut Fatalité.

Aussi depuis longtemps tout était deuil et crainte.
Le juste — un seul restait — attendait la mort sainte
Comme un captif attend qu'on lève son écrou.

Le tigre en sa caverne et la taupe en son trou
Disaient depuis longtemps : l'homme commet des crimes.
Une noire vapeur montait aux cieux sublimes,
Fumée aux flots épais des sombres actions.
Depuis longtemps l'azur perdait ses purs rayons,
Et par instants semblait plein de hideuses toiles
Où l'araignée humaine avait pris les étoiles.
Car dans ces temps lointains, de ténèbres voilés,
Où la nature et l'homme étaient encor mêlés,
Les forfaits dans l'éther rayonnaient en désastres,
Et les vices allaient éteindre au ciel les astres.
Le mal sortait de l'homme et montait jusqu'à Dieu.
Le char du crime avait du sang jusqu'à l'essieu ;
Le meurtre, l'attentat, les luxures livides
Riaient, buvaient, chantaient, régnaient ; les fils avides
Soufflaient sur les parents comme sur un flambeau ;
Ce que la mort assise au seuil noir du tombeau
Voyait d'horreurs, faisait parler cette muette.
La nuit du cœur humain effrayait la chouette ;
L'ignorance indignait l'âne ; les guets-apens,
Les dols, les trahisons faisaient honte aux serpents ;

Si bien que l'homme ayant rempli son âme immonde
D'abîmes, Dieu put dire au gouffre:—emplis le monde.

L'urne du gouffre alors se pencha. Le jour fuit ;
Et tout ce qui vivait et marchait devint nuit.
Ève morte frémit dans sa tombe profonde.

II

Tout avait disparu. L'onde montait sur l'onde.
Dieu lisait dans son livre et tout était détruit.
Dans le ciel par moments on entendait le bruit
Que font en se tournant les pages d'un registre.
L'abîme seul savait, dans sa brume sinistre,
Ce qu'étaient devenus l'homme, les voix, les monts.
Les cèdres se mêlaient sous l'onde aux goëmons ;
La vague fouillait l'antre où la bête se vautre.
Les oiseaux fatigués tombaient l'un après l'autre.
Sous cette mer roulant sur tous les horizons
On avait quelque temps distingué des maisons,
Des villes, des palais difformes, des fantômes
De temples dont les flots faisaient trembler les dômes ;
Puis l'angle des frontons et la blancheur des fûts
S'étaient mêlés au fond de l'onde en plis confus ;
Tout s'était effacé dans l'horreur de l'eau sombre.
Le gouffre d'eau montait sous une voûte d'ombre ;
Par moments, sous la grêle, au loin, on pouvait voir
Sur le blême horizon passer un coffre noir ;
On eût dit qu'un cercueil flottait dans cette tombe.
Les tourbillons hurlants roulaient l'écume en trombe.
Des lueurs frissonnaient sur la rondeur des flots.
Ce n'était ni le jour ni la nuit. Des sanglots,
Et l'ombre. L'orient ne faisait rien éclore.
Il semblait que l'abîme eût englouti l'aurore.

Dans les cieux, transformés en gouffres inouïs,
La lune et le soleil s'étaient évanouis ;
L'affreuse immensité n'était plus qu'une bouche
Noire et soufflant la pluie avec un bruit farouche.
La nuée et le vent passaient en se tordant.
On eût dit qu'au milieu de ce gouffre grondant
On entendait les cris de l'horreur éternelle.

Soudain le bruit cessa. Le vent ploya son aile.
Sur le plus haut sommet où l'on pouvait monter
La vague énorme enfin venait de s'arrêter,
Car l'élément connaît son mystère et sa règle.
Le dernier flot avait noyé le dernier aigle.
— Plus rien. — On ne vit plus, dans l'univers puni,
Que l'eau qui se taisait dans l'ombre, ayant fini.

Et le silence emplit la lugubre étendue.
La terre, sphère d'eau dans le ciel suspendue,
Sans cri, sans mouvement, sans voix, sans jour, sans bruit,
N'était plus qu'une larme immense dans la nuit.

III

Dans ce moment-là, tout étant dans l'insondable,
Un fantôme apparut sur l'onde formidable.
Ce géant était trombe, ouragan et torrent.
Des hydres se tordaient dans son œil transparent ;
Il semblait encor plein de la tempête enfuie ;
Sa face d'eau tremblait sous ses cheveux de pluie ;
Et voici ce que l'ombre effarée entendit :

Le géant se tourna vers le gouffre maudit,
Fit trois pas, et cria :

— Chaos, reprends ce monde ! —

Une tête sortit de la brume profonde ;
Aveugle, énorme, horrible, à l'autre bout des cieux ;
Ayant deux gouffres noirs à la place des yeux ;
Se dressa, pâle, et dit :

— Je ne veux pas, déluge !

IV

LE DÉLUGE.

— Reprends-le.

LE CHAOS.

— Non.

LE DÉLUGE.

— Il est rejeté.

LE CHAOS.

— Par quel juge ?

LE DÉLUGE.

— Par Lui.

LE CHAOS.

— Pourquoi ?

LE DÉLUGE.

— Le ver s'est glissé dans le fruit.
Le condamné d'en bas a soufflé dans la nuit
Le mal au cœur de l'homme à travers la nature ;
L'homme, ouvert à l'erreur, au piège, à l'imposture,

Jusqu'au crime de vice en vice descendu,
Est devenu vipère, et sa bouche a mordu ;
Le talon du Seigneur a senti la piqûre ;
Et voilà ce qu'a fait, du fond de l'ombre obscure,
Satan qui vit sous terre à Dieu qui vit au ciel.
Ce monde étant mauvais et noir, l'être éternel
Le laisse tomber, monstre, et tu peux le reprendre.

LE CHAOS.

— Pourquoi me l'a-t-il pris, si c'est pour me le rendre ?

LE DÉLUGE.

J'ai roulé sur les monts le flot sombre et tonnant.
Tout est mort. J'ai fini ; c'est à toi maintenant.
Reçois ce monde au fond de l'abîme où nous sommes.

LE CHAOS.

— J'ai déjà les dragons, je ne veux pas des hommes. —

V

L'éclair cria : — Silence aux pieds d'Adonaï ! —
Et le chaos se tut dans le gouffre ébloui.

Et l'archange qui veille entre les deux pilastres
Du seuil mystérieux plein d'yeux qui sont des astres
Se courba sous l'azur sans oser faire un pas
Et dit au Dieu vivant : — Le chaos n'en veut pas.

Et Dieu dit : — Je consens que ce monde revive. —

II

LA SORTIE DE L'OMBRE

I

L'EAU baissa, comme un flux qui s'en va d'une rive,
Et les flots monstrueux, décroissant par degrés,
Descendirent du haut des monts démesurés.
Au-dessus de la terre une voix dit : Clémence !
Le crâne décharné de la noyée immense
Apparut, et l'horreur éclaira sous les cieux
Ce cadavre sans souffle et sans forme et sans yeux,
Les rochers, les vallons, et les forêts mouillées
Qui pendaient à son front de marbre, échevelées.
L'antre, où les noirs arrêts dans l'ombre étaient écrits,
Semblait la bouche ouverte encor pleine de cris ;
Les monts sortaient de l'eau comme une épaule nue.
Comme l'onde qui bout dans l'airain diminue,
L'océan s'en allait, laissant des lacs amers.
Ces quelques flaques d'eau sont aujourd'hui nos mers.
Tout ce que le flot perd, la nature le gagne.
L'île s'élargissant se changeait en montagne ;
Les archipels grandis devenaient continents.
De son dos monstrueux poussant leurs gonds tournants,
Le déluge fermait ses invisibles portes.
Les ténèbres dormaient sur les profondeurs mortes,

Et laissaient distinguer à peine l'ossement
Du globe, que les eaux découvraient lentement.
Soudain, réverbérée au vague front des cimes,
Une lueur de sang glissa sur les abîmes ;
On vit à l'horizon lugubrement vermeil
Poindre une lune rouge, et c'était le soleil.

Pendant quarante jours et quarante nuits sombres,
La mer, laissant à nu d'effroyables décombres,
Recula, posant l'arche aux monts près d'Henocha ;
Puis ce lion, rentré dans l'antre, se coucha.

II

Dieu permit au soleil de jeter l'étincelle.
Alors un bruit sortit de l'ombre universelle,
Le jour se leva, prit son flambeau qui blêmit,
Et vint ; le vent, clairon de l'aube, se remit
A souffler ; un frisson courut de plaine en plaine ;
L'immensité frémit de sentir une haleine,
La montagne sourit, le désert s'éveilla,
Et le brin d'herbe au bord des eaux dit : me voilà !

Mais tout était hagard, morne et sinistre encore,
Et c'est dans un tombeau que se levait l'aurore.

III

Derrière ces grands monts où plus tard l'aube a lui
Et que nous appelons les Alpes aujourd'hui,
Un marais descendait vers l'océan sans borne.
Dans cette plaine vaste, impénétrable et morne,
Comme un serpent hésite à travers les roseaux,
Un fleuve, né d'hier, traînait ses pâles eaux,
Et découpait une île au pied d'un coteau sombre,
Sans savoir qu'en ces joncs, pleins de souffles sans nombre,
Germait, fœtus géant, la plus grande des Tyrs.
Le coteau, qui plus tard fut le mont des martyrs,
Lugubre, se dressait sur l'île et sur le fleuve.
L'oiseau, l'être qui va, la bête qui s'abreuve,
Étaient absents ; l'espace était vide et muet,
Et le vent dans les cieux lentement remuait
Les sombres profondeurs par les rayons trouées.
Dans la fange expiraient des hydres échouées.

C'est dans cet endroit-là, tout étant mort, pendant
Que les nuages gris croulaient sur l'occident
Comme de lourds vaisseaux qui dans la nuit chavirent,
C'est là que les forêts et les collines virent
Soudain, tout se taisant dans l'univers détruit,
Un voile blanc marcher droit dans l'ombre et sans bruit ;
Et l'ombre eut peur ; et l'arbre, et la vague, et l'étoile,
Et les joncs, frissonnaient de voir passer ce voile.

Il allait, comme si quelqu'un était dessous.
Les êtres du passé, dans la vase dissous,
Semblaient, cherchant encore à tordre leurs vertèbres,
Rouvrir quand il passait leurs yeux pleins de ténèbres.
Le ciel qui s'entr'ouvrait referma son azur.

Tout à coup une voix sortit du voile obscur ;
Le flot, qui sous le vent redevenait sonore,
Se tut, et quatre fois cette voix, vers l'aurore,
Vers le sud, vers le triste occident, vers le nord,
Cria :

— Je suis Isis, l'âme du monde mort ! —

IV

Un long frisson émut le cadavre ; la fange,
Pleine de monstres morts, fit une plainte étrange ;
Et le spectre se mit à parler dans les vents :

— Il a pu noyer l'homme et les êtres vivants,
Mais il n'a pu tuer l'airain, le bois, la pierre.
Or, nature qui viens de fermer ta paupière,
Écoute ; écoutez-moi, flots, rochers, vents du ciel,
Car, ô témoins pensifs du deuil universel,
Il faut que vous sachiez ces sombres aventures :

Lorsque Caïn, l'aïeul des noires créatures,
Eut terrassé son frère, Abel au front serein,
Il le frappa d'abord avec un clou d'airain,
Puis avec un bâton, puis avec une pierre ;
Puis il cacha ses trois complices sous la terre
Où ma main qui s'ouvrait dans l'ombre les a pris.
Je les ai. Sachez donc ceci, vents, flots, esprits :
Tant qu'il me restera dans les mains ces trois armes,
Je vaincrai Dieu ; matin, tu verseras des larmes !
L'être qui vit sous terre et moi, nous lutterons.
Si Dieu veut sous les eaux engloutir les affronts,
Les haines, les forfaits, le meurtre, la démence,
Les fureurs, il faudra toujours qu'il recommence.
Et les déluges noirs, pareils aux chiens grondants
Qui veulent qu'on les lâche et qui montrent les dents,
Tant que le vieux Caïn vivra sous ces trois formes,
Pourront à l'horizon gonfler leurs flots énormes. —

V

LE voile en s'écartant laissa voir dans deux mains
Un bâton, une pierre arrachée aux chemins,
Puis un long clou, semblable au verrou d'une porte ;
Et si, dans ce tombeau de la nature morte,
Quelque œil vivant eût pu rester dans l'ombre ouvert,
Sur le clou, sur le bois noueux et jadis vert,
Et sur l'affreux caillou pareil aux crânes vides,
Cet œil eût distingué trois souillures livides ;
Et le spectre montra ces trois taches au ciel,
Et cria : — Cieux profonds ! voici du sang d'Abel ! —

Alors une lueur sortit, sinistre et sombre,
De ces trois noirs témoins des temps qui sont dans l'ombre ;
L'être toujours voilé, blanc et marchant sans bruit,
Se pencha vers la terre et cria dans la nuit,
Et comme s'il parlait à quelqu'un sous l'abîme :
— O père ! j'ai sauvé les trois germes du crime ! —

Sous la terre profonde un bruit sourd répondit.

Il reprit : — Clou d'airain qui servis au bandit,
Tu t'appelleras Glaive et tu seras la guerre ;
Toi, bois hideux, ton nom sera Gibet ; toi, pierre,
Vis, creuse-toi, grandis, monte sur l'horizon,
Et le pâle avenir te nommera Prison. —

LIVRE PREMIER

LE GLAIVE

STROPHE PREMIÈRE

NEMROD

I

De nouveaux jours brillaient ; la terre était vivante ;
Mais tout, comme autrefois, était plein d'épouvante.
L'ombre était sur Babel et l'horreur sur Endor.
On voyait le matin, quand l'aube au carquois d'or
Lance aux astres fuyants ses blanches javelines,
Des hommes monstrueux assis sur les collines ;
On entendait parler de formidables voix,
Et les géants allaient et venaient dans les bois.

II

Nemrod, comme le chêne est plus haut que les ormes,
Était le plus grand front parmi ces fronts énormes ;
Il était fils de Chus, le monstre qui vivait

En Judée et prenait le Sina pour chevet.
Son aïeul était Cham, le fils au rire infâme,
Dont Noé dans la nuit avait rejeté l'âme.

Cham, depuis lors, grondait comme un vase qui bout.
Cham assis dépassait les colosses debout,
Et debout il faisait prosterner les colosses.
Il avait deux lions d'Afrique pour molosses.
Atlas et le Liban sauvage au sommet noir
Tremblaient quand il jouait de la flûte le soir.
Parfois Cham, dans l'orage ouvrant ses mains fatales,
Tâchait de prendre au vol l'éclair aux angles pâles ;
Arrachant la nuée, affreux, blême, ébloui,
Il bondissait de roche en roche, et, devant lui,
Le tonnerre fuyait comme une sauterelle.
Si l'ouragan passait, Cham lui cherchait querelle.
Quand il fut vieux, Nemrod le laissa mourir seul.
Ayant ri comme fils, il pleura comme aïeul.

Donc Nemrod était fils de ces deux hommes sombres.
La terre était encor couverte de décombres
Quand était né, sous l'œil fixe d'Adonaï,
Ce Nemrod qui portait tant de ruine en lui.

Étant jeune, et forçant les lynx dans leur refuge,
Il avait, en fouillant les fanges du déluge,
Trouvé dans cette vase un clou d'airain, tordu,
Colossal, noir débris de l'univers perdu,
Et qu'on eût dit forgé par les géants du rêve ;
Et de ce clou terrible il avait fait son glaive.

Nemrod était profond comme l'eau Nagaïn [1] ;
Son arc avait été fait par Tubalcaïn,

[1] Lac central d'Afrique.

Et douze jougs de bœuf l'eussent pu tendre à peine ;
Il entendait marcher la fourmi dans la plaine ;
Chacune de ses mains, affreux poignets de fer,
Avait six doigts pareils à des gonds de l'enfer ;
Ses cheveux se mêlaient aux nuages sublimes ;
Son cor prodigieux qui sonnait sur les cimes
Était fait d'une dent des antiques mammons,
Et ses flèches perçaient de part en part les monts.

III

Un jour, il vit un tigre et le saisit ; la bête
Sauta, bondit, dressa son effroyable tête,
Et se mit à rugir dans les rocs effrayés
Comme la mer énorme, et lui lécha les pieds.
Quand Nemrod eut dompté le tigre, il dompta l'homme ;
Et, quand il eut pris l'homme, il prit Dan, Tyr, Sodome,
Suze, et tout l'univers du Caucase au Delta ;
Et quand il eut conquis le monde, il s'arrêta.

Alors il devint triste et dit : — Que vais-je faire ? —

IV

Son glaive nu donnait le frisson à la terre.

Derrière ce glaive âpre, affreux, hideux, rouillé,
La Guerre, se dressant comme un pâtre éveillé,
Levait à l'horizon sa face de fantôme.
Et, tout tremblants, au fond des cités, sous le chaume,
Les peuples éperdus distinguaient dans la nuit,
Et regardaient passer dans l'ombre et dans le bruit,

Fronde en main, et soufflant dans les trompes épiques,
Cet effrayant berger du noir troupeau des piques.

Ce spectre était debout à côté de Nemrod.

Nemrod, foulant aux pieds la tiare et l'éphod,
Avait atteint, béni du scribe et de l'augure,
L'altier sommet où l'homme en dieu se transfigure.
Il avait pour ministre un eunuque nommé
Zaïm, et vivait seul, dans sa tour enfermé.
L'eunuque lui montrait du doigt le mal à faire.
Et Nemrod regardait comme l'aigle en son aire ;
Ses yeux fixes faisaient hurler le léopard.
Quand on disait son nom sur terre quelque part,
La momie ouvrait l'œil dans la grande syringe,
Et les peuples velus à la face de singe
Qui vivent sous la terre aux monts d'où sort le Nil
Tremblaient comme des chiens qui rentrent au chenil.
Les bêtes ne savaient s'il était homme ou bête.
Les hommes sous Nemrod comme sous la tempête
Se courbaient ; il était l'effroi, la mort, l'affront ;
Il avait le baiser de l'horreur sur le front ;
Les prêtres lui disaient : O roi, Dieu vous admire !
Ur lui brûlait l'encens, Tyr lui portait la myrrhe.
Autour du conquérant le jour était obscur.
Il en avait noirci des deux côtés l'azur ;
A l'orient montait une sombre fumée
De cent villes brûlant dans la plaine enflammée ;
Au couchant, plein de morts, d'ossements, de tombeaux,
S'abattait un essaim immense de corbeaux ;
Et Nemrod contemplait, roi de l'horreur profonde,
Ces deux nuages noirs qu'il faisait sur le monde,
Et les montrait, disant : — Nations, venez voir
Mon ombre en même temps sur l'aube et sur le soir ! —

STROPHE DEUXIÈME

CEUX QUI PARLAIENT DANS LE BOIS

I

PENDANT qu'on l'adorait, l'eunuque son ministre
Chantait d'une voix douce au fond du bois sinistre :

— Mourez, vivants ! Croulez, murs ! Séchez-vous, sillons !
Tombez, mouches du soir, peuples, vains tourbillons !
Blanchissez, ossements ! Pleurs, coulez ! Incendies,
Étendez sur les monts vos pourpres agrandies !
Cités, brûlez au vent ! Cadavres, pourrissez !
Jamais l'eunuque noir ne dira : C'est assez !
Car ce banni rugit sur l'éden plein de flamme ;
Car ce veuf de l'amour est en deuil de son âme ;
Car il ne sera pas le père au front joyeux ;
Car il ne verra point une femme aux doux yeux
Emplir, assise au seuil de la maison morose,
La bouche d'un enfant du bout de son sein rose !

Je suis du paradis le témoin torturé.
O vivants, je me venge, et le maître exécré,
C'est moi qui l'ai lâché sur la terre où nous sommes.
J'ai vu Nemrod errant dans la forêt des hommes ;

J'ai fait un tigre avec ce lion qui passait.
Je jette ma pensée, invisible lacet,
Et je sens tressaillir dans ce filet le monde.
L'arbre est vert, j'applaudis la hache qui l'émonde ;
Des hommes, ces chiens vils, j'écoute les abois ;
Chasse, ô Nemrod ! — C'est moi qui dis au glaive : Bois !
Et j'attise à genoux la guerre, moi l'envie.
Les autres êtres sont les vases de la vie,
Moi je suis l'urne horrible et vide du néant.
Je verse la mort. Nain, j'habite le géant ;
Toutes ses actions composent ma victoire ;
Il est le bras farouche et je suis l'âme noire.

La guerre est. Désormais, dans mille ans, ou demain,
Toute guerre sera parmi le genre humain
Une flèche de l'arc de Nemrod échappée.
O Nemrod, premier roi du règne de l'épée,
Va ! c'est fait. L'âme humaine est allumée, et rien
Ne l'éteindra. L'hindou, l'osque, l'assyrien,
Ont mordu dans la chair comme Ève dans la pomme.
La guerre maintenant ne peut s'arrêter, l'homme
Ayant bu du sang d'homme et l'ayant trouvé bon.
L'embrasement sans fin est né du vil charbon.
Mort ! l'homme va crouler sur l'homme en avalanche.
Mort ! l'humanité noire et l'humanité blanche,
Les grands et les petits, les tours et les fossés,
Vont se heurter ainsi que des flots insensés.
Temps futurs ! lutte, horreur, tas sanglants, foules viles,
Chaînes autour des camps, chaînes autour des villes,
Marches nocturnes, pas ténébreux, cris dans l'air ;
Les tentes sur les monts, les voiles sur la mer !
O vision ! chevaux aux croupes pommelées !
O tempêtes de chars et d'escadrons ! mêlées !
Nuages d'hommes, chocs, panaches, éperons !
Bouches ivres de bruit soufflant dans les clairons !

Les casques d'or ; les tours sonnant des funérailles ;
Des murailles sans fin ; d'où sortez-vous, murailles ?
Des champs dorés changés en gueules de l'enfer ;
Les hydres légions aux écailles de fer ;
Des glaives et des yeux tourbillonnant en trombes ;
La semence des os faisant lever des tombes ;
L'orgueil aveugle aux chants joyeux ; chaque troupeau
Promenant son linceul qu'il appelle drapeau ;
Des vaisseaux se mordant avec des becs difformes,
Si bien que la mer glauque et l'onde aux plis énormes,
Les gouffres, les écueils, verront l'homme hideux,
Et que Léviathan dira : Nous sommes deux !
O tumulte profond des siècles dans la haine !
Abrutissement fauve et fou ! terreur ! géhenne !
Obscurité ! furie à toute heure, en tout lieu !
Sinistre cliquetis de l'homme contre Dieu !
Combattants ! combattants ! sortez des nuits profondes !
Les uns viendront avec des haches et des frondes ;
Les autres accourront, traînant sous le ciel bleu
Des monstres d'airain, noirs, vivants, crachant du feu,
Des bêtes de la mort faites par l'homme horrible.
Des couleuvres de bronze au cou long et terrible
Souffleront et feront envoler à grand bruit
Le cheval, la fanfare et l'homme dans la nuit.
On meurt ! on meurt ! Hiboux, corbeaux, noires volées !
Villes prises d'assaut ! ô femmes violées !
O vengeance ! — Tuez ! Pourquoi ? Pour rien. Allez.
Ils tueront. Ils tueront, de carnage essoufflés,
Les grands dans les palais, les petits dans les bouges,
Et se proposeront, portant des urnes rouges,
D'emplir avec du sang le sépulcre sans fond.
Tuez. Ce que Dieu fit, les hommes le défont.
Bien. O guerre ! ô dragon qui dans l'ombre me lèches !
Le grand ciel est rayé d'un ouragan de flèches !
Bien. Guerre, roule-toi sur les peuples agneaux ;

Noue à l'humanité tes lugubres anneaux,
Guerre ! L'homme content veut que tu l'extermines.
Va donc ! fais fourmiller les bataillons vermines.
Mange ! Mange les camps, les murs, les chars mouvants ;
Mange les tours de pierre et les ventres vivants ;
Mange les dieux, et mange aussi les rois ; travaille ;
Mange le laboureur, le soc, l'épi, la paille,
Le champ ; mange l'abeille et mange l'alcyon ;
Sois le ver monstrueux du fruit création.
Dieu ! pourquoi créas-tu la mort ? l'homme l'invente ;
L'eunuque bat des mains, ébloui d'épouvante.
Tuez, tuez ! — Au nord, au couchant, au midi,
Partout, cercle effroyable et sans cesse agrandi,
La bataille repaît mes yeux visionnaires.
Oh ! le sombre avenir roule plein de tonnerres !
Oh ! dans l'air à jamais je vois la mort sifflant !
Oh ! je vois à jamais saigner la guerre au flanc
De l'humanité triste, affreuse et criminelle ;
Et le mutilé rit à la plaie éternelle !
Les races sécheront comme un torrent d'été ;
La vierge sera veuve avant d'avoir été ;
La mère pleurera d'avoir été féconde,
O joie ! — En ce moment Nemrod est seul au monde ;
La terre est encor faible et n'en peut porter qu'un ;
Mais le mal germera sous le ciel importun,
Mais vous pullulerez, ô glaive, ô cimeterre !
Quel spectacle quand tout se mordra sur la terre,
Et quand tous les Nemrods se mangeront entre eux !
Parfois je vais, au bord d'un fleuve ténébreux,
Regarder, sur le sable ou dans les joncs d'une île,
Le vautour disputer sa proie au crocodile ;
Chacun veut être seul, chacun veut être roi,
Chacun veut tout ; et moi, je ris des cris d'effroi
Que poussent les roseaux de l'Euphrate ou du Tigre
Quand le lézard brigand lutte avec l'oiseau tigre.

Ainsi, peuples, de loin, je savoure vos deuils.
Vous avez les berceaux, vivants ! J'ai les cercueils.
J'aspire le parfum des corps sans sépulture.
Ah ! pourquoi m'a-t-on pris ma part de la nature !
Vous m'avez arraché du sein qui m'échauffait,
Quand j'étais tout petit, moi qui n'avais rien fait !
Vous avez tué l'homme et laissé l'enfant vivre !
Soyez maudits ! Je hais. Ma propre horreur m'enivre.
Malheur à ce qui vit ! Malheur à ce qui luit !
Je suis le mal, je suis le deuil, je suis la nuit.
Malheur ! Pendant qu'au bois le loup étreint la louve,
Pendant que l'ours ému cherche l'ourse et la trouve,
Que la femme est à l'homme, et le nid à l'oiseau,
Que l'air féconde l'eau tremblante, le ruisseau
L'herbe, et que le ramier s'accouple à la colombe,
Moi l'eunuque, j'ai pris pour épouse la tombe ! —

II

Et dans le même bois et de l'autre côté
Un lépreux s'écriait :

— Nature ! immensité !
Étoiles ! profondeurs ! fleurs qu'en tremblant je nomme,
Ne maudissez que moi ! soyez bonnes pour l'homme !
O Dieu, quand je suis né, vous ne regardiez pas.
La lèpre, rat hideux de la cave trépas,
Me ronge, et j'ai la chair toute déchiquetée.
Je suis la créature immonde et redoutée.
La terre ne m'a pris que pour me rejeter.
Les buissons ont pitié de me voir végéter ;
Ce qu'ils ont en bourgeons sur moi croît en pustules.
Ma peau, quand je suis nu, fait peur aux tarentules.
De loin, au chevrier, au pâtre, au laboureur,

J'apparais, spectre, avec le masque de l'horreur.
La lèpre erre sur moi comme un lierre sur l'orme.
Hélas ! hélas ! Seigneur, la sève au flot énorme
Qui remplit de forêts les montagnes, les nids
De soupirs, de rameaux les arbres rajeunis,
La rose de parfums et l'espace de mondes,
Me fait manger vivant par des bêtes immondes !
Je suis le souffle peste et le toucher poison ;
Je suis dans une plaie un esprit en prison,
Âme qui pleure au fond d'une fange qui saigne ;
Je suis ce que le pied foule, écrase et dédaigne,
L'ordure, le rebut, le crapaud du chemin,
Le crachat de la vie au front du genre humain.
Je me tords, enviant la beauté des chenilles.
Mon reflet rend la source horrible ; mes guenilles
Montrent ma chair, ma chair montre mes os ; je suis
L'abjection du jour, l'infection des nuits.
Ainsi qu'un fruit pourri, la vie est dans ma bouche.
J'ai beau me retourner sur la cendre où je couche,
Je ressemble au remords qui ne peut pas dormir.
Quand je sors, ma maison a l'air de me vomir ;
Quand je rentre, je sens me résister ma porte.
Seigneur ! Seigneur ! je suis importun au cloporte,
Le chien me fuit, l'oiseau craint mon front qui pâlit,
Et le porc monstrueux regarde mal mon lit.
Sous votre ciel splendide et bleu, mon âme est seule.
Ma bouche n'ose pas même baiser la gueule.
L'antre en me voyant gronde et devient soucieux.
Chaque jour rayonnant qui passe sous les cieux
Est un bourreau qui vient me traîner sur la claie.
Le tesson du bourbier, dont j'ai râclé ma plaie,
Va s'en plaindre à la fange et dit : il m'a sali.
Tous sont votre pensée et je suis votre oubli,
Seigneur ; le mal me tient sous sa griffe cruelle.
Des enfants en riant m'ont cassé mon écuelle ;

Je n'ai plus que ma main lépreuse pour puiser
L'eau dans le creux du roc où l'air vient la verser,
De sorte qu'à présent je bois dans mon ulcère.
Seigneur ! Seigneur ! je suis dans le cachot misère.
La création voit ma face et dit : dehors !
La ville des vivants me repousse, et les morts
Ne veulent pas de moi, dégoût des catacombes ;
Le ver des lèpres fait horreur au ver des tombes.
Dieu ! je ne suis pas mort et ne suis pas vivant.
Je suis l'ombre qui souffre, et les hommes, trouvant
Que pour mordre et ronger le damné qui se traîne,
C'était trop peu du chancre, ont ajouté la haine.
Leur foule, ô Dieu, qui rit et qui chante, en passant
Me lapide saignant, expirant, innocent ;
Ils vont marchant sur moi comme sur de la terre ;
Je n'ai pas une plaie où ne tombe une pierre.
Eh bien ! je suis content, Dieu, si je souffre seul !
Eh bien ! je tire à moi tous les plis du linceul
Pour qu'il n'en flotte rien sur la tête des autres !
Eh bien ! je ne sais pas quelles lois sont les vôtres,
Mais, dans mon anathème et mon accablement,
Je le dis, puisse, ô Dieu du sacré firmament,
Du fond de ma nuit noire, en ce monde où nous sommes,
Mon malheur rayonner en bonheur sur les hommes !
Qu'ils vivent dans la joie et l'oubli, jamais las !
Ce qu'il vous doit, ô Dieu ! l'homme l'ignore, hélas !
Oh ! que je sois celui qui pleure et qui rachète !
Laissez-moi vous payer leur rançon en cachette,
Dieu bon, par qui Noé connut le raisin mûr !
Femmes qui, si ma tête ose passer mon mur,
Si je tâche en passant de voir votre lumière,
Frémissantes, crachez sur ma pauvre chaumière,
Et qui vous enfuyez avec des cris d'effroi,
Que Dieu vous donne, hélas ! l'amour qu'il m'ôte à moi !
Je vous bénis. Chantez dans cette vie amère.

Petit enfant qui tiens la robe de ta mère,
Et qui, si tu me vois songeant sous l'infini,
Dis : — Mère, quel est donc ce monstre ? — sois béni !
Vous, hommes, qui riez des pleurs de mes paupières,
O mes frères lointains qui me jetez des pierres,
Soyez bénis, bénis sur terre et sous les cieux !
Pères, dans vos enfants, et, fils, dans vos aïeux !
Car, puisque l'eau veut bien que ma lèvre la touche,
La bénédiction doit sortir de ma bouche ;
Puisque mon bras peut prendre un fruit dans le chemin,
La bénédiction doit tomber de ma main ;
Et, ciel, puisque mon œil voit ta face éternelle,
La bénédiction doit emplir ma prunelle !

Oui, j'ai le droit d'aimer ! J'ai le droit de pencher
Mon cœur sur l'homme, l'arbre et l'onde et le rocher ;
J'ai le droit de sacrer la terre vénérable,
Étant le plus abject et le plus misérable !
J'ai le droit de bénir puisque je suis maudit.
Donc, terre, monts sacrés dont Adam descendit,
Fleuves, je vous bénis, et je vous bénis, plaines ;
Vous tous, êtres ! oiseaux, moutons aux blondes laines,
Fourmis des bois, pasteurs dans vos tentes de crin,
Toi, mer, qui resplendis comme un liquide airain,
Serpents qui ressemblez à des branches horribles,
Fleurs dont les parfums sont des rayons invisibles,
Ciel qui nous dis tout bas dans l'ombre : je suis près ;
Nocturnes profondeurs des muettes forêts,
Sources qui répandez vos murmures dans l'herbe,
Joncs frémissants qu'émeut le souffle, né du verbe,
Bœuf qui mugis, lion qui vas, chevreau qui pais,
Soyez dans la lumière et soyez dans la paix !
Moi je dois me cacher, l'homme n'est pas mon hôte ;
J'ai la nuit. Pourquoi suis-je horrible ? C'est ma faute.
Pardonnez-moi ! Pardon, ô femme ! pardon, fleur !

Pardon, jour ! Entr'ouvrant ses lèvres de douleur,
Mon ulcère, ô vivants, tâche de vous sourire.
Oui, vous avez bien fait, frères, de me proscrire
Puisque je souffrais tant que je vous faisais peur.
C'est de l'amour qui sort quand vous broyez mon cœur.
Le lépreux y consent, vivez, homme et nature !
Dans le ciel radieux je jette ma torture,
Ma nuit, ma soif, ma fièvre et mes os chassieux,
Et le pus de ma plaie et les pleurs de mes yeux,
Je les sème au sillon des splendeurs infinies,
Et sortez de mes maux, biens, vertus, harmonies !
Répands-toi sur la vie et la création,
Sur l'homme et sur l'enfant, lèpre, et deviens rayon !
Sur mes frères que l'ombre aveugle de ses voiles,
Pustules, ouvrez-vous et semez des étoiles !
O Dieu ! dont ici-bas tout n'est que la vapeur,
O Dieu, rayonnement qu'adore ma stupeur,
O Dieu qui portez l'astre et tenez le tonnerre,
Clarté que l'aigle montre aux aiglons dans son aire,
Âme ! abîme ! écoutez la prière du ver !
Faites devant l'été reculer l'âpre hiver,
La triste nuit devant l'aurore, les misères
Devant l'homme, les maux devant le bien, les serres
Devant le doux oiseau, les loups devant le daim !
Ramenez par la main le couple dans Éden.
Réconciliez l'être, ô père, avec les choses.
Arrachez doucement les épines des roses.
Faites que la brebis admire le lion.
Supprimez le combat, le choc, le talion ;
Soufflez sur les fureurs et les horreurs humaines,
Et faites une fleur avec toutes ces haines !
Versez sur tous leurs fronts la sereine beauté.
O songeur de l'obscure et calme éternité,
Être mystérieux dont les sphères débordent,
Dieu ! faites se baiser les bouches qui se mordent ;

Emplissez de bonheur les rameaux verts ; mettez
La femme dans la grâce et l'homme à ses côtés ;
Faites mûrir le fruit ; faites lâcher la proie ;
Faites des berceaux blancs sortir un bruit de joie,
Croître le lys, fleurir l'arbre, rire le jour,
Et sous l'immense azur chanter l'immense amour ! —

Et les astres voyaient, dans les splendeurs profondes,
Pendant que, bénissant l'homme, les plaines blondes,
Les grands fleuves, les bois, les monts silencieux,
S'ouvrait et se dressait lentement vers les cieux
La main du lépreux, noire, affreuse, triste et frêle,
La main de Jéhovah se lever derrière elle.

STROPHE TROISIÈME

SELON ORPHÉE ET SELON MELCHISÉDECH

I

DANS son désœuvrement, Nemrod, d'ombre chargé,
Ravagea de nouveau le monde ravagé,
Recommença, brûla deux fois les mêmes villes,
Rougit la vaste mer du flamboiement des îles,
Brûla Ségor, brûla Gergesus, brûla Tyr.
Puis, ayant tout détruit, il se mit à bâtir.
Il construisit Achad, il créa Babylone,
Il bâtit Gour dans l'ombre où le vent tourbillonne,
Resen dans les palmiers, Chalanné sur les monts,
Lieux qu'on ne nommait pas comme nous les nommons.
Il fit, pour abriter Pytiunte et Dioscure,
Un mur énorme au fond de la Tauride obscure ;
Il habilla d'acier ses soldats triomphants ;
Il fit trembler des tours au dos des éléphants ;
Il troua le Caucase ébranlé sur son axe ;
Il versa dans la mer le Cyrus et l'Araxe ;
Mais rien n'emplit son âme ; il disait : — J'ai vécu.
Que faire ? — Et, chaque jour, plus las et plus vaincu,
Morne, il sentait monter dans son cœur solitaire
L'immense ennui d'avoir conquis toute la terre.

II

L'an deux mille, Nemrod, passant les flots émus,
Vint jusqu'à Dodanim que nous nommons l'Hémus.
Là, dans un noir désert dont le lion est l'hôte,
Il entendit quelqu'un qui parlait à voix haute.
C'était Orphée. Orphée au front calme, écouté
Par la sombre nature émue à sa clarté,
Homme à qui se frottait le dos des bêtes fauves,
Racontait aux forêts, aux vents, aux vieux monts chauves,
La bataille où les dieux vainquirent les typhons.
Voici ce que disait Orphée aux bois profonds :

— Les géants n'avaient plus de montagnes. Leur fuite
Commençait ; l'Hémonie était presque détruite.
Ils avaient entassé Pinde, Ossa, Pélion,
Rhodope ; et ces monts noirs d'où fuyait le lion,
Nus, renversés, fumaient d'éclairs et de brûlures,
Et leurs torrents pendaient comme des chevelures.
Et les géants couraient vers le golfe de Tyr.
Ils voyaient les dieux vaincre, et Neptune engloutir
Oromédon sous Cos, Polybe sous Nisyre.
Thryx embrasé fondait comme un flambeau de cire.
Porphyrion, levant ses mains vides, criait
A la terre, rôdant au loin, spectre inquiet :
— Mais apporte-nous donc une montagne, mère ! —
Crès, par la foudre étreint, lui jetait l'onde amère.
Andès, frère d'Astrée et père de Thallo,
S'en allait à grands pas au plus profond de l'eau,
Et jusqu'à la ceinture avait la mer Égée ;
Zéus Jupiter vint, la main d'éclairs chargée,
Et lui cria : — Sois pierre, ô monstre ! — Et le géant
Vit Zéus, devint roche et s'arrêta béant.
Et Titan dit : — Merci ! tu nous donnes des armes ! —

Et, pendant que tremblait la terre, aïeule en larmes,
Il courut, et, prenant Andès par le milieu,
Il jeta le géant à la tête du dieu. —

Et Nemrod s'écria : Titan est mon ancêtre.

Il revint vers les monts où l'on voit l'aube naître,
Il rentra dans Assur que la splendeur revêt.
Son glaive, d'où la guerre était sortie, avait
Une tache inconnue, empreinte indélébile,
Que Nemrod par moments contemplait immobile.

Un soir, dans un lieu sombre où marchait ce bandit,
Une voix qui parlait dans un rocher, lui dit :
—Passe, Dieu reste.—Et lui, cria :—J'ai pour royaume
Le monde ; toi, qu'es-tu ? —La voix reprit : — Fantôme,
Je suis Melchisédech, je vivrai dans mille ans. —
Nemrod dit : — Qu'as-tu vu depuis que dans ses flancs
Ce roc t'enferme ? — Et l'être enfoui dans la pierre
Dit : — Je suis âme, et l'âme est un œil sans paupière.
Le monde a commencé par être horrible. Avant
Que le front se dressât plein de l'esprit vivant,
Avant que, dominant l'animal et la plante,
La pensée habitât la prunelle parlante,
Et qu'Adam, par la main tenant Ève, apparût,
L'ébauche fourmillait dans la nature en rut,
Le poulpe aux bras touffus, la torpille étoilée,
D'immenses vers volants, dont l'aile était onglée,
De hauts mammons velus, nés dans les noirs limons,
Troublaient l'onde, ou levaient leurs trompes sur les monts.
Sous l'enchevêtrement des forêts inondées
Glissaient des mille-pieds longs de cinq cents coudées ;
Et de grands vibrions, des volvoces géants
Se tordaient à travers les glauques océans.
L'être était effrayant. La vie était difforme.

Partout rampait l'impur, l'affreux, l'obscur, l'énorme.
La vermine habitait le globe chevelu.
Et l'homme n'était pas ; Dieu n'ayant pas voulu
Donner ce noir spectacle à voir à l'âme humaine.
Satan, dans ce lugubre et féroce domaine,
Passait, comme un chasseur qui souffle dans son cor ;
Mais, avant ces temps-là, c'était plus sombre encor.
Tout l'univers n'était qu'une morne fumée.
Ainsi que des oiseaux dans une main fermée,
L'horreur tenait captifs le germe et l'élément.
Un tout, qui n'était rien, vivait confusément.
Des apparitions flottaient sur l'insondable.
Au fond de cette brume étrange et formidable,
Comme si, quoique rien ne fût encor puni,
Le gouffre eût essayé d'engloutir l'infini,
On voyait, aux lueurs des visions funèbres,
S'ouvrir et se fermer la gueule des ténèbres.
Partout apparaissait, à l'œil épouvanté,
La face du néant, faite d'obscurité.
A chaque instant, le fond redevenait la cime ;
Et, comme une nuée au-dessus d'un abîme,
Dans cette ombre où rampaient les larves des fléaux,
Le monstre Nuit planait sur la bête Chaos.
C'était ainsi quand Dieu se levant dit à l'ombre :
— Je suis. — Ce mot créa les étoiles sans nombre ;
Et Satan dit à Dieu : — Tu ne seras pas seul. —

Et Nemrod s'écria : — Satan est mon aïeul ! —

III

Il resta trente jours au fond des solitudes,
Rêvant parmi les rocs aux sombres attitudes ;
Quand il revint, son œil brillait comme un flambeau.

Et l'eunuque Zaïm, noir comme le tombeau,
Se prosternant, lui dit : — Roi, vous avez la terre.
Vous êtes roi d'Assur, dont Tyr est tributaire.
Il a suffi qu'Assur vînt pour qu'il triomphât
Aux sources de Cadès qu'on nomme aussi Misphat.
Dieu règne moins que vous. Votre face est sacrée.
Et vous faites couler, sur la terre qu'il crée,
Des rivières de sang près de ses fleuves d'eau.
L'homme porte Nemrod, et l'âne son fardeau.
A qui sont les palmiers d'Édom, l'herbe fleurie
D'Hébron, les trois cents tours qui gardent Samarie ?
A vous. A qui les fronts, les yeux et les genoux
Des vieillards, des enfants et des femmes ? A vous.
A qui l'ibère brun qui parle avec emphase ?
A vous. Sarapanis, citadelle du Phase ?
A vous. Vous avez pris, sous les dattiers lointains,
Sa ville à Phétrusim, père des philistins.
Le Nil est votre chien, Thèbe est votre captive.
Trois chars passent de front sur les murs de Ninive ;
Et Ninive est à vous. Gour veut vous obéir.
Sidon, les horréens dans les monts de Seïr,
Ophir, les bijoutiers qui sculptent des ivoires
Dans Cariathaïm, la ville aux portes noires,
Tout est à vous ; Sichem, Chanaan, Hazerod.
Il ne reste plus rien.

— Que le ciel, — dit Nemrod.

STROPHE QUATRIÈME

AVEC LE BOIS DE L'ARCHE

I

IL s'en retourna seul au désert ; et cet homme,
Ce chasseur, c'est ainsi que la terre le nomme,
Avait un projet sombre ; et les vagues démons
Se le montraient du doigt. Il prit, sur de grands monts
Que battaient la nuée et l'éclair et la grêle,
Quatre aigles qui passaient dans l'air, et sous leur aile
Il mit tout ce qu'il put de la foudre et des vents.
Puis il écartela, hurlant, mordant, vivants,
Entre ses poings de fer, quatre lions libyques,
Et suspendit leurs chairs au bout de quatre piques.
Puis le géant rentra dans Suze aux larges tours,
Et songea trente jours ; au bout des trente jours,
Nemrod prit dans sa main les aigles, sur sa nuque
Chargea les lions morts, et, suivi de l'eunuque,
S'en alla vers le mont Ararat, grand témoin.
Il monta vers la cime où les peuples de loin
Voyaient frémir au vent le squelette de l'arche.
Il fut sur ce sommet en deux heures de marche.
L'arche en voyant Nemrod trembla.

Le dur chasseur
Prit ces débris, verdis dans leur lourde épaisseur
Par la terre mouillée, horrible marécage,
Et de ces madriers construisit une cage,
Chevillée en airain, carrée, à quatre pans,
Et sur les trous du bois mit des peaux de serpents ;
Et cette cage, vaste et sinistre tanière,
Pour toute porte avait deux trappes à charnière,
L'une dans le plafond, l'autre dans le plancher.

Et l'eunuque tremblait et n'osait approcher.

Nemrod debout foulait le pic inabordable.
Il allait et venait, charpentier formidable ;
La terre l'écoutait remuer sur le mont ;
Le bruit de son marteau, troublant l'éther profond,
Faisait au loin lever la tête aux monts Carpathes ;
Accroupis, devant Thèbe allongeant leurs deux pattes,
De leur œil fixe où l'ombre a l'air de rayonner,
Les sphinx le regardaient, cherchant à deviner.
Et la mer Caspienne en bas rongeait la grève.

Au bout d'un long sapin il attacha son glaive,
Puis posa dans sa main ce vaste javelot,
Et dit : — C'est bien. — Le mont qu'avait couvert le flot
Et qui connaissait Dieu, frémit sous sa pensée.

II

Par une corde au sol la cage était fixée.
Il mit aux quatre coins les quatre aigles béants.
Il leur noua la serre avec ses doigts géants,
Et les bois entendaient les durs oiseaux se plaindre.
Puis il lia, si haut qu'ils n'y pouvaient atteindre,

Au-dessus de leurs fronts inondés de rayons,
Les piques où pendait la viande des lions.
Nemrod dans ce char, noir comme l'antique Érèbe,
Mit un siège pareil à son trône de Thèbe,
Et cent pains de maïs et cent outres de vin.
Zaïm n'essayait pas même un murmure vain.
Dans la cage, à côté de sa chaise thébaine,
Le roi fit accroupir l'eunuque au front d'ébène ;
Et les cèdres disaient : Que va-t-il se passer ?
Sur la cage tremblante et prête à traverser
Des horizons nouveaux et d'étranges tropiques,
Les quatre aigles criaient au pied des quatre piques.

Alors, une tiare au front comme Mithra,
Nemrod, son arc au dos, sa flèche au poing, entra
Dans la cage, et le roc tressaillit sur sa base ;
Et lui, sans prendre garde aux frissons du Caucase,
Vieux mont qui songe à Dieu sous les soirs étoilés,
Coupa la corde, et dit aux quatre aigles : Allez.

Et d'un bond les oiseaux effrayants s'envolèrent.

III

Et dans l'immensité que les astres éclairent
La cage s'éleva, liée à leurs pieds noirs.
Alors, tandis qu'en bas les lacs, vastes miroirs,
Les palmiers verts, les champs rayés par les cultures,
Horeb et Sinaï, sombres architectures,
Et les bois et les tours rampaient, et qu'emportés
Dans l'air, battant de l'aile au milieu des clartés,
Les quatre aigles cherchaient du bec la chair sanglante,
Il sortit presque hors de la cage volante.
Farouche, il regarda les montagnes d'Assur

Qui, s'enfonçant avec leurs forêts dans l'azur,
Semblaient tomber, dans l'ombre au loin diminuées,
Et s'écria, penché sur le gouffre :

— O nuées,
Nemrod, le conquérant de la terre, s'en va !
Je t'avertis là-haut, Jéhovah ! Jéhovah !
C'est moi. C'est moi qui passe, ô monts aux cimes blanches.
Bois, regardez monter l'homme à qui sont vos branches,
Mer, regarde monter l'homme à qui sont tes flots,
Morts, regardez monter l'homme à qui sont vos os !
Terre, arbres que les vents courbent sous leurs haleines,
O déserts, noirs vallons, lacs, rochers, grandes plaines,
Levez vos fronts sans nombre et vos millions d'yeux ;
Nemrod va conquérir le ciel mystérieux !

IV

Et l'esquif monstrueux se ruait dans l'espace.
Les noirs oiseaux volaient, ouvrant leur bec rapace.
Les invisibles yeux qui sont dans l'ombre épars
Et dans le vague azur s'ouvrent de toutes parts,
Stupéfaits, regardaient la sinistre figure
De ces brigands ailés à l'énorme envergure ;
Et le char vision, tout baigné de vapeur,
Montait ; les quatre vents n'osaient souffler, de peur
De voir se hérisser le poitrail des quatre aigles.

Plus, sans frein, sans repos, sans relâche et sans règles.
Les aigles s'élançaient vers les lambeaux hideux,
Plus le but reculant montait au-dessus d'eux ;
Et, criant comme un bœuf qui réclame l'étable,
Les grands oiseaux, traînant la cage redoutable,
Le poursuivaient toujours sans l'atteindre jamais.

Et, pendant qu'ils montaient, gouffres noirs, clairs sommets,
Tout s'effarait ; l'étrusque et l'osque et le pélasge
Disaient : — Qu'est-ce que c'est que ce sombre attelage?
Est-ce le char où sont les aquilons grondants ?
Est-ce un tombeau qui monte avec l'âme dedans ? —
Pharan, Nachor, Sephar, solitudes maudites,
Les colosses gardiens des cryptes troglodytes,
Les faucons de la mer, les mouettes, les plongeons,
L'homme du bord des eaux dans sa hutte de joncs,
Chalanné, devant qui Thèbes semblait petite,
Gomorrhe, fiancée au noir lac asphaltite,
Sardes, Ninive, Tyr, maintenant sombre amas,
Hoba, ville qu'on voit à gauche de Damas,
Édom sous le figuier, Saba sous le lentisque,
Avaient peur ; Ur tremblait ; et les joueurs de disque
S'interrompaient, levant la tête et regardant ;
Les chameaux, dont le cou dort sur le sable ardent,
Ouvraient l'œil ; le lézard se dressait sous le lierre,
Et la ruche disait : vois ! à la fourmilière.
Le nuage hésitait et rentrait son éclair ;
La cigogne lâchait la couleuvre dans l'air ;
Et la machine ailée en l'azur solitaire
Fuyait, et pour la voir vint de dessous la terre
Un oiseau qu'aujourd'hui nous nommons le condor ;
Et la mer d'Ionie, aux grandes îles d'or,
Ce gouffre bleu d'où sort l'odeur des violettes,
Frissonnait ; dans les champs de guerre, les squelettes
Se parlaient ; le pilône au fronton nubien,
Le chêne qui salue et dit à Dieu : c'est bien !
Et l'antre où les lions songent près des prophètes,
Tremblaient de voir courir cette ombre sur leurs têtes,
Et regardaient passer cet étrange astre noir.
Et Babel s'étonnait. Calme comme le soir,
Nemrod rêvait au fond de la cage fermée.
Et les puissants oiseaux, la prunelle enflammée,

Montaient, montaient sans cesse, et volant, furieux,
Vers la chair, le faisaient envoler vers les cieux,

Symbole de nos sens lorsqu'allant vers la femme,
Effrénés, dans l'amour ils précipitent l'âme !

Mais l'amour n'était pas au cœur du dur chasseur.

Isis montrait ce char à Cybèle sa sœur.
Dans les temples profonds de Crète et de Tyrrhène,
Les dieux olympiens à la face sereine
Écoutaient l'affreux vol des quatre alérions.
Même aujourd'hui, l'arabe, à l'heure où nous prions,
Cherche s'il ne va pas voir encor dans l'espace
La constellation des quatre aigles qui passe ;
Et dans l'Afrique ardente où meurt le doux gazon,
Morne terre qui voit toujours à l'horizon
Nemrod, l'homme effrayant, debout, spectre de gloire,
Le pâtre, si son œil trouve une tache noire
Sur le sable où vivaient Sidon et Sarepta,
Devient pensif et dit : C'est l'ombre qu'il jeta.

V

Et les aigles montaient.

Leurs ailes éperdues
Faisaient, troublant au loin les calmes étendues,
Des oscillations dans l'immobilité ;
Autour du char vibrait l'éther illimité,
Mer que Dieu jusque-là seul avait remuée.

Comme ils allaient franchir la dernière nuée,
Les monts noirs qui gisaient sur terre, soucieux,

Virent le premier aigle, escaladant les cieux
Comme s'il ne devait jamais en redescendre,
Se tourner vers l'aurore et crier : — Alexandre !
Le deuxième cria du côté du midi :
— Annibal ! le troisième, à l'œil fixe et hardi,
Sur le rouge occident jeta ce cri sonore :
— César ! le dernier, vaste et plus terrible encore,
Fit dans le sombre azur signe au septentrion,
Ouvrit son bec de flamme et dit : — Napoléon !

STROPHE CINQUIÈME

LA TRAPPE D'EN BAS ET LA TRAPPE D'EN HAUT

I

L'INFINI se laissait pousser comme une porte ;
Et tout le premier jour se passa de la sorte ;
Et les aigles montaient.

Et Nemrod, sans le voir,
Sentit, au souffle obscur qui se répand le soir,
Que la nuit froide allait ouvrir sa pâle crypte.
Les mains sur les genoux comme les dieux d'Égypte,
Il dit au noir : — Hibou que ma droite soutient,
Vois comment est la terre et ce qu'elle devient. —
L'eunuque ouvrit la trappe en bas, et dit : — La terre
Tachée et jaune ainsi qu'une peau de panthère,
Emplit l'immensité ; dans l'espace changeant
Les fleuves sont épars comme des fils d'argent ;
Notre ombre flotte et court sur les collines vertes ;
De vos ennemis morts les plaines sont couvertes
Comme d'épis fauchés au temps de la moisson ;
Les villes sont en flamme autour de l'horizon !
O roi, vous êtes grand. Malheur à qui vous brave !

— Approchons-nous du ciel ? dit Nemrod. Et l'esclave
Ouvrit la trappe haute et dit : — Le ciel est bleu.

II

Et les aigles montaient.

L'espace sans milieu
Ne leur résistait pas et cédait à leurs ailes ;
L'ombre, où les soleils sont comme des étincelles,
Laissait passer ce char plein d'un sombre projet.
Lorsque l'eunuque avait faim ou soif, il mangeait ;
Et Nemrod regardait, muet, cette chair noire
Prendre un pain et manger, percer une outre et boire ;
Le chasseur infernal qui se croyait divin
Songeait, et, dédaignant le maïs et le vin,
Il buvait et mangeait, cet homme de désastres,
L'orgueil d'être traîné par des aigles aux astres.
Sans dire un mot, sans faire un geste, il attendit,
Rêveur, une semaine entière, puis il dit :
— Vois comment est la terre. Et l'eunuque difforme
Dit : — La terre apparaît comme une sphère énorme
Et pâle, et les vapeurs, à travers leurs réseaux,
Laissent voir par moments les plaines et les eaux. —
Nemrod dit : — Et le ciel ? Zaïm reprit : — Roi sombre,
Le ciel est bleu.

III

Le vent soufflait en bas dans l'ombre,
Et les aigles montaient.

Et Nemrod attendit
Un mois, montant toujours ; puis il cria : — Maudit !

Regarde en bas et vois ce que devient la terre. —
Zaïm dit : — Roi, sous qui la foudre doit se taire,
La terre est un point noir et semble un grain de mil. —
Et Nemrod fut joyeux.

— Nous approchons, dit-il.
Vois ! regarde le ciel maintenant. Il doit être
Plus près. — Zaïm leva la trappe, et dit : — O maître,
Le ciel est bleu.

IV

Le vent triste soufflait en bas ;
Et les aigles montaient.

Nemrod, roi des combats,
Attendit, sans qu'un souffle échappât à son âme,
Trois mois, montant toujours; puis :—Chien que hait la femme,
Cria-t-il, vois ! la terre a-t-elle encor décrû ? —
L'eunuque répondit : — La terre a disparu.
Roi, l'on ne voit plus rien dans la profondeur sombre.
Nemrod dit : — Que m'importe une terre qui sombre !
Vois comment est le ciel. Approchons-nous un peu ?
Regarde. — Et Zaïm dit : — O roi, le ciel est bleu !

V

Le vent soufflait en bas.

Tournant son cou rapide,
Un aigle alors cria : — J'ai faim, homme stupide ! —
Et Nemrod leur donna l'eunuque à dévorer.

Les aigles montaient.

Rien ne venait murmurer
Autour de la machine en sa course effrénée.
Nemrod, montant toujours, attendit une année
Dans l'ombre, et le géant, durant ce noir chemin,
Compta les douze mois sur les doigts de sa main.
Quand l'an fut révolu, le sinistre satrape
Resté seul, n'ayant plus l'eunuque, ouvrit la trappe
Que le soleil dora d'une lueur de feu,
Et regarda le ciel, et le ciel était bleu.

VI

Alors, son arc en main, tranquille, l'homme énorme
Sortit hors de la cage et sur la plate-forme
Se dressa tout debout et cria : Me voilà.
Son œil ne chercha point la terre ; il contempla,
Pensif, les bras croisés, le ciel toujours le même ;
Puis, calme et sans qu'un pli tremblât sur son front blême,
Il ajusta la flèche à son arc redouté.
Les aigles frissonnants regardaient de côté.
Nemrod éleva l'arc au-dessus de sa tête ;
Le câble lâché fit le bruit d'une tempête,
Et, comme un éclair meurt quand on ferme les yeux,
L'effrayant javelot disparut dans les cieux.

Et la terre entendit un long coup de tonnerre.

VII

Un mois après, la nuit, un pâtre centenaire
Qui songeait dans la plaine où Caïn prit Abel,
Champ hideux d'où l'on voit le front noir de Babel,

Vit tout à coup tomber des cieux, dans l'ombre étrange,
Quelqu'un de monstrueux qu'il prit pour un archange ;
C'était Nemrod.

VIII

Couché sur le dos, mort, puni,
Le noir chasseur tournait encor vers l'infini
Sa tête aux yeux profonds que rien n'avait courbée.

Auprès de lui gisait sa flèche retombée.
La pointe, qui s'était enfoncée au ciel bleu,
Était teinte de sang. Avait-il blessé Dieu ?

STROPHE SIXIÈME

LES MAGES ATTENTIFS

Nemrod en s'en allant n'emporta pas la Guerre.
Elle resta, parlant plus haut que le tonnerre ;
Son regard au sillon faisait rentrer l'épi ;
Et ce spectre, mille ans, sur le monde accroupi,
Lugubre, et comme un chien mâche un os, rongeant l'homme,
Couva l'œuf monstrueux d'où sortit l'aigle Rome.
Et pendant ce temps-là, comme parfois aux yeux
Une vapeur trahit un feu mystérieux,
Il sortait par endroits de la terre où nous sommes
D'affreux brouillards vivants qui devenaient des hommes,
Puis des dieux, qu'on nommait Teutatès, Mars, Baal,
Et qui semblaient avoir en eux l'âme du mal.
L'horreur, le sang, le deuil couvraient la race humaine ;
Et les mages, que Dieu dans le désert amène,
Collaient l'oreille au sable, et, de terreur ployés,
Frémissants, sous la terre, au-dessous de leurs pieds,
Ils entendaient Satan dans les nuits éternelles
Qui volait, et heurtait la voûte de ses ailes.

HORS DE LA TERRE

II

LA PLUME DE SATAN

La plume, seul débris qui restât des deux ailes
De l'archange englouti dans les nuits éternelles,
Était toujours au bord du gouffre ténébreux.
Les morts laissent ainsi quelquefois derrière eux
Quelque chose d'eux-mêmes au seuil de la nuit triste ;
Sorte de lueur vague et sombre, qui persiste.

Cette plume avait-elle une âme ? Qui le sait ?
Elle avait un aspect étrange ; elle gisait
Et rayonnait ; c'était de la clarté tombée.

Les anges la venaient voir à la dérobée.
Elle leur rappelait le grand Porte-Flambeau ;
Ils l'admiraient, pensant à cet être si beau
Plus hideux maintenant que l'hydre et le crotale ;
Ils songeaient à Satan dont la blancheur fatale,
D'abord ravissement, puis terreur du ciel bleu,
Fut monstrueuse au point de s'égaler à Dieu.
Cette plume faisait revivre l'envergure
De l'ange, colossale et hautaine figure ;
Elle couvrait d'éclairs splendides le rocher ;
Parfois les séraphins, effarés d'approcher
De ces bas-fonds où l'âme en dragon se transforme,
Reculaient, aveuglés par sa lumière énorme ;

Une flamme semblait flotter dans son duvet ;
On sentait, à la voir frissonner, qu'elle avait
Fait partie autrefois d'une aile révoltée ;
Le jour, la nuit, la foi tendre, l'audace athée,
La curiosité des gouffres, les essors
Démesurés bravant les hasards et les sorts,
L'onde et l'air, la sagesse auguste, la démence,
Palpitaient vaguement dans cette plume immense ;
Mais dans son ineffable et sourd frémissement,
Au souffle de l'abîme, au vent du firmament,
On sentait plus d'amour encor que de tempête.

Et sans cesse, tandis que sur l'éternel faîte
Celui qui songe à tous pensait dans sa bonté,
La plume du plus grand des anges, rejeté
Hors de la conscience et hors de l'harmonie,
Frissonnait, près du puits de la chute infinie,
Entre l'abîme plein de noirceur et les cieux.

Tout à coup un rayon de l'œil prodigieux
Qui fit le monde avec du jour, tomba sur elle.
Sous ce rayon, lueur douce et surnaturelle,
La plume tressaillit, brilla, vibra, grandit,
Prit une forme et fut vivante, et l'on eût dit
Un éblouissement qui devient une femme.
Avec le glissement mystérieux d'une âme,
Elle se souleva debout, et, se dressant,
Éclaira l'infini d'un sourire innocent.
Et les anges, tremblants d'amour, la regardèrent.
Les chérubins jumeaux qui l'un à l'autre adhèrent,
Les groupes constellés du matin et du soir,
Les Vertus, les Esprits, se penchèrent pour voir
Cette sœur de l'enfer et du paradis naître.
Jamais le ciel sacré n'avait contemplé d'être
Plus sublime parmi les souffles et les voix.

En la voyant si fière et si pure à la fois,
La pensée hésitait entre l'aigle et la vierge ;
Sa face, défiant le gouffre qui submerge,
Mêlant l'embrasement et le rayonnement,
Flamboyait ; et c'était, sous un sourcil charmant,
Le regard de la foudre avec l'œil de l'aurore.

L'archange du soleil, qu'un feu céleste dore,
Dit : — De quel nom faut-il nommer cet ange, ô Dieu ?

Alors, dans l'absolu que l'Être a pour milieu,
On entendit sortir des profondeurs du Verbe
Ce mot qui, sur le front du jeune ange superbe
Encor vague et flottant dans la vaste clarté,
Fit tout à coup éclore un astre : — Liberté !

LIVRE DEUXIÈME

LE GIBET

I

LA JUDÉE

I

LA TERRE SOUS LE TROISIÈME CÉSAR

En ce temps-là, le monde était dans la terreur ;
Caïphe était grand-prêtre et Tibère empereur ;
Hérode roi des juifs gouvernait sous Pilate ;
Rome était la nuée où le tonnerre éclate ;
Jérusalem était l'âne sous le bâton.
Des proconsuls assis le poing sous le menton,
Vêtus de pourpre, ayant le roi pour satellite,
Remplaçaient au-dessus du peuple israélite
Les pharaons à l'œil fixe et mystérieux.
Quelques rares autels fumaient sur les hauts lieux,
Mais c'étaient les autels des guèbres, que tolère
Rome ayant trop de dieux pour croire avec colère.

Temps fatals ! César roi, tout le reste sujet.
La conquête romaine, immense, submergeait
Les peuples qu'elle avait saisis l'un après l'autre ;
Et cette vague épaisse où le soldat se vautre
Grossissait, et, de proche en proche, envahissait
La terre, où les songeurs disaient : qu'est-ce que c'est ?
Cette inondation de Rome était lugubre ;
L'empire était partout comme une onde insalubre ;
Il croissait comme un fleuve épars sous des forêts,
Et changeait lentement l'univers en marais.
Les docteurs méditaient sur ce second déluge.
Ayant leurs livres saints pour cime et pour refuge,
Les prêtres, rattachés aux textes, au-dessus
Des hommes débordés dans le gouffre aperçus,
Laissaient couler sous eux ces mornes avalanches,
Pareils à des serpents enroulés dans des branches.

Un peuple commandait, le monde subissait.
Les jaguars, les lions, les ours pris au lacet,
Le tigre redouté même de sa femelle,
Rugissaient sous les pieds de Rome pêle-mêle
Avec les nations dans le même filet.
Partout la servitude à voix basse parlait.
L'unique grandeur d'âme était l'insouciance.
La force avait le droit. Qu'était la conscience ?
De la reptilité sous de l'écrasement.
On regardait l'autel en face et le serment,
Et l'on se parjurait, et l'hymne et la huée
Riaient, et l'âme humaine était diminuée.
L'honnête et le néfaste et le mal et le bien
S'effaçaient dans les cœurs ; l'homme ne voyait rien
Qu'une noirceur croissante au-dessus de sa tête ;
Une rougeur de torche illuminait le faîte
De l'univers sur qui marchaient les conquérants ;
Les uns étaient petits, les autres étaient grands,

Personne n'était pur, saint, vénérable et juste ;
De même que d'Octave avait pu naître Auguste,
De la fange partout sortait l'autorité.
Le destin avait l'air d'un abîme irrité ;
L'ombre se résolvait en haine autour de l'âme.
L'or sentait bon. Le sage était celui qui blâme
La vertu, le devoir, la foi, le dévouement ;
Le plus voisin du vrai c'était celui qui ment ;
La mort régnait avec les licteurs pour ministres ;
Le genre humain pendait en deux haillons sinistres,
Comme si Dieu l'avait déchiré de ses mains ;
Les hommes d'un côté, de l'autre les romains.

II

HÉRODE ET CAÏPHE

Sous l'ongle dédaigneux de Rome fatiguée
Vivait la royauté des juifs qu'avait léguée
L'Hérode Ascalonite à l'Hérode Antipas.
Cet idiot mêlait le meurtre à ses repas,
Et regardait danser Hérodiade nue.
Il avait redoré l'aigle que dans la nue
Son père avait sculptée au fronton du saint lieu,
Car, pour flatter César, ces rois insultaient Dieu.
Il avait fait murer dans le royal repaire
La chambre où, sur un lit de pourpre et d'or, son père,
Surnommé Grand, avait été mangé des vers.
Des paons rôdaient parmi ses jardins toujours verts ;
Au fond brillait un lac dit le Bain du Tétrarque ;
On y voyait errer les pêcheurs dont la barque
Vogue à coups d'avirons lents et bien maniés.
Comme un autre a des chiens, il avait sous ses pieds
Des philosophes grecs, des athlètes, des mimes,
Et son ennui traînait le poids sombre des crimes.
Il avait, de l'argent d'un péage imposé
Aux caravanes d'Ur, d'Ophir et de Jessé,
Fait faire à son palais une enceinte de brique ;
Car, dès les temps anciens, les marchands de l'Afrique
Venaient des profondeurs du désert calciné ;
Ils apportaient des dents d'éléphant, du séné,

De l'alcali, des peaux de buffle, de la gomme,
Et de la pourpre verte aux proconsuls de Rome.

Caïphe, qui des lois dirigeait le timon,
Avait été nommé grand-prêtre après Simon ;
Ce n'était point une âme inclinée aux mystères ;
Caïphe n'était pas un de ces solitaires
Qui, pour sonder le sens glissant et ténébreux
Des prophètes luttant confusément entre eux,
Gardent la nuit leur lampe à côté de leurs couches,
Et qui songent, penchés sur ces livres farouches
Où l'on entend le choc des glaives de l'esprit.
Trop petit pour la tâche auguste qu'entreprit
Celui qu'on nomme Aaron, c'est-à-dire montagne,
Tortueux, il avait la fraude pour compagne ;
Les yeux d'Hérode étaient sincères près des siens ;
Son miel était poison ; les chefs pharisiens,
Banaïas, intendant d'Épher, Jean l'économe,
Maccès, à qui Pilate avait donné pour nome
Tout le pays d'Horeb et tout le Nephath d'or,
Venaient lui parler bas dans le saint corridor ;
De la couleuvre froide il avait la paresse ;
Il était ce qui rampe et ce qui se redresse ;
Il était chaste avec les femmes, redoutant
Le démon qu'à travers leur parole on entend,
Mais ces chastetés-là font brûler les Sodomes ;
Comme prêtre, il était de cette espèce d'hommes
Qui, si le sénat vote aux pauvres quelque argent,
Disent : « Non pas ! l'état est lui-même indigent ! »
Mais qui trouvent utile et juste qu'on obère
Le trésor pour bâtir quelque temple à Tibère.
Caïphe eût aux renards indiqué des sentiers ;
C'était un homme sombre, et pourtant volontiers
Il riait à travers l'ombre de sa pensée ;

Mais on se sentait pris d'une sueur glacée
Devant cette gaîté, couvercle d'un cercueil.

Rosmophim de Joppé, prêtre au profond coup d'œil,
Et docteur, l'assistait dans les choses civiles.

III

CELUI QUI EST VENU

Or il était alors question dans les villes
De quelqu'un d'étonnant, d'un homme radieux
Que les anges suivaient de leurs millions d'yeux ;
Cet homme, qu'entourait la rumeur grossissante,
Semblait un dieu faisant sur terre une descente ;
On eût dit un pasteur rassemblant ses troupeaux ;
Les publicains, assis au bureau des impôts,
Se levaient s'il passait, quittant tout pour le suivre ;
Cet homme, paraissant hors de ce monde vivre,
Tandis qu'autour de lui la foule remuait,
Avait des visions dont il restait muet ;
Il entrait aux cités, fuyait aux solitudes,
Et laissait un rayon dans l'œil des multitudes ;
Les paysans, le soir, de sa lueur troublés,
Le regardaient de loin marcher le long des blés,
Et sa main qui s'ouvrait et devenait immense
Semblait jeter aux vents de l'ombre une semence.

On racontait sa vie, et qu'il avait été
Par une vierge au fond d'une étable enfanté
Sous une claire étoile et dans la nuit sereine ;
L'âne et le bœuf, pensifs, l'ignorance et la peine,
Étaient à sa naissance, et sous le firmament
Se penchaient, ayant l'air d'espérer vaguement.

On contait qu'il avait une raison profonde,
Qu'il était sérieux comme celui qui fonde,
Qu'il montrait l'âme aux sens, le but aux paresseux,
Et qu'il blâmait les grands, les prêtres, et tous ceux
Qui marchent entourés d'hommes armés de piques.
Il avait, disait-on, guéri des hydropiques ;
Des impotents, cloués vingt ans sous leurs rideaux,
En le quittant, portaient leur grabat sur leur dos ;
Son œil fixe appelait hors du tombeau les vierges ;
Les aveugles, les sourds, — ô destin, tu submerges
Ceux-ci dans le silence et ceux-là dans la nuit ! —
Le voyaient, l'entendaient ; et dans son vil réduit
Il touchait le lépreux, isolé sous des claies ;
Ses doigts tenaient les clefs invisibles des plaies,
Et les fermaient ; les cœurs vivaient en le suivant ;
Il marchait sur l'eau sombre et menaçait le vent ;
Il avait arraché sept monstres d'une femme ;
Le malade incurable et le pécheur infâme
L'imploraient, et leurs mains tremblantes s'élevaient ;
Il sortait des vertus de lui qui les sauvaient ;
Un homme demeurait dans les sépulcres ; fauve,
Il mordait, comme un loup qui dans les bois se sauve ;
Parfois on l'attachait, mais il brisait ses fers
Et fuyait, le démon le poussant aux déserts ;
Ce maître, le baisant, lui dit : « Paix à toi, frère ! »
L'homme, en qui cent damnés semblaient rugir et braire,
Cria : Gloire ! et, soudain, parlant avec bon sens,
Sourit, ce qui remplit de crainte les passants.

Ce prophète honorait les femmes économes ;
Il avait, à Gessé, ressuscité deux hommes
Tués par un bandit appelé Barabbas ;
Il osait, pour guérir, violer les sabbats,
Rendait la vie aux nerfs d'une main desséchée ;
Et cet homme égalait David et Mardochée.

Un jour ce redresseur, que le peuple louait,
Vit des vendeurs au seuil du temple, et prit un fouet ;
Pareils aux rats hideux que les aigles déterrent,
Tous ces marchands, essaims immondes, redoutèrent
Son visage empourpré des célestes rougeurs ;
Sévère, il renversa les tables des changeurs
Et l'escabeau de ceux qui vendaient des colombes.
Son geste surhumain ouvrait les catacombes.
L'arbre qu'il regardait changeait ses fleurs en fruits.
Un jour que quelques juifs dans la loi sainte instruits
Lui disaient : « Dans le ciel que le pied divin foule,
Quel sera le plus grand ? » cet homme dans la foule
Prit un petit enfant qu'il mit au milieu d'eux.
Calme, il forçait l'essaim invisible et hideux
Des noirs esprits du mal, rois des ténébreux mondes,
A se précipiter dans les bêtes immondes.
Et ce mage était grand plus qu'Isaïe, et plus
Que tous ces noirs vieillards épars dans les reflux
De la vertigineuse et sombre prophétie ;
Et l'homme du désert, Jean, près de ce messie,
N'était rien qu'un roseau secoué par le vent.
Il n'était pas docteur, mais il était savant ;
Il conversait avec les faces inconnues
Que l'homme endormi voit en rêve dans les nues ;
Des lumières venaient lui parler sur les monts ;
Il lavait les péchés ainsi que des limons,
Et délivrait l'esprit de la fange charnelle ;
Satan fuyait devant l'éclair de sa prunelle ;
Ses miracles étaient l'expulsion du mal ;
Il calmait l'ouragan, haranguait l'animal,
Et parfois on voyait naître à ses pieds des roses ;
Et sa mère en son cœur gardait toutes ces choses.
Des morts blêmes, depuis quatre jours inhumés,
Se dressaient à sa voix ; et pour les affamés
Les pains multipliés sortaient de ses mains pures.

Voilà ce que contait la foule ; et les murmures,
Les cris du peuple enfant qui réclame un appui,
Environnaient cet homme ; on l'adorait ; et lui
Était doux.

Les discours qui tombaient de sa bouche
Étaient comme une main céleste qui vous touche.
Il disait : « Les derniers sont les premiers. — La fin,
C'est le commencement. — Ne fais pas au prochain
Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi-même.
— On récolte le deuil quand c'est la mort qu'on sème.
— Celui qui se repent est grand deux fois. — L'enfant
Touche à Dieu. — Par le bien, du mal on se défend.
— Que le puits soit profond, mais que l'eau reste claire. »
Il disait : « Regardez les choses sans colère ;
Car si l'œil est mauvais, le corps est ténébreux.
— L'aube est pour les gentils comme pour les hébreux.
— Mangez le fruit des bois, buvez l'eau de la source ;
N'ayez pas de souliers, pas de sac, pas de bourse,
Entrez dans les maisons et dites : Paix à tous !
— Nul n'est exempt du pli sublime des genoux ;
Donc, qui que vous soyez, priez. Courbez vos têtes.
— Dieu, présent à la nuit, n'est pas absent des bêtes [1] ;
Dieu vit dans les lions comme dans Daniel.
— Errer étant humain, faillir est véniel.
Absolvez le pécheur en condamnant la faute.
— On ajoute à l'esprit ce qu'à la chair on ôte. »

Il tenait compte en tout des faits accidentels.
Au peuple qui lapide il disait des mots tels
Que nul n'osait toucher à la première pierre ;
Il haïssait la haine, il combattait la guerre.

[1] L'Ecclésiaste a dit : « Qui sait si l'âme des bêtes va en bas ? »
(*Note de Victor Hugo.*)

Il disait : sois mon frère ! à l'esclave qu'on vend ;
Et, tranquille, il passait comme un pardon vivant.
Il blanchissait le siècle autour de lui, de sorte
Que les justes, dont l'âme encor n'était pas morte,
Dans ces temps sans pitié, sans pudeur, sans amour,
Pouvaient voir au réveil luire deux points du jour,
L'aurore dans le ciel et sur terre cet homme.
Cet être était trop pur pour être vu par Rome.
Pourtant parmi les juifs, dans leur temple obscurci,
Chez leur roi lâche et triste, on en prenait souci ;
Et Caïphe y songeait dans sa chaire d'ivoire ;
Et, sans savoir encor ce qu'il en devait croire,
Hérode était allé jusqu'à dire : — Il paraît
Qu'il existe un certain Jésus de Nazareth. —

Quelques hommes, de ceux qui ne savent pas lire,
De pauvres pâtres, pris d'on ne sait quel délire
Et du ravissement de l'entendre parler,
Le suivaient, l'aimaient tant qu'il les faisait trembler,
Et le montraient au peuple en disant : C'est le maître.
L'un d'eux, vieillard, semblait près de cet homme naître;
Et le plus jeune, enfant, avait l'air près de lui
D'un sombre aïeul pensif, gravement ébloui.
Humbles, ils lui tendaient leurs cœurs comme des urnes.
Et ces hommes, pareils à des lampes nocturnes
Adorant un soleil dans une vision,
Étaient devant ce maître en contemplation,
Et l'entouraient, ainsi qu'une auréole d'âmes.

IV

LES TREIZE PORTES DE JÉRUSALEM

DANS les vieux temps, l'archange aux quatre ailes de flammes,
Stellial, dit un jour au noir Zorobabel,
Quand ce maçon, porteur d'une échelle du ciel,
Eut entouré Sion de murailles très fortes :
— Pourquoi donc à la ville as-tu fait treize portes ? —
Et Zorobabel dit : — Ninive aux larges tours
Eut autant de portails que l'année a de jours,
Pour que jamais le temps, qui du ciel même arrive,
Quel qu'il fût, ne restât en dehors de Ninive.
— Eh bien, dit Stellial, l'archange couvert d'yeux,
Le zodiaque ayant douze signes aux cieux,
Douze portes, c'était assez, mage imbécile,
Pour que chacun des mois pût entrer dans la ville.
— Ange, j'ai fait, reprit le maçon magistrat,
Treize portes afin que l'avenir entrât ;
Chaque année on verra par les douze premières
Passer les douze mois, portant douze lumières,
Purs, bénis, et menant par la main la saison ;
Par la treizième doit passer la trahison.

V

LA JUDÉE

D'INNOMBRABLES hameaux répandent leurs fumées
D'Arphac à Borcéos dans les six Idumées ;
La Judée est dorée et verte sous l'azur ;
Elle a des bois, des monts, des lacs ; son air est pur,
Le vent du sud le trouble et le vent d'est le calme ;
Rome estime ses vins ; comme l'huile de palme,
L'huile d'olive abonde à flots sous son pressoir ;
L'ombre du Sinaï la couvre vers le soir.

La Judée est la terre où de temps en temps passe
Une lueur de Dieu qui se perd dans l'espace.

L'Égypte est, au couchant, cette plaine des blés
Où, dans les noirs tombeaux, dont les puits sont comblés,
Un miroir d'or massif pend au cou des momies
Pour refléter l'essaim des spectres, les lamies,
Les stryges, et la face errante des démons ;
Au midi, les chacals, les rats, les ichneumons,
Remplissent le désert ; au nord, la mer murmure.

La moisson en Judée est deux fois par an mûre ;
Le moindre champ y donne un boisseau de maïs.

Ce qui va se passer dans ce fatal pays
Fait un nuage obscur sur l'avenir, et trouble
Abraham enterré dans la caverne double
Dont on voit l'âpre brèche et le seuil délabré
Au champ d'Hébron, voisin des chênes de Mambré.

VI

LES PAROLES DU DOCTEUR DE LA LOI

Deux prêtres, dont la robe est en toile d'ortie,
Veillent, l'un à l'entrée et l'autre à la sortie
Du Temple que jadis Salomon fit bâtir
Par Oliab avec le bois du roi de Tyr.

Sévère, à quelques pas des deux prêtres qui semblent
Faire taire la ville où mille bruits sourds tremblent,
Sadoch, juge et docteur, parle au peuple, devant
Ce seuil terrible où luit l'arche du Dieu vivant.
Il est seul sur sa chaise ; et, qu'on entre ou qu'on sorte,
Il ne s'arrête point, et continue ; il porte
Le taled blanc où pend le zizith à cinq nœuds ;
Le dogme sombre emplit son œil vertigineux ;
Des croyants sont auprès du docteur ; les uns lisent
Dans des livres pendant qu'il parle ; d'autres gisent
En travers de la porte, et l'on marche dessus ;
Un plat brille à ses pieds où les dons sont reçus ;
La foule abonde autour du prêtre, et l'environne ;
Vieillard qu'une lueur de science couronne,
Calme et grave, il déploie au-dessus de son front
Ce que les siècles, l'un après l'autre, liront,
Le texte saint, écrit sur le rouleau mystique ;
Il enseigne la foi, le rite, la pratique,
Au peuple remuant les lèvres par moment ;
Et, chaque fois qu'il lève un doigt au firmament,
Tous, éperdus devant l'insondable prière,

Ensemble et frémissants, font trois pas en arrière.
Il dit :

Voici la loi. Fais silence, Israël !
Peuple, crois au Dieu vrai, distinct, un, personnel,
Seul, unique, incréé, voyant ce que fait l'homme.
Dieu, c'est le créancier qui veut toute la somme,
C'est le jaloux qui veut tout le cœur, c'est la mer
Dont le flot, repoussé par la terre, est amer ;
Dieu, s'il est rejeté par les hommes, se venge.
Observez le saint jour, peuple, ou redoutez l'ange
Qui plane sur l'impie et d'un souffle l'abat ;
Le plus pauvre a sa lampe, et, le jour du sabbat,
Peuple, il doit l'allumer, dût-il mendier l'huile ;
Nos pères, ce jour-là, purifiaient la ville ;
Ces hommes qui vivaient à l'ombre du palmier
Étaient saints, et toujours nommaient Dieu le premier ;
Ce respect les faisait vivre six cents années.
Le sabbat est le jour où les ombres damnées
Peuvent se retourner dans le lit de l'enfer.
Sepher tua Phinée, Aod tua Sepher,
Ces meurtres ne sont rien près du dogme qu'on brise
Et du sabbat qu'on met sous ses pieds ; et Moïse
Dans sa tombe, et Jacob, et Job, ont moins d'effroi
Du sang d'un homme, ô juifs, que du sang de la loi ;
Le fiel est plus amer que le coing n'est acide ;
Or, l'impiété, juifs, c'est le fiel ; l'homicide,
Pâle, et suivi d'enfants crachant sur ses talons,
Marche à travers la ville avec ses cheveux longs,
La main droite liée au cou par une chaîne ;
Mais l'impie a son spectre en croix dans la géhenne ;
L'homme pèse sur l'un, sur l'autre pèse Dieu.
Ces jours saints, taisez-vous, ne faites pas de feu.
Le salut dans le ciel est sur terre l'exemple ;
Dieu vient à la prière ; il entre dans le temple

Sitôt la porte ouverte et pourvu qu'on soit dix ;
Donc, pratiquez la loi.

Tremblez d'être maudits.
L'anathème entre au corps du maudit, qu'il traverse.
Teglath fut roi d'Égypte, Azer fut roi de Perse,
Gad les maudit ; dès lors l'enfer fut dans ces rois
Qui voyaient se mêler une flamme à leur voix.

Chaque texte est un doigt montrant ce qu'il faut suivre ;
Si vous ne faites pas ce que prescrit le livre,
Vous serez malheureux comme celui qui voit
Dans un songe tomber les poutres de son toit.
Trois collèges nous sont légués par les ancêtres ;
Aaron pour enseigner a délégué Cent prêtres,
Onze pour gouverner et Dix-Neuf pour juger :
Le sanhédrin les nomme et seul peut les changer.

Que la femme soit chaste et muette, et que l'homme
Ait dans un roseau creux tout le deutéronome.
Sinon, nous maudirons vos seuils et votre sang.
L'anathème qu'un saint jette au mal en passant
Est une si fatale et si noire rosée
Qu'un chien ayant été maudit par Élisée,
L'anathème rongea les oreilles du chien.

Femmes, l'homme est le roi ; tremblez ! et songez bien
A la sombre Lilith, femme née avant Ève ;
Adam la renvoya dans l'ombre et dans le rêve ;
Lilith répudiée est un spectre de nuit.
Lilith était l'orgueil, la querelle et le bruit ;
Satan, voulant saisir l'homme, l'avait créée :
Elle roule à jamais dans la noire nuée ;
Elle s'appelle Isis dans l'Inde où Satan luit,
Et l'encens de l'Égypte horrible la poursuit.
La femme file, trait la vache, bat le beurre,

Tourne le sablier quand vient la fin de l'heure,
Gronde l'esclave aux champs et l'enfant dans son jeu,
Veille et travaille ; et l'homme est pensif devant Dieu.

Au temple, en récitant le verset ordinaire,
Étendez vos deux mains devant le luminaire.
L'ange du jour assiste à vos repas, mais fuit,
Sitôt que vous riez, devant l'ange de nuit.
Étudiez la loi sans cesse, et qu'on la lise
Dans le texte que fit Esdras d'après Moïse.
Pour faire un Livre, ô juifs, n'employez pas de lin ;
Cousez avec des nerfs une peau de vélin,
Écrivez-y, tremblants, le verbe inénarrable,
Et roulez le vélin sur deux bâtons d'érable.

Portez des habits longs conformes à vos rangs ;
Craignez le drap tissu de deux fils différents ;
Jéhovah n'est pas deux. Fuyez les hommes ivres ;
Ne faites point sécher des herbes dans vos livres ;
L'herbe imprime un démon aux plis du parchemin ;
Ne regardez jamais les lignes de la main ;
Dans le texte sacré respectez les consonnes ;
Au moment de la mort appelez dix personnes,
Confessez les péchés que vos sens ont subis,
Et que ceux qui sont là déchirent leurs habits ;
La mort, même du juste, est une obscure fête.
Mettez aux morts un sac de terre sous la tête ;
Tournez sept fois autour de la fosse en priant.
Redoutez l'occident et craignez l'orient,
Ce sont les deux endroits de Dieu. Le ciel le nomme,
Redoutez-le. La mort, c'est l'ombre. Il n'est pour l'homme
Rien d'éternel après cette vie ; il ne peut
Rien retenir de lui quand Dieu brise ce nœud ;
Ce qu'on appelle l'âme est un souffle, céleste
Chez les bons, infernal chez les méchants, qui reste

Un moment au-dessus du corps dans le trépas,
Puis pâlit, puis s'éteint, car Dieu seul ne meurt pas.
Pourtant le châtiment peut saisir ce fantôme
Et le fouetter longtemps sous le ténébreux dôme,
Et lui heurter le front au plafond de la nuit.
Rien de ce qu'on a fait n'est perdu ni détruit ;
Tout compte. Justes poids et balances exactes.
Là-haut, le doigt toujours tourné vers tous vos actes,
La prière Bathkol, la Fille de la Voix,
Se tient près d'Elohim et lui dit : Seigneur, vois.
Lisez le Pentateuque à cinq ; l'Exode à quatre.
Sachez punir, sachez venger, sachez combattre ;
Haïssez les mauvais ! Haïssez, haïssez
Ceux qui doutent, d'audace et d'orgueil hérissés,
L'incrédule, le lâche et le pusillanime,
Ceux pour qui le saint livre ouvert est un abîme,
Ceux qui tremblent devant les célestes degrés,
Et sur le bord de Dieu s'arrêtent effarés !
S'ils sont nombreux, s'ils ont de l'or dans leurs mains viles,
S'ils sont un peuple, ayant des moissons et des villes,
Des femmes, des vieillards, des enfants nouveau-nés,
Des vierges, des aïeux, des fils, exterminez !
Moïse commença par creuser une fosse,
O juifs, pour y coucher la religion fausse ;
Il y jeta des tas de peuples révoltés ;
Il remplit ce tombeau d'hommes et de cités,
Et l'on distingue encor, dans cette ombre profonde,
D'énormes ossements dont chacun fut un monde ;
Num ravage Amalec, Joram dévaste Ammon ;
Partout où l'on voyait la lueur du démon,
Partout où l'on prenait quelque faux dieu pour règle,
Salomon accourait avec le bruit d'un aigle,
O peuple ; et c'est du sang que la terre a sué
Derrière Anathias, Saül et Josué ;
Sabaoth bénissait ces grands impitoyables ;

Sobres, purs, ils menaient au combat, dans les sables,
Dans la nuit, sans jamais songer au lendemain,
Des soldats qui buvaient dans le creux de leur main ;
Le Tabernacle a crû dans le sang ; Dieu consacre
Par un carnage Aser, Lévi par un massacre,
Et l'antique lévite est saint pour ce seul trait
Qu'il marchait en tuant tous ceux qu'il rencontrait ;
Samson ne laissait pas d'un mur pierre sur pierre ;
Macchabée était plein d'une telle lumière
Que les peuples disaient : Son armure est en or ;
Et Lysias, Seron, Gorgias, Nicanor,
Fuyaient devant cet homme aux cris de guerre étranges,
Que suivaient, à cheval sur les vents, cinq archanges !
Ces héros ont toujours Jéhovah pour effort ;
Leur fer ouvre un sillon ; peuple, ils font de la mort
Sortir la vie, et, grâce à leurs lances vermeilles,
Les gueules des lions sont des ruches d'abeilles.

Ayez autour de vous la crainte, en vous l'effroi ;
C'est la loi. Salomon fut un sublime roi ;
Il se plaisait au rire, aux chants, aux grappes mûres ;
Un jour il se pencha sur des choses obscures,
Et, pâle, il reconnut que le commencement
De la sagesse était un profond tremblement.
O peuple, Jéhovah lugubrement médite
Sur la race d'Adam presque toujours maudite,
Sur le sang de Jacob presque toujours puni,
Et Dieu, c'est le sourcil froncé de l'infini.
Vivez les yeux fixés sur la terreur du gouffre !
Guerre à l'impie ! Il faut qu'on punisse, ou qu'on souffre;
Frappez pour vous sauver. Songez au châtiment ;
Songez à l'océan d'angoisse et de tourment ;
Songez à cet enfer : l'immensité des larmes.
Les ennemis de Dieu pourront avoir des armes,
Ils pourront être fiers et puissants, ils pourront

Pousser des chars, avoir des casques sur le front ;
Qu'est-ce que cela fait, si leur âme est de l'ombre ?
Les festins, les palais que la splendeur encombre,
Le bonheur, les plaisirs, le triomphe effronté,
Sont des endroits d'oubli, mais non de sûreté.
Soit. Oubliez. Qu'importe au souvenir suprême ?
La vengeance attend, calme, et la colère sème... —
Vous rirez, vous aurez des songes dans les yeux ;
Tout à coup, au plus noir du ciel mystérieux
Que l'homme frémissant verra par échappées,
On entendra le bruit que font deux mains frappées,
L'archange porte-glaive, immense, apparaîtra ;
Alors, sentant sous eux crouler Bel et Mithra,
Les méchants trembleront comme un vaisseau qui sombre,
Et tous reconnaîtront l'inutilité sombre
Des boucliers d'airain et des casques de cuir ;
Ils souhaiteront d'être assez petits pour fuir
Par le bas d'une porte ou par les trous d'un crible,
La grande épée ayant un flamboiement terrible !
Mais Dieu dira : Trop tard ! Donc, ô vivants, tremblez.
Dieu court dans les maudits comme un feu dans les blés.
Écrasez d'épouvante et de haine l'impie.
Faites lever votre âme aux vices accroupie,
Et récitez, avant que l'archange soit là,
Le sharrith le matin, le soir le néhila.
Vengez Dieu par le glaive et vivez dans la crainte.
Haïr ce que Dieu hait, peuple, c'est la loi sainte,
La loi d'en haut, connue aux seuls fils de Lévi. —

Un homme en ce moment, de douze hommes suivi,
Blond, jeune, et regardé fixement par le prêtre,
L'interrompit, et dit avec l'accent d'un maître :

— Toute la loi d'en haut est dans un mot : aimer.

— Peuple, cria le prêtre, on vient de blasphémer. —

VII

CAÏPHE EN CONTEMPLATION

LES deux guetteurs du temple ont aperçu la lune ;
Le mois commence.

Aux champs la terre est encor brune ;
Il pleut sur le mont Glon et sur le mont Sion ;
Mais l'hiver va finir. On fait l'ablution
Du temple, dont on brosse et dérouille les chaînes,
Les gonds et les verrous, pour les fêtes prochaines.

Seul près du grand autel derrière le rideau,
Tandis que, se courbant sur des vases pleins d'eau,
Et répandant partout le nard et l'hyacinthe,
Les lévites portiers lavent la triple enceinte
Et s'arrêtent parfois pour baiser les pavés,
Le grand-prêtre se tient debout, les bras levés.
On dirait un fantôme avec son blanc suaire.

L'arche est sur une estrade au fond du sanctuaire ;
Élohim lui laissa l'empreinte de son doigt ;
Un éblouissement l'environne, et l'on voit
Des boîtes de parfum d'aspic sur chaque marche
Du degré qui se perd sous la splendeur de l'arche.

Caïphe est de la chose éternelle occupé.

Un docteur cependant, Rosmophim de Joppé,
A soulevé ce voile et marche vers Caïphe
Qui ne dérange pas son geste de pontife
Et n'ouvre qu'à demi son œil vague et fermé.

Le prêtre dit : — Je viens. Je me suis informé,
Hannasci, de celui des douze auquel tu penses.
C'est lui que dans la bande on charge des dépenses ;
Quand on voyage, il compte avec les hôteliers ;
Les autres semblent fiers de porter leurs colliers ;
Lui seul a l'air d'un loup parmi des chiens ; sa voie
Est obscure ; à Naïm, une fille de joie
Avait, avec du baume et des parfums, lavé
Les pieds du maître, un peu meurtris par le pavé ;
Cet homme s'emporta contre elle jusqu'à dire :
— Tu viens de perdre là pour vingt deniers de myrrhe !

Et Caïphe répond : — C'est l'homme qu'il faudrait.
— Oui, reprend Rosmophim, il est jaloux, secret,
Triste, oblique, inquiet, solitaire, économe.
Prince, tu désirais savoir comme on le nomme.
Je l'ignorais le jour où tu le demandas.
Je le sais aujourd'hui. — Quel est son nom ? — Judas.—

VIII

LA SIBYLLE

La sibylle d'Achlab parle dans sa caverne ;
Elle est seule ; un esprit farouche la gouverne,
La courbe comme un feu sous un vol de démons,
Et de sa bouche obscure et de ses noirs poumons
Fait sortir le hasard des paroles terribles.
Des feuilles, qui plus tard augmenteront les bibles,
S'échappent par moments de son antre, et s'en vont
En vagues flamboiements dans l'espace sans fond.
Elle les suit des yeux, et rit ; puis recommence,
L'immensité s'étant mêlée à sa démence,
Et le souffle infini la traversant toujours.
Elle s'adresse à l'ombre, au gouffre, aux rochers sourds.
Spectre par le regard, par la maigreur squelette,
Elle parle une langue étrange où se reflète
L'avenir, à demi visible sur son front,
Et prononce déjà des mots qui ne seront
Dits par le genre humain que dans trois mille années.

Ses mains sur ses seins nus se croisent décharnées ;
Son œil lugubre songe, ivre d'obscurité ;
Ce spectre balbutie avec autorité ;
On dirait qu'elle fait la lecture éperdue
D'un mystérieux livre ouvert dans l'étendue ;
Parfois elle s'arrête en disant : Je ne puis.

En ce moment, au fond de sa grotte, affreux puits
Plein de l'effarement des visions occultes,
Ce sont les fondateurs de dogmes et de cultes
Et de religions que son regard poursuit.
Il semble qu'elle parle, à travers l'âpre nuit,
A ceux qui cherchent Dieu pour le montrer aux hommes.

....
....

« Le livre d'en haut dit : — Qui que tu sois, qui sommes
L'Être de s'expliquer et le sphinx d'être clair,
Qui que tu sois qui veux saisir l'eau, tenir l'air,
Donner à la nuée une forme, et qui plonges,
Avec ta nasse, bonne à la pêche des songes,
Dans le sinistre abîme où flotte ce mot : Dieu ;
Qui que tu sois, qui viens forcer l'ombre à l'aveu,
Tâter la certitude avec ta main peu sûre,
Au temple sidéral adosser ta masure,
Et désigner à l'Être un texte, un nombre, un lieu ;
Homme, qui que tu sois, qui viens faire du feu
Sous la foudre, allumer ta lampe sous l'étoile,
Et dire à l'univers sans fond : Lève-toi, voile !
Qui que tu sois qui prends l'impossible aux cheveux,
Qui prononces ces mots inutiles : Je veux,
Je sais, je suis, je crois, je sauve, je ranime ;
Qui que tu sois qui dis à l'Être : « Allons, abîme,
Réponds, puisque c'est moi qui t'ai questionné ! —
Sache que ta folie est sombre, infortuné !

« L'erreur sort du nuage et sans fin se dévide.
Un rite, c'est un geste au hasard dans le vide ;
Avortement du chiffre et du mot ! labeur vain
De la voix pour nommer le prodige divin !
Trimourti ! Trinité ! Triade ! Triple Hécate !

Brahmâ, c'est Abraham ; dans Adonis éclate
Adonaï ; Jovis jaillit de Jéhovah ;
Toujours au même mot l'impuissance arriva ;
Toujours le morne effort des religions tombe
Dans le même fantôme et dans la même tombe.

« Toutes ces questions : — Où ? quand ? pourquoi ? comment ?
Jusqu'où ? — font le bruit sourd d'un engloutissement. —

« Le livre d'en haut dit : — O penseurs, prenez garde !
Il veut qu'on le contemple et non qu'on le regarde.
Courbez-vous. L'adoré doit rester l'inconnu.
Toutes les fois qu'un homme, un esprit, est venu
L'approcher de trop près, et s'est, opiniâtre,
Mis à souffler sur lui comme on souffle sur l'âtre,
Il a frappé. Malheur aux obstinés qui vont
Faire une fouille sombre en cet être profond !
Vous qui vous appelez hier, demain, le sage,
Le savant, le chercheur, la fuite, le passage,
Larves ! y songez-vous d'imposer à celui
Qui vit et qui s'appelle à jamais Aujourd'hui
Vos auscultations, vos calculs, votre étude,
Et la vibration de votre inquiétude !
Il lui déplaît d'avoir vos chiffres hasardeux
Courant partout sur lui, fourmillement hideux.
Ta curiosité l'importune, ô vermine !
L'Être n'aime pas voir que l'homme l'examine,
Et sentir des esprits fureter dans ses coins.
Sacrilège ! le plus, mesuré par le moins !
La mouche humaine allant heurter aux cieux son aile !
Et l'essaim effleurant l'attitude éternelle ! —

« Le livre d'en haut dit : — Lui ! lui ! pas de témoins.
Hommes, ne faites point un pas hors des besoins ;

L'homme est tortue, et l'ombre est votre carapace ;
Ne sortez pas du temps, du nombre et de l'espace ;
Car il se vengera, l'être mystérieux,
Des voix, des bruits, des pas, des lampes et des yeux !
Il est le maître obscur des tortures aiguës,
Des haches, des brasiers, des chanvres, des ciguës.
Il choisira les forts, il prendra dans sa main
Ceux qui sont les cerveaux de tout le genre humain,
Et, fatal, les jetant au glaive froid qui tue,
Il décapitera la sagesse têtue.
Pour punir les chercheurs, il n'a qu'à les livrer
A la fureur de ceux qu'ils voudront éclairer.

« O sages, pour gravir les cieux où sont les Tables
Vous hantez les hauts lieux, ces cimes redoutables
Que visite l'horreur et que la bise mord ;
Vous y cherchez le jour, vous y trouvez la mort ;
Certains sommets fatals ont d'âpres calvities
Où les hideuses croix, par le meurtre noircies,
Se dressent, attendant les pâles rédempteurs ;
Et vous êtes, hélas ! trahis par les hauteurs.
Caïn, sur cette terre, où le juste est victime,
Traître, a laissé de quoi recommencer son crime ;
L'homme abrège, ô penseurs, vos ans déjà si courts !
Pour vous assassiner, justes, l'homme a toujours
Entre les mains assez du premier fratricide ;
Plus tard, le genre humain, redevenu lucide,
Veut glorifier ceux que sa rage courbait...
L'un a bu le poison, l'autre pend au gibet !

« Pensez-vous quelquefois à ce que fait l'archange,
L'Être d'en bas ? Il est le méchant. Il s'en venge.
Il prend l'âme, la vie et le jour à revers ;
Et de sa chute il fait celle de l'univers.
L'enfer est tout entier dans ce mot : solitude.

Avec tous les remords qui sont l'inquiétude
Et le deuil de la terre, et dont il est l'aïeul,
Dans l'effrayant cachot des nuits, Satan est seul.
Le rocher qui le mure est fait avec du crime ;
Les autres condamnés sont dans un autre abîme ;
Il peut les torturer, mais il ne peut les voir.
Seul, toujours seul, il est aveugle dans le noir.
En lui, hors de lui, l'ombre. Il regarde, il se hausse,
Il cherche ; il n'a pas même une hydre dans sa fosse ;
Une hydre, ce serait quelqu'un. L'ange damné
Vole et rôde, et, hagard, voudrait n'être pas né.
Si les bêtes voyaient son cloaque, cet antre
Ferait ramper les loups frémissants à plat ventre,
Trembler le tigre, et fuir les hiboux aux yeux ronds.
A chaque mouvement de ses lourds ailerons,
Pendant qu'il plane, il sort du monstre des fumées ;
Elles montent sur terre, et ce sont des armées ;
Elles montent sur terre, et, dans nos régions,
Ce sont des lois, des mœurs et des religions ;
Elles montent sur terre et prennent des figures
De rois, de conquérants, de pontifes, d'augures ;
Et l'on entend le cri des hommes sous le pied
D'un Satan Dieu qui règne et dans la nuit s'assied,
Fantôme ressemblant au spectre des ténèbres ;
Et, triomphants, sacrés, grands, illustres, célèbres,
Des vampires, la mitre ou le laurier au front,
Élevant jusqu'au ciel une gloire d'affront,
Disent : Je suis le Dogme, et je me nomme Empire.
Et cent fléaux, fatals, noirs, dont l'homme est le pire,
Se déchaînent ; — Satan en bas plane toujours ; —
Peste, terre qui tremble, eau sur les rochers sourds,
Le typhon sur les flots, le semoun dans les sables... —
O sombres battements des ailes formidables ! —

« Le livre d'en haut dit : — Donc, pas de curieux.

La nuit est un conseil que le ciel donne aux yeux.
Laissez l'Être exister. Soyez ce que vous êtes.
Regards, soyez l'effroi ; bêtes, soyez les bêtes ;
Beauté, sois le squelette ; homme, sois le néant.
Dieu fait du ténébreux le bourreau du voyant.
Ou, s'il lui plaît, savants, penseurs, ô tourbe infime,
De vous abandonner à votre propre abîme,
Il laissera l'ennui pesant, le moi jaloux,
Le vertige et la peur croître d'eux-même en vous,
Et vos socs effrayés ne creuser que des fosses,
Et se dresser, au fond de vos recherches fausses,
Le chaos des erreurs, des fièvres, des tourments,
Et s'offrir le fer rouge à vos tâtonnements ;
Si bien que de sa loi, de son énigme austère,
De son nom, de son dogme obscur, de son mystère,
Vous ôterez vos mains fumantes en criant :
Nous nous sommes brûlés à cet être effrayant !
Mage, il t'engloutira sous les bouillons de l'urne ;
Il remuera sous toi l'âpre échelle nocturne ;
Il rendra trouble, avec trop de lumière, l'œil
De la témérité, du rêve et de l'orgueil ;
Il n'aura qu'à montrer, pour vous mettre en démence,
Un de ses attributs dans sa splendeur immense ;
Car le plus aveuglé, c'est le plus ébloui.
Oui, si vous labourez au même champ que lui,
Il emplira de cendre et de mort vos semailles.
De toute la science il crèvera les mailles.
L'infini ne se peut prendre dans un filet.
Il ne souffrira point qu'on sache ce qu'il est.
Il mettra les fléaux, les forces, les tonnerres,
L'ombre, à votre poursuite, ô noirs visionnaires !
Et s'il regarde, horreur ! tout s'évanouira.
Et les penseurs crieront : grâce ! Il leur suffira,
Pour sentir la pensée en leurs fronts se dissoudre,
D'entrevoir un moment sa prunelle de foudre. —

« Le livre d'en haut dit : — Vivez sans regarder.
Passant, ta fonction est de passer. Sonder,
C'est blesser. – Qu'êtes-vous? Qu'es-tu? Ton nom?– Terpandre.
Toi ? – Linus. – Toi ? – Thalès. – Vous vous appelez Cendre!
Vous vous appelez Brume et Nuit ! Disparaissez,
Mourez. Parler est trop, bégayer est assez.
Courbez-vous. Taisez-vous. Le silence est l'hommage.
Quoi ! tu veux pénétrer l'impénétrable, ô mage !
Tu viens escalader avec effraction
Le mystère, le jour, la nuit, la vision,
L'infini ! Tu commets un attentat nocturne
Sur la virginité du tombeau taciturne !
Tu lèves ce couvercle, ô mage audacieux !
Que fais-tu là, rôdeur des barrières des cieux ?
Tu viens, furtif, armé de ta vanité sombre,
Forcer l'éternité ! tu viens crocheter l'ombre,
Fourrer ta fausse clef dans la porte de feu,
Et faire une pesée, avec l'orgueil, sous Dieu !
Va-t'en de la lumière, et va-t'en des ténèbres !
Dehors ! Va-t'en avec ta strophe ou tes algèbres,
Poëte, géomètre, astronome, voleur !

« Ne cherchez pas. Rampez. Tremblez, c'est le meilleur.
Espace, point d'Icare ; astres, pas de lunettes.
O vivants, vous serez dans le vrai si vous n'êtes
Que ce que les vivants d'avant vous ont été.
Ne voyez que la grande et calme éternité.
Le bas est immobile et le haut immuable.
En bas est l'ancre ; en haut l'obscur anneau du câble.
Est-ce que la nature essaie autour de vous
De changer d'attitude, ô mortels vains et fous ?
Qu'est-ce que le tombeau ? Le puits des nuits funèbres ;
Il a la plénitude auguste des ténèbres ;
Il ne demande rien, il ne fait pas de bruit ;
Le sépulcre est le vase où Dieu garde la nuit,

Et l'astre est l'urne où Dieu conserve la lumière ;
Tous deux sont à jamais ce que la loi première
Les créa, l'un est l'ombre et l'autre est le rayon ;
Pourquoi l'homme veut-il changer sa fonction ?
Il est souffle ; qu'il passe. A quoi bon la pensée ?
A quoi bon tant de force obscure dépensée ?
A quoi bon Zoroastre ou Moïse ? A quoi sert
Ce Jean, vêtu de peaux, parlant dans le désert ?
A quoi bon vos talmuds ? N'est-ce pas une honte
De voir s'entre-heurter Tyr contre Sélinonte,
Delphes contre Éleusis, Thèbes contre Sion,
Dans l'immobilité de la création ?
C'est l'ennui du voyant d'entendre les querelles
Des superstitions se dévorant entre elles,
Tous ces mages, luttant, affirmant ou niant,
Et tous ces disputeurs de cendre et de néant
Qui font tourbillonner leurs misérables rixes
Entre les tombeaux noirs et les étoiles fixes !

« Un dogme est l'oiseleur guettant dans la forêt,
Qui, parce qu'il a pris un passereau, croirait
Avoir tous les oiseaux du ciel bleu dans sa cage.
La génuflexion du jonc au marécage
N'est pas plus vaine, au fond du bois vague et jauni,
Que les saluts que fait un homme à l'infini.
Tout ce que vous nommez vérité devient fable
Devant l'inénarrable et devant l'ineffable.
Dieu ! Rêve ! Oui finit par ressembler à Non.
La raison de celui qui prononce ce nom
S'en va, comme le sang quand on ouvre la veine.
Oh ! que le verbe est nul ! que la syllabe est vaine !
Comme le nombre est vite essoufflé quand il faut
Faire l'addition du bas avec le haut,
Et, de la profondeur remontant à la cime,
Compter le gouffre après avoir compté l'abîme ! »

....
....

Pendant qu'elle parlait, pleine du sphinx caché,
Sur l'antre ténébreux quelqu'un s'était penché ;
Le soleil éclairait sur le seuil de la cave
Une figure douce, éblouissante et grave ;
Un homme était pieds nus dans l'herbe et les genêts.

— Je ne t'ai jamais vu, mais je te reconnais.
Salut, Nazaréen ! — dit la femme hagarde.

Et, montrant du doigt l'ombre, elle ajouta :– Prends garde. —

Alors entre la femme et cet homme, tandis
Que l'aube réchauffait les serpents engourdis
Et que les fleurs ouvraient au soleil leurs corolles,
Il se fit un échange auguste de paroles
Que la terre ignora, personne n'écrivant
Ce dialogue sombre emporté par le vent.

LE NAZARÉEN.

O Prophétesse, il faut pourtant sauver les hommes.

LA SIBYLLE.

A quoi bon?

LE NAZARÉEN.

Pour sortir de cette ombre où nous sommes.

LA SIBYLLE.

Restes-y.

LE NAZARÉEN.

C'est la loi de monter vers le jour ;

Qu'après l'iniquité la justice ait son tour,
C'est la loi.

LA SIBYLLE.

La justice est sur la terre un rêve.

LE NAZARÉEN.

Les hommes pleins de haine ont à la main le glaive.
O femme, en les aimant on peut les apaiser.
Que dis-tu de l'amour ? Parle.

LA SIBYLLE.

Crains le baiser.

II

JÉSUS-CHRIST

I

LA POUTRE

Le brigand Barabbas est en prison. Son heure
Approche, car il faut que le meurtrier meure ;
C'est du moins ce que dit le peuple.

Hors des murs,
Dans un champ où, pareil au ver dans les fruits mûrs,
Le chacal entre au flanc des charognes farouches,
Plaine où des os épars font bourdonner les mouches,
On entend un bruit sourd de scie et de marteaux.
Un homme dans un bouge équarrit des poteaux ;
C'est Psyphax, charpentier de croix. Dehors, un zèbre,
Des poules, du fumier, un coq. Psyphax est guèbre,
Adore le soleil et construit des gibets.

Le faubourg Zem, quartier des marchands au rabais
Et des fripiers vendant les haillons de la ville,
Borne au sud cette plaine âpre, déserte et vile.
Des cordes où parfois on se heurte en rêvant,
Où les laveuses font sécher leur linge au vent,

Flottent à des piquets plantés dans les décombres.
Les petits enfants nus de ces masures sombres
Où la famine habite et d'où la fièvre sort,
Vivent de ramasser dans les champs du bois mort
Qu'ils vont vendre en fagots sur les marches du temple.
Le prophète qui fait des gestes et contemple,
Quelque centurion par l'orgie attardé,
Des joueurs agitant la bassette ou le dé,
Hantent seuls ce lieu triste et cette lande aride.
Au delà des terrains que l'ardent soleil ride
Et que couvre un gazon brûlé, lépreux et court,
On voit les toits confus des maisons du faubourg
Où les femmes le soir médisent sur leurs portes.

Les mendiants hideux pareils à des cloportes
Rôdent aux alentours, tendant leurs pâles mains.
Au lieu de l'essaim d'or errant dans les jasmins,
L'oiseau de proie, affreux, vole aux carcasses mortes.
Près des maisons, les gueux, les nains aux jambes tortes,
Les goîtreux, les boiteux, fourmillent en tous sens ;
Et la difformité honteuse des passants,
Et ce faubourg infirme et malade, et ces bouges,
Importunent au loin l'aigle aux paupières rouges,
Et les puissants vautours africains dont le bec
Souffle les flamboiements du désert de Balbeck.

Au fond de l'horizon est le Golgotha fauve ;
Mont sans arbre, sans herbe et sans fleurs; sommet chauve
Et propre à la croissance horrible des gibets ;
Ceux qui cherchent le sens des anciens alphabets
Et qui font du talmud leur sévère lecture
Tremblent devant ce mont, sachant son aventure :
Le vaste Adam est là, sous la terre dormant ;
Si bien que le Calvaire est le noir renflement

De ce grand corps gisant sous la morne campagne,
Et qu'un air de cadavre en reste à la montagne.

Le toit de Psyphax, bas et marqué d'un poteau,
Fait une ampoule au centre isolé du plateau.

Le peuple craint le seuil mystérieux des guèbres.
Ces fous de la lumière ont l'œil plein de ténèbres ;
On les voue aux métiers immondes ; ils les font.
Ils mêlent leur chimère au céleste plafond ;
Ils contemplent la nuit, d'astres profonds semée,
Et l'appellent Saba, ce qui veut dire armée ;
Ils adorent un point du ciel nommé kébla ;
A toute heure de l'ombre et de l'aube, ils sont là
S'offrant, les hommes nus et les femmes sans voiles,
Au dieu soleil, époux des déesses étoiles ;
Ils maudissent la fève et l'ail, craignent le sel
Et l'ambre, et font lever le pain avec du miel.
Ils vont jusqu'en Égypte, affrontant les numides,
Pieds nus, sacrifier des coqs aux pyramides,
Ces trois tombeaux de Seth, d'Enos et de Sabi ;
L'arabe en pâlissant leur ferme son gourbi ;
Ils font un philtre avec des herbes qu'ils écrasent ;
Ils respectent le bœuf et la brebis, se rasent,
Et n'osent pas nommer l'astre à qui leurs élus
Font, de l'aurore au soir, soixante-trois saluts ;
Ils ont pour ville Haran en Mésopotamie ;
Leur tabernacle, autel de trouble et d'infamie,
Au lieu de l'occident regarde le levant ;
Ils adressent, hagards, des questions au vent,
Comptent l'onde, et parmi leurs prophètes on nomme
Loth, roi des philistins, et Numa, roi de Rome ;
Dans le mois du Bélier leur tribu danse en rond ;
Ils vénèrent Péor, le faune obscène ; ils ont
Sept temples dédiés par Cham aux sept planètes ;

Ils sont jongleurs, charmeurs de tigres, proxénètes,
Baigneurs, marchands de sorts, plongeurs de tourbillons;
Quand ils sèment, ils font deux parts de leurs sillons,
Dont l'une est pour le dieu, l'autre pour les déesses ;
Leurs femmes ont parfois des serpents dans leurs tresses;
Ils reprochent au char la plainte de l'essieu ;
Ils regardent, pensifs, les ratures que Dieu
A faites sur le tigre ainsi que sur le zèbre ;
C'est parce que tous deux ont ce signe funèbre
Et cette ombre des mots inconnus sur le dos
Que l'un porte la haine et l'autre les fardeaux ;
Presque à l'égal du temple ils révèrent l'étable ;
Leur sommeil est étrange, agité, redoutable ;
Le sage est dur pour eux, peut-être par bonté,
Car leur religion donne à l'humanité
Une difformité misérable et terrible ;
Ils ont un livre écrit par Satan, chose horrible ;
Un autre par Adam, un autre par Enos ;
Tous savent lire et sont des songeurs infernaux ;
Ce sont, sous l'azur sombre où les nuages glissent,
Des hommes stupéfaits et fauves, qu'éblouissent
Les immenses couchers du soleil dans les monts,
Et qui mangent du sang ainsi que les démons.

Près d'un champ maigre, où croît plus de ronce que d'orge,
Dans son hangar croulant qu'empourpre un feu de forge,
Psyphax le guèbre est seul ; sans veste, sans bonnet,
Bras nus, la scie aux poings, il travaille ; et l'on est
A la fin du mois Jar, le second de l'année.

Dans cette plaine vaste, obscure, abandonnée,
Deux hommes, vers le soir, marchant dans les fossés,
Se rencontrent, venant de deux points opposés.
Ils se parlent très bas comme s'ils avaient honte.

— Voici l'argent.

— Combien ?

— Trente.

— Comptons. —

On compte ;

Dans l'ombre ; en étouffant, comme en flagrant délit,
Le bruit d'un sac d'argent qu'on vide et qu'on remplit.

— Marché fait.

— Viendra-t-il pour la pâque ?

— Peut-être.

— Mais au milieu des siens comment le reconnaître ?

— Celui qu'on me verra baiser, ce sera lui.

— C'est dit. —

Et souriant, mais non sans quelque ennui,
L'homme qui prend l'argent fait un salut servile,
Met le sac sous sa robe et rentre dans la ville.

Et l'autre attend qu'il ait disparu, puis, sans bruit,
Regardant si de loin personne ne le suit,
Il s'enfonce à pas sourds dans la plaine funèbre,
Et l'on dirait qu'il va vers la hutte du guèbre.

Psyphax travaille. Il ouvre au milieu des outils
Un vieux livre, et ses yeux y semblent engloutis,

Comme s'ils en puisaient la lueur vénérable ;
Puis il reprend la vrille ou l'équerre d'érable,
Et se remet à fendre un bloc informe et noir ;
Puis il lit, quoiqu'on lise avec peine le soir,
De sorte que cet homme à la fois semble suivre
Son travail sous l'outil et sa loi dans le livre.
Soudain, au soupirail du toit presque détruit,
Apparaît la première étoile de la nuit ;
Psyphax lève les yeux, l'aperçoit, se redresse,
Ébloui, pâle, et dit à voix basse : O déesse !

Or l'homme qui venait arrive. Il montre un sceau.
Il crache sur le livre ouvert, et dit : — Pourceau,
Je suis du temple. — Il laisse, en l'écartant, paraître
Sous son manteau dans l'ombre une robe de prêtre.
Et le payen se tait, avec ce pli du front
Que donne l'habitude horrible de l'affront ;
Car il a reconnu Rosmophim, un des sages
Qui du talmud au peuple expliquent les passages,
Docteur et juge, après Caïphe le premier.
Il tremble ; le rayon rend visite au fumier.
Pourquoi ?

C'est ce docteur Rosmophim qui, naguère,
A, d'après la loi sainte et le texte vulgaire,
Condamné Barabbas, et dit : — Deux fois malheur !
Mort ! il est meurtrier ! et honte ! il est voleur ! —

Rosmophim dit : — Au nom du sanhédrin ! — L'esclave
S'incline, et Rosmophim reprend d'une voix grave,
Pendant que son regard sur le guèbre tombait :
— As-tu quelque tronc d'arbre à faire un grand gibet ? —

Dans une sorte d'antre au fond de la masure
Gisaient de noirs poteaux de diverse mesure ;

Le payen remua ces affreux blocs dormants,
Ainsi qu'un fossoyeur trouble un tas d'ossements,
Et l'on en voyait fuir des bêtes qu'on ignore ;
Les poutres retombaient sur la terre sonore ;
Soudain l'homme, que l'âtre aidait de sa clarté,
Poussant un dernier bloc, non sans peine écarté,
Montra du doigt au prêtre un madrier difforme,
Ayant le poids du chêne avec les nœuds de l'orme,
Lourd, vaste et comme empreint de cinq doigts monstrueux ;
On voyait au gros bout, renflement tortueux,
On ne sait quelle tache épouvantable et sombre,
Et l'on eût dit du sang élargi dans de l'ombre.

Rosmophim regarda la poutre, maugréant :
— Serait-ce le bâton de marche d'un géant ?
— Seigneur, c'est en effet cela, — dit l'idolâtre.

Et le prêtre jeta trois grains d'encens dans l'âtre
Pour purifier l'air où l'homme avait parlé.

L'homme reprit :

— Un champ qui fait mourir le blé,
Qui n'a pas un rameau vivant où l'oiseau dorme,
Égout où du déluge on voit la boue énorme,
Est le lieu sombre où j'ai trouvé ce tronc hideux.
Les hommes d'autrefois ne pouvaient être deux
Sans combattre, et l'un l'autre ils se prenaient pour cible,
Et la marque d'un meurtre est sur cet arbre horrible.
Les géants de la race Enacim, qui d'abord
Ont habité la terre antique, ont fait la mort.
Leur ombre immense couvre encor les races neuves.
Ils écrasaient du pied les éléphants des fleuves
Devant qui la forêt monstrueuse se tait ;
Leur bâton de voyage ou de défense était

Un chêne qu'ils avaient cassé dans la clairière ;
Et nous pourrions bâtir toute une tour de pierre
Avec un des cailloux qu'ils tenaient dans leur poing.

— Oui, dit le docteur, Dieu qui ne s'égare point
En attendant le nombre exagéra la forme ;
Le monde a commencé par la famille énorme ;
Du groupe gigantesque est né le genre humain ;
Le bloc d'hier sera tas de pierres demain ;
Un géant tient d'abord la place d'une foule ;
Puis, comme la nuée en gouttes d'eau s'écroule,
De génération en génération
Il s'amoindrit, pullule, et devient nation ;
Et Dieu fait le colosse avant la fourmilière. —

Il reprit : — Ce tronc d'arbre a des traces de lierre.

— Non, c'est la pression du poignet du géant,—
Dit l'esclave.

— Chien vil, dit le docteur songeant,
Je choisis ce poteau. Dans ton ombre mortelle
Fais-en vite une croix grande et haute, mais telle
Qu'un homme cependant puisse encor la traîner.—

Laissant derrière lui Psyphax se prosterner,
Le prêtre s'en alla, l'œil plein d'une âpre flamme.
Et le guèbre, tirant du tas la poutre infâme,
La mesurait, la hache au poing, disant tout bas :

— Il paraît qu'on veut faire honneur à Barabbas. —

II

LE CANTIQUE DE BETHPHAGÊ

CHŒUR DE FEMMES.

L'OMBRE des bois d'Aser est toute parfumée.
Quel est celui qui vient par le frais chemin vert ?
Est-ce le bien-aimé qu'attend la bien-aimée ?
Il est jeune, il est doux. Il monte du désert
Comme de l'encensoir s'élève une fumée.
Est-ce le bien-aimé qu'attend la bien-aimée ?

UNE JEUNE FILLE.

J'aime. O vents, chassez l'hiver.
Les plaines sont embaumées.
L'oiseau semble, aux bois d'Aser,
Une âme dans les ramées.

L'amante court vers l'amant ;
Il me chante et je le chante.
Oh ! comme on dort mollement
Sous une branche penchante !

Je m'éveille en le chantant ;
En me chantant il s'éveille ;
L'aurore croit qu'elle entend
Deux bourdonnements d'abeille.

L'un vers l'autre nous allons.
Il dit : « O belle des belles,
La rose est sous tes talons,
L'astre frémit dans tes ailes ! »

Je dis : « La terre a cent rois ;
Les jeunes gens sont sans nombre ;
Mais c'est lui que j'aime, ô bois !
Il est flamme, et je suis ombre. »

Il reprend : « Viens avec moi
Nous perdre au fond des vallées
Dans l'éblouissant effroi
Des sombres nuits étoilées. »

Et j'ajoute : « Je mourrais
Pour un baiser de sa bouche ;
Vous le savez, ô forêts,
O grand murmure farouche ! »

L'eau coule, le ciel est clair.
Nos chansons, au vent semées,
Se croisent comme dans l'air
Les flèches de deux armées.

CHŒUR DE FEMMES.

L'oiseau semble, aux bois d'Aser,
Une âme dans les ramées.

UN JEUNE HOMME.

Elle dormait, sa tête appuyée à son bras ;
Ne la réveillez pas avant qu'elle le veuille ;
Par les fleurs, par le daim qui tremble sous la feuille,
Par les astres du ciel, ne la réveillez pas !

On ne la croit point femme ; on lui dit : « Quoi ! tu manges,
Tu bois ! c'est à coup sûr quelque sainte liqueur ! »
Tous les parfums ont l'air de sortir de son cœur ;
Elle tient ses pieds joints comme les pieds des anges.

On dirait qu'elle a fait un vase de son corps
Pour ces baumes d'en haut qu'aucun miasme n'altère ;
Elle s'occupe aussi des choses de la terre,
Car la feuille du lys est courbée en dehors.

Le bois des rossignols comme le bois des merles
L'admirent, et ses pas sont pour eux des faveurs ;
Sa beauté, qui fascine et luit, rendrait rêveurs
Les rois de l'Inde ayant des coffres pleins de perles.

Quand elle passe, avec des danses et des chants,
Le vieillard qui grondait, sourit ; les plus maussades
L'admettent dans leur pré fermé de palissades ;
La forme de son ombre est agréable aux champs.

Je pleure par moments, tant elle est douce et frêle !
L'autre jour, un oiseau, pas plus grand que le doigt,
S'est posé, frissonnant, sur le bord de mon toit ;
J'ai dit : « Oiseau, soyez béni ! priez pour elle. »

Si je l'épouse, amis ! je ne veux plus partir.
Je ne m'en irai pas d'auprès de toi que j'aime,
Je ne m'en irai pas d'auprès de toi, quand même
Salomon m'enverrait vers Hiram, roi de Tyr !

Son cœur, tout en dormant, m'adorait ; douce gloire !
Un ange qui venait des cieux, passant par là,
Vit son amour, en prit sa part, et s'envola ;
Car où la vierge boit la colombe peut boire.

Elle dormait ainsi qu'Annah rêvant d'Esdras.
O ma beauté, je fus, le jour où vous m'aimâtes,
Ivre comme la biche au mont des aromates.
Son sein pur soulevait la blancheur de ses draps.

CHŒUR DE FEMMES.

Ne la réveillez pas avant qu'elle le veuille ;
Par les fleurs, par le daim qui tremble sous la feuille,
Par les astres du ciel, ne la réveillez pas !

LA JEUNE FILLE.

Par l'ouverture de ma porte
Mon bien-aimé passa sa main,
Et je me réveillai, de sorte
Que nous nous marions demain.
Mon bien-aimé passa sa main
Par l'ouverture de ma porte.

De la montagne de l'encens
A la colline de la myrrhe,
C'est lui que souhaitent mes sens,
Et c'est lui que mon âme admire
De la colline de la myrrhe
A la montagne de l'encens.

Je ne sais comment le lui dire,
J'ai dépouillé mes vêtements ;
Dites-le-lui, cieux ! Il soupire,
Et moi je brûle, ô firmaments !
J'ai dépouillé mes vêtements ;
Je ne sais comment le lui dire.

CHŒUR DE FEMMES.

Cieux ! c'est lui que son âme admire,
C'est lui que souhaitent ses sens
De la colline de la myrrhe
A la montagne de l'encens.

LE JEUNE HOMME.

Elle m'enflamme et je l'embrase,
Et je vais l'appelant, le cœur gonflé d'extase.
O nuages, elle est ce que j'aime le mieux.
Comme elle est belle avec son rire d'épousée,
L'œil plein d'un ciel mystérieux,
Et les pieds nus dans la rosée !

Je la parfumerai de nard.
O rêve ! elle mettra, dans notre couche étroite,
A mon front sa main gauche, à mon cœur sa main droite.
La nuit mes yeux joyeux font peur au loup hagard.
Je suis comme celui qui trouve une émeraude.
Ma fierté fond sous son regard
Comme la neige sous l'eau chaude.

Son cou se passe de colliers ;
L'amour à l'innocence en ses discours se mêle,
Comme le ramier vole auprès de sa femelle ;
Les séraphins lui font des signes familiers ;
Cette vierge, ô David, ô roi rempli de gloire,
Ressemble à votre tour d'ivoire
Où pendent mille boucliers.

Femmes, croyez-vous qu'elle sorte ?
Elle reste au logis et tourne son fuseau.
Et je l'appelle... Mais je suis aimé, qu'importe !
Je bondis comme un faon des monts Nabuzesso,

Comme si je planais dans l'air qui me réclame,
Et comme si j'avais une âme
Faite avec des plumes d'oiseau.

Venez voir quelqu'un de superbe !
Venez voir l'amant, fier comme un palmier dans l'herbe,
Beau comme l'aloës en fleur au mois d'élul !
Venez voir l'amoureux qui vaincrait les colosses !
Venez voir le grand roi Saül
Avec sa couronne de noces !

CHŒUR DE FEMMES.

Venez voir le grand roi Saül
Avec sa couronne de noces.

LA JEUNE FILLE.

L'amour porte bonheur. Chantez. L'air était doux,
Je le vis, l'herbe en fleur nous venait aux genoux,
Je riais, et nous nous aimâmes ;
Laissez faire leur nid aux cigognes, laissez
L'amour, qui vient du fond des azurs insensés,
Entrer dans la chambre des âmes !

Qu'est-ce que des amants ? Ce sont des nouveau-nés.
Mon bien-aimé, venez des monts, des bois ! venez !
Profitez des portes mal closes.
Je voudrais bien savoir comment je m'y prendrais
Pour ne pas adorer son rire jeune et frais.
Venez, mon lit est plein de roses !

Ma maison est cachée et semble faite exprès ;
Le plafond est en cèdre et l'alcôve en cyprès ;
Oh ! le jour où nous nous parlâmes,

Il était blanc, les nids chantaient, il me semblait
Fils des cygnes qu'on croit lavés avec du lait,
Et je vis dans le ciel des flammes.

Dans l'obscurité, grand, dans la clarté, divin,
Vous régnez ; votre front brille en ce monde vain
Comme un bleuet parmi les seigles ;
Absent, présent, de loin, de près, vous me tenez ;
Venez de l'ombre où sont les lions, et venez
De la lumière où sont les aigles !

J'ai cherché dans ma chambre et ne l'ai pas trouvé !
Et j'ai toute la nuit couru sur le pavé,
Et la lune était froide et blême,
Et la ville était noire, et le vent était dur,
Et j'ai dit au soldat sinistre au haut du mur :
Avez-vous vu celui que j'aime ?

Quand tu rejetteras la perle en ton reflux,
O mer ; quand le printemps dira : Je ne veux plus
Ni de l'ambre, ni du cinname !
Quand on verra le mois nisan congédier
La rose, le jasmin, l'iris et l'amandier,
Je le renverrai de mon âme.

S'il savait à quel point je l'aime, il pâlirait.
Viens ! le lys s'ouvre ainsi qu'un précieux coffret,
Les agneaux sont dans la prairie.
Le vent passe et me dit : Ton souffle est embaumé !
Mon bien-aimé, mon bien-aimé, mon bien-aimé,
Toute la montagne est fleurie !

Oh! quand donc viendra-t-il, mon amour, mon orgueil ?
C'est lui qui me fait gaie ou sombre ; il est mon deuil,
Il est ma joie ; et je l'adore.

Il est beau. Tour à tour sur sa tête on peut voir
L'étoile du matin et l'étoile du soir,
Car il est la nuit et l'aurore !

Pourquoi fais-tu languir celle qui t'aime tant ?
Viens ! pourquoi perdre une heure ? Hélas ! mon cœur attend ;
Je suis triste comme les tombes ;
Est-ce qu'on met du temps, dis, entre les éclairs
De deux nuages noirs qui roulent dans les airs,
Et les baisers de deux colombes ?

CHŒUR DE FEMMES.

Viens ! pourquoi perdre une heure ? On t'appelle, on t'attend.
Pourquoi faire languir celle qui t'aime tant ?

III

LE TRIOMPHE

C'EST ainsi que chantait, devant le ciel qui brille,
Le jeune homme alternant avec la jeune fille,
Un groupe des enfants du bourg de Bethphagé.
Au delà d'un vallon de brume submergé,
On distinguait des tours, un mur blanc, une porte ;
C'était Jérusalem. L'encens que l'aube apporte,
Les souffles purs, les fleurs s'éveillant dans les bois,
Les rayons, se mêlaient à l'ivresse des voix ;
Et c'était à côté du chemin de la ville.
Hors du village, et près de la borne du mille,
Tout en allant aux champs, ils s'étaient rencontrés ;
L'herbe était verte, et l'aube éblouissait les prés ;
Les hommes avaient dit : Trêve au travail austère !
Et les femmes avaient posé leur cruche à terre,
Et, sereins, ils s'étaient mis à chanter, tandis
Que les oiseaux poussaient des cris du paradis ;
Une aïeule riait au seuil d'une masure ;
Trois laboureurs hâlés, pour marquer la mesure,
Frappaient la terre avec le manche de leur faulx ;
Les vierges, au front pur comme un lys sans défauts,
Songeaient, et, l'œil noyé, la bouche haletante,
Regardaient l'horizon dans une vague attente.

Tout à coup, au moment où les femmes en chœur
Jetaient aux forêts l'hymne enflammé de leur cœur

Que marquait la cadence agreste des faucilles,
Quelqu'un dit : — Écoutez ! paix ! — Et les jeunes filles
S'arrêtèrent, le doigt sur la bouche, entendant
Derrière le coteau brûlé du jour ardent
D'autres voix qui chantaient, douces comme des âmes :

« Le bien-aimé, celui que vous attendez, femmes,
C'est celui-ci qui passe et que nous amenons.
Le triomphe nous a choisis pour compagnons,
La lumière permet que nous marchions près d'elle,
Et nous menons le maître à son peuple fidèle.
Voici le bien-aimé des âmes ! et celui
Sur qui la grande étoile éblouissante a lui !
Toutes les majestés forment son diadème ;
Il pourrait foudroyer, il préfère qu'on l'aime ;
Il console Rachel, il relève Sara ;
Il marche entre la paix et la joie ; il sera
Comme un bouquet de myrrhe entre deux seins célestes ;
Son sceptre anéantit dans les rayons les restes
Du vieux monde féroce où se tord le serpent ;
Son nom divin est comme une huile qu'on répand ;
Au-dessus de sa tête, étonnement des anges,
Le ciel est un murmure immense de louanges ;
Il est plus glorieux qu'Alexandre, et plus beau
Que Salomon qui tient un lys dans son tombeau ;
Il a pour champ la terre, et l'esprit pour domaine ;
Il vient ôter la nuit de dessus l'âme humaine ;
Il fera reculer l'hydre qui triomphait ;
Il transfigurera le monde tout à fait ;
L'abîme le regarde et l'aurore l'approuve ;
Le grondement du tigre et le cri de la louve,
La haine, la fureur soulevant un pavé,
La guerre, se tairont devant son doigt levé.
Dans son immensité, Moloch s'écroule et sombre.
Il est sans tache, il est sans borne, il est sans nombre ;

Il produit, en fixant au ciel son œil béni,
La disparition du mal dans l'infini.
Les chars de Pharaon près de lui sont de l'ombre.
Il est plus radieux que Nemrod n'était sombre ;
Il brille plus qu'Ammon à qui rien ne manquait,
Et dont le trône était le centre d'un banquet ;
Il dépasse Cyrus, debout sur son pilastre.
Peuple, toute son âme est une clarté d'astre.
C'est un roi ; plus qu'un roi. C'est lui le conquérant,
C'est lui le pur, c'est lui le vrai, c'est lui le grand !
Gloire à lui ! le soleil le voit, l'ombre l'écoute. »

Alors on aperçut, au tournant de la route,
Un homme qui venait monté sur un ânon.

Cet homme, dont chacun se redisait le nom,
Était le même à qui Sadoch, l'autre semaine,
Avait jeté du haut du temple un cri de haine.
Il avait les cheveux partagés sur le front ;
Des femmes qui riaient et qui dansaient en rond
Le suivaient, et de fleurs elles étaient couvertes,
Et des petits enfants portaient des branches vertes ;
Et de partout, des champs, des toits, des bois obscurs,
Et de Jérusalem dont on voyait les murs,
Sortait la foule, gaie, heureuse, pêle-mêle ;
Des mères lui montraient leur fils à la mamelle,
Et les vieillards criaient : hosanna ! Quelques-uns
Soufflaient sur des réchauds où brûlaient des parfums.
Il s'avançait avec le calme du mystère ;
Et ces hommes louaient cet homme, et sur la terre
Étendaient leurs habits pour qu'il passât dessus ;
Quelques lambeaux de pourpre à la hâte cousus
Faisaient une bannière en avant du cortège ;
Et tous disaient : — Que Dieu le Père le protège !
Voilà celui qui vient pour nous rendre meilleurs ! —

Lui, pensif, regarda Jérusalem, les fleurs,
Le soleil au plus haut des cieux comme une fête,
Ces tapis sous ses pieds, ces rameaux sur sa tête,
Et les femmes chanter, et le peuple accourir,
Et sourit, en disant : — Je vais bientôt mourir. —

IV

LE DEVOIR

MARIE était assise entre Thomas et Jude ;
Et le maître debout disait :

— La solitude
Est un rayon d'en haut qu'on met dans son esprit ;
Mais le sauveur va droit au peuple et s'y meurtrit.
Dieu livre le messie aux multitudes viles ;
La palme ne croît pas aux déserts, mais aux villes ;
Malheur à qui se cache et malheur à qui fuit !
Laissons mûrir sur nous la mort ainsi qu'un fruit ;
Et ne la troublons pas dans sa lente croissance ;
Dieu, quand il juge un homme en sa toute-puissance,
Voit ce qu'il a vécu moins que ce qu'il a fait ;
Au soleil de la mort David se réchauffait ;
Ce serait mal aimer un frère que lui dire :
Recule ! quand vers Dieu le sépulcre l'attire ;
Et ce serait haïr et perdre son enfant
Que l'ôter du chemin funeste et triomphant ;
Le calice est amer, mais l'exemple est utile.
Et c'est pourquoi je suis venu dans cette ville.

Ainsi parlait le fils, et la mère écoutait.

V

DEUX DIFFÉRENTES MANIÈRES D'AIMER

C'est l'heure où le ramier rentre au nid et se tait.

Une femme se hâte en une rue étroite ;
Elle regarde à gauche, elle regarde à droite,
Et marche. S'il faisait moins sombre au firmament,
On pourrait à ses doigts distinguer vaguement
Le cercle délicat des bagues disparues ;
Son pied blanc n'est pas fait pour le pavé des rues ;
Elle porte un long voile aux plis égyptiens
Plein de rayons nouveaux et de parfums anciens ;
Jeune et blonde, elle est belle entre toutes les femmes ;
Elle a dans l'œil des pleurs semblables à des flammes ;
C'est Madeleine, sœur de Lazare.

Elle court.
Près de son pas céleste un oiseau serait lourd.
Où va-t-elle ?

Il est nuit, et personne ne passe.

Une lumière brille en une maison basse.

Une autre femme, grave, est debout sur le seuil.
Son front est gris ; elle est sévère sans orgueil,
Douce comme un enfant et grande comme un sage.

Elle pleure et médite ; on voit sur son visage
L'âpre acceptation du sacrifice noir ;
On dirait la statue en larmes du devoir ;
Le cœur tremblant s'appuie en elle à l'âme forte ;
C'est la mère.

Elle a l'air de garder cette porte.

Madeleine l'aborde, et presque avec des cris
Lui parle, et s'épouvante, et tord ses bras meurtris.
— Mère, ouvre-moi. Je viens. Il s'agit de sa vie.
Me voici. J'ai couru de peur d'être suivie.
On creuse l'ombre autour de ton fils. Je te dis
Que je sens fourmiller les serpents enhardis.
J'ai connu les démons, du temps que j'étais belle ;
Je sais ce que l'enfer met dans une prunelle ;
Je viens de voir passer Judas ; cela suffit.
C'est un calculateur de fraude et de profit ;
C'est un monstre. Ouvre-moi, que j'entre chez le maître.
Le temps presse. Il sera trop tard demain peut-être.
Il faut que ce soir même il fuie, et que jamais
Il ne revienne ! ô mère ! et, si tu le permets,
Je vais l'emmener, moi ! Ces prêtres sont infâmes !
Manquer sa mission, ne point sauver les âmes,
Que nous importe, à nous les femmes qui l'aimons !
Il sera mieux avec les tigres dans les monts
Que dans Jérusalem avec les prêtres. Mère,
Qu'il renonce au rachat des hommes, sa chimère,
Qu'il fuie ! oh ! n'est-ce pas ? nous baisons ses talons,
Et qu'il vive, voilà tout ce que nous voulons.
Ces juifs l'égorgeront ! Demande à ma sœur Marthe
Si c'est vrai, s'il n'est pas nécessaire qu'il parte.
Laisse-moi l'arracher à son affreux devoir !
Oh ! te figures-tu cela, mère ? le voir
Saisi, lié, tué peut-être à coups de pierre !

O Dieu ! le voir saigner, lui, ce corps de lumière !
Ouvre-moi. Je sais bien qu'il est dans la maison
Puisque je vois sa lampe à travers la cloison.
O mère, laisse-moi l'implorer pour que vite
Il s'en aille et s'échappe et qu'il prenne la fuite !
A quoi songes-tu donc que tu ne réponds rien ?
Si tu veux, à nous deux nous le sauverons bien !
Veux-tu te joindre à moi pour arracher notre ange
Au gouffre monstrueux de ce devoir étrange,
Aux bourreaux, à Judas, son hideux compagnon ? —

La mère en sanglotant lui fait signe que non.

VI

APRÈS LA PÂQUE

On était aux grands jours où le temple flamboie,
Où les petits enfants s'éveillent pleins de joie ;
La Pâque était venue. On avait dans les fours
Cuit les pains sans levain qu'on vend aux carrefours.

Or Jésus-Christ était sur la montagne obscure ;
Au lieu même où plus tard fut un temple à Mercure
Bâti par Adrien, détruit par Constantin.

C'était le soir. Jésus avait dit le matin
Aux disciples rangés autour de lui : — Vous, Jacques,
Vous, Pierre, vous, Thomas, voici le jour de Pâques ;
Vous irez dans la ville où des gens passeront ;
Vous trouverez un homme ayant sa cruche au front ;
A l'endroit où cet homme ira, quel qu'il puisse être,
Vous irez à sa suite, et vous direz : — Le Maître
Vient faire ici la Pâque. — Et pour cette raison
Cet homme, quel qu'il soit, donnera sa maison.
Il sied que Dieu toujours nous mène où bon lui semble.
Et nous célébrerons la Pâque tous ensemble. —

Et cela s'était fait ainsi qu'il l'avait dit.

Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit
Est écrit, dans le livre où pas un mot ne change,

Par les quatre hommes purs près de qui l'on voit l'ange
Le lion, et le bœuf, et l'aigle, et le ciel bleu ;
Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme ;
Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime ;
Chaque page y frémit sous le frisson sacré ;
Et c'est pourquoi la terre a dit : je le lirai !
Les peuples qui n'ont pas ce livre le mendient,
Et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient.

Donc, c'était le soir même où cet être divin
Venait de partager le gâteau sans levain ;
Christ, assis, lui treizième, au centre de la table,
— Et ce noir chiffre Treize est resté redoutable, —
Avait rompu le pain, versé le vin, disant :
« Mangez, voici ma chair ; buvez, voici mon sang. »
Puis il avait repris : — Suivons Dieu qui nous mène ! —
Et tous étaient allés en sortant de la Cène
Au jardin qui fleurit derrière le Cédron.

Ce torrent, que jamais n'a touché l'aviron,
Coulait hors de la ville au pied d'une colline.
Les pâtres y montraient la cave sibylline
De Lilith, femme spectre, amante du démon ;
C'est près de ce coteau que le prêtre Simon
Fit creuser le canal à laver les hosties ;
Des sources y versaient, à travers les orties,
Une eau qui de la ville emplissait les viviers ;
Et ce lieu s'appelait le Mont des Oliviers.

On venait sur ce mont aux époques de jeûnes.

Une plantation d'oliviers alors jeunes
Le couvrait en effet, jetant aux verts sentiers
Une ombre qui faisait durer les églantiers.

Christ y vint, murmurant tout bas :— Que Dieu m'assiste !—
Et ce qui s'y passa ce soir-là fut si triste,
Si lâche et si fatal qu'aujourd'hui ce jardin
Est voisin de l'enfer comme du ciel l'éden.

Voici ce que Jésus disait sur la montagne :

« Ce qu'on perd sur la terre au ciel on le regagne.

« Qui regarde en arrière et s'étonne de peu,
Celui-là n'est pas propre au royaume de Dieu.

« Dieu se dévoile assez pour que l'homme le voie.

« Je suis moins grand que lui, mais c'est lui qui m'envoie.
Quand je parle, c'est lui qui dit ce que je dis.

« Si vous vous aimez bien, voilà le paradis.

« Soyez bons. Dieu choisit ceux que je lui désigne.

« Il est le vigneron, et moi je suis la vigne.
Il viendra, comme il fit pour Job et pour Amos,
Une serpe à la main, émonder mes rameaux,
Et, gardant les féconds, coupera les stériles.

« Enseignez tendrement le peuple dans les villes,
Souriez, n'ayez point entre vous de débats.

« Quand vous êtes parmi les tombes, parlez bas ;
Car au fond du sépulcre une oreille est ouverte ;
Ceux qu'on croit endormis sous la grande herbe verte
Écoutent, et vos voix leur parlent dans les vents,
Et sachez que c'est là la maison des vivants.

« Qui maudit doit trembler. Ne faites rien trop vite.
Esdras, voyant l'enfant d'une femme maudite,
Le prit et le jeta tout vivant dans la mer
Par l'effet surprenant d'un zèle trop amer.
Dieu l'a puni.

« Marchez dans la route tracée.
Aimez. N'enviez pas à d'autres leur pensée ;
Il faut se contenter des lumières qu'on a ;
L'un est plus sage et l'autre est plus doux ; Dieu donna
Plus de fruit au figuier, plus d'ombre au sycomore.
Croyez. »

Il ajouta d'autres choses encore ;
Puis soudain il dit, pâle et d'un frisson saisi :

— Allons ! celui qui doit me vendre est près d'ici. —

VII

COMMENCEMENT DE L'ANGOISSE

Alors il s'éloigna de près d'un jet de pierre,
Et se mit à genoux, et fit une prière.

Il resta longtemps seul et comme plein d'effroi.

Il disait ; — Écartez ce calice de moi,
Seigneur ! S'il faut mourir pourtant, que la mort vienne !
Que votre volonté soit faite, et non la mienne. —

Le reste dans le ciel ténébreux se perdit.

Les disciples dormaient. Christ revint, et leur dit :

— Quoi donc ! vous n'avez pu même veiller une heure !—

Il reprit :

— C'est ainsi qu'il convient que je meure.
Cela doit être, et nul au monde n'y peut rien.
Je suis venu pour être abandonné. C'est bien.
Il faut qu'on me rejette ainsi qu'un misérable. —

On distinguait au loin le temple vénérable
Bâti par Salomon sur le mont Moria.

— Pardon pour tous ! — dit Christ.

Mais Pierre s'écria:
— Si quelqu'un vous délaisse et vous quitte, ô mon maître,
Ce ne sera pas moi, car je suis votre prêtre.
Que le tombeau pour vous s'ouvre, j'y descendrai. —

Jésus lui répondit, calme, tandis qu'André,
Jude et Thomas tournaient vers lui leurs têtes grises :

— Vous m'aurez renié, vous Pierre, à trois reprises
Que le coq n'aura pas encor chanté trois fois. —

VIII

CHRIST VOIT CE QUI ARRIVERA

IL alla de nouveau prier au fond du bois.

Il songeait, et sa voix disait :

— Mon âme est triste
Jusqu'à la mort, et l'homme en moi tremble et résiste ;
Je frémis comme Job, je crains comme Judith. —

Puis il parla si bas que Dieu seul entendit.

Soudain il s'écria, pâle comme un prophète :

— Deuil, lamentation et douleur sur ta tête,
O Balaath qu'emplit un peuple querelleur !
Malheur, Corozaïm ! Bethsaïde, malheur !
Parce que vous avez dédaigné mes oracles,
Parce que, si j'avais fait les mêmes miracles,
Crié le même appel et le même pardon
Dans Ninive aux cent tours, dans Tyr et dans Sidon,
On aurait vu pleurer Ninive, et Tyr descendre
De son trône, et Sidon vêtir le sac de cendre !
C'est fini. Je vous vois désertes. Vous voilà
Muettes comme un lac dont toute l'eau coula.
Vos jardins ont l'odeur des charniers insalubres.
Tout croule. Vos palais sont devenus lugubres

Sous le passage obscur des châtiments divins ;
Ce sont des pans de mur inutiles et vains ;
Les mâchoires des morts ne sont pas plus terribles.
Malheur ! on ne voit plus le grain sortir des cribles ;
Plus de fille de joie assise sur son lit ;
On n'entend plus cracher les passants ; l'herbe emplit
Les sentiers que suivaient les mulets et les zèbres.
Le plein midi ne fait qu'augmenter vos ténèbres ;
On a beau peindre en blanc le sépulcre, il est noir.
Le soleil est présent à votre désespoir ;
Vos décombres sont pleins d'antres épouvantables.
O Moïse, ils ont fait une fêlure aux tables,
Ils ont brisé la loi. C'est bien, mourez. Assez !
Vous serez si tremblants, peuples, et si chassés
Que vous ferez sous terre une seconde ville.
Comme sous le pressoir on voit déborder l'huile,
Le sang en longs ruisseaux jaillit sous le talon
Des princes écrasant Ruben et Zabulon ;
Issachar et Lévi sont abolis. Partage
Et désert, comme après la chute de Carthage.
On vend un peuple ainsi qu'une bête au marché.
Malheur, Jérusalem ! ô maison du péché,
Malheur ! tu seras morte entre les cités mortes ;
Les rois feront sculpter un pourceau sur tes portes ;
Tu seras une ville infâme et sans témoin,
Qu'il sera défendu de regarder de loin.
La femme pleurera d'être grosse ou nourrice.
Qui te verra croira qu'il voit la cicatrice
Des tonnerres au front du monde châtié ;
Et tu seras l'endroit où finit la pitié. —

Quand il eut ainsi fait des reproches aux villes,
Il s'approcha des siens et dit :

— Soyez tranquilles ;

Ce n'est pas à présent votre jour, c'est le mien.
Tout est bon si ma mort délivre ; tout est bien
Si dans la vérité l'homme se désaltère.
Or je m'élèverai de dessus cette terre
Et j'attirerai tout à moi du haut du ciel.
Christ finit le combat commencé par Michel. —

Son œil devint étrange et semblait voir des choses
Au fond de son esprit confusément écloses.

« Les trois femmes en deuil dans la tombe entreront,
Marchant l'une après l'autre, humbles, courbant le front
A cause du lieu bas et de l'entrée étroite,
Et verront un jeune homme assis dans l'angle à droite
Qui leur dira, serein comme un soleil levant :
— Pourquoi parmi les morts cherchez-vous le vivant ?—

« La vision d'un être inouï qui se lève
Dans un sépulcre, avec la lumière du rêve,
Fera fuir les soldats pleins d'un effroi sacré.

« Trois jours après ma mort je ressusciterai ;
Mais quand j'apparaîtrai blanc près de la fontaine,
Vous me verrez ainsi qu'une forme incertaine ;
Madeleine croira que c'est le jardinier ;
Thomas commencera par douter et nier,
Mais les trous de mes pieds le forceront à croire ;
Et quand il aura mis dans ma blessure noire
Son doigt qu'il ôtera tiède et mouillé de sang,
Il s'en ira songer dans l'ombre en frémissant.

« Priez. Ne livrez point ma doctrine aux querelles.
Est-ce que les épis sont pour les sauterelles ?
Quand je serai parti, vous répandrez ma loi.

Beaucoup se tromperont, l'erreur naîtra de moi.
L'ombre est noire toujours même tombant des cygnes.

« Quand je ne serai plus, vous verrez de grands signes.
Les ténèbres croîtront sur le front d'Israël ;
On entendra parler une voix dans le ciel,
Et tous regarderont l'ombre extraordinaire ;
Luc dira : C'est un ange ; et Jean : C'est le tonnerre.

« Je porterai les cœurs ainsi que des fardeaux.
Des laboureurs feront des sillons sur mon dos ;
Ces laboureurs, c'est vous ; et votre œuvre est austère.
L'homme n'a rien, ni sac plein d'or, ni coin de terre,
Qu'il puisse regarder ici-bas comme sien.
Allez sans hésiter dire au pharisien :
« Prends garde à cette fange immonde où tu te vautres ! »
Soyez doux. Aimez-vous toujours les uns les autres. »

En cet instant Jésus tressaillit, se parla
A lui-même, et, fermant les yeux, dit : Le voilà.

Judas parut, suivi d'hommes armés d'épées.

IX

JUDAS

Et Judas s'approchant, blême et les mains crispées,
Baisa Christ.

Et le ciel sacré fut obscurci.
— Mon ami, dit Jésus, que viens-tu faire ici ? —

Puis il reprit, tourné vers Dieu : — Tu m'abandonnes ;
Mais je ne perds aucun de ceux que tu me donnes,
Seigneur. Ma mort suffit, et seul je la subis.
Le pasteur doit périr en sauvant les brebis. —

Et, désignant du doigt ses disciples, le maître
Dit aux soldats :

— Le Christ est facile à connaître.
Je suis celui qu'on cherche et dont on a souci.
Me voici. Prenez-moi. Laissez aller ceux-ci.

Or Simon surnommé Pierre avait une épée.
Il cria : — Dieu par qui Jézabel fut frappée,
Viens défendre ton Christ, ô Dieu qui châtias
Hérode pour avoir fait mourir Mathias ! —
Et, levant son épée, il vint droit à la troupe,
Et blessa le premier qui s'offrit dans le groupe,
Un nommé Malchus, aide et garde du bourreau.

— Remettez, dit Jésus, votre épée au fourreau ;
Qui frappe avec le glaive est frappé par le glaive. —

Il reprit : — Puisqu'on a commencé, qu'on achève. —
Et se mit de lui-même au milieu des soldats.
Il ne regardait rien, pour épargner Judas.

Quelqu'un du temple dit : — Marchons ; l'heure s'écoule.
— Vous pouviez me saisir tous les jours dans la foule,
Dit Jésus, en offrant aux cordes ses poignets ;
Quand j'allais dans le temple et lorsque j'enseignais,
J'étais sous votre main, vous n'aviez qu'à l'étendre ;
Et c'est par trahison que vous venez me prendre !
Et vous venez la nuit comme pour un voleur !
Je pourrais dire à Dieu : Père, apparaissez-leur !
Et vous entendriez accourir les tempêtes,
Et vous verriez, tremblants, au-dessus de vos têtes,
S'ouvrir et flamboyer l'ombre, et des millions
D'anges, et tout l'abîme avec tous ses lions !
Et si j'ajoutais : Viens toi-même ! vos prunelles
Verraient soudain, parmi les foudres éternelles,
Sortir de la nuée un front prodigieux !
Mais il ne convient pas que j'appelle les cieux ;
Faites ; car c'est ici votre heure, et la puissance
Des ténèbres, et Dieu vous livre l'innocence ;
Et tout doit s'accomplir ainsi qu'il est écrit. —

Alors on acheva de lier Jésus-Christ ;
Et le chef dit : — Il faut l'emmener. — Ce qu'ils firent.

Et tous ceux que cet homme avait aimés, s'enfuirent.

X

LILITH-ISIS

O JEAN, visionnaire effaré de Pathmos,
Comme tu te cachais derrière les rameaux,
Avec saint-Marc, alors jeune et l'un des lévites,
En vous penchant parmi les arbres noirs, vous vîtes
Sur la colline un être étrange, vague, seul,
Debout dans le frisson livide d'un linceul ;
C'était de l'ombre ayant la forme d'une femme ;
Cet être épiait Christ dans cette troupe infâme,
Comme s'il était là pour une mission.
Or la bande aperçut, en rentrant dans Sion,
Cette femme fixant sur eux dans les ténèbres
Ses deux yeux qui semblaient deux étoiles funèbres.
Un d'eux, que le Toldos appelle Eddon-Azir,
Courut vers elle, et comme il allait la saisir,
L'être, pareil aux feux fuyant dans l'ossuaire,
Disparut, lui laissant dans les mains le suaire.

Et plus tard les soldats, contant après l'arrêt
Comment ils avaient pris Jésus de Nazareth,
Dirent qu'ils avaient vu sur la montagne sombre
La fille de Satan, la grande femme d'ombre,
Cette Lilith qu'on nomme Isis au bord du Nil.

XI

JÉSUS CHEZ ANNE

Jésus lié marchait, disant : Ainsi soit-il !

On le mena d'abord chez Anne, ancien grand-prêtre,
Pour qu'il attendît là l'heure de comparaître.
Des servantes, des gueux, des vendeurs de poissons,
Des sacrificateurs vêtus de caleçons,
Le flot des curieux qui passe et qui repasse,
Entouraient Christ assis dans une salle basse ;
Il était nuit ; mais Anne, étant levé déjà,
Descendit, vint trouver Christ, et l'interrogea.
Et Christ lui répondit : — Interrogez la foule.
J'ai versé mon esprit comme une eau qui s'écoule.
Prêtre, j'ai deux témoins : l'homme et le firmament.
Parlez-leur. J'enseignais partout publiquement.
Et quant à mon royaume, il n'est pas de la terre.
Je n'ai rien à vous dire et n'ai rien à vous taire.
Qu'est-ce que vous venez demander à présent ? —
Un soldat le frappa de sa verge, en disant :
— Est-ce ainsi qu'on répond à notre ancien grand-prêtre?
— Si j'ai mal dit, tu peux blâmer, dit le doux maître ;
Mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?

Anne disait, s'étant à la hâte vêtu :
— J'ai froid. – Et tous criaient : – C'est un impie ! Exemple !
Châtiment ! il a dit qu'il détruirait le temple,

Seigneur, et qu'en trois jours il le rebâtirait.
— Peuple, le tribunal prononcera l'arrêt,
Dit Anne, et non pas moi; car je n'en suis plus membre.—

Et, leur laissant leur proie, il rentra dans sa chambre.

Alors, ayant bandé les yeux du patient,
Ils l'outragèrent, tous pêle-mêle, et criant :
— Devine qui te frappe ! et prophétise, ô sage !
Dis-nous quel est celui qui te crache au visage ?
Fais sécher, si tu peux, le poing qui te meurtrit,
Messie ! —

Et les valets souffletaient Jésus-Christ.

XII

LES DIX-NEUF

Le jour est loin encor ; pas un rayon n'effleure
L'orient froid et noir, mais on devance l'heure.

Les juges, dont l'orgueil est d'aller lentement,
Montent au tribunal d'un air calme et dormant.
Le grand-prêtre en souliers, les prêtres en sandales,
Marchent tous à la file et traversent les dalles.
Chacun d'eux a son nom sur sa chaise gravé.

Le Gabbatha, qu'on nomme aussi le Haut-Pavé,
Est le palais lugubre où le tribunal siège.

Devant la porte, un vase, où sur l'eau flotte un liège,
Semble dire au passant, qui songe avec effroi :
L'eau c'est le peuple, et rien ne submerge la loi.

Le sanhédrin, sous qui la Judée est courbée,
Ébauché par Moïse, accru par Macchabée,
Depuis qu'il a subi l'arrogant examen
Du préteur Gabinus, œil du sénat romain,
Se réfugie, ainsi qu'une orfraie effarée,
Dans une sorte d'ombre inquiète et sacrée.
Jadis le peuple vil qui fourmille au soleil
Parfois apercevait cet austère appareil
Que la loi triste emplit de sa vague colère :

Les tables, les gradins, la chambre circulaire,
Les docteurs dans leur chaire assis sur les hauteurs,
Les scribes dans leur stalle aux genoux des docteurs,
Et l'essaim des enfants aux robes incarnates,
Les lévites, épars, à terre sur des nattes. .
Maintenant tout est clos. C'est loin de tous les yeux
Que le Prince s'assied, spectre mystérieux,
Ayant le Père à droite, ayant le Sage à gauche ;
C'est dans l'obscurité qu'on laboure et qu'on fauche ;
Rome pouvant entendre, on cache les débats ;
Le sanhédrin se voile et la loi parle bas.

Donc, depuis Gabinus, ce sénat de prière
Qui s'assemble au lieu dit le Conclave de Pierre [1],
Ce tribunal qui fait une haie à la loi,
Qui seul sait le comment et seul dit le pourquoi,
Pour punir le blasphème a commis dix-neuf juges.
Ces dix-neuf, devant qui l'impie est sans refuges,
Comme Dieu sur l'Horeb sont sur le Gabbatha.

La salle est large et haute. Oliab la sculpta.
La nuit ne sort jamais de ce lieu sans fenêtres.
Une lampe suffit au front blême des prêtres.
Dix-neuf chaises de cèdre, au fond du cintre obscur,
Mêlent leur double étage aux ténèbres du mur ;
On sent que là, vertu, crime, innocence et vice,
Tremblent devant cette ombre humaine, la justice.

La poussière des ans, près du plafond, ternit
Un chérubin ouvrant six ailes de granit.

Les taffilins, qu'en grec on nomme phylactères,
Couvrent les murs ; à l'or de leurs saints caractères,

[1] En hébreu : Liscat-Hagazit.—*Note de Victor Hugo.*

Textes brumeux épars sur des plaques de fer,
La lampe par instants arrache un vague éclair.

Les juges, les voici : huit scribes, tête nue ;
Quatre docteurs qu'emplit la science inconnue,
Ceints du taled, l'esprit hors du monde réel ;
Et, mêlés aux docteurs, sept anciens d'Israël,
Vêtus de blanc, pensifs sous leurs turbans à mitres.

Sabaoth luit dans l'œil de ces sombres arbitres.

En montant à sa place, ainsi qu'Aaron faisait,
Chaque juge récite à voix haute un verset ;
On dirait que la loi farouche les enivre.

Le sciamas tient les clefs ; le cazan tient le livre.

L'œil fixé sur le texte écrit par David roi,
Les deux prêtres nommés les Époux de la Loi
Lisent, en alternant d'une grave manière,
L'un la première page et l'autre la dernière.

La lampe a quatre becs comme celle d'Endor.

Un degré de sithim étoilé de clous d'or
Exhausse un large trône en ivoire où préside
Caïphe destiné dans l'ombre au suicide.
Ses souliers sont de pourpre et sa robe est de lin ;
Autour de chaque bras il porte un taffilin
Où l'on peut lire un vers résumant la doctrine ;
Et le rational qu'il a sur la poitrine
Mêle à la majesté de ses riches habits
Tous les noms des tribus gravés sur des rubis.
Le grand-prêtre est assis, fatal comme un prophète ;
Et l'on voit remuer vaguement sur sa tête,

Comme au vent de la nuit brille et tremble un fanal,
La tiare, clarté du sombre tribunal.

La rumeur des versets qu'on récite s'apaise ;
Tout se tait ; chaque juge est assis dans sa chaise.

Christ est debout devant ces hommes ténébreux ;
Son œil inépuisable en rayons luit sur eux.

XIII

LA CHOSE JUGÉE

L'HUISSIER du temple crie : — Anciens, on délibère.
Gloire au Dieu saint ! et gloire à l'empereur Tibère ! —

Rosmophim parle. Il dit :

— L'homme que vous voyez
Rit des lois et des saints par Dieu même envoyés ;
Il se croit plus grand qu'eux et se prétend Messie.
Il se dit roi des juifs. Il ment. L'arche est noircie,
O prêtres, par la nuit qui sort de ses discours.
Cet homme doit mourir. Nos pères ont toujours
Fait creuser des tombeaux par la loi violée. —

Josaphat crie : — A mort l'homme de Galilée !

— Observons la loi, dit Achias de Mambré.
Il faut que par le prêtre au prince il soit livré,
Et qu'Hérode l'envoie à Pilate. A quoi servent
Des lois que ni le roi ni le juge n'observent ? —

Joseph de Ramatha dit : — L'homme est innocent.

— L'exil, dit Potiphar.

— Non, dit Samech, du sang ! —

Et Nicodemus dit : — Il faut d'abord qu'on prouve.

— D'abord, répond Teras, qu'on le tue ! et qu'on trouve,
Demain, puisque cet homme a dit : nous sommes trois !
Deux voleurs pour l'aller compléter sur la croix !

— Qu'il meure, dit Riphar, dans les formes prescrites. —

Gamaliel se lève. Il est le chef des rites ;
Et ce maître inflexible a vu le premier vol
Du jeune aigle effrayant qui plus tard sera Paul.
Il parle, l'œil au ciel : — L'indulgence est un leurre.
Juste ou non, attaquant les lois, il faut qu'il meure.

— Non, réplique Joram, j'absous ! Je pense, moi,
Que les arrêts trop durs font mal vivre la loi ;
Il sied qu'à l'accusé le juge compatisse ;
Sur la sévérité des juges la justice
Pleure comme l'enfant sur le pain noir qu'il mord.

— Ce langage est payen, dit Saréas. La mort.

— Mort ! dit Elieris ; il prêche le ravage.

— Mort ! répète Diras ; il combat l'esclavage. —

Et Sabinti s'indigne au nom du sanhédrin ;
Il atteste le vase aux douze bœufs d'airain,
Et crie : — A mort ! qu'il meure ! ou l'arche est abattue ! —

Simon, qui fut plus tard lépreux, dit : — Qu'on le tue. —

Le sénateur Mesa se lève après Simon :
— S'il dit vrai, c'est un dieu ; s'il ment, c'est un démon.
Donc il faut qu'on l'adore ou bien qu'on l'extermine.

— Dieu, dit Ptoloméus, peut avoir sa vermine. —

Et Rabam jette un cri dans la rumeur perdu :
— Ne le condamnez pas sans l'avoir entendu ! —

La sagesse commence et finit au pontife ;
Tout arrêt doit venir du grand-prêtre.

Caïphe
Se lève le dernier, la double corne au front ;
Dressant cette tiare où toujours brilleront
Les deux rayons du chef de la terre promise,
Mais pareil à Satan plus encor qu'à Moïse,
Il dit :

— Mieux vaut la mort d'un homme que la mort
D'un peuple ; et du viol des lois le gibet sort ;
Il faut punir. Sinon, malheur ! Quiconque hésite
Est une âme de nuit que le démon visite ;
Le juge indulgent suit le crime comme un chien ;
Celui qui ne sait pas ces choses ne sait rien. —

Puis, à demi tourné vers Jésus, il ajoute :

— Sa voix fera peut-être écrouler cette voûte.
Pourtant, parle. Est-il vrai que tu te sois vanté
D'être le fils de Dieu saint dans l'éternité ?

Christ répondit : — C'est vous, ô prêtre, qui le dites. —

Et, comme on pouvait voir confusément écrites
Des sentences au mur que le temps effaçait,
Calme, il montrait du doigt aux juges ce verset :

« Le sage adore Dieu. Quiconque est esprit, l'aime.
« Le soleil n'est nié dans la sphère suprême
« Ni par l'astre Allioth, ni par l'étoile Algol.
« Quand Dieu luit, refuser de croire, c'est un vol.
« Celui qui nie est fils de celui qui dérobe. »

Caïphe dit : — Blasphème ! — et déchira sa robe,
Quoique cela lui fût défendu par la loi.

Et, pâle, il s'écria :

— Paix aux hommes de foi !
Moi, Caïphe, courbé sous le Seigneur, je pense
Qu'on doit au mal la peine, au bien la récompense,
Et qu'il faut éclairer ceux qu'un fourbe a déçus,
Et je condamne à mort l'homme appelé Jésus. —

Un prêtre casse en deux une baguette noire.

Caïphe se rassied sur son trône d'ivoire.

On emmène Jésus.

Les juges restent seuls ;
Leurs robes dans la nuit paraissent des linceuls ;
Tous font silence autour de Caïphe en prière.

XIV

LA FIDÉLITÉ DU MEILLEUR

UNE servante vint dans la cour et vit Pierre
Qui se chauffait, ouvrant ses mains devant le feu.

— Vous étiez, lui dit-elle, un des gens de ce Dieu,
De ce Jésus, car c'est le nom dont on le nomme. —

Et Pierre répondit : — Femme, quel est cet homme ?
Je ne le connais point. —

Alors le coq chanta.

Cependant les bourreaux, au haut du Golgotha,
Creusaient la terre afin d'y planter la potence.
Dans la cour du grand-prêtre et parmi l'assistance,
Pierre songeait.

Quelqu'un tout à coup l'appela
Et cria : — Vous suiviez ce nazaréen-là. —

Pierre dit : — Je ne sais ce que vous voulez dire. —

Une femme, un moment après, se prit à rire,
Disant : — Vous connaissez l'homme qu'on juge ici.
Car vous êtes venu de Galilée aussi. —

Alors Pierre jura d'une exécrable sorte :
— Non ! je n'ai jamais vu cet homme ! —

Et sur la porte
Le coq chanta.

La nuit couvrait les noirs chemins.

Pierre, se souvenant, prit son front dans ses mains
Et se mit à pleurer amèrement dans l'ombre.

XV

L'AUTRE CHAISE D'IVOIRE

Les scribes, les docteurs, les prêtres en grand nombre
Entourent, précédés d'un lévite crieur,
Dans la cour du prétoire, un porche extérieur
Qui sous son dôme abrite une chaise d'ivoire.

Cette chaise a l'aspect farouche de la gloire ;
Et l'on y sent le droit que donne au conquérant
Le peuple qu'on massacre et la ville qu'on prend.
A cette chaise monte un escalier de bronze.

Ils sont tous là, les Cent, les Dix-neuf et les Onze.

Derrière eux, et tombant parfois sur le genou,
Vient Jésus qu'un soldat traîne par un licou
Comme un muletier tire une bête de somme.

L'avertisseur public, un avocat de Rome,
Le vieux Némurion Plancus, grammairien
De la loi, que plus tard fit changer Adrien,
Parle et dit ce qu'il faut qu'on évite ou qu'on suive :

— Un homme est arrêté par les juifs ; la loi juive
Le condamne ; les juifs peuvent le lapider,
C'est leur droit ; cela dit, qu'ont-ils à demander ?

La lapidation leur paraît trop rapide ;
Ils veulent qu'on le cloue et non qu'on le lapide ;
Ils viennent supplier qu'on mette l'homme en croix.
Or ceci touche Rome, et César, et ses droits.
Doit-on crucifier l'homme ? voilà l'affaire.
D'où vient que pour ce juif le sanhédrin préfère
A leur supplice hébreu le supplice romain ?
Est-il rebelle ? est-il voleur de grand chemin ?
Cela n'est point prouvé par les juifs, c'est leur culte
Qui semble avoir souffert de l'homme quelque insulte ;
Or jamais un dieu juif ne recevra d'affront
Dont César sentira la rougeur à son front.
Un blasphémateur juif est-il un parricide ?
Ce sanhédrin le dit ; que le préteur décide.
Ces peuples, après tout, respectent le tribun ;
S'ils tiennent à la mort honteuse de quelqu'un,
César clément leur peut accorder cette grâce. »

Pendant que Plancus parle, un murmure s'amasse
Dans l'auditoire plein de gestes et de voix ;
Tous les prêtres grondants éclatent à la fois :

— Préteur, c'est ton devoir de crucifier l'homme !
Il s'est dit roi des juifs ; il est rebelle à Rome ;
Notre dogme est ici d'accord avec ta loi ;
Car c'est nier César que de s'affirmer roi. —

Un licteur sous le porche écoute sans colère.
Derrière le licteur est l'homme consulaire,
Ponce-Pilate, assis, distrait, calme, indolent.

Son pied chaussé de pourpre est sur du marbre blanc ;
Ce marbre, qui l'exhausse au fond de la coupole,
Pour les romains l'honore et pour les juifs l'isole ;
Car nul autre que lui ne touche du talon

Cette dalle que fit placer là Corbulon,
Proconsul en l'an deux du consulat d'Octave.

Pilate, ancien préfet dans le pays batave,
Fut si fidèle au temps de la rébellion
Qu'Auguste lui donna sa villa de Lyon.
Il est procurateur, lieutenant consulaire.
Le port de Tyr lui paie un talent par galère ;
Il possède à Cythère, en Grèce, un revenu
Que lui doivent, le droit de César retenu,
Les chercheurs de corail et les pêcheurs d'éponges.
Sa femme Procula sait le secret des songes.
C'est un homme d'esprit prudent, d'âge moyen.
Le peuple juif méprise en tremblant ce payen.
Pilate autour du front porte trois bandelettes
Dont une est écarlate et deux sont violettes ;
Sa laticlave blanche à bandes rouges pend
Sur un nain familier entre ses pieds rampant ;
Dans son ombre un greffier écrit sur une table ;
Quand on parle trop haut, le licteur redoutable
Fait un signe, le bruit des voix contrariant
Le préteur assoupi comme un roi d'Orient.

Et, sculptée au dossier de sa chaise curule,
Pendant que de ces cœurs, où tant de haine brûle,
Sort le gibet infâme entrevu vaguement,
Au-dessus des avis, des voix, du jugement,
Au-dessus de ce tas de scribes et de prêtres,
Sur tous ces noirs complots, sur tous ces regards traîtres
Sur tous ces vils orgueils, l'âpre louve d'airain
Dresse son bâillement sinistre et souverain.

XVI

ROSMOPHIM

Les fossoyeurs de croix piochent sur le Calvaire.
Le brouillard, ce manteau de deuil du ciel sévère,
Couvre le mont, où, seuls, ces hommes, loin du bruit,
Dans l'ombre, ont travaillé presque toute la nuit.
On entend le Cédron mugir ; ses eaux sont grosses.
Ils s'arrêtent après avoir creusé deux fosses.
Et l'un d'eux, le plus vieux, dit aux autres : — Je crois
Que c'est tout; nous n'avons d'ordre que pour deux croix,
Pour deux larrons, qu'on doit mettre à mort dans les fêtes,
Dismas et Gestas ; or, les deux fosses sont faites. —

Un prêtre, en ce moment, Rosmophim de Joppé,
Qui vient de survenir, d'ombres enveloppé,
Sort de la brume ainsi qu'un tigre sort de l'antre,
Et leur dit :

— Creusez-en une troisième au centre. —

XVII

PIRE QUE JUDAS

Alors Judas sentit le poids des trente écus.
Par le mal qu'ils ont fait les hommes sont vaincus.
Il vint au temple et vit Caïphe sur la porte,
Et, lui montrant le sac, il dit : — Je le rapporte.
J'ai vendu l'innocent ; reprends ton or. Malheur !
Caïphe ! reprends tout. — Je serais un voleur ;
Garde ton sac, va-t'en ! répondit le grand-prêtre.
J'ai l'homme, et toi l'argent. Tout est comme il doit être.
Tu dois être content. — Non, je suis réprouvé ! —
Dit Judas, et, jetant l'argent sur le pavé,
Il cria : — Je rends tout. Voilà toute la somme ! —
Et les prêtres riaient du traître.

Alors cet homme
S'en alla dans un lieu sinistre, et se pendit.

Où ? dans quel vil ravin ? dans quel recoin maudit ?
Comment l'infortuné subit-il sa sentence ?
De quel arbre effrayant fit-il une potence ?
Est-ce à quelque vieux clou d'un mur qui pourrissait
Qu'il attacha le nœud vengeur ? Nul ne le sait.
Cette corde à jamais flotte dans les ténèbres.

XVIII

LE CHAMP DU POTIER

Oh ! des champs sont fatals, des charniers sont célèbres,
Des plaines et des mers sont sanglantes, parfois
Des vallons ont la marque effroyable des rois,
L'odeur des attentats, la rouille des carnages ;
Des crimes monstrueux, comme des personnages,
Ont passé dans des bois ou sur des monts, qu'on voit
Avec peur, en mettant sur ses lèvres son doigt ;
Ascalon est hideux, Josaphat est austère,
Le lac Asphalte est noir ; mais pas un lieu sur terre
Ne t'égale en horreur, funèbre Haceldama !
Les vases qu'un potier de ta fange forma
Tremblent dans la lueur trouble des catacombes
Et blêmissent ainsi que des urnes de tombes ;
Sans doute, dans l'endroit implacable et profond,
Ce sont ces vases-là que portent sur le front
Les spectres, quand ils vont puiser de l'ombre au gouffre.
Ton nom semble tragique et fait d'un mot qui souffre,
Haceldama ! ce mot crie ainsi qu'un blessé.

Le sac de Judas fut des prêtres ramassé.

Or ils cherchaient un lieu de sépulture vile
Pour les gentils mourant par hasard dans la ville,
Afin que l'étranger restât toujours dehors
Et ne fût pas chez lui, même étant chez les morts.

Ils choisirent l'enclos du potier solitaire.

Les trente écus dont fut payé ce coin de terre
Avaient déjà servi pour payer Jésus-Christ.
Et ce lieu depuis lors est nocturne.

Il fleurit,
Il verdoie, et l'aurore en s'éveillant le touche,
Rien ne peut dissiper sa nuit ; il est farouche.
Il appartient au deuil, au silence, au regard
Fixe et terrifiant de l'infini hagard ;
Une chauve-souris éternelle l'effleure ;
Toujours, quel que soit l'astre et quelle que soit l'heure,
L'œil dans ce champ lugubre entrevoit à demi
L'épouvantable argent par Judas revomi ;
On sent là remuer des linceuls invisibles,
Le sang pend goutte à goutte aux brins d'herbe terribles;
Des vols mystérieux de larves font du vent
Sur le front du songeur ténébreux et rêvant,
Et de vagues blancheurs frissonnent dans la brume.
Hélas !

XIX

ECCE HOMO

C'ÉTAIT, le jour de Pâque, une coutume
Fort ancienne, où les juifs et Rome étaient d'accord,
Que le peuple, parmi les condamnés à mort,
Choisît un criminel auquel on faisait grâce.

Près du palais, lieu sombre où la foule s'entasse,
Se pressait, comme autour des ruches les essaims,
Le peuple de la ville et des cantons voisins
Qu'un licteur contenait du manche de sa hache.
Les paysans, menant par la corde leur vache,
Les femmes apportant au marché leurs paniers,
Devant le seuil, gardé par douze centeniers,
S'arrêtaient, éclairés par l'aurore vermeille.
La rumeur de la fête avait depuis la veille
Vers les quatre coteaux de Sion dirigé
Les habitants d'Aser et ceux de Bethphagé,
Ceux de Naïm et ceux d'Emath ; et sur la place
Chaque faubourg avait versé sa populace ;
On y voyait aller et venir, sans bâton,
Gais, l'œil joyeux, des gens qui jadis, disait-on,
Blêmes, et mendiant aux portes des boutiques,
Étaient aveugles, sourds, boiteux, paralytiques,
Et que l'homme appelé le Christ avait guéris.
C'était la même foule aux tumultueux cris

Qui naguère, agitant au vent des branches vertes,
Et les âmes au ciel toutes grandes ouvertes,
Battant des mains, chantant des cantiques, courait
Dans les chemins devant Jésus de Nazareth.
Plusieurs l'avaient béni comme un dieu qu'on écoute ;
Et, pour avoir jeté leurs manteaux sur sa route,
Ils avaient de la terre encore à leurs habits.

Deux hastati de Rome aux casques bien fourbis,
Se promenaient devant la porte du prétoire ;
Et des marchandes d'eau vendaient au peuple à boire,
Et les petits enfants jouaient aux osselets.

Tout à coup apparut sur le seuil du palais
Christ couronné d'épine et vêtu d'écarlate ;
Il avait un roseau dans la main ; et Pilate,
Le leur montrant, leur dit : — Voilà l'homme. —

Le Christ

Se taisait, l'œil au ciel.

Et Pilate reprit :
— C'est aujourd'hui qu'on laisse un misérable vivre.
Peuple, lequel des deux veux-tu que je délivre :
Barabbas, ou Jésus nommé Christ ?

— Barabbas ! —

Cria le peuple. Alors, au-dessous de leurs pas,
Ils crurent tous entendre on ne sait quel tonnerre
Rouler... C'était quelqu'un qui riait sous la terre.

Ainsi jugeaient les juifs sous l'œil froid des romains.

Ponce-Pilate songe et se lave les mains.

XX

LA MARCHE AU SUPPLICE

La première heure allait finir quand de la geôle
Jésus sortit, portant une croix sur l'épaule ;
On avait délié les cordes du poignet ;
Ayant été battu de verges, il saignait ;
On le huait ; la loi frappe, le peuple accable ;
La croix, démesurée, écrasante, implacable,
Dont la cognée à peine avait taillé les nœuds,
Était faite d'un bois féroce et vénéneux
Et qui semblait avoir déjà commis des crimes.

La foule, allant, courant, mangeant les pains azymes,
Chantant, montrait les poings à Christ, des deux côtés
De la route où tremblaient ses pieds ensanglantés ;
Des vierges, reflétant l'aube sur leur visage,
L'insultaient, et battaient des mains sur son passage,
Et riaient des cailloux déchirant ses talons ;
Et Christ marchait, voyant des têtes d'enfants blonds
Aux portes des maisons, pour la fête fleuries.

Quelques disciples, fronts baissés, les trois Maries,
Sa mère, le suivaient de loin dans le trajet.

L'œil sinistre de Jean dans le ciel noir plongeait.
Le jour, blême, fuyait. L'attente était profonde.

Quatre anges se tenaient aux quatre coins du monde;
Ces anges arrêtaient au vol les quatre vents,
Pour qu'aucun vent ne pût souffler sur les vivants,
Ni troubler le sommet des montagnes de marbre,
Ni soulever un flot, ni remuer un arbre.

XXI

TÊNÊBRES

BARABBAS stupéfait est libre.

Sous les plis
D'un brouillard monstrueux dont les cieux sont remplis,
La ville est un chaos de maisons et de rues.
Des geôliers tout à l'heure, en paroles bourrues
Racontant l'aventure entre eux confusément,
Ont ouvert son cachot, rompu son ferrement,
Puis ont dit : — Va ! le peuple a fait grâce ! — De sorte
Qu'il ne sait rien, sinon qu'on a poussé la porte,
Que le ciel est tout noir, que nul ne le poursuit,
Et qu'il peut s'envoler dans l'ombre, oiseau de nuit.
Ce choix qui fait mourir Jésus et le fait vivre,
Tout ce récit, lui semble un vin dont il est ivre ;
Il erre dans la ville, il y glisse, il en sort,
Comme parfois on voit marcher quelqu'un qui dort.
Quelle route prend-il ? la première venue.
Il avance, il hésite et cherche, et continue,
Et ne sait pas, devant l'obscure immensité ;
Il a derrière lui les murs de la cité,
Mais il ne les voit pas ; son front troublé s'incline ;
Il ne s'aperçoit point qu'il monte une colline ;
Monter, descendre, aller, venir, hier, aujourd'hui,
Qu'importe ! il rôde, ayant comme un nuage en lui ;
Il erre, il passe, avec de la brume éternelle
Et du songe et du gouffre au fond de sa prunelle.

Il se dit par moment : — C'est moi qui marche. Oui. —
Tout est si ténébreux qu'il est comme ébloui.

Le chemin qu'au hasard il suit, rampe et s'enfonce
Aux flancs d'un mont où croît à peine quelque ronce,
Et Barabbas pensif, gravissant le rocher,
Sans voir où vont ses pas laisse ses pieds marcher ;
La vague horreur du lieu plaît à cette âme louve.
Après avoir monté quelque temps, il se trouve
Sur un espace sombre et qui semble un sommet ;
Il s'arrête, puis tend les mains, et se remet
A rôder à travers la profondeur farouche.

Tout en marchant, il heurte un obstacle ; il le touche.
— Quel est cet arbre ? où donc suis-je ? — dit Barabbas.
Le long de l'arbre obscur il lève ses deux bras
Si longtemps enchaînés qu'il les dresse avec peine.
— Cet arbre est un poteau, — dit-il. Il y promène
Ses doigts par la torture atroce estropiés ;
Et tout à coup, hagard, pâle, il tâte des pieds.
— Comme un hibou surpris rentre sous la feuillée,
Il retire sa main ; elle est toute mouillée.
Ces pieds sont froids, un clou les traverse, et de sang
Et de fange et de fiel tout le bois est glissant.
Barabbas éperdu recule ; son œil s'ouvre,
Épouvanté, dans l'ombre épaisse qui le couvre,
Et, par degrés, un blême et noir linéament
S'ébauche à son regard sous l'obscur firmament ;
C'est une croix.

En bas on voit un vase où plonge
Une touffe d'hysope entourant une éponge ;
Et, sur l'affreux poteau, nu, sanglant, les yeux morts,
Le front penché, les bras portant le poids du corps,
Ceint de cordes de chanvre autour des reins nouées,

Le flanc percé, les pieds cloués, les mains clouées,
Meurtri, ployé, pendant, rompu, défiguré,
Un cadavre apparaît, blanc, et comme éclairé
De la lividité sépulcrale du rêve ;
Et cette croix au fond du silence s'élève.

Barabbas, comme un homme en sursaut réveillé,
Tressaillit. C'était bien un gibet, vil, souillé,
Effroyable, fixé par des coins dans le sable.
Il regarda. L'horreur était inexprimable ;
Le ciel était dissous dans une âcre vapeur
Où l'on ne sentait rien, sinon qu'on avait peur ;
Partout la cécité, la stupeur, une fuite
De la vie, éclipsée, effrayée, ou détruite ;
Linceul sur Josaphat, suaire sur Sion ;
L'ombre immense avait l'air d'une accusation ;
Le monde était couvert d'une nuit infamante ;
C'était l'accablement plus noir que la tourmente,
La morne extinction de l'haleine et du bruit.
Pour l'œil de l'âme, avec ces lettres de la nuit
Qui rendent la pensée insondable lisible,
Une main écrivait au fond de l'invisible :
Responsabilité de l'homme devant Dieu.
Le silence, l'espace obscur, l'heure, le lieu,
Le roc, le sang, la croix, les clous, semblaient des juges ;
Et Barabbas, devant cette ombre sans refuges,
Frémit comme devant la face de la loi,
Et, regardant le ciel, lui dit : — Ce n'est pas moi ! —

Puis, fantôme lui-même en cette nuit stagnante,
Larve tout effarée et toute frissonnante,
Pâle, il se rapprocha lentement du gibet ;
Et, tout en y marchant, craintif, il se courbait,
Plus chancelant qu'un mât sur la vague mouvante,
Fauve, et comme attiré, malgré son épouvante,

Par l'espèce de jour qui sortait de ce mort.
Spectre, il montait, avec une sorte d'effort,
Vers l'autre spectre, vague ainsi qu'un crépuscule ;
Et cet homme avançait de l'air dont on recule,
Inquiet, hérissé, comme agité du vent,
Et prêt à fuir après chaque pas en avant.
Jésus mort répandait un rayonnement blême ;
La mort, comme n'osant s'achever elle-même,
Laissait flotter, au trou morne et sanglant des yeux,
Le reste d'un regard tendre et mystérieux.

Son front penché semblait s'éclairer à mesure
Que cet homme approchait d'une marche mal sûre ;
Quand Barabbas fut près, la prunelle brilla.
Si quelque ange, venu des cieux, eût été là,
Il eût cru voir ramper, dans l'horreur d'une tombe,
Un serpent fasciné par l'œil d'une colombe.

Et le bandit, courbé sous l'épaississement
De la brume croissant de moment en moment,
Contemplait ; et la terre avait l'air orpheline ;
L'ombre songeait.

Alors, sur cette âpre colline,
Et sous les vastes cieux désolés et ternis,
Comme si le frisson des pensers infinis
Tombait de cette croix ouvrant ses bras funèbres,
On ne sait quel esprit entra dans les ténèbres
De cet homme, et le fit devenir effrayant.
Un feu profond jaillit de son œil foudroyant ;
L'âme immense d'Adam, couché sous le Calvaire,
Sembla soudain monter dans ce voleur sévère.
Il éleva la voix tout à coup, du côté
Où les monts s'enfonçaient dans plus d'obscurité,
Cachant Jérusalem sous le brouillard perdue.

Et pendant qu'il parlait, jetant dans l'étendue
L'anathème, les cris, les courroux, les affronts,
Quelque chose qu'on vit plus tard sur d'autres fronts,
Une langue de flamme, au-dessus de sa tête
Brillait et volait, comme en un vent de tempête ;
Et Barabbas debout, transfiguré, tremblant,
Terrible, cria :

— Peuple, affreux peuple sanglant,
Qu'as-tu fait ? O Caïn, Dathan, Nemrod, vous autres,
Quel est ce crime-ci qui passe tous les nôtres ?
Voilà donc ce qu'on fait des justes ici-bas !
Populace ! à ses pieds jadis tu te courbas,
Tu courais l'adorer sur les places publiques,
Tu voyais sur son dos deux ailes angéliques,
Il était ton pasteur, ton guide, ton soutien.
Dès qu'un homme paraît pour te faire du bien,
Peuple, et pour t'apporter quelque divin message,
Pour te faire meilleur, plus fort, plus doux, plus sage,
Pour t'ouvrir le ciel sombre, espérance des morts,
Tu le suis d'abord, puis, tout à coup, tu le mords,
Tu le railles, le hais, l'insultes, le dénigres !
O troupeau de moutons d'où sort un tas de tigres !
Quel prix pour tant de saints et sublimes combats !
Celui-ci, c'est Jésus ; ceci, c'est Barabbas.
L'archange est mort, et moi, l'assassin, je suis libre !
Ils ont mis l'astre avec la fange en équilibre !
Et du côté hideux leur balance a penché.
Quoi ! d'une part le ciel, de l'autre le péché ;
Ici, l'amour, la paix, le pardon, la prière,
La foudre évanouie et dissoute en lumière,
Les malades guéris, les morts ressuscités,
Un être tout couvert de vie et de clartés ;
Là, le tueur, sous qui l'épouvante se creuse,
Tous les vices, le vol, l'ombre, une âme lépreuse,

Un brigand, d'attentats sans nombre hérissé... —
Oh ! si c'était à moi qu'on se fût adressé,
Si, quand j'avais le cou scellé dans la muraille,
Pilate était venu me trouver sur ma paille,
S'il m'avait dit : « Voyons, on te laisse le choix,
C'est une fête, il faut mettre quelqu'un en croix,
Ou Christ de Galilée, ou toi la bête fauve ;
Réponds, bandit, lequel des deux veux-tu qu'on sauve ? »
J'aurais tendu mes poings et j'aurais dit : Clouez !
Cieux ! les rois sont bénis, les prêtres sont loués,
Le vêtement de gloire est sur l'âme de cendre ;
Un crime étant béant, l'homme vient d'y descendre ;
Un forfait restait vierge, il vient de l'épouser ;
Oh ! Caïn maintenant tue avec un baiser.
C'est fini, le dragon règne, le mal se fonde,
On ne chantera plus dans la forêt profonde,
Les hommes n'auront plus d'aurore dans leur cœur,
L'amour est mort, le deuil lamentable est vainqueur,
La dernière lueur s'éteint dans la nature ;
Eux-même ont de leur main fait cette fermeture
De la pierre effroyable et sourde du tombeau !
Puisque le vrai, le pur, le saint, le bon, le beau,
Est là sur ce poteau, tout est dit, rien n'existe.
L'homme est dorénavant abominable et triste,
Cette croix va couvrir d'échafauds les sommets ;
Ce monde est de la proie ; il aura désormais
L'obscurité pour loi, pour juge l'ignorance ;
Vaincre sera pour lui la seule différence ;
La mise en liberté des monstres lui convient ;
Cette bête, la Nuit scélérate, le tient.
Le mal ne serait pas s'il n'avait pas une âme.
Cette chaîne d'horreur qui, dans ce monde infâme,
Commencée à César, finit à Barabbas,
Dépasse l'homme et va dans l'ombre encor plus bas ;
Et, comme le serpent s'enfle sous la broussaille,

Je sens un être affreux qui sous terre tressaille.

Sois content, toi, là-bas, sous nos pieds ! J'aperçois
Au fond de cette brume et devant cette croix
Ton grincement de dents, ce rire des ténèbres.
Et toi, vil monde, ô race humaine, qui célèbres
Les rites de l'enfer sur des autels d'effroi,
Tremble en tes profondeurs ; j'entends autour de toi
La réclamation des gueules de l'abîme.
Je demande à genoux pardon à ta victime !
Genre humain, ta noirceur en est là maintenant
Que le gibet saisit l'apôtre rayonnant,
Que sous le poids de l'ombre abjecte l'aube expire,
Et que lui, le meilleur, périt sous moi, le pire !
Oh ! je baise sa croix et ses pieds refroidis,
Et, monstrueusement sauvé par toi, je dis :
Malheur sur toi !

Malheur, monde impur, lâche et rude !
Monde où je n'ai de bon que mon ingratitude,
Sois maudit par celui que tu viens d'épargner !
Puisse à jamais ce Christ sur ta tête saigner !
Qu'un déluge d'opprobre et de deuil t'engloutisse,
Homme, plus prompt à choir du haut de la justice
Que l'éclair à tomber du haut du firmament !
Sois maudit dans ces clous, dans ce gibet fumant,
Dans ce fiel ! sois maudit dans ma chaîne brisée !
Sois damné, monde à qui le sang sert de rosée,
Pour m'avoir délivré, pour l'avoir rejeté,
Monde affreux qui fais grâce avec férocité,
Toi dont l'aveuglement crucifie et lapide,
Toi qui n'hésites pas sur l'abîme, et, stupide,
N'as pas même senti frissonner un cheveu
Dans ce choix formidable entre Satan et Dieu ! —

III

LE CRUCIFIX

---

*

Depuis ce jour, pareille à celui qui rend compte,
La morne humanité, sur qui pèse la honte
Des justes condamnés et des méchants absous,
Est comme renversée en arrière au-dessous
D'une vision triste, éternelle et terrible.
Un calvaire apparaît dans la nuée horrible
Que tout le genre humain regarde fixement ;
Une lividité de crâne et d'ossement
Couvre ce mont difforme où monte un homme pâle ;
L'homme porte une croix, et l'on entend son râle,
Ses pieds dans les cailloux saignent, ses yeux noyés
Pleurent, pleins de crachats qu'on n'a pas essuyés,
Le sang colle et noircit ses cheveux sur sa tempe ;
Et l'homme, que la croix accable, tombe, rampe,
Se traîne, et sur ses mains retombe, et par moment
Ne peut plus que lever son front lugubrement.

Et l'œil du genre humain frémissant continue
De regarder monter cet homme dans la nue.

Une tourbe le suit ; il arrive au plateau ;

D'infâmes poings crispés arrachent son manteau ;
Cris féroces : Va donc ! pas de miséricorde !
Il va, montrant son dos rouge de coups de corde,
Hué par l'aboiement et mordu par les crocs
D'on ne sait quel vil peuple, envieux des bourreaux ;
Au milieu des affronts il est comme une cible.
On étend l'homme, nu comme un Adam terrible,
Sur le gibet qu'il a traîné dans le chemin ;
On enfonce des clous dans ses mains ; chaque main
Jette un long flot de sang à celui qui la cloue,
Et le bourreau blasphème en essuyant sa joue ;
La foule rit. On cloue, après les mains, les pieds ;
Le marteau maladroit meurtrit ses doigts broyés ;
On appuie à son front la couronne d'épines ;
Puis, entre deux bandits expiant leurs rapines,
On élève la croix en jurant, en frappant,
En secouant le corps qui se disloque et pend ;
Le sang le long du bois en ruisseaux vermeils coule ;
Et la mère est en bas qui pleure, et cette foule
Rit : — Voyons, Dieu Jésus, descends de cette croix !—
Une éponge de fiel se dresse. — As-tu soif ? bois ! —
Le peuple horrible a l'air du loup dans le repaire ;
Et le grand patient dit : — Pardonnez-leur, Père ;
Car ces infortunés ne savent ce qu'ils font. —

Et voici que la terre avec le ciel se fond.
Nuit ! ô nuit ! tout frémit, même le prêtre louche.
Et soudain, à ce cri qui sort de cette bouche :
— Elohim ! Elohim ! lamma sabacthani ! —
On voit un tremblement au fond de l'infini,
Et comme un blême éclair qui tressaille et qui sombre
Dans l'immobilité formidable de l'ombre.

Et pendant que les cœurs, les mains jointes, les yeux,
Sont éperdus devant ce gibet monstrueux,

Pendant que, sous la brume épouvantable où tremble
Ce crime qui contient tous les crimes ensemble,
Brume où Judas recule, où chancelle la croix,
Où le centurion s'étonne et dit : je crois !
Pendant que, sous le poids de l'action maudite,
Sous Dieu saignant, l'effroi du genre humain médite,
Des voix parlent, les faits sont par l'ombre obscurcis,
La pitié se déchire en lugubres récits ;
La tradition, fable errante qu'on recueille,
Entrecoupée ainsi que le vent dans la feuille,
Apparaît, disparaît, revient, s'évanouit ;
Et, tournoyant sur l'homme en cette étrange nuit,
La légende sinistre, éparse dans les bouches,
Passe, et dans le ciel noir vole en haillons farouches ;
Si bien que cette foule humaine a la stupeur
Du fait toujours présent là-haut dans la vapeur,
Vrai, réel, et pourtant traversé par des rêves.

*

....

« Comme il montait, suant et piqué par les glaives,
Une femme eut pitié, le voyant prêt à choir,
Et l'essuya, posant sur son front un mouchoir ;
Et, quand elle rentra chez elle, cette femme
Vit sur le mouchoir sombre une face de flamme. »

....

« Comme il continuait de monter, tout en sang,
Il s'arrêta, livide, épuisé, fléchissant
Sous la croix exécrée et l'infâme anathème.
Un homme lui cria : — Marche ! — Marche toi-même, —

Dit Jésus-Christ. Et l'homme est errant à jamais. »

....

« Un des larrons lui dit : — Faux dieu ! tu blasphémais !
Es-tu Dieu ? Sauve-nous et sauve-toi toi-même ! —
L'autre larron cria : — Jésus ! je crois ! je t'aime !
Souviens-toi qu'un mourant s'est à toi confié ! —
Alors, levant les yeux vers ce crucifié,
Jésus agonisant parvint à lui sourire :
— Homme, pour avoir dit ce que tu viens de dire,
O voleur sur la croix misérable expirant,
Tu vas entrer aux cieux, et tu seras plus grand
Qu'un empereur portant la couronne et le globe. »

....

« Ils se sont partagé le manteau, mais la robe
N'ayant pas de couture, ils l'ont jouée aux dés. »

....

« De six à neuf, les monts furent d'ombre inondés ;
Toute la terre fut couverte de ténèbres ;
Comme si quelque main eût ployé ses vertèbres,
Il baissa tout à coup la tête, et dans ses yeux
Lugubres apparut la profondeur des cieux ;
Et, poussant un grand cri, Jésus expira. L'ombre
Monta, fumée infâme, aux étoiles sans nombre ;
Dans le temple, les bœufs d'airain firent un pas,
Le voile se fendit en deux, du haut en bas.
Hors des murs, il se fit un gouffre où se dressèrent
Tous ces êtres sur qui les rochers se resserrent
Et que la vaste fange inconnue enfouit ;
Et tout devint si noir que tout s'évanouit ;

Les sépulcres, s'ouvrant subitement, restèrent
Béants, montrant leur cave où les taupes déterrent
Les squelettes couchés dans des draps en lambeaux ;
Des morts blêmes, étant sortis de leurs tombeaux,
Furent vus par plusieurs personnes dans la ville. »

....

*

Ainsi sur ce troupeau frémissant, immobile,
Lugubre et stupéfait, qu'on nomme Humanité,
Tombent, du fond de l'ombre et de l'éternité,
On ne sait quels lambeaux de chimère et d'histoire
Et de songe, où l'enfer mêle sa lueur noire.
Et l'homme a peur du ciel qui saigne à l'orient.
Et l'ouragan est plein de spectres s'écriant :
O nations ! le meurtre éternel se consomme !
Et, parmi tous les mots que peut prononcer l'homme,
Pas un, si frissonnant qu'il fût, ne suffirait
A peindre cette horreur de tombe et de forêt,
Le sourd chuchotement des quatre évangélistes,
Et l'agitation des grandes ailes tristes
Qu'en ce gouffre de deuil et de rébellion
Dressent l'aigle, le bœuf, l'archange et le lion.

*

Dix-huit cents ans ont pu s'écouler sans que l'homme,
Autour duquel mouraient Byzance, Athène et Rome,
Et passait Charlemagne et montait Mahomet,
Ait quitté du regard cette croix, ce sommet,
Cette blancheur sanglante, et ces lueurs divines

Sous l'entrelacement monstrueux des épines ;
Et sans qu'il ait cessé d'entendre un seul moment
L'immense cri jeté dans le noir firmament
Et lisible à jamais sur ce sombre registre,
Et le déchirement du grand voile sinistre,
Et dans l'obscurité consciente, au-dessus
De ce gibet où pend l'être appelé Jésus,
Au-dessus des songeurs étudiant les bibles,
Le sanglot effrayant des bouches invisibles.

*

Quand donc pourra-t-on dire : Hommes, le mal n'est plus !
Quand verra-t-on finir le flux et le reflux ?

O nuit ! ce qui sortit de Jésus, c'est Caïphe.

Le tigre, ayant encor de ce sang à sa griffe,
Remonta sur l'autel et dit : Je suis l'agneau.
Christ, ce libérateur, ne brisa qu'un anneau
De la chaîne du mal, du meurtre et de la guerre ;
Lui mort, son dogme, hélas ! servit à la refaire ;
La tiare s'accrut de son gibet. Jésus,
Dans les cieux au delà du sépulcre aperçus,
S'en alla, comme Abel, comme Job, comme Élie ;
Quand il eut disparu, l'œuvre étant accomplie,
En même temps qu'au loin se répandait sa loi :
« Vivez ! aimez ! marchez ! délivrez ! ayez foi ! »
Le serpent relevait son front dans les décombres,
Et l'on vit, ô terreur ! ô deuil ! des prêtres sombres
Aiguiser des poignards à ses préceptes saints,
Et de l'assassiné naître des assassins !
Ghisleri, Borgia, Caraffa, Dominique !... —
Faites donc que jamais l'homme ne soit inique,

Et que jamais le prêtre, impie et solennel,
N'emploie à quelque usage infâme l'Éternel !

*

La flagellation du Christ n'est pas finie.
Tout ce qu'il a souffert dans sa lente agonie,
Au mont des Oliviers et dans les carrefours,
Sous la croix, sur la croix, il le souffre toujours.
Après le Golgotha, Jésus, ouvrant son aile,
A beau s'être envolé dans l'aurore éternelle,
Il a beau resplendir, superbe et gracieux,
Dans la tranquillité sidérale des cieux,
Dans la gloire, parmi les archanges solaires,
Au-dessus des douleurs, au-dessus des colères,
Au-dessus du nuage âpre et confus des jours ;
Chaque fois que sur terre et dans nos temples sourds
Et dans nos vils palais, des docteurs et des scribes
Versent sur l'innocent leurs lâches diatribes,
Chaque fois que celui qui doit enseigner, ment,
Chaque fois que d'un traître il jaillit un serment,
Chaque fois que le juge, après une prière,
Jette au peuple ce mot : Justice ! et, par derrière,
Tend une main hideuse à l'or mystérieux,
Chaque fois que le prêtre, époussetant ses dieux,
Chante au crime hosanna, bat des mains aux désastres,
Et dit : gloire à César ! là-haut, parmi les astres,
Dans l'azur qu'aucun souffle orageux ne corrompt,
Christ frémissant essuie un crachat sur son front.

— Torquemada, j'entends le bruit de ta cognée ;
Tes bras sont nus, ta face est de sueur baignée ;
A quoi travailles-tu seul dans ton noir sentier ? —
Torquemada répond : — Je suis le charpentier

Et j'ai la hache au poing dans ce monde où nous sommes.
— Qu'est-ce donc que tu fais ? — Un bûcher pour les hommes.
— Avec quel bois ? — Avec la croix de Jésus-Christ. —

*

Après avoir courbé sous la loi qui flétrit
Et sous la loi qui tue, hélas ! cet être auguste,
Après avoir cloué sur le gibet ce juste
D'où ruisselle le sang et d'où le pardon sort,
Devant l'obscurité des sentences de mort,
Devant l'affreux pouvoir d'ôter la vie, et d'être
Celui qui fait mourir, mais qui ne fait pas naître,
Devant le tribunal, devant le cabanon,
Devant le glaive, l'homme a-t-il reculé ? Non.
Sous cette croix que charge une horreur inconnue,
Ce qu'on nomme ici-bas Justice, continue.
Ce spectre aveugle et sourd, dont l'ombre est le manteau,
A peine se souvient d'avoir à ce poteau
Attaché cette immense innocence étoilée.

En présence du bien, du mal, dans la mêlée
Des fautes, des erreurs, où le juste périt,
Pas un juge n'a peur de ce mot : Jésus-Christ !
Le Calvaire n'a point découragé la Grève ;
Montfaucon à côté du Golgotha s'élève ;
Et le Messie a pu mourir sans éclairer.
L'homme n'a pas cessé de se dénaturer
Dans le tragique orgueil de condamner son frère.
L'ouverture hideuse, infâme, téméraire,
Du sépulcre au milieu des lois, c'est là le port ;
Et le noir genre humain s'abrite dans la mort.

Tristes juges ! de quoi leur âme est-elle faite ?

Le grand spectre qui porte au-dessus de sa tête
L'écriteau ténébreux et flamboyant : INRI,
Pâle, éploré, sanglant, fouetté, percé, meurtri,
Pend devant eux au bois de la croix douloureuse,
Tandis que chaque mot prononcé par eux creuse
Une fosse dans l'ombre et dresse un échafaud :
— A mort cet homme ! à mort cette femme ! il le faut !
A mort le fils du peuple ! à mort l'enfant du chaume !
— Vous ne voyez donc pas mes clous ! — dit le fantôme.

*

Et que de justes morts ! Que de bons condamnés !
Que de saints, d'un arrêt infâme couronnés !
O martyre ! escalade horrible du supplice !
Le meurtre fier, sacré, public ; la loi complice !
Flots du sang innocent ! Si, sur quelque sommet,
L'homme des anciens jours, Jacob, se rendormait,
Il reverrait encore une ascension d'anges,
Pensifs, purs, tout baignés de lumières étranges,
Montant l'un après l'autre, ayant de l'orient
Et de l'immensité sur leur front souriant,
Ceux-ci levant leurs mains, ceux-là dressant leur aile,
Calmes, éblouissants, sereins ; et cette échelle,
Sœur de celle que l'ombre à ses yeux dérobait,
Hélas ! n'aboutit pas au ciel, mais au gibet.

*

Oh ! puisque c'est ainsi que les choses sont faites,
Puisque toujours la terre égorge ses prophètes,
Qu'est-ce qu'on doit penser et croire, ô vastes cieux !
Contre la vérité le prêtre est factieux ;

Tous les cultes, soufflant l'enfer de leurs narines,
Mâchent des ossements mêlés à leurs doctrines ;
Tous se sont proclamés vrais sous peine de mort ;
Pas un autel sur terre, hélas ! n'est sans remord.
Les faux dieux ont partout laissé leur cicatrice
A la nature, sainte et suprême matrice ;
Partout l'homme est méchant, cœur vil sous un œil fier,
Et mérite la chute immense de l'éclair ;
Toute divinité dans ses mains dégénère
En idole, et devient digne aussi du tonnerre.
Qui donc a tort ? qui donc a raison ? qu'affirmer ?
Dieu semble chaque jour plus avant s'abîmer
Dans la profondeur sourde et fatale du vide ;
Le zend est ténébreux ; le talmud est livide ;
Nul ne sait ce qu'un temple, et le dieu qu'on y sent,
Aime mieux voir fumer, de l'encens, ou du sang ?
Toute église a le meurtre infiltré dans ses dalles ;
Les chaires font en bas d'inutiles scandales,
Les foudres font en haut d'inutiles éclats ;
Ce qu'on doit faire avec ce qu'on doit croire, hélas !
Lutte presque toujours et rarement s'accorde.
L'abîme profond s'ouvre ; un dogme est une corde
Qui pend dans l'ombre énorme et se perd dans le puits.

*

Ainsi mourut Jésus ; et les peuples depuis,
Atterrés, ont senti que l'Inconnu lui-même
Leur était apparu dans cet Homme Suprême,
Et que son évangile était pareil au ciel.
Le Golgotha, funeste et pestilentiel,
Leur semble la tumeur difforme de l'abîme ;
Fauve, il se dresse au fond mystérieux du crime ;
Et le plus blême éclair du gouffre est sur ce lieu
Où la religion, sinistre, tua Dieu.

HORS DE LA TERRE

III

I

SATAN DANS LA NUIT

I

— Je l'aime ! Nuit, cachot sépulcral, mort vivante,
Ombre que mon sanglot ténébreux épouvante,
Solitudes du mal où fuit le grand puni,
Glaciers démesurés de l'hiver infini,
O flots du noir chaos qui m'avez vu proscrire,
Désespoir dont j'entends le lâche éclat de rire,
Vide où s'évanouit l'être, le temps, le lieu,
Gouffres profonds, enfers, abîmes ! j'aime Dieu !

Je l'aime. C'est fini. Lumière ! fiancée
De tout esprit ; soleil ! feu de toute pensée ;
Vie ! où donc êtes-vous ? Je vous cherche. O tourment !
La création vit dans l'éblouissement ;
O regard innocent de l'aube idolâtrée,
Chaleur dont la nature est toute pénétrée !
Les fleuves sont joyeux dans l'herbe ; l'horizon
Resplendit ; le vent court ; des fleurs plein le gazon,
Des oiseaux, des oiseaux, et des oiseaux encore ;
Tout cela chante, rit, aime, inondé d'aurore ;
Le tigre dit : — Et moi ? je veux ma part du ciel ! —
L'aube dore le tigre et l'offre à l'Éternel.

Moi seul, je reste affreux ! Hélas ! rien n'est immonde.
Moi seul, je suis la honte et la tache du monde.
Ma laideur, vague effroi des astres soucieux,
Perce à travers ma nuit et va salir les cieux.
Je ne vois rien, étant maudit ; mais dans l'espace
J'entends, j'entends dans l'eau qui fuit, dans l'air qui passe,
J'entends dans l'univers ce murmure : Va-t'en !
Le porc dit au fumier : — Je méprise Satan. —
Je sens la nuit penser que je la déshonore.
Le tourbillonnement du grand souffle sonore,
Le vent du matin, libre et lâché dans le ciel,
Évite mon front morne et pestilentiel.

Jadis, ce jour levant, cette lueur candide,
C'était moi. — Moi ! — J'étais l'archange au front splendide,
La prunelle de feu de l'azur rayonnant,
Dorant le ciel, la vie et l'homme ; maintenant
Je suis l'astre hideux qui blanchit l'ossuaire.
Je portais le flambeau, je traîne le suaire ;
J'arrive avec la nuit dans ma main ; et partout
Où je vais, surgissant derrière moi, debout,
L'hydre immense de l'ombre ouvre ses ailes noires.

Les profonds infinis croisent leurs promontoires.
Tout devant moi, vers qui jadis l'amour vola,
Recule et fuit.

Je fus envieux. Ce fut là
Mon crime. Tout fut dit, et la bouche sublime
Cria : Mauvais ! Et Dieu me cracha dans l'abîme.

Oh ! je l'aime ! c'est là l'horreur, c'est là le feu !
Que vais-je devenir, abîmes ? J'aime Dieu !
Je suis damné !

II

L'ENFER, c'est l'absence éternelle.
C'est d'aimer. C'est de dire : Hélas ! où donc est-elle
Ma lumière ? Où donc est ma vie et ma clarté ?
Elle livre aux regards éperdus sa beauté ;
Elle sourit là-haut à d'autres ; d'autres baisent
Ses yeux, et dans son sein s'enivrent et s'apaisent ;
D'autres l'ont. Désespoir !

Oh ! quand je fus jeté
Du haut de la splendeur dans cette cécité,
Après l'écroulement de l'ombre sur ma tête,
Après la chute, nu, précipité du faîte
A jamais, à la tombe inexorable uni,
Quand je me trouvai seul au bas de l'infini,
J'eus un moment si noir que je me mis à rire ;
La vaste obscurité m'emplit de son délire ;
Je sentis dans mon cœur, où mourait Dieu détruit,
La plénitude étrange et fauve de la nuit,
Et je criai, joyeux, triomphant, implacable :

« Guerre à ces firmaments dont la lumière accable !
Guerre à ce ciel où Dieu met tant de faux attraits !
Il a cru m'en chasser, c'est moi qui m'y soustrais.
Il me croit prisonnier, je suis libre. Je plane.
Et le démon, c'est l'aigle, et le monde, c'est l'âne.
Et je ris. Je suis fier et content. J'ai quitté
Les anges vains, abjects, vils, et toi, la clarté

Qui les corromps, et toi, l'amour, qui les subornes !
Quel bonheur que la haine alors qu'elle est sans bornes !
Ce Dieu, ce cœur de Tout, ce père lumineux
Que l'ange, l'astre, l'homme, et la bête, ont en eux,
Ce centre autour duquel le troupeau se resserre,
Cet être, seul vivant, seul vrai, seul nécessaire,
Je vais m'en passer, moi le colosse puni !
C'est bien. Comme je vais maudire ce béni,
Et faire contre lui, tandis qu'Adam l'encense,
De la révolte avec mon ancienne puissance
Et de la flamme avec les rayons que j'avais !
Comme je vais rugir sur lui ! Comme je vais,
Moi, l'affreux, face à face avec lui le suprême,
Le haïr, l'exécrer et l'abhorrer ! »

Je l'aime ! —

....
....

III

DANS L'AIR

CHANSON DES OISEAUX

Vie ! ô bonheur ! Bois profonds,
Nous vivons.
L'essor sans fin nous réclame ;
Planons sur l'air et les eaux !
Les oiseaux
Sont de la poussière d'âme.

Accourez, planez ! volons
Aux vallons,
A l'antre, à l'ombre, à l'asile !
Perdons-nous dans cette mer
De l'éther
Où la nuée est une île !

Du fond des rocs et des joncs,
Des donjons,
Des monts que le jour embrase,
Volons, et, frémissants, fous,
Plongeons-nous
Dans l'inexprimable extase !

Oiseaux, volez aux clochers,
Aux rochers,
Au précipice, à la cime,
Aux glaciers, aux lacs, aux prés ;
Savourez
La liberté de l'abîme !

Vie ! azur ! rayons ! frissons !
Traversons
La vaste gaîté sereine,
Pendant que sur les vivants,
Dans les vents,
L'ombre des nuages traîne !

Avril ouvre à deux battants
Le printemps ;
L'été le suit, et déploie
Sur la terre un beau tapis
Fait d'épis,
D'herbe, de fleurs, et de joie.

Buvons, mangeons ; becquetons
Les festons
De la ronce et de la vigne ;
Le banquet dans la forêt
Est tout prêt ;
Chaque branche nous fait signe.

Les pivoines sont en feu ;
Le ciel bleu
Allume cent fleurs écloses ;
Le printemps est pour nos yeux
Tout joyeux
Une fournaise de roses.

Tu nous dores aussi tous,
Feu si doux
Qui du haut des cieux ruisselles ;
Les aigles sont dans les airs
Des éclairs,
Les moineaux des étincelles.

Nous rentrons dans les rayons ;
Nous fuyons
Dans la clarté notre mère ;
L'oiseau sort de la forêt
Et paraît
S'évanouir en lumière.

Parfois on rampe accablé
Dans le blé ;
Mais juillet a pour ressource
L'ombre, où, loin des chauds sillons,
Nous mouillons
Nos pieds roses dans la source.

Depuis qu'ils sont sous les cieux,
Soucieux
Du bonheur de la prairie,
L'herbe et l'arbre chevelu
Ont voulu
Dans leur tendre rêverie

Qu'à jamais le fruit, le grain,
L'air serein,
L'amourette, la nichée,
L'aube, la chanson, l'appât,
Occupât
Notre joie effarouchée.

Vivons ! chantons ! Tout est pur
Dans l'azur ;
Tout est beau dans la lumière !
Tout vers son but, jour et nuit,
Est conduit ;
Sans se tromper, le fleuve erre.

Toute la campagne rit ;
Un esprit
Palpite sous chaque feuille.
— Aimons ! murmure une voix
Dans les bois ;
Et la fleur veut qu'on la cueille.

Quand l'iris a diapré
Tout le pré,
Quand le jour plus tiède augmente,
Quand le soir luit dans l'étang
Éclatant,
Quand la verdure est charmante,

Que dit l'essaim ébloui ?
Oui ! oui ! oui !
Les collines, les fontaines,
Les bourgeons verts, les fruits mûrs,
Les azurs
Pleins de visions lointaines,

Le champ, le lac, le marais,
L'antre frais,
Composent, sans pleurs ni peine,
Et font monter vers le ciel
Éternel
L'affirmation sereine !

L'aube et l'éblouissement
Vont semant
Partout des perles de flamme ;
L'oiseau n'est pas orphelin ;
Tout est plein
De la mystérieuse âme !

Quelqu'un que l'on ne voit pas
Est là-bas
Dans la maison qu'on ignore ;
Et cet inconnu bénit
Notre nid,
Et sa fenêtre est l'aurore.

Et c'est à cause de lui
Que l'appui
Jamais ne manque à nos ailes,
Et que les colombes vont
Sur le mont
Boire où boivent les gazelles.

Grâce à ce doux inconnu,
Adam nu
Nous souriait sous les branches ;
Le cygne sous le bouleau
A de l'eau
Pour laver ses plumes blanches.

Grâce à lui, le piquebois
Vit sans lois,
Chéri des pins vénérables,
Et délivrant des fourmis
Ses amis
Les cèdres et les érables.

Grâce à lui, le passereau
Du sureau
S'envole, et monte au grand orme ;
C'est lui qui fait le buisson
De façon
Qu'on y chante et qu'on y dorme.

Il nous met tous à l'abri,
Colibri,
Chardonneret, hochequeue,
Tout l'essaim que l'air ravit
Et qui vit
Dans la grande lueur bleue.

A cause de lui, les airs
Et les mers,
Les bois d'aulnes et d'yeuses,
La sauge en fleur, le matin,
Et le thym,
Sont des fêtes radieuses ;

Les blés sont dorés, les cieux
Spacieux,
L'eau joyeuse et l'herbe douce ;
Mais il se fâche souvent
Quand le vent
Nous vole nos brins de mousse.

Il dit au vent : — Paix, autan !
Et va-t'en !
Laisse mes oiseaux tranquilles.
Arrache, si tu le veux,
Leurs cheveux
De fumée aux sombres villes ! —

Celui sous qui nous planons
Sait nos noms.
Nous chantons. Que nous importe ?
Notre humble essor ignorant
Est si grand !
Notre faiblesse est si forte !

La tempête au vol tonnant,
Déchaînant
Les trombes, les bruits, les grêles,
Fouettant, malgré leurs sanglots,
Les grands flots,
S'émousse à nos plumes frêles.

Il veut les petits contents,
Le beau temps,
Et l'innocence sauvée ;
Il abaisse, calme et doux,
Comme nous,
Ses ailes sur sa couvée.

Grâce à lui, sous le hallier
Familier
A notre aile coutumière,
Sur les mousses de velours,
Nos amours
Coulent dans de la lumière.

Il est bon ; et sa bonté
C'est l'été ;
C'est le charmant sorbier rouge ;
C'est que rien ne vienne à nous
Dans nos trous
Sans que le feuillage bouge.

Sa bonté, c'est Tout ; c'est l'air,
Le feu clair,
Le bois où, dans la nuit brune,
Ta chanson, qui prend son vol,
Rossignol,
Semble un rêve de la lune.

C'est ce qu'au gré des saisons
Nous faisons ;
C'est le rocher que l'eau creuse ;
C'est l'oiseau, des vents bercé,
Composé
D'une inquiétude heureuse.

Il est puissant, étoilé,
Et voilé.
Le soir, avec les murmures
Des troupeaux qu'on reconduit,
Et le bruit
Des abeilles sous les mûres,

Avec l'ombre sur les toits,
Sur les bois,
Sur les montagnes prochaines,
C'est sa grandeur qui descend,
Et qu'on sent
Dans le tremblement des chênes.

Il n'eut qu'à vouloir un jour,
Et l'amour
Devint l'harmonie immense ;
Tous les êtres étaient là ;
Il mêla
Sa sagesse à leur démence.

Il voulut que tout fût un ;
Le parfum
Eut pour sœur l'aurore pure ;
Et les choses, se touchant
Dans un chant,
Furent la sainte nature.

Il mit sur les flots profonds
Les typhons ;
Il mit la fleur sur la tige ;
Il apparut fulgurant
Dans le grand ;
Le petit fut son prodige.

Avec la même beauté
Sa clarté
Créa l'aimable et l'énorme ;
Il fit sortir l'alcyon
Du rayon
Qui baise la mer difforme.

L'effrayant devint charmant ;
L'élément,
Monstre, colosse, fantôme,
Par Lui, qui le veut ainsi,
Radouci,
Vint s'accoupler à l'atome.

On vit alors dans Ophir
L'humble asfir
Vert comme l'hydre farouche ;
Le flamboiement de l'Etna
Rayonna
Sur l'aile de l'oiseau-mouche.

Vie est le mot souverain,
Et serein,
Sans fin, sans forme, sans nombre,
Tendre, inépuisable, ardent,
Débordant
De toute la terre sombre.

L'aube se marie au soir ;
Le bec noir
Au bec flamboyant se mêle ;
L'éclair, mâle affreux, poursuit
Dans la nuit
La mer, sa rauque femelle.

Volons, volons, et volons !
Les sillons
Sont rayés, et l'onde est verte.
La vie est là sous nos yeux,
Dans les cieux,
Claire et toute grande ouverte.

Hirondelle, fais ton nid.
Le granit
T'offre son ombre et ses lierres ;
Aux palais pour tes amours
Prends des tours,
Et de la paille aux chaumières.

Le nid que l'oiseau bâtit
Si petit
Est une chose profonde ;
L'œuf ôté de la forêt
Manquerait
A l'équilibre du monde.

IV

....

....

Si je ne l'aimais point, je ne souffrirais pas.

Laissez-moi remonter, gouffres ! — Non, pas à pas
Je descends, je m'enfonce, à chaque effort je glisse
Plus avant. Le malheur de la nuit, son supplice,
C'est d'adorer le jour et de rester la nuit.
Cet amour est sinistre, et le mal est son fruit.
O ma lumière, où donc es-tu ? Satan t'implore.
M'entends-tu, dis ? Reviens, aurore, aurore, aurore !
Ne leur dis pas : toujours ; ne me dis pas : jamais !
Je souffre ! — Oh ! tout est noir, je ne vois pas, je hais !
Je hais ! — Oui, je vous hais, tas humain, foule blême,
Parce que vous l'aimez, parce que Dieu vous aime,
Parce que sa clarté brille à travers vos os,
Parce que vous plongez vos urnes aux ruisseaux,
Parce que vous passez vivants dans la nature,
Parce que vous avez, pendant que la torture
Me tenaille et que j'ai mon âme pour vautour,
Dans vos yeux l'espérance et dans vos cœurs l'amour !

Hommes, larves, néants, ombres, faces rapides,
Vous n'êtes pas contents ! O favoris stupides,
Vous vous plaignez d'aller chaque jour vieillissant,
De passer, de sentir refroidir votre sang,
Et vous accusez Dieu ! Quel rêve est donc le vôtre !
J'ai perdu plus que vous, moi ! j'ai, l'un après l'autre,
Vu tomber mes rayons, comme vous vos cheveux !

V

NE pouvoir remonter, même quand je le veux !

Quoi ! les morts repentants s'envolent de leurs tombes
Radieux, les hiboux se changent en colombes,
Les démons pardonnés rentrent au firmament,
Et moi, le spectre noir, je les vois lentement
Blanchir dans la nuit sombre et redevenir anges !
Des astres, fleurs du gouffre, éclosent dans les fanges !
Quoi ! César est parti ! Torquemada s'en va !
Busiris, dans la cave où le tient Jéhovah,
Distingue une lueur et commence à sourire !
Nemrod attend ; je viens d'entendre Judas dire,
Dans la geôle où, son crime et moi, nous le lions :
— Je n'ai plus maintenant que quatre millions
De siècles à rester à la chaîne dans l'ombre. —
Que Judas est heureux ! il peut compter un nombre.
Pour tous, pour tous, pour tous, le jour reparaîtra.
Caïn, le vieux Caïn, lui-même sortira !
Moi seul, je resterai dans les déserts funèbres.
Horreur sans fond ! je suis l'éternel des ténèbres.
Je suis le misérable à perpétuité.

VI

Mais je me vengerai sur son humanité,
Sur l'homme qu'il créa, sur Adam et sur Ève,
Sur l'âme qui sourit, sur le jour qui se lève,
Sur toi, l'astre ! sur toi, l'aile ! sur toi, la fleur !
Sur la vierge, et la mère, et sur l'enfant ! Malheur !
Je défigurerai la face universelle.
Serpent, je secouerai dans l'ombre ma crécelle.
J'inventerai des dieux, Moloch, Vichnou, Baal.
Je prendrai le réel pour briser l'idéal,
Les pierres des édens pour bâtir les sodomes.
A travers les rameaux de la forêt des hommes
On verra mes yeux luire, et l'on dira : C'est lui.
Plus effaré du mal que du bien ébloui,
Le sage doutera de Dieu. Je mordrai l'âme.
J'enlaidirai l'amour dans le cœur de la femme.
Je mêlerai ma cendre à ces charbons éteints.
Et, mauvais, je rirai, rayant tous leurs instincts
Et toutes leurs vertus de l'ongle de mes ailes.
Je serai si hideux que toutes les prunelles
Auront je ne sais quoi de sombre ; et les méchants
Et les pervers croîtront comme l'herbe des champs.
Le fils, devant le juge aux lèvres indignées,
Apparaîtra, tenant dans ses mains des poignées
De cheveux blancs du père égorgé. Je dirai
Au pauvre : Vole ; au riche : Opprime. Je ferai
Jeter le nouveau-né par la mère aux latrines.

Tremble, ô Dieu! J'ouvrirai de mes mains leurs poitrines.
J'arracherai fumant et je tordrai leur cœur,
Et j'en exprimerai tous les crimes, l'horreur,
La trahison, le meurtre, Achab, Tibère, Atrée,
Sur ta création rayonnante et sacrée !

Tu seras Providence et moi Fatalité.
J'ai fait mieux que la Haine ; ô vide ! ô cécité !
J'ai fait l'Envie. En vain ce Dieu bon multiplie
Ces colosses dont l'âme est de rayons remplie,
Le génie et l'amour et l'héroïsme ; moi
Par la négation je fais ronger la foi ;
Je suis Zoïle ; autour des Socrates j'excite
Anitus, et je mets sur Achille Thersite ;
Et tout pleure ; et j'égale, à force de venins,
A l'éclat des géants le gonflement des nains.
La matière a mon signe au front. Je la querelle.
J'effare l'eau sans fond sous des gouffres de grêle.
Je contrains l'océan, que Dieu tient sous sa loi,
Et la terre, à créer du chaos avec moi,
Je fais de la laideur énorme avec leur force,
Un monstre avec l'écume, un monstre avec l'écorce,
Sur terre Béhémoth, Léviathan sur mer.
Je complète partout le chaos par l'enfer,
La bête par l'idole, et les rats, les belettes,
La torpille, l'hyène acharnée aux squelettes,
La bave du crapaud, la dent du caïman,
Par le bonze, l'obi, le fakir et l'iman.
Dieu passe dans le cœur des hommes, j'y séjourne.
Sa roue avec un bruit sidéral marche et tourne,
Mais c'est mon grain lugubre et sanglant qu'elle moud ;
Jéhovah frissonnant sent aujourd'hui partout
Une création de Satan sous la sienne ;
Son feu ne peut briller sans que mon souffle vienne ;
Il est le char ; je suis l'ornière. Nous croisons

Nos forces ; et j'emploie aux pestes, aux poisons,
Aux monstres, aux déserts, son pur soleil candide ;
C'est Dieu qui fait le front, moi qui creuse la ride ;
Il est dans le prophète et moi dans les devins.
Guerre et deuil ! je lui prends tous ses glaives divins,
Le glaive d'air, le vent, le glaive d'eau, la pluie,
L'épée éclair, stupeur de la terre éblouie,
Et je m'en sers, terrible ; et la nature a peur.
A mon haleine une hydre éclôt dans la vapeur,
Et la goutte d'eau s'enfle en déluge agrandie ;
Avec le clair foyer qui chauffe, j'incendie ;
Je fais du miel le fiel, je fais l'écueil du port ;
Dieu bénit le meilleur, je sacre le plus fort ;
Dieu fait les radieux, je fais les sanguinaires.
Oui, pour broyer ses fils je prendrai ses tonnerres !
Oui, je me dresserai de toute ma hauteur !
Je veux dans ce qu'il fait tuer ce créateur,
Je veux le torturer dans son œuvre, et l'entendre
Râler dans la justice et la pudeur à vendre,
Dans les champs que la guerre accable de ses bonds,
Dans les peuples livrés aux tyrans, dans les bons
Et dans les saints, dans l'âme humaine tout entière !
Je veux qu'il se débatte, esprit, sous la matière ;
Qu'il saigne dans le juste assassiné ; je veux
Qu'il se torde, couvert de prêtres monstrueux,
Qu'il pleure, bâillonné par les idolâtries ;
Je veux que des lys morts et des roses flétries,
Du cygne sous le bec des vautours frémissant,
Des beautés, des vertus, de toutes parts, son sang,
Son propre sang divin, sur lui coule et l'inonde.
Voyez, regardez, cieux ! L'échafaud, c'est le monde ;
Je suis le bourreau sombre, et j'exécute Dieu.
Dieu mourra. Grâce à moi, les chars sous leur essieu,
Les rois sous leur pouvoir, les aigles sous leurs griffes,
Les dogmes ténébreux et noirs sous leurs pontifes,

Tout ce qui sur la terre à cette heure est debout,
Même les innocents sous leurs pieds, ont partout
Quelque chose de Dieu que dans l'ombre ils écrasent.
Mes flamboiements rampant sous l'univers l'embrasent.
Je suis le mal ; je suis la nuit ; je suis l'effroi.

VII

GRÂCE ! pardonne-moi ! rappelle-moi ! prends-moi !
Grâce ! Ne sens-tu pas qu'il faut que toute chaîne
Se rompe, et que le mal finisse, et que la haine
S'éteigne, évanouie en ta sérénité ?
Quoi ! le bien infini, le mal illimité !
Toi le bien, moi le mal ! est-ce que c'est possible ?
Le monde gouverné par un double invisible !
Y songez-vous, Seigneur ? un partage entre nous !
Non, vous êtes la face, et je suis les genoux.
Laissez-moi me plier et tomber, maître immense,
Sur ce pavé des cieux qu'on nomme la clémence !
Grâce, ô Dieu !

L'univers, les terres et les eaux,
L'azur sans bornes, plein d'invisibles oiseaux,
Les glauques océans qui font rugir leurs ondes,
L'énormité vivante où rayonnent les mondes,
Quoi ! c'est une balance où nous pesons tous deux !
Qu'en dites-vous, soleils ? Lui charmant, moi hideux !
Quoi ! lui dans un plateau, soleils, et moi dans l'autre !
La chair est ma servante et l'âme est son apôtre.
Je lutte. Nous tenons chacun notre côté.
Avoir l'infini, c'est avoir l'égalité.
Ton paradis ne fait qu'équilibre à mon bagne.
Ah ! la création ainsi qu'une montagne
Pèse sur moi ; je lève à travers les chaos
Mon front d'où mes douleurs retombent en fléaux ;

Je me tords sans repos, sans fin, sans espérance.
C'est une majesté qu'une telle souffrance.
Oui, c'est l'énigme, ô nuit, de tes millions d'yeux :
Le grand souffrant fait face au grand mystérieux.
Grâce, ô Dieu ! Pour toi-même il faut que je l'obtienne.
Ma perpétuité fait ombre sur la tienne.
Devant ton œil flambeau rien ne doit demeurer,
Tout doit changer, vieillir et se transfigurer.
Toi seul es. Devant toi tout doit avoir un âge.
Et c'est pour ta splendeur un importun nuage
Qu'on voie un spectre assis au fond de ton ciel bleu,
Et l'éternel Satan devant l'éternel Dieu !

VIII

ILS sont là-haut ! Ils sont dans l'hymne et dans la joie ;
L'éther des paradis devant eux se déploie ;
Ils planent satisfaits, bienveillants, sérieux,
Dans le rayonnement du ciel mystérieux ;
Leurs robes dans l'azur font des plis de lumière ;
Ils ont leur innocence et leur blancheur première.
Ils vont d'un monde à l'autre ainsi que des oiseaux.
L'amour les courbe ainsi que le vent les roseaux,
Et les redresse ainsi que le foyer ses flammes.
Ils s'abîment en Dieu tout en restant des âmes,
Et contemplent, heureux, la face de clarté.
Ils s'accouplent, noyés dans la félicité.
Ils le regardent être, il les regarde vivre.
Ils montent à jamais vers lui. Lui les enivre
Du sourire inouï de son immensité.
Il les voit ; il leur parle ; il est Grâce et Beauté ;
L'impénétrable est doux, le formidable est tendre... —
Oh ! je voudrais saisir, arracher, tenir, prendre,
Oh ! je voudrais broyer l'étoile du matin !

Le boiteux, le lépreux, et l'aveugle incertain,
Ceux qui marchent pieds nus et ceux qui n'ont pas même
Un toit l'hiver, ce sont des riches. Dieu les aime.
Ils ont pour vêtement ton regard de bonté.
Dieu ! n'être pas aimé, c'est là la nudité !
Être maudit, c'est là le bitume et le soufre.

IX

J'AI mis sous une pierre et scellé dans un gouffre
La justice, le bien, le pur, le vrai, le beau,
Tout ce qui peut servir à l'homme de flambeau,
La vertu, la raison, penser, espérer, croire,
Ce qu'on nomme sagesse et ce qu'on nomme gloire,
Et je rêve accoudé sur ce tombeau profond.
Je suis grand. Et sous moi les ténèbres défont
Ce qu'a fait la lumière, et dans les noirs abîmes,
Pensif, j'entends tomber goutte à goutte les crimes.
Le chaos me contemple, et j'ai le pied dessus.
Hélas ! hélas ! mieux vaut l'étable où naît Jésus
Que Babel et Ninive et Tyr et Babylone,
Et Job sur son fumier que Satan sur son trône !

Oh ! si j'étais heureux, je serais bon ! pitié !
Je ne maudirais pas ! L'onagre a-t-il crié,
Le bœuf a-t-il mugi quand ils ont eu de l'herbe ?
L'amour, l'azur, les lys, la lumière superbe,
Les grands rayons dorés qui vont s'élargissant,
Les vierges, les enfants joyeux, l'ange innocent,
La frange d'or de l'aube au rebord des ravines,
Oh ! je crie éperdu vers ces choses divines
Que je ne vois plus ! – Dieu ! Dieu ! – Les splendeurs d'en haut
Ajoutent de la nuit, hélas ! à mon cachot.
Il me tombe, de tous les concerts, des huées.
Torture ! Je voudrais attendrir les nuées,
Je tends les mains aux fleurs, je crie aux aquilons :

Grâce ! Ayant tous les maux du monde pour haillons,
Je pleure, je demande à la ronce, à la gerbe,
Au nuage, à la tombe, à l'étoile, au brin d'herbe,
Aux bêtes reculant devant le front humain,
Aux cailloux qu'un forçat casse au bord du chemin,
A tout, au jour qui naît, au vent qui recommence,
De la pitié ! Je suis le mendiant immense.

....
....

X

DANS L'INFINI

CHANT DES ASTRES

LUMIÈRE

ARGELANDER, astronome de Persée.
L'ÉTOILE ALGOL.
L'ÉTOILE EPSILON.
L'ÉTOILE NU.
L'ÉTOILE MIRA CŒLI.

(Le Chant des Astres manque.)

XI

....

....

Encor si je pouvais dormir ! Si seulement
Une heure, une minute, un soupir, un moment,
Le temps qu'une onde passe au fond du lac sonore,
Fût-ce pour m'éveiller plus lamentable encore,
Sur n'importe quels durs et funèbres chevets,
Si je pouvais poser mon front ! si je pouvais,
Nu, sur un bloc de bronze ou sur un tas de pierres,
L'une de l'autre, hélas ! rapprocher mes paupières,
Et m'étendre, et sentir quelque chose de frais,
De doux et de serein, comme si je mourais !
Si je pouvais me perdre un moment dans un songe,
Apaiser dans mon flanc ce qui remue et ronge,
Aspirer un fluide étrange, aérien,
Impalpable, et flotter, et n'entendre plus rien,
Ni mon aile frémir, ni battre mon artère,
Ni ces cris dont je suis la cause sur la terre :
—Tuons! Frappons! Damnons! J'ai peur! J'ai froid! J'ai faim!—
Sentir ma misérable oreille sourde enfin !
Oh ! me coucher, rentrer mes griffes sous ma tête,
Dire : — C'est bien ! je dors tout comme une autre bête,
Comme un léopard, comme un chacal, comme un loup !
Une nuée auguste et calme me dissout ! —
Mais non ! jamais ! Je traîne à jamais l'insomnie
Dans une immensité sinistre d'agonie.

Ne pas mourir, ne pas dormir. Voilà mon sort.
En songe on ne sort pas mais on croit que l'on sort,
C'est assez. Je n'ai point cette trêve. Ma peine
C'est d'être là, toujours debout ; d'être une haine
Éternelle, veillant dans l'ombre affreusement,
Et c'est de regarder sans cesse fixement
Les escarpements noirs du mystère insondable.
Voir toujours fuir, ainsi qu'une île inabordable,
Le sommeil et le rêve, obscurs paradis bleus
Où sourit on ne sait quel azur nébuleux !
O condamnation !

Je suis sous cette voûte.
Je regarde l'horreur profonde, et je l'écoute.
Pas un être ne peut souffrir sans que j'en sois.
Je suis l'affreux milieu des douleurs. Je perçois
Chaque pulsation de la fièvre du monde.
Mon ouïe est le centre où se répète et gronde
Tout le bruit ténébreux dans l'étendue épars ;
J'entends l'ombre. O tourment ! le mal de toutes parts
M'apporte en mon cachot sa triste joie aiguë ;
J'entends glisser l'aspic et croître la ciguë ;
Le mal pèse sur moi du zénith au nadir ;
La mer a beau hurler, l'avalanche bondir,
L'orage entre-heurter les foudres qu'il secoue,
L'éclatant zodiaque a beau tourner sa roue
De constellations, sombre meule des cieux,
A travers le fracas vaste et prodigieux
Des astres dont parfois le groupe énorme penche,
A travers l'océan, la foudre et l'avalanche
Roulant du haut des monts parmi les sapins verts,
J'entends le pas d'un crime au bout de l'univers.
La parole qu'on dit tout bas, qui n'est pas vraie,
L'obscur tressaillement du blé qu'étreint l'ivraie,
La gangrène qui vient mordre la plaie à vif,

Le chuchotement sourd des flots noyant l'esquif,
Le silence du chien près du nid de la grive,
J'entends tout, je n'échappe à rien, et tout m'arrive
A la fois dans ce bagne où je suis submergé ;
Tous les fléaux en moi retentissent ; et j'ai
Le contre-coup de tous les monstres ; et je songe,
Écoutant la fureur, la chute, le mensonge
De toute cette race immonde de Japhet ;
Je distingue le bruit mystérieux que fait
Dans une conscience un forfait qu'on décide ;
O nuit ! j'entends Néron devenir parricide.

Sommeil, lieu sombre, espace ineffable, où l'on est
Doux comme l'aube et pur comme l'enfant qui naît !
Dormir, ô guérison, détachement, rosée,
Stupeur épanouie, immense ombre apaisée,
Repos sacré, douceur muette, bercement
Qui trempe dans les cieux les cœurs, noir et charmant !
Oh ! ce bain des remords, ce baume des ulcères,
La paix qui fait lâcher ce qu'on a dans les serres,
N'avoir jamais cela ! jamais ! n'avoir jamais
Cet assoupissement sur les vagues sommets,
Ce sommeil, devant qui les âmes sont pareilles,
Qui change l'antre en nid, et permet aux abeilles
De voler dans la gueule ouverte des lions !
Oh ! cette voix qui dit : calmons et délions !
Ne l'entendre jamais dans mes nuits convulsives !
La flamme à la prunelle et la bave aux gencives,
Veiller, veiller, veiller, grincer des dents, voilà
Dans quelles profondeurs ma faute me scella !
Sort hideux ! m'enfermer dans la nuit, et m'exclure
Du sommeil ! me livrer à cette âcre brûlure,
La veille sans repos, le regard toujours noir,
Toujours ouvert ! O nuit sans pitié ! ne pouvoir
Lui prendre un peu de calme, et l'avoir sur moi toute !

Englouti dans l'oubli, n'en pas boire une goutte !

Toujours être aux aguets ! toujours être en éveil !

O vous tous, êtres ! fils de l'ombre ou du soleil,
Qui que vous soyez, morts, vivants, oiseaux des grèves,
Esprits de l'air, esprits du jour, larves des rêves,
Faces de l'invisible, anges, spectres, venez,
Vous trouverez Satan les yeux ouverts. Planez,
Rampez, allez-vous-en, revenez ; Satan veille
Les yeux ouverts. C'est l'ombre ou c'est l'aube vermeille,
Il a les yeux ouverts. Hier, demain, toujours !
Laissez s'enfuir les pas du temps, tardifs ou courts,
Après des millions de jours, de mois, d'années,
De siècles, de saisons écloses ou fanées,
De flux et de reflux, de printemps et d'hivers,
Venez, vous trouverez Satan les yeux ouverts,
Deux yeux fixes, voilà le fond de l'épouvante.

L'obscurité spectrale, informe, décevante,
Chimérique, me tient dans ces gouffres, béant
Et ployé sous le poids monstrueux du néant.
Je souffre. Oh ! seulement un instant que je dorme !

XII

JE l'aime d'être beau, moi qui suis le difforme.
Que j'oublie un instant ! — O souvenir ! Je vois
Les anges lui parler dans l'ombre à demi-voix.
Que leur dit-il ? Je suis jaloux ! Je me rappelle
Qu'il me parlait aussi, que la lumière est belle.
Je l'aime d'être bon, moi qui suis le mauvais.
Oh ! le temps d'un éclair, hélas ! si je pouvais
Au fond de mon chaos voir son ombre apparaître !
Je l'adore, ce Dieu, plus que Jephté son prêtre,
Plus qu'Amos son prophète et David son chanteur.
Je l'aime d'être vrai, moi qui suis le menteur.
Le sang brûle mes yeux, l'écume emplit ma bouche,
Et, chien de l'infini, chassé du ciel, farouche,
Hagard, pleurant mon maître, à la porte du jour,
Mâchant le genre humain, je hurle mon amour !

Oui, chien ! En lui parlant ma voix devient horrible.
Parfois, pensif, courbé sous mon plafond terrible,
J'entends les séraphins le chanter dans les cieux,
Et, quand ils ont fini, l'écho chante après eux ;
Alors je dis : — Eh bien, moi comme eux, moi de même,
Dieu, je veux te chanter ! ô lumière, je t'aime !
Je veux d'un chant d'enfer ravir l'écho du ciel.
Satan est une lyre ainsi que Gabriel.
Dieu ! c'est à toi, vrai jour, c'est à toi, seul refuge,
Dieu ! c'est à toi, pasteur, roi, père, maître et juge,
Que la création songe éternellement ! —

Et fou, vieux cœur de fer attiré par l'aimant,
Je dis : gloire ! et ma strophe éclate en diadème,
Et je leur chante un hymne ineffable et suprême,
Hymne aux versets charmants d'ombre et d'extase emplis,
Et qui pourrait sortir de la bouche d'un lys,
Puis j'écoute ; et l'écho qui me répond aboie !

XIII

Les plus mornes cachots ont une claire-voie ;
Au fond de l'oubliette, au fond du cabanon,
Quelque chose encor semble exister ; ici, non.

Satan vers Jéhovah se tourne, las d'abîme.
Oh ! l'unique assassin et l'unique victime,
C'est moi. J'ai pour tourment le mal que mes mains font.
Les autres êtres sont, puis ne sont plus, ils vont,
Puis s'arrêtent ; un bruit, puis rien ; je les envie.
Les autres sont morts ; moi, je suis veuf de la vie.
L'effroyable vivant du sépulcre, c'est moi.

Oui, le supplicié râle et rugit ; la loi
Le tient dans ses poignets de bronze qu'on redoute,
Le tue à petit feu, l'égorge goutte à goutte,
Et s'interrompt parfois pour qu'il meure longtemps ;
Ses pieds fument, sa chair pétille, et par instants
Flambe, et l'on voit sortir du ventre ses entrailles ;
Il hurle ; l'huile bout dans la cuve ; tenailles,
Plomb fondu, roue, horreur ! Par degrés cependant,
Malgré le vil bourreau de plus en plus ardent,
Sur l'homme évanoui la torture s'émousse ;
La sinistre agonie arrive, affreuse et douce ;
Le tourment vaincu semble à la surface errer ;
Le misérable sent, au moment d'expirer,
Comme un éloignement ténébreux du supplice.
Entre ses cils brûlés un rayon pâle glisse,

C'est la mort, c'est le ciel, c'est l'infini profond ;
Il y tombe, il y flotte, il lui semble qu'il fond ;
Ses yeux tout grands ouverts se fixent sur le vide ;
Il est mort. — Oh ! cela, gouffres, j'en suis avide,
Je l'implore, et je crie : A mon secours, bourreaux !
La roue aux mille dents, les chevalets, les crocs,
L'attention du juge affreux, lent et barbare,
Les pinces, les crampons rougis, les coups de barre,
L'huile ardente rongeant la cuve de granit,
Le fer, le feu, c'est bon, c'est doux ; cela finit.

XIV

Ayez de la pitié, gouffres, prison, géhenne,
Sépulcre, chaos, nuit, désolation, haine,
Ayez de la pitié, si le ciel n'en a pas !
Sur Satan, de si haut précipité si bas,
O voûtes de l'enfer, laissez tomber des larmes !

Non, c'est Dieu, c'est le ciel, c'est l'azur plein de charmes,
L'aurore se livrant toute nue à mes yeux,
C'est le baiser du jour, c'est l'amour que je veux !
Rien ! le deuil. Rien ! l'hiver. Rien ! l'âpre solitude.
Le vil chaos, toujours dans la même attitude !
Les blocs mystérieux de l'expiation !
Je ne puis même, hélas ! voir une vision,
Un reflet, comme on voit du jour aux trous d'un crible.
J'écoute du néant le monologue horrible.
L'immensité pour moi ne contient qu'un affront.
Jamais Dieu ! — Tout est noir. — Quand ma main sur mon front
Cherche les deux rayons de l'archange, elle y trouve
Les deux cornes du bouc ; je ne sais quelle louve
Qui tient l'être en sa gueule et l'emporte et le mord,
Vient me lécher dans l'ombre, et dit : Je suis la mort.
Quoi ! j'ai le désespoir à jamais pour demeure !
Horreur ! je t'aime, ô Dieu ! Grâce, ô mon Dieu !

Bien, pleure ;

Sanglote, implore, écume, aime ! et sois rebuté !
Aime ! refais toujours la même lâcheté !

Chien Satan, vautre-toi toujours dans ta bassesse ! —
Oh ! je monte et descends et remonte sans cesse,
De la création fouillant le souterrain ;
Le bas est de l'acier, le haut est de l'airain,
A jamais, à jamais, à jamais ! Je frissonne,
Et je cherche et je crie et j'appelle. Personne !
Et, furieux, tremblant, désespéré, banni,
Frappant des pieds, des mains et du front l'infini,
Ainsi qu'un moucheron heurte une vitre sombre,
A l'immensité morne arrachant des pans d'ombre,
Seul, sans trouver d'issue et sans voir de clarté,
Je tâte dans la nuit ce mur, l'éternité.

....
....

XV

DANS LE CIEL

HYMNE DES ANGES

PENSÉE

(L'Hymne des Anges manque.)

II

L'ANGE LIBERTÉ

I

De la lumière. Et puis de la lumière encore.
Chaos de firmaments dans des gouffres d'aurore.

L'ange Liberté plane en l'azur spacieux.
On dirait que son œil cherche une issue aux cieux.
Elle voit une étoile. Elle s'approche : — Écoute,
Étoile ; conduis-moi sous la fatale voûte ;
Dieu permet que je parle à celui qui fut grand.
— Je ne puis, — répond l'astre. Et Liberté reprend :
— Du moins, dis-moi la route et comment y descendre.
— Parle à l'Éclair, dit l'astre. Il peut seul te l'apprendre.
Cet ange est dans le ciel le seul qui sait tomber. —

D'une aile que le vent même ne peut courber,
L'ange Liberté part et franchit l'éther sombre.

Elle vola longtemps ; — l'homme n'a pas de nombre
Pour compter ce temps-là ; — son vol fier était sûr.

Tout à coup, dans un angle informe de l'azur,
Elle vit l'écurie énorme des nuées.

On entendait sonner des chaînes dénouées,
Et rouler on ne sait quels effrayants essieux ;
L'ange Éclair travaillait dans cet antre des cieux ;
Il en faisait sortir tous les chars du tonnerre ;
Quelques-uns n'étaient faits que de flamme ordinaire ;
D'autres semblaient forgés dans l'enfer par les nuits ;
Et des ruissellements de foudres inouïs
Ébauchaient vaguement leur forme épouvantable ;
Les écueils dans la mer, les taureaux dans l'étable,
Sont des roucoulements près des monstrueux bruits
De tous ces chars avec de l'abîme construits.

Liberté s'avança vers l'Éclair. L'immortelle
Sourit : — Ange, tu dois connaître, lui dit-elle,
L'éclatant Lucifer tombé dans le trépas.
— C'est moi qui l'ai frappé, je ne le connais pas, —
Dit l'Éclair. — Mais le gouffre où tu jetas cette âme,
Tu peux me le montrer ? — Non, dit l'esprit de flamme.
Va trouver le vieil ange Hiver. Il est le seul
Qui connaisse les plis ténébreux du linceul.
Moi, je ne me souviens de rien. Je brise, et passe. —

Puis il montra du doigt un point noir dans l'espace.
C'était la terre.

— Va, dit-il. Le triste enfer
Touche à ce monde, et là tu trouveras l'Hiver. —

Et l'ange Liberté, telle qu'un jet de fronde,
Partit, et vit grandir la sphère obscure et ronde,
Et, superbe, et bravant la bise et le mistral,
S'abattit sur la terre à l'endroit sépulcral.

Dans ce cercle effrayant que les glaciers enserrent,
Au fond du désert blême où jamais ne passèrent

Les Colomb, les Gama, ces lumineux sondeurs,
Dans ces obscurités et dans ces profondeurs
Sur la création par le néant conquises,
Au delà des spitzbergs, des flots et des banquises,
Au centre de la brume où tout rayon finit,
Loin du jour, dans l'eau marbre et dans la mer granit,
Le sombre archange Hiver se dresse sur le pôle ;
La trompette à la bouche et l'ombre sur l'épaule,
Il est là, sans qu'il sorte, au milieu de ce deuil,
De son clairon un souffle, un éclair de son œil ;
Il ne rêve pas même, étant un bloc de neige ;
Les vents ailés, pareils à l'oiseau pris au piège,
Sont dans sa main, captifs du silence éternel ;
Son œil éteint regarde affreusement le ciel ;
Le givre est dans ses os, le givre est sur sa tête ;
L'horreur pétrifiée autour de lui s'arrête ;
Sa sinistre attitude effare l'infini ;
Dur, morne, il est glacé, c'est-à-dire banni ;
La terre sous ses pieds, de ténèbres vêtue,
Se tait ; il est la blanche et muette statue
Debout sur ce tombeau dans l'éternelle nuit ;
Jamais une lueur, un mouvement, un bruit,
N'effleurent le géant, seul sous de sombres voiles.
Mais quand, à ces cadrans qu'on nomme les étoiles,
L'heure du dernier jour sans terme et sans milieu
Sonnera, le rayon de la face de Dieu
Dégèlera le spectre, et tout à coup sa bouche
Se gonflera d'un pli formidable et farouche,
Et les mondes, esquifs roulant sans aviron,
Entendront l'ouragan sortir de son clairon.
Jamais le séraphin constellé d'yeux n'approche
Cette âme du silence et du deuil, faite roche,
Geôlière des cieux morts et des espaces noirs ;
Ce brouillard gris, pareil à la chute des soirs,
Fait peur aux chérubins extasiés et tendres ;

Les neiges, cette forme effroyable des cendres,
Font de cet horizon, dont l'aube hait le seuil,
Quelque chose qui semble un dedans de cercueil.

L'ange-vierge, à travers les glaciers, blancs décombres,
Vola droit au géant, roi de ces déserts sombres
Dont le jour ne veut pas et qu'il n'a pas reçus.
D'abord elle plana radieuse au-dessus
Du lourd colosse, avec les grands cercles de l'aigle ;
Puis, s'approchant, lui dit :

— Celui qui juge et règle,
Celui qui fait tout vivre et qui fait tout trembler,
M'a permis de venir ici ; je veux parler
A quelqu'un d'effrayant dont seul tu connais l'antre ;
O géant, ouvre-moi le gouffre, pour que j'entre. —

Le Vieillard de la Nuit resta sourd et muet ;
Pas un pli du brouillard pesant ne remuait
Dans cette immensité d'ombre et de solitude ;
Seulement, sans que rien troublât son attitude,
Et sans qu'un mouvement fît voir qu'il entendît,
La glace sous ses pieds lentement se fendit.
Une crevasse étrange apparut ; ouverture
D'on ne sait quelle horreur qui n'est plus la nature,
Bouche d'un puits livide et morne, escarpement
D'un abîme qui va plus loin que l'élément,
Vision du néant formidable, enfermée
Entre deux murs sans forme où rampe une fumée ;
Deuil, brume ; obscurité sans fond et sans contour.

La vierge Liberté, blanche et faite de jour,
Sentit le froid du lieu funeste où rien n'existe.
La désolation de ce gouffre était triste
Et profonde ; et c'était l'infini de la nuit.

Elle ouvrit sa grande aile où l'azur des cieux luit,
Et, calme, descendit dans cette ombre terrible.

II

Or, en ce même instant, l'horreur indivisible,
Sans palpitation, sans souffle et sans échos,
La lugubre unité de tombe et de chaos
Qu'on nomme Enfer, voyait une chose inouïe.

Une forme, parfois soudain évanouie,
Puis renaissant, flottant au loin, puis s'abîmant,
Sorte de voile ayant un vague mouvement,
Glissait sous ce plafond qu'on prendrait pour un rêve.

Cette figure était la même que la grève
Du fleuve Seine avait vue errer autrefois,
Et jeter dans les vents sa redoutable voix.

Elle allait, comme l'algue erre... — A travers le voile
La fixité des yeux flamboyait, et la toile
Dont ce voile était fait semblait avoir été
Tissée avec du rêve et de l'obscurité.
Elle sondait l'enfer qui sans fin se prolonge ;
Dans la stagnation des ténèbres, qui songe,
Et qui, farouche, a l'air d'un crime qui se tait,
Elle passait, tournait, descendait, remontait,
Prenant on ne sait quels plis informes pour guides,
Blême aux endroits obscurs, noire aux endroits livides.
Ainsi vole à travers les branches l'émouchet.
Parfois, comme quelqu'un qui cherche, elle touchait
Le mur prodigieux de la cave du monde.
Elle serpentait, lente et souple comme une onde,
Dans l'abîme où l'esprit lit ce mot triste : Absent.

Souvent elle laissait derrière elle en passant
Le bleuissement pâle et fugitif du soufre.

Soudain, comme sentant sous elle plus de gouffre,
Elle hésita, pencha ce qui semblait son front,
Et regarda.

La nuit qu'aucun jour n'interrompt
Gisait dans l'étendue effroyable et sublime.
Ce précipice était de la mort, faite abîme.
On y sentait flotter du sépulcre dissous.
On voyait de la nuit sous la nuit ; au-dessous
De l'ombre, dans un vide étrange, on voyait l'ombre.

Tout au fond remuait une apparence sombre ;
Un fantôme entrevu, submergé, trouble, enfui,
Errant, rampant ; c'était le Damné ; c'était Lui.

On distinguait un front, des ailes, des vertèbres.

C'était l'archange larve, âme des lieux funèbres,
Mêlant en lui de l'astre avec de l'animal ;
C'était l'être sinistre en qui pense le mal ;
C'était le criminel que le crime exécute ;
C'était plus qu'un esprit tombé ; c'était la Chute.

Le chaos se roulait sur l'ange en se gonflant ;
Par intervalle, un ongle, un large crâne, un flanc
Rayé comme les lynx, les guêpes et les zèbres,
Se dressait dans le spasme horrible des ténèbres.
Ses écailles semblaient de fumée et de jais.
On croyait voir quelqu'un de ces vagues objets
Tortueux et flottants, dont on craint la piqûre.
Offrant tous les aspects dans une ébauche obscure,
Céleste, bestial, humain, vertigineux,

Laissant voir une face au milieu de ses nœuds,
Enflant des plis confus dans l'ombre où rien ne brille,
C'était par instants l'hydre et parfois la chenille.
Il se traînait, visqueux, blême, éclipsé, terni,
Reptile colossal du cloaque infini.

La caverne d'en bas de Tout ; voilà ce gouffre.

C'était du vide en pleurs et du miasme qui souffre.
D'affreux rocs ébauchaient de noirs décharnements ;
On croyait, dans la brume épaisse, par moments,
Entrevoir le cadavre effrayant de la Cause ;
Tout était mort ; Satan flottait dans quelque chose
D'informe et de hideux qui paraissait détruit ;
De sorte qu'au milieu de la fétide nuit,
Tout étant noirceur, peste, épouvante, misère,
Lividité, ruine, il semblait nécessaire
Qu'au fond de cette tombe on vît ramper ce ver.

Si quelque ange, égaré dans l'éternel hiver,
Fouillant la profondeur du deuil impénétrable,
Hélas ! fût arrivé jusqu'à ce misérable,
Il n'eût rien retrouvé dans ce roi de l'enfer
Du géant éclaireur qu'on nommait Lucifer.
L'abîme avait fini par entrer dans sa forme.
La condamnation, lourde, lépreuse, énorme,
S'était, sur cet archange à jamais rejeté,
Lentement déposée en monstruosité.
L'impur typhus sortait de son haleine amère.
Parfois, dans ce puits sombre et rempli de chimère
Que la vision seule aperçoit et connaît,
Quelque ruissellement de lueur dessinait
Son dos ou la membrane immonde de son aile.
La rondeur de sa rouge et luisante prunelle
Semblait, dans la terreur de ces lieux inouïs,

Une goutte de flamme au fond du puits des nuits.
Sa face était le masque effaré du vertige.
A de certains moments, phases du noir prodige,
Un flamboiement, sortant de lui, glissait sur lui ;
L'abîme aveugle était brusquement ébloui ;
Alors, vision noire ! à travers l'insondable,
A travers l'inconnu qui n'est pas regardable,
Dans l'étrange épaisseur du gouffre devenu
Glauque autour du colosse inexprimable et nu,
Satan apparaissait dans toute sa souffrance ;
Le démon fulgurant, dans cette transparence,
Horrible, se tordait comme un éclair noyé.
Puis la nuit revenait, glacée et sans pitié ;
La vaste cécité refluait sous la voûte
De l'éternel silence et l'engloutissait toute ;
Et l'enfer, un instant montré, se refermant,
Lugubre, s'emplissait d'évanouissement.

III

La goule Isis-Lilith cria dans cette fosse :

— Sois content. Tout périt ! (Oh ! toute langue est fausse !
Comment rendre ces cris de spectre en mots humains ?)
Père, ce qu'une fois j'ai saisi dans mes mains,
Moi, la Fatalité, jamais je ne le lâche.
L'airain, le bois, la pierre, ont accompli leur tâche ;
L'airain s'est fait soldat, roi, prince, chevalier,
Et le bois s'est fait juge, et la pierre geôlier ;
Caïn a reparu sous trois formes, le glaive,
Le gibet, la prison ; et Babel se relève ;
Le sang coule ; Jésus est mort, l'enfer prévaut ;
L'échafaud monstrueux du monde est le pivot ;
Tout croule ; et dans le sang humain l'homme se lave.

La guerre le fait brute et la prison esclave ;
L'homme subit le joug en sortant du combat ;
Et, tigre dans le cirque, est âne sous le bât.
Sois content. Tout est fauve, impitoyable et triste.
Tu règnes. Cependant un obstacle résiste ;
Dans cette fourmilière obscure un peuple luit ;
Il est le verbe, il est la voix, il est le bruit ;
Il agite au-dessus de la terre une flamme ;
Ce peuple étrange est plus qu'un peuple, c'est une âme ;
Ce peuple est l'Homme même ; il brave avec dédain
L'enfer, et, dans la nuit, cherche à tâtons l'éden ;
Ce peuple, c'est Adam ; mais Adam qui se venge.
Adam ayant volé le glaive ardent de l'ange,
Et chassant devant lui la Nuit et le Trépas ;
Il va ; tous les progrès sont faits avec ses pas ;
Pas de haute action que ses mains ne consomment ;
Les autres nations l'admirent, et le nomment
FRANCE, et ce nom combat dans l'ombre contre nous.
Cette France est l'amour et la joie en courroux ;
C'est le bien qui rugit, l'idéal qui s'irrite ;
Tous nos prêtres, docteur qui ment, juge hypocrite,
Faux juges, faux savants déformant les esprits,
Nagent dans le crachat de son vaste mépris ;
Elle est volcan, torrent, flot, lave ; elle bouillonne ;
Fière, elle a plus qu'Athène et plus que Babylone,
Elle a Paris, la Ville univers, pour cerveau ;
Sur l'horizon humain, bouleversé, nouveau,
Elle souffle la vie ainsi qu'une tempête.
Mais écoute ; ce peuple est vaincu ; sur sa tête
J'ai mis le joug ; il est l'aube, je suis la fin.
La pierre dont Abel fut frappé par Caïn
Gisait toute difforme et toute ensanglantée ;
Tu t'en souviens, je l'ai ramassée et jetée
Près de la Seine, ainsi qu'une graine en un champ ;
Ton haleine, perçant le globe, et la touchant,

L'a fait croître et grandir jusqu'au ciel, tour affreuse ;
Cette tour en cachots innombrables se creuse ;
Elle est la sœur du trône ; elle écrase Paris ;
Elle éteint sa lumière, elle étouffe ses cris ;
C'est là que toute chaîne aboutit et commence ;
Elle est le cadenas de l'esclavage immense ;
Elle est la glace au front de la France qui bout ;
Elle est la tombe ; et l'ombre avec elle est debout ;
Elle garde en ses flancs le billot et la roue ;
Cette tour est la geôle où le vieux dogme écroue
L'âme et la vie, et met l'esprit humain aux fers ;
Car Paris bâillonné fait muet l'univers ;
La prison de la France est le cachot du monde.
Maintenant, c'est fini, tout râle et rien ne gronde ;
Ris, Satan. Plus que toi les hommes sont proscrits ;
La Bastille, implacable et dure, est sur Paris
Comme l'épée avec la croix sur les deux Romes.
Puisque tous deux, moi spectre et toi démon, nous sommes
Les damnés, sans repos, sans sommeil, les témoins,
Puisque nous ne pouvons dormir, ayons du moins
L'âcre bonheur du mal dans notre fièvre horrible ;
A travers ton enfer comme à travers un crible,
Toi, souffle la fureur aux hommes désastreux,
Et moi je secouerai le suaire sur eux.
Oui, ta vengeance étreint le monde, et le ravage.
Dans ces trois cercles noirs, Haine, Meurtre, Esclavage,
Le morne enfer tient l'homme à jamais enfermé.
Un brouillard, d'ignorance et de douleur formé,
Envahit lentement la terre comme une onde.
O grand désespéré, dans ta tombe profonde,
Sois content. Nuit, terreur, mort. Éclipse de Dieu. —

Et le spectre, penchant ses prunelles de feu,
Regardant l'épaisseur qu'aucun frisson n'anime,
Attendit la réponse énorme de l'abîme.

Mais rien ne remua. Rien ne semblait vivant.

Le fantôme étonné regarda plus avant.

— Es-tu là ? — cria-t-il.

L'ombre resta muette.

Soudain la colossale et sombre silhouette
De l'ange monstre en qui le ciel s'évanouit,
Apparut, surnageant sur le flot de la nuit.

Sur son front formidable une molle fumée
Flottait, et sa paupière horrible était fermée.

O prodige ! Satan venait de s'endormir.

Une commotion de stupeur fit frémir
L'immuable nuée au fond du précipice.

L'antique patient de l'éternel supplice,
Pour souffrir à jamais à jamais rajeuni,
Lui, l'immense œil de tigre ouvert sur l'infini,
Satan, le mal, l'horreur condensée en génie,
L'anxiété, le guet, la douleur, l'insomnie,
Dormait.

En même temps la terre eut un répit.
La lave folle aux flancs de l'Hékla s'assoupit ;
Le fouet oublia l'âne ; et l'ours, las de ses courses,
Vint boire avec la biche à la clarté des sources ;
La rose parut belle aux dragons éblouis ;
L'âme de Marc-Aurèle entra dans saint-Louis ;
Le plus grand, attendri, se pencha sur le moindre ;
Le bonze, croyant voir de la lumière poindre,

Eut peur, chouette, et dit en frémissant : Déjà !
La plante, qu'étouffait le roc, se dégagea ;
Les mouches, qui pendaient aux toiles d'araignées,
S'envolèrent, de vie et d'aurore baignées ;
Le poids se souleva des reins du portefaix ;
Le vent s'arrêta court sur les flots stupéfaits,
Et fit grâce, et laissa rentrer la barque au havre ;
L'enfant mort, dont la mère embrassait le cadavre,
Rouvrant les yeux, reprit le sein en souriant.

Satan dormait.

IV

Isis recula, s'écriant :
— Il dort ! Je souffre seule. Oh ! je le hais. —

Sa bouche
Écarta presque, avec cette clameur farouche,
Le voile par ses yeux flamboyants traversé ;
Puis les plis du linceul froid et toujours baissé
Tombèrent longs et droits, et Lilith immobile
Songea.

Ce qu'un démon peut songer, la sibylle
Peut seule l'entrevoir quand dans son noir réduit
Elle s'accoude, ayant face à face la nuit.

On entendait suinter le néant goutte à goutte.

Soudain Isis leva son regard vers la voûte,
Et, comme la fumée aux cimes de l'Etna,
Dans toute sa longueur son linceul frissonna ;
Elle se dressa haute, épouvantable et pâle,
Et jeta, secouant son voile, avec le râle

Du tigre apercevant le lion importun,
Ce cri, prodigieux dans ce gouffre : Quelqu'un !

Un ange éblouissant, les ailes déployées,
Entrait.

Les profondeurs avec Satan broyées,
Tous ces monts que la fable appelle Othryx, Ossa,
Phlégon, et que le jet de soufre éclaboussa,
Monts frappés comme lui quand Dieu brisa son aile,
Et roulés dans sa chute avec lui pêle-mêle,
Les blocs cicatrisés et morts, les rocs maudits
Que Michel, soleil foudre, extermina jadis,
Crurent revoir l'éclair du grand coup de tonnerre.

Tout l'enfer tressaillit.

L'ange, extraordinaire,
Superbe, souriant, descendait.

Sa clarté,
Sereine, blêmissait l'enfer épouvanté.
Le chaos éperdu montra sa pourriture.
On voyait au zénith du gouffre une ouverture
D'où tombait la lueur ineffable des cieux.
La géhenne s'ouvrit comme un œil chassieux ;
Tout le plafond, pendant en haillon formidable,
S'éclaira. L'on put voir le fond de l'insondable,
Et les recoins confus du grand cachot souillé ;
L'abîme frissonna comme un voleur fouillé ;
On distinguait les bords des précipices traîtres ;
Les brouillards qui flottaient prirent des formes d'êtres
Monstrueux, qui semblaient ramper, et vivre là ;
La menace qu'on sent dans les lieux noirs sembla
Plus fauve, et le visage irrité des décombres,

Le blanchissement vague et difforme des ombres,
Se hérissaient, montrant des aspects foudroyés ;
Tous les renversements en arrière, effrayés,
Se dressaient ; les granits remuaient sous la nue ;
L'obscurité lugubre apparut toute nue ;
On eût dit qu'elle ôtait l'ombre qui la revêt,
Que le masque hideux de l'enfer se levait,
Et qu'on voyait la face effroyable du vide.

L'ange continuait de descendre, splendide,
Dans cet effarement immense de la nuit.

V

Le vautour ne sait plus s'il poursuit ou s'il fuit
Quand il voit l'aigle au fond du nuage apparaître.

Isis, se retournant vers ce radieux être
Beau comme Vesper, l'astre et l'ange avant-coureur,
Se dressa dans un geste effrayant dont l'horreur
S'accroissait sous le voile, et lui cria :

— Lumière,
Qu'es-tu ? Que nous veux-tu ? N'avance pas. Arrière,
Arrière ! Les rayons sont de ce gouffre exclus.
Va-t'en. Ne donne pas un coup d'aile de plus.
Tremble ! N'avance pas ! —

L'ange approchait, tranquille.

La rage alors sortit de l'abîme immobile ;
On entendit, terreur ! le cri du lieu muet ;
L'enfer aboya.

L'ombre écumait et huait.

L'ange approchait.

Isis frémit. La pâle stryge,
Avec un mouvement de rêve et de prodige,
Se déploya debout tout entière devant
L'ange, majestueux comme le jour levant.

— Mais réveille-toi donc, Satan ! — dit le fantôme.

Satan dormait.

VI

Ce fut, sous le ténébreux dôme,
Une attente sans nom quand l'abîme comprit
Que cette larve allait combattre cet esprit.

L'ange était une femme ; il ne semblait pas même
S'apercevoir, du haut de sa fierté suprême,
Qu'il eût quitté l'azur où Dieu rayonne et vit.
Il venait.

Quand il fut près d'Isis, ce qu'on vit
Fut hideux, et l'effroi s'accrut, dans la mesure
De ce gouffre où Babel, le colosse masure,
Ne serait qu'un tesson et Chéops qu'un gravat.

A travers l'affreux voile, et sans qu'il se levât,
Une tête de mort, sombre masque de flamme,
Parut, et le linceul laissa voir sous sa trame
Un squelette de feu flottant dans ses plis noirs ;
Deux yeux brillaient, ainsi que deux ardents miroirs,
Sur cet épouvantable et sinistre visage ;

Isis ouvrit les bras, pour barrer le passage,
Ainsi que le gibet au haut du Golgotha ;
Et l'apparition formidable jeta
Ces mots à l'ange, avec une clameur profonde :

— Je suis Lilith-Isis, l'âme noire du monde.
Tremble ! L'être inconnu, funeste, illimité,
Que l'homme en frémissant nomme Fatalité,
C'est moi. Tremble! Anankè, c'est moi. Tremble! Le voile,
C'est moi. Je suis la brume et tu n'es que l'étoile ;
Tu n'es qu'un des flambeaux possibles ; moi je suis
La noirceur éternelle et farouche des nuits ;
Je suis la bouche obscure et soufflant sur les phares ;
Va-t'en ! malheur à toi, ver luisant qui t'égares !
Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Va-t'en. Ces lieux
Sont du ciel et du jour et du maître oublieux.
Qui que tu sois, malheur à ce qui s'aventure
Dans la négation et dans la sépulture !
Malheur à vous, fourmis volantes du ciel bleu,
Malheur ! si vous tentez l'ombre où l'athée est Dieu,
L'antre où le démon tient le sceptre de la cendre!
Si je poussais un cri, tu te sentirais prendre
Par ce qu'on ne voit pas, l'invisible forêt
Lâcherait son hibou, la nuit se lèverait
Et t'envelopperait dans la grande aile onglée !
Fuis, imbécile esprit ! Fuis, lumière aveuglée !
Vil oiseau de l'azur, rentre à ton firmament.
Qu'est-ce que tu viens faire au fond du châtiment ?
Qu'est-ce que tu viens faire, ô frêle créature,
Dans les profonds dessous de la sombre nature,
Dans la haine, au delà des êtres, dans Satan ?
Quoi ! la mouche entre où n'ose entrer Léviathan !
Misérable ange, tremble et fuis ! Va-t'en, atome ! —

L'ange sans dire un mot regarda le fantôme

Fixement, et gonfla sa lèvre avec dédain.
L'étoile qu'elle avait au front se mit soudain
A grandir, emplissant d'aurore l'ombre obscure.
O vision terrible et sublime ! à mesure
Que l'astre grandissait, la larve décroissait ;
L'ardent grossissement de l'étoile poussait
Lilith-Isis vers l'ombre, et mêlait à la fange
Le fantôme rongé par la clarté de l'ange ;
Les rayons dévoraient l'affreux linceul flottant ;
L'étoile aux feux divins, plus large à chaque instant,
Météore d'abord, puis comète et fournaise,
Fondait le monstre ainsi qu'un glaçon dans la braise.
Quand l'astre fut soleil, le spectre n'était plus.

VII

Tout fit silence au fond du gouffre sans reflux,
Et rien ne troubla plus l'immobilité morte.

Pareil au goëmon que le flot berce et porte,
Satan dormait toujours.

Dans la nappe de nuit
Où s'enfonçait son corps de chimère construit,
Ce qu'on entrevoyait, c'était sa face humaine.

Semblable au flocon blanc qu'un vent d'hiver amène,
L'ange arrêta sur lui ses ailes qui flottaient,
Et pleura.

L'on eût dit que ses larmes étaient
De la lumière en pleurs coulant de deux étoiles.
Comme la tarentule au centre de ses toiles,
Le vaste malheureux et le vaste méchant

Palpitait ; et la vierge immortelle, penchant
L'escarboucle allumée au sommet de sa tête,
Tendit les bras vers l'ange englouti dans la bête,
Et lui parla, planant et pourtant à genoux ;
Et l'accent de sa voix divine était plus doux
Que l'incantation vague et sombre des sphères.

— O toi ! je viens. Je pleure. Ici, dans les misères,
Dans le deuil, dans l'enfer où l'astre se perdit,
Je viens te demander une grâce, ô maudit !
Ici, je ne suis plus qu'une larme qui brille.
Ce qui survit de toi, c'est moi. Je suis ta fille.
Sens-tu que je suis là ? Me reconnais-tu, dis ?
M'entends-tu ? C'est du fond des divins paradis,
C'est de la profondeur lumineuse et sacrée,
C'est de ce grand ciel clair où vit celui qui crée,
Que je viens, éperdue, à toi, l'ange enfoui !
J'ai crié vers Dieu ; Dieu formidable a dit : Oui.
Il me laisse descendre au fond des nuits difformes,
Et, pour que je te parle, il permet que tu dormes.
Car, Père, pour tes yeux, hélas ! le firmament
Ne peut plus s'entr'ouvrir qu'en songe seulement !
Oh ! toute cette nuit, c'est affreux ! Père, père !
Quoi ! toi dans ce cachot ! Quoi ! toi dans ce repaire !
Toi puni, toi mauvais, toi, l'aîné des élus !
Te voilà donc si bas que Dieu ne te voit plus !
L'enfer ! l'océan Nuit ! pas de flot, pas d'écume,
Pas de souffle. Partout le Noir. C'est, dans la brume,
Ta respiration lugubre que j'entends.
La longueur de ton deuil dépassera le temps ;
Le chiffre de tes maux dépassera le nombre.
Les soleils me disaient Prends garde, il est dans l'ombre !
Et moi j'ai dit : Je veux voir le désespéré.
Hélas ! l'astre du ciel te hait, la fleur du pré
Te craint, autour de toi tous les êtres ensemble

Frémissent, les clartés frissonnent, l'azur tremble,
L'infini te redoute et t'abhorre ; eh bien, moi,
Je t'apporte en amour tout cet immense effroi !

Je viens te prier, toi qu'on proscrit. Toi qu'on souille,
Je viens avec des pleurs te laver. J'agenouille
La lumière devant ton horreur, et l'espoir
Devant les coups de foudre empreints sur ton front noir !
Entends-moi dans ton rêve à travers l'anathème.
Ne te courrouce point, père, puisque je t'aime !
Le blessé ne hait pas la main qui le soutient ;
L'affamé n'a jamais maudit celui qui vient
Disant : Voici du pain et de l'eau ; bois et mange.

Oh ! quand j'étais mêlée à tes ailes, quel ange
Que Satan, dans l'aurore et dans l'immensité !
Dieu se nommant Bonté, tu t'appelais Beauté.
Ta chevelure était blonde et surnaturelle,
Et frissonnait splendide, et laissait derrière elle
Une inondation de rayons dans la nuit !
L'abîme était par toi comme par Dieu conduit.
Un jour les éléments te prirent pour Lui-même ;
Comme tu te dressais avec ton diadème
Sur le ciel, de ton lustre effrayant envahi,
L'air dit : Emmanuel ! et l'onde : Adonaï !
Ton char faisait jaillir des mondes sous sa roue.
Près de toi, Raphaël, Gabriel, qui secoue
Un météore épars en flammes sur son front,
Michel, dont la clarté jamais ne s'interrompt,
Ithuriel, qui mêle aux rayons les dictames,
Stellial, Azraël, porte-flambeau des âmes,
N'étaient plus que l'essaim confus de la forêt ;
Un resplendissement de blancheur t'entourait ;
Et l'aube en te voyant s'écriait : Je suis noire !

Tu passais au milieu d'un ouragan de gloire ;
Les éthers t'attendaient pour devenir azurs ;
Les univers naissaient, prodigieux et purs,
Avec des millions de fleurs et d'étincelles,
Dans un rhythme marqué par tes battements d'ailes ;
Tu faisais, en fixant sur eux ton œil charmant,
Reculer les soleils dans l'éblouissement ;
Tu flamboyais, candeur et force ; un lys archange !
Comme après le héros s'avance la phalange,
A ta suite marchaient les constellations ;
L'ombre pleurait d'amour quand nous la traversions ;
La nuit, tu te levais dans un triomphe d'astres ;
Et les dômes divins et les sacrés pilastres,
Et les éternels cieux et l'éden nouveau-né,
T'adoraient dans ta joie immense, infortuné !

Hélas ! dès qu'en ce bagne, où nul regard ne plonge,
Tu fus précipité, Satan, tu fis ce songe
De te venger, démon géant, sur l'infini !
Près de l'ange proscrit tu mis l'homme banni ;
Tu fis tomber Adam et tu fis déchoir Ève ;
Tu voulus frapper Dieu dans le germe et la sève,
Dans l'enfant, dans le nid des bois, dans l'alcyon ;
Seul, à jamais muré sous la création,
Tu devins, dans l'horreur, le grand rêveur funeste ;
Dans les vierges forêts tu fis sortir la peste
De l'épaisseur charmante et terrible des fleurs ;
Avec les voluptés tu forgeas les douleurs ;
Tu te mêlas au Père auguste qui gouverne ;
L'espace alors s'emplit d'un esprit de caverne ;
Tu dis à l'Éternel : A nous deux maintenant !
Tu souillas l'infini rien qu'en l'espionnant.
A travers l'océan tu soufflas le naufrage ;
Captif, tu pénétras la terre de ta rage ;
Le dessous ténébreux de la vie appartint

A ta vengeance, et fut par ton haleine atteint ;
Tu mordis les tombeaux ; tu mordis les racines ;
Tu mêlas aux parfums les herbes assassines ;
Tu mis partout le monstre à côté de la loi ;
Une émanation de nuit sortit de toi,
Et tu déshonoras l'univers magnanime.
Dieu rayonnait le bien, tu rayonnas le crime.
Tu fis d'en bas, avec tes miasmes, des démons ;
Tu pris les instincts vils et les impurs limons
Et tu créas avec cette fange les traîtres,
Les lâches, les cruels ; et tu fis dieux et maîtres
Des êtres de l'abîme et des esprits forçats ;
Tu poussas les Nemrods aux guerres, tu dressas
Les Caïphes sanglants contre les Christs sublimes ;
Et souvent là-haut, nous, les anges, nous pâlîmes
D'entendre dans la mort ces juges et ces rois
Rire, et de voir grandir le glaive énorme en croix.

A quoi cela t'a-t-il servi ? Plus de misère ;
Voilà tout. Ton éclair ronge et brûle ta serre ;
Ton empoisonnement du monde a commencé
Par toi-même, ô géant d'un combat insensé.
Le mal ne fait pas peur à Dieu ; Dieu se courrouce,
Et frappe. Tu croyais que la vengeance est douce ;
Elle est amère. Hélas ! le crime est châtiment.
La croissance du mal augmente ton tourment ;
Le mal qu'on fait souffrir s'ajoute au mal qu'on souffre ;
Ta lave au fond des nuits sur toi retombe en soufre ;
Et toi-même on t'entend par moments l'avouer.
Le supplice de Tout sur toi vient échouer.
Tu fais tout chanceler, tout trembler sur sa base,
Tout crouler, et c'est toi que ton effort écrase ;
Toute la terre étant sous ton joug à présent,
Te voilà, toi, sous plus d'épouvante gisant !
Te voilà plus difforme, et ton cœur d'airain saigne !

Mais, Satan, il faut bien qu'à la fin on te plaigne,
Tu dois avoir besoin de voir quelqu'un pleurer,
Je viens à toi !

Je viens gémir, luire, éclairer ;
T'ôter du moins le poids de la terrestre chaîne,
Et guérir à ton flanc la sombre plaie humaine.

Mon père, écoute-moi. Pour baume et pour calmant,
Pour mêler quelque joie à ton accablement,
Tu n'as jusqu'à cette heure, en ton âpre géhenne,
Essayé que la nuit, la vengeance et la haine ;
Essaie enfin la vie, essaie enfin le jour !
Laisse planer le cygne à ta place, ô vautour !
Laisse un ange sorti de tes ailes répandre
Sur les fléaux un souffle irrésistible et tendre.
Faisons lever Caïn accroupi sur Abel.
Assez d'ombre et de crime ! Empêchons que Babel
Élève encor plus haut ses hideuses spirales.
Oh ! laisse-moi rouvrir les portes sépulcrales
Que, du fond de l'enfer, sur l'âme tu fermais !
Laisse-moi mettre l'homme en liberté. Permets
Que je tende la main à l'univers qui sombre.
Laisse-moi renverser la montagne de l'ombre ;
Laisse-moi jeter bas l'infâme tour du mal !

Permets que, grâce à moi, dans l'azur baptismal
Le monde rentre, afin que l'éden reparaisse !
Hélas ! sens-tu mon cœur tremblant qui te caresse ?
M'entends-tu sangloter dans ton cachot ? Consens
Que je sauve les bons, les purs, les innocents ;
Laisse s'envoler l'âme et finir la souffrance.
Dieu me fit Liberté ; toi, fais-moi Délivrance !
Oh ! ne me défends pas de jeter, dans les cieux
Et les enfers, le cri de l'amour factieux ;

Laisse-moi prodiguer à la terrestre sphère
L'air vaste, le ciel bleu, l'espoir sans borne, et faire
Sortir du front de l'homme un rayon d'infini.
Laisse-moi sauver tout, moi ton côté béni !
Consens ! Oh ! moi qui viens de toi, permets que j'aille
Chez ces vivants, afin d'achever la bataille
Entre leur ignorance, hélas ! et leur raison,
Pour mettre une rougeur sacrée à l'horizon,
Pour que l'affreux passé dans les ténèbres roule,
Pour que la terre tremble et que la prison croule,
Pour que l'éruption se fasse, et pour qu'enfin
L'homme voie, au-dessus des douleurs, de la faim,
De la guerre, des rois, des dieux, de la démence,
Le volcan de la joie enfler sa lave immense ! —

VIII

Tandis que cette vierge adorable parlait,
Pareille au sein versant goutte à goutte le lait
A l'enfant nouveau-né qui dort, la bouche ouverte,
Satan,toujours flottant comme une herbe en l'eau verte,
Remuait dans le gouffre, et semblait par moment
A travers son sommeil frémir éperdûment ;
Ainsi qu'en un brouillard l'aube éclôt, puis s'efface,
Le démon s'éclairait, puis pâlissait ; sa face
Était comme le champ d'un combat ténébreux ;
Le bien, le mal, luttaient sur son visage entre eux
Avec tous les reflux de deux sombres armées ;
Ses lèvres se crispaient, sinistrement fermées ;
Ses poings s'entre-heurtaient, monstrueux et noircis ;
Il n'ouvrait pas les yeux, mais sous ses lourds sourcils
On voyait les lueurs de cette âme inconnue ;
Tel le tonnerre fait des pourpres sous la nue.
L'ange le regardait, les mains jointes ; enfin

Une clarté, qu'eût pu jeter un séraphin,
Sortit de ce grand front tout brûlé par les fièvres.
Ainsi que deux rochers qui se fendent, ses lèvres
S'écartèrent, un souffle orageux souleva
Son flanc terrible, et l'ange entendit ce mot :

— Va ! —

LIVRE TROISIÈME

LA PRISON

I

LES SQUELETTES

— Les quatre squelettes se réveillent dans le cachot de la Bastille, et se parlent.
Dire ce qu'étaient ces quatre squelettes.
....
....

....

La tour est âpre et noire, et, du haut jusqu'en bas,
Elle est un instrument de supplice ; un étage
Fait agoniser moins ou souffrir davantage ;
Changer de cabanon, c'est changer de tourment ;
Le captif, dans la cave, expire lentement ;
Sous le toit, dans un trou qu'on nomme la calotte,
Il étouffe en juillet, en décembre il grelotte ;
Sous plus ou moins d'horreur l'homme se sent plier
A mesure qu'il monte ou descend l'escalier ;
Nulle part le repos, l'air frais, la clarté pure.

Chaque chambre a la forme utile à la torture ;
Ici l'on gèle ; ici l'on brûle ; ici l'on meurt.

....

....Dans ce lieu morne,
La minute est bourreau, l'heure est épouvantail.
Une horloge apparaît au-dessus du portail ;
Autour du cadran triste, une chaîne est sculptée,
Cercle affreux, chaîne énorme à lier Prométhée ;
Elle entoure le temps, et, monstrueuse à voir,
Saisit par ses deux bouts, au bas du fronton noir,
Une statue étrange et morne, prisonnière,
Qui grince et fait effort pour sortir de la pierre ;
La statue a deux fronts, l'un jeune et l'autre vieux ;
Sur le cadran, rouillé par l'hiver pluvieux,
L'aiguille, résumant dans une heure une vie,
Par la chaîne toujours à tous ses pas suivie,
Part du jeune homme et vient aboutir au vieillard.
Lugubre, elle paraît marcher sous un brouillard ;
On croit voir l'affreux doigt de la Bastille sombre
Montrant ce qu'elle fait du prisonnier dans l'ombre,
Et disant : — C'est ici que les pas sont tremblants,
Et que les cheveux noirs deviennent cheveux blancs.—

....

Effroyable prison qui n'a point de mémoire !
La geôle, au dehors noire, est aveugle au dedans ;
Elle prend, sans les voir, des hommes dans ses dents,
Et, sans s'informer d'eux, les mâche et les dévore.

....
....

En entrant dans ces murs terribles, où, pour eux,
Les heures maintenant, hélas ! seront si lentes,
Les captifs sont inscrits sur des feuilles volantes ;
Pas de livre d'écrou. Tout est fait de façon
Que rien ne laisse trace en cette âpre prison,
Et que le nom s'y perde en même temps que l'homme.
Quel est ce prisonnier, et comment on le nomme,
Après dix ou vingt ans personne ne le sait ;
Par même lui. La dalle ignore ce que c'est ;
Le carcan le saisit au cou sans le connaître ;
Et le ver, qui déjà goûte à sa chair peut-être,
Ne peut dire son nom au rat qui glisse et fuit.
Hier, aujourd'hui, demain, ne font qu'un. Plus un bruit.
L'homme, qui maintenant va mourir goutte à goutte,
Une fois qu'il a mis le pied sous cette voûte,
Sent au-dessus de lui son propre effacement.
Sa vie est à jamais mêlée à ce ciment.
Le fil qui nous rattache au monde dont nous sommes,
Et lie à travers l'ombre un homme aux autres hommes,
Se brise ici. Sans air, sans jour, sans point d'appui,
L'homme le sent flotter rompu derrière lui.
Un vivant n'est plus là qu'un rêve dans un gouffre.
Entrer là, c'est entrer dans de l'oubli. L'on souffre,
On rampe, on saigne, on râle, on crie ; on ne sait pas.
Le captif va, vient, tremble ; il fait de vagues pas,
Sent à son pied sa chaîne et s'arrête farouche,
Boit à sa cruche, mord à son pain noir, se couche,
Se lève, se rendort, tressaille, et, réveillé,
Dit : Où suis-je ? que suis-je ? et tâte un mur mouillé.
Il ne sait plus qu'il souffre, il ne sent plus qu'il pleure ;
Il semble à ce damné qu'il s'enfonce à chaque heure
Plus bas dans la prison, et que, dans lui vivant,

La prison chaque jour pénètre plus avant ;
La Bastille le tient ; hagard, il s'incorpore
A cet épouvantable et hideux madrépore ;
Morne, il constate, au froid toujours croissant du fer,
La transformation de son bagne en enfer ;
Il croit que l'heure est morte au-dessus de sa tête,
Et que l'éternité dans son cachot s'arrête.
Est-ce que son œil voit ? est-ce que son cœur bat ?
Il s'accoude des mois entiers sur son grabat,
Écoutant dans un coin filer quelque araignée.
Son âme se détache et lui semble éloignée ;
Il croit heurter sa bière en touchant à son lit ;
L'évanouissement par degré le remplit ;
Il ne peut plus fixer un temps, compter un nombre ;
La pierre devient nuit, lui-même il devient ombre,
Et sent croître, à travers la stupeur de l'ennui,
Autour de lui la tombe et le fantôme en lui.

....

(Le reste manque.)

II

CAMILLE ET LUCILE

III

LA PRISE DE LA BASTILLE

(Ces deux parties du chant : *la Prison*, manquent.)

HORS DE LA TERRE

IV

SATAN PARDONNÉ

Le sanglot de Satan dans l'ombre continue.

I

....
....

— Ici la tombe, là le chaos ; sur ma tête
La noirceur ; sous mes pieds, la chute ; où je m'arrête,
La profondeur s'écroule, et tout est vide ; eh bien,
Tous ces gouffres mêlés sur moi ne seraient rien
Si je pouvais donner le change à ma pensée,
Moi-même m'enivrer de ma fureur versée,
Et me persuader que je hais ! Ce n'est pas
De la crypte stupide et sourde du trépas,
Ce n'est pas du cachot, du puits, de la géhenne,
Ce n'est pas du verrou, ce n'est pas de la chaîne,
C'est de son propre cœur qu'on est le prisonnier.
Haïr délivre.

II

Hélas ! à force de nier,
Et d'enfoncer dans tout mon sarcasme, âpre lame ;

A force d'insulter le grand épithalame,
Et de crier d'en bas aux crimes : je suis là !
Et de continuer Nemrod dans Attila,
Et de recommencer dans Borgia Caïphe,
A force d'ajouter à toute aile une griffe,
A force d'inspirer les basses actions,
A force de jeter mon cloaque aux rayons,
A force d'être l'ange infâme que sature
Tout le crime possible en la sombre nature,
A force de m'emplir de ténèbres, j'ai froid.

III

Oh ! l'essence de Dieu, c'est d'aimer. L'homme croit
Que Dieu n'est comme lui qu'une âme, et qu'il s'isole
De l'univers, poussière immense qui s'envole ;
Mais moi, l'ennemi triste et l'envieux moqueur,
Je le sais, Dieu n'est pas une âme, c'est un cœur.
Dieu, centre aimant du monde, à ses fibres divines
Rattache tous les fils de toutes les racines,
Et sa tendresse égale un ver au séraphin ;
Et c'est l'étonnement des espaces sans fin
Que ce cœur, blasphémé sur terre par les prêtres,
Ait autant de rayons que l'univers a d'êtres.
Pour lui, créer, penser, méditer, animer,
Semer, détruire, faire, être, voir, c'est aimer.
Splendide, il aime, et c'est par reflux qu'on l'adore.
Tout en lui roule ; il tient à la nuit par l'aurore,
Aux esprits par l'idée, aux fleurs par le parfum ;
Et ce cœur dans son gouffre a l'infini, moins un.
Moins Satan, à jamais rejeté, damné, morne.
Dieu m'excepte. Il finit à moi. Je suis sa borne.
Dieu serait infini si je n'existais pas.

Je lui dis : Tu fis bien, Dieu, quand tu me frappas !
Je ne l'accuse point, non ! mais je désespère !
O sombre éternité, je suis le fils sans père.
Du côté de Satan il est, mais n'est plus Dieu.

IV

Cent fois, cent fois, cent fois, j'en répète l'aveu,
J'aime ! Et Dieu me torture, et voici mon blasphème,
Voici ma frénésie et mon hurlement : j'aime !
J'aime, à faire trembler les cieux ! — Quoi ! c'est en vain !
Oh ! c'est là l'inouï, l'horrible, le divin,
De se dresser, d'ouvrir des ailes insensées,
De s'attacher, sanglant, à toutes les pensées
Qu'on peut saisir, avec des cris, avec des pleurs,
De sonder les terreurs, de sonder les douleurs,
Toutes, celles qu'on souffre et celles qu'on invente,
De parcourir le cercle entier de l'épouvante,
Pour retomber toujours au même désespoir !
Dieu veut que l'homme las s'endorme, il fait le soir ;
Il creuse pour la taupe une chambre sous terre ;
Il donne au singe, à l'ours, au lynx, à la panthère,
L'âpre hospitalité des antres et des monts ;
Aux baleines les mers, aux crapauds les limons,
Les roseaux aux serpents secouant leurs sonnettes ;
Il fait tourner autour des soleils les planètes
Et dans la blanche main des vierges les fuseaux ;
Il entre dans les nids, touche aux petits oiseaux,
Et dit : La bise vient, j'épaissirai leurs plumes ;
Il laisse l'étincelle échapper aux enclumes,
Et lui permet de fuir, joyeuse, les marteaux ;
Il montre son grand ciel aux lions de l'Athos ;
Il étale dans l'aube, ainsi que des corbeilles,
Sous des flots de rayons, les printemps pleins d'abeilles ;

Sa grandeur pour le monde en bonté se résout.
Une vaste lueur ardente embrase tout,
De l'archange à la brute et de l'astre à la pierre,
Croise en forêt de feu ses rameaux de lumière,
Va, vient, monte, descend, féconde, enflamme, emplit,
Combat l'hiver liant les fleuves dans leur lit,
Et lui fait lâcher prise, et rit dans toute chose,
Luit mollement derrière une feuille de rose,
Chauffe l'énormité sidérale des cieux,
Brille, et, de mon côté, prodige monstrueux,
Ce flamboiement se dresse en muraille de glace !

Oui, la création heureuse s'entrelace
Tout entière, clartés et brume, esprit et corps,
Dans le Dieu bon, avec d'ineffables accords ;
L'être le plus souillé retrouve l'innocence
Dans sa toute tendresse et sa toute puissance ;
Moi seul, moi le maudit, l'incurable apostat,
Je m'approche de Dieu sans autre résultat
Que de faire gronder vaguement le tonnerre !
Dieu veut que cet essaim d'atomes le vénère,
Il leur demande à tous leur cœur, leur chant, leur fruit,
Leur parfum, leur prière ; à moi rien, de la nuit.
O misère sans fond ! Écoutez ceci, sphères,
Étoiles, firmaments, ô vieux soleils, mes frères,
Vers qui monte en pleurant mon douloureux souhait,
Cieux, azurs, profondeurs, splendeurs, — l'amour me hait ! —

V

DIEU PARLE DANS L'INFINI

— Non, je ne te hais point !.................................

....

Un ange est entre nous ; ce qu'elle a fait te compte.
L'homme, enchaîné par toi, par elle est délivré.
O Satan, tu peux dire à présent : Je vivrai !
Viens ; la prison détruite abolit la géhenne !
Viens ; l'ange Liberté, c'est ta fille et la mienne.
Cette paternité sublime nous unit.
L'archange ressuscite et le démon finit ;
Et j'efface la nuit sinistre, et rien n'en reste.
Satan est mort ; renais, ô Lucifer céleste ! —

FIN

NELSON, ÉDITEURS,
189, rue Saint-Jacques, Paris.